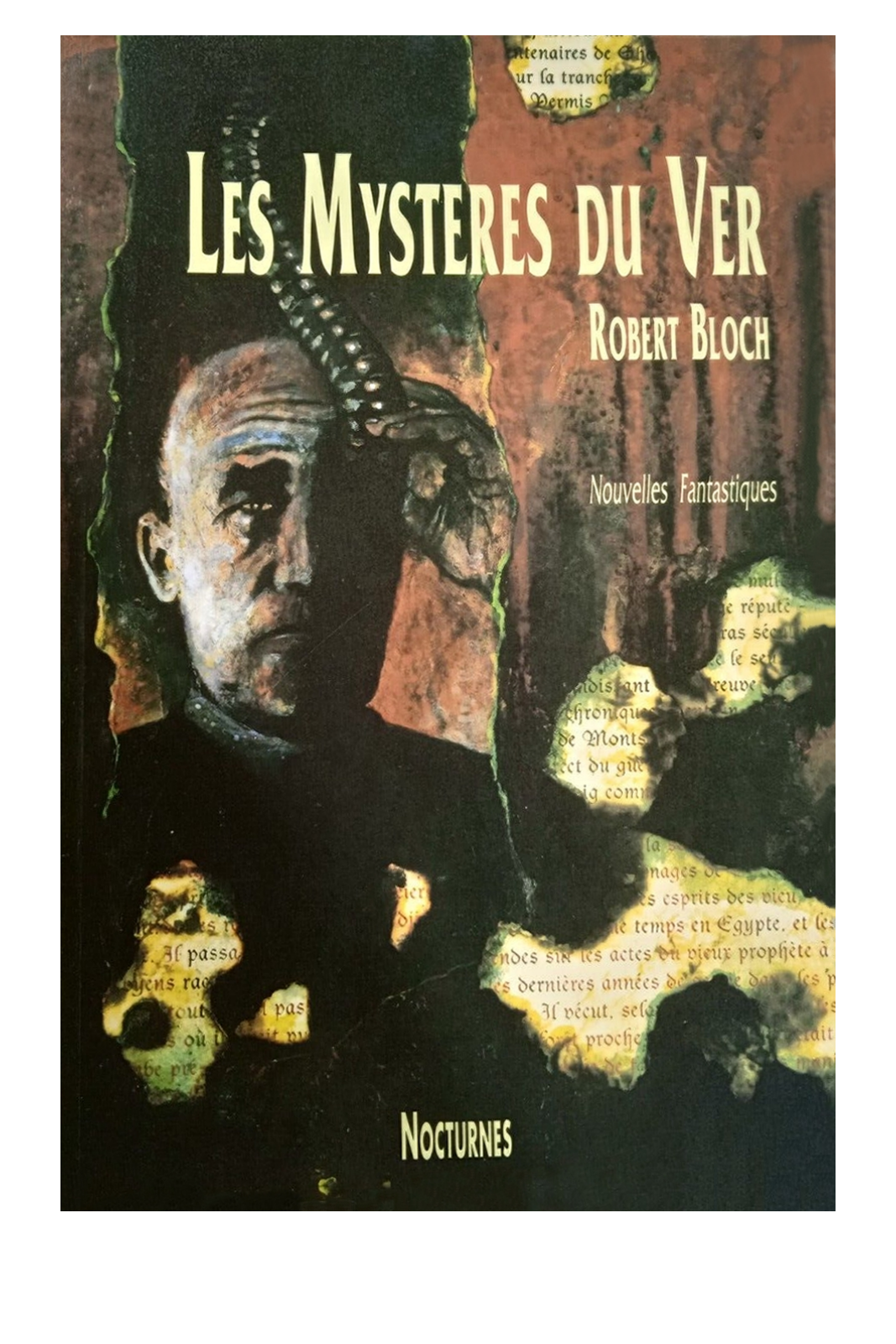




LES MYSTERES DU VER

ROBERT BLOCH

Nouvelles Fantastiques

NOCTURNES

LES MYSTÈRES DU VER

DANS LA MÊME COLLECTION

aux Éditions Oriflam

LE CYCLE DE CTHULHU

À PARAÎTRE

LE LIVRE DE IOD

LE CYCLE DE SHUB-NIGGURATH

LES MYSTÈRES DU VER

ROBERT BLOCH

Nouvelles Fantastiques

Traduit de l'anglais par Philippe Poirier

ORIFLAM

Titre original : *Mysteries of the Worm*
Mysteries of the Worm est publié par Chaosium, Inc.
Mysteries of the Worm est © 1993 par Robert Bloch. Tous droits réservés.
Toute ressemblance entre les personnages de cet ouvrage
et des personnes existant ou ayant existé serait pure coïncidence.

Traduction française :

© Oriflam 1998

132, rue de Marly, 57950 Montigny-les-Metz

Tous droits réservés.

Illustration : Sylvain Cordurié

La reproduction de tout ou partie de cet ouvrage pour des motifs publics
ou privés
et par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite de
l'éditeur.

ISBN 2-906897-84-1

INTRODUCTION À LA SECONDE ÉDITION

Une génération d'experts et de critiques est apparue depuis la mort d'August Derleth pour rejeter l'interprétation que ce dernier aurait fait de l'œuvre de H.P. Lovecraft. Ces personnes ont fondé leurs critiques sur un axiome fondamental du Mythe de Lovecraft, ou du Mythe de Cthulhu. Elles pensent que le Mythe devrait être considéré comme un ensemble de légendes, et non comme un paquet d'histoires.

Nos critiques dénigreraient les efforts de Lin Carter, de Paul Berglund et d'autres à décider quelles histoires "appartiennent" au Mythe. Les critiques soulignent que ces juges n'ont pas compris ce qu'est un "mythe". Ils maintiennent que certaines histoires de Lovecraft ou d'autres puisent dans ce mythe, mais que le Mythe fait référence à une pseudo information, pas aux histoires qui s'en inspirent.

Pourtant, cette critique en bouscule une autre souvent portée contre les ouvrages de Lumley, Derleth et Carter, à savoir que ces auteurs ont fait de l'exposition du Mythe lui-même (déterminant quelles créatures ont servi quel Grand Ancien, combien de Shoggoths peuvent danser sur la tête d'une épingle, etc.) le point central de leurs écrits. Je suis bien d'accord : cette pédanterie théorique ne pouvait que prendre du plomb rapidement. Mais il faut au moins admettre que ces écrivains considéraient précisément le Mythe comme un ensemble de légendes, et qu'ils voulaient en éliminer les défauts quand ils en avaient la possibilité.

En fait, il me semble que cette utilisation surexplicite du système-mythe, se développant rapidement en une théologie précise des Grands Anciens, n'est autre qu'une *reductio ad absurdum* de la définition post-derlethienne du Mythe en tant qu'ensemble de légendes. Les critiques de Derleth et de ses disciples espéraient peut-être éviter de telles implications logiques en proclamant parfois que le Mythe n'était pas exactement un système, c'est-à-dire quelque chose de réglé et d'établi. Les post-derlethiens estimaient plutôt que le Mythe, tel que HPL l'avait conçu, était un cycle trouble de légendes reliées entre elles, un brouillard littéraire créé pour conférer une atmosphère surréaliste à une histoire, précisément en vertu de ses imprécisions. Vouloir, comme Carter, tout régenter, ruine cet effet.

Mais qu'est-ce qu'une légende, précisément ? N'est-ce pas une histoire ? Une légende n'est pas une croyance, ni même un mythème (c'est-à-dire un trait, ou un motif particulier d'un mythe). Un mythe ou une légende sont narratifs de forme. Que sont alors les légendes du Mythe de Cthulhu ? Les seules candidates possibles sont les histoires qui mentionnent le Mythe et ses mythèmes. Les scaldes du Mythe ne sont pas des personnages des histoires. Des personnages comme le Vieux Castro, qui ont effectivement un conte à raconter, sont des exceptions rares.

Dans les propres histoires de Lovecraft, les personnages semblent toujours trouver des mythèmes bruts et non-narratifs dans des volumes

comme le Nécronomicon, qui semblent être des citations exactes (voir le passage du “Nécronomicon” dans “l’Abomination de Dunwich”), un peu comme le font Derleth ou Carter, avec un peu plus de style peut-être. Où sont les mythes, en d’autres mots les histoires, de ce soi-disant cycle ? Ce sont, bien sûr, celles que nous lisons, celles de Lovecraft, Derleth, Campbell, Smith, Howard... et Robert Bloch.

En fait, je considère la tentative de rejeter cette interprétation, que Derleth et Carter ont certainement eue, comme une répétition ironique de cet autre crime pour lequel les critiques les ont condamnés : la systématisation. Les post-derlethiens voulaient, dans leur zèle réformateur, jeter à bas les idoles derlethiennes, rayer l’apocryphe derlethienne, réduire les nuages brillants de la narration à un Myth-Ur abstrait : les faits tels que Lovecraft les imaginait, et rien d’autre. Si ceci n’est pas livrer la narration à une vision systématisée, je me demande bien ce que c’est !

Lin Carter, qui avait compilé la première édition des “Mystères du Ver”, eut bien raison d’intituler le livre ainsi. Existe-t-il un livre intitulé “De Vermis Mysteriis” ? Écrit par un certain Ludvig Prinn ? Non. Mais cette collection mérite d’être baptisée avec ce titre, car il contient les mythes et légendes exacts du cycle légendaire de Prinn, celui que Bloch a écrit ! Les histoires du Mythe sont le Mythe ! D’où la bienséance de Carter à choisir ce titre. (Et bien sûr, c’est la même logique qui a conduit auparavant Robert W. Chambers à donner le titre de Roi en Jaune à un ensemble de récits qui mentionnait, sans pour autant contenir, un volume mystérieux nommé “Le Roi en Jaune”).

Cette seconde édition des “Mystères du Ver” diffère de la première à deux égards. J’ai décidé d’ajouter trois récits de jeunesse : “La Progéniture de Bubastis”, paru dans le numéro de “Weird Tales” de mars 1937, “L’Étoile de Séchmet”, paru dans le numéro de “Strange Stories” de février 1939 (où il apparut sous le pseudonyme de Tarleton Fiske), et “La Créature dans la Crypte”, du numéro de juillet 1937 de Weird Tales. J’avais toujours pensé qu’elles auraient dû figurer sur la table des matières de la première édition. Les voici donc.

De plus, Bloch a légèrement révisé les textes du “Rictus de la Goule”, de “L’Obscur” et du “Secret de Sebek”.

— Robert M. Price

LE SECRET DANS LA TOMBE

De tous les récits assemblés ici, celui-ci est le plus coupable du péché supposé consistant à saturer le texte d'un jargon lovecraftien, une sarabande cauchemardesque et pernicieuse d'adjectifs étranges, en quelque sorte. Edmund Wilson (dans sa critique "Tales of the Marvellous and the Ridiculous") rejetait l'emploi que Lovecraft faisait de tels adjectifs : "Une des règles primordiales pour composer un récit de terreur efficace est de ne jamais utiliser un de ces mots". Il ne faudrait pas dire au lecteur que ce qu'il voit est hideux, répugnant, etc., et le laisser juger par lui-même.

Voilà qui semble très juste. Mais alors pourquoi des histoires comme "Suicide dans l'Étude" sont-elles aussi efficaces ? Il me semble que l'utilisation de ces mots crée une espèce d'horreur hypnotique qui fonctionne comme un mantra et qui, contrairement à ce qu'en dit Wilson, suggère en fait plus qu'elle n'en dit, à la façon d'un exercice d'association de mots. Chaque utilisation du mot "hideux" vous invite à créer votre propre vision de ce qui est hideux, répugnant, etc.

Qu'est-ce que la "Cabale de Saboth" ? La Cabale, ou Kabale, est un ensemble de légendes culminant avec "Le Livre de Zohar", commentaire ésotérique de la Torah, écrit par Moses de Leon au 13ème siècle. Saboth, ou Sabaoth, signifie "ost", et appartient à l'épithète divine Yahweh Sabaoth, ou Seigneur des Osts, ce dernier terme se référant aux armées des anges. Le mot fut utilisé dans de nombreuses formules magiques médiévales. Une Cabale de Saboth devrait donc être un traité mystique juif sur les légendes ésotériques des anges, ou peut-être l'utilisation magique de leurs noms et pouvoirs, comme dans "Le Livre de la Magie", du mage Abra-Melin.

Le vent hurlait étrangement sur une tombe en plein cœur de la nuit. La lune était suspendue telle une chauve-souris dorée au-dessus d'antiques tombeaux, jetant des regards mauvais à travers la brume blême de son œil maléfique et nyctalope. Des terreurs désincarnées étaient peut-être tapies parmi les sépulcres enfouis sous les cèdres, car jamais cette terre n'avait été sanctifiée. Mais les tombes détiennent d'étranges secrets, et il y a des mystères plus noirs que la nuit, et plus scrofuleux que la lune.

C'était à la recherche d'un tel secret que j'arrivai au caveau ancestral, seul et inaperçu, à minuit. Dans les jours anciens, ma famille avait compté parmi ses membres des sorciers et des mages, et ceux-ci gisaient à l'écart du dernier sommeil des autres hommes, ici, dans le mausolée moussu d'un lieu oublié, entourés seulement de ceux qui avaient été leurs domestiques. Mais tous les domestiques ne reposaient pas ici, car il y a aussi ceux qui ne meurent pas.

Je me frayai un chemin à travers la brume, jusqu'à ce que le sépulcre en ruines apparaisse indistinctement au milieu des arbres inquiétants. Alors

que je remontais l'obscur sentier menant à la voûte d'entrée, le vent devint d'une violence effrayante et souffla ma lanterne avec une fureur maléfique. Seule la lueur malsaine de la lune éclairait encore mon chemin. C'est ainsi que j'atteignis le portail nitreux et couvert de champignons du caveau familial. Ici, la lune se réfléchissait sur une porte semblable à aucune autre porte, une paroi de fer massive, d'un seul tenant, enchâssée dans de monumentales murailles de granit. Elle ne présentait extérieurement aucun signe de poignée, verrou ou serrure mais sa surface était complètement recouverte de gravures, sinistres augures d'un mal lubrique, symboles cryptiques dont la signification allégorique remplit mon âme d'un dégoût tel que les mots ne peuvent l'exprimer. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas considérer, et je n'osai pas consacrer trop longuement mes pensées à la possible genèse d'un esprit dont le savoir avait pu donner une forme si tangible à de telles horreurs. Aussi, tremblant, je me hâtai d'entonner l'obscur litanie et d'accomplir les nécessaires hommages qu'exigeait le rituel que j'avais appris. À leur conclusion, le portail cyclopéen s'ouvrit en grand.

L'intérieur n'était qu'obscurité, une obscurité profonde, ancienne et funèbre ; et pourtant, d'une certaine façon, étrangement vivante. On y sentait l'esquisse d'un pouls, la sensation à peine perceptible d'un rythme délibéré, et par-dessus tout, l'impression d'une sinistre et fatale révélation. L'effet sur ma conscience fut une de ces réactions que l'on nomme à tort intuition. Je sentis que les ombres connaissent d'étranges secrets et qu'il y a des crânes qui ont de vraies raisons de sourire.

Pourtant, il me fallait poursuivre mon chemin dans la tombe de mes ancêtres. Ce soir, le dernier de notre lignée rencontrerait le premier. Car j'étais le dernier. Jeremy Strange avait été le premier. Il avait fui l'Orient pour chercher refuge à Eldertown la séculaire, apportant avec lui le fruit du pillage de nombreux tombeaux et un secret à jamais dépourvu de nom. C'était lui qui avait fait construire ce sépulcre dans ces bois obscurs où naissent d'étranges lueurs, et il y avait fait enterrer ses restes, rejeté dans la mort comme il l'avait été dans la vie. Mais avec lui reposait un secret, et c'était cela que j'étais venu chercher. Je n'étais pas le premier à effectuer cette recherche car mon père, et son père avant lui, et l'aîné de chaque génération avant eux depuis l'époque de Jeremy Strange, avaient également cherché ce qui était décrit d'une façon aussi démente dans le journal du sorcier... le secret de la vie éternelle. Le livre jauni et moisi avait été transmis au fils aîné de chaque génération, en même temps semblait-il, qu'une redoutable et ardente soif pour les connaissances occultes et maudites, laquelle soif, jointe aux allusions odieusement explicites disséminées dans l'ouvrage du mage, avait expédié chacun de mes ancêtres vers un ultime rendez-vous dans la nuit, entrant dans la tombe pour y réclamer leur héritage. Personne ne peut dire ce qu'ils y trouvèrent car aucun d'eux ne revint jamais.

Il s'agissait bien sûr d'un secret de famille. La tombe n'était jamais mentionnée. En fait, le passage des années l'avait faite tomber dans l'oubli, en même temps qu'il avait effacé les vieilles légendes et les accusations fantastiques portées contre le premier Strange, autrefois si courantes dans le village. La famille avait également été miséricordieusement tenue dans l'ignorance de l'étrange fin qu'avait connue tant de ses hommes. De leurs plongées secrètes dans les arts noirs ; de la bibliothèque cachée, consacrée aux savoirs antiques et aux formules démonologiques apportées de l'Orient par Jeremy ; du journal et de son secret ; tout cela n'était connu que des

fil aînés. Le reste de la famille prospéra. Il y eut des capitaines au long cours, des soldats, des marchands, des hommes d'État. Des fortunes furent faites. Beaucoup quittèrent la vieille demeure perchée sur son promontoire, si bien qu'à l'époque de mon père, il ne restait plus que lui, les domestiques et moi-même. Ma mère était morte en me donnant le jour et c'est une jeunesse solitaire que je passai dans la grande maison sombre, avec un père rendu à moitié fou par la mort tragique de ma mère et poursuivi par le monstrueux secret de notre lignée. Ce fut lui qui m'initia aux mystères et aux arcanes que l'on trouve dans les terrifiantes spéculations d'ouvrages aussi blasphématoires que le "Nécronomicon", le "Livre d'Eibon", la "Cabale de Saboth", et ce summum de la folie faite littérature, les "Mystères du Ver" de Ludvig Prinn. Il y avait aussi de sinistres traités sur l'anthropogénèse, la nécrologie, les sorts et les charmes lycanthropiques et vampiriques, la sorcellerie, et de longues et ennuyeuses divagations en arabe, sanscrit ou idéographie préhistorique, sur lesquels reposait la poussière de plusieurs siècles.

Il me fit don de tout cela, et plus encore. Il se mettait parfois à murmurer d'étranges histoires à propos de voyages qu'il avait entrepris dans sa jeunesse ; d'îles perdues en mer et d'étranges survivances engendrant des rêves sous les glaces arctiques. Et une nuit, il me parla de la légende et de la tombe dans la forêt, et ensemble nous tournâmes les pages criblées par les vers du journal relié de fer caché dans le panneau au-dessus du coin de la cheminée. J'étais très jeune, mais pas trop pourtant pour connaître certaines choses et au moment où, comme tant d'autres avant moi, je jurai de conserver le secret, j'eus le sentiment étrange que le temps était venu pour Jeremy de réclamer son dû. Car dans les yeux sombres de mon père brillait la même lumière de soif pour l'inconnu et l'étrange et le même éclat d'urgence intérieure qui avaient brillé dans les yeux de tous ceux qui l'avaient précédé, juste avant le moment où ils avaient annoncé leur intention de "partir en voyage", de "s'engager" ou d'aller "s'occuper d'une affaire". La plupart d'entre eux avaient attendu que leurs enfants aient grandi, ou que leur épouse soit décédée. Mais après leur départ, quelle qu'ait été leur excuse, on ne les avait jamais revus.

Deux jours plus tard, mon père disparut après avoir laissé entendre aux domestiques qu'il partait passer la semaine à Boston. Avant la fin du mois suivirent l'enquête habituelle et l'échec habituel. On découvrit parmi les papiers de mon père un testament qui me désignait comme seul héritier, mais les livres et le journal étaient à l'abri dans leurs caches et panneaux secrets, dont moi seul connaissais l'existence.

La vie continua. J'entrepris les choses ordinaires de façon normale, allai à l'université, voyageai et revins enfin à la maison sur la colline, seul. Mais j'avais en moi une irrésistible détermination : moi seul pouvais contrecarrer la malédiction ; moi seul pouvais appréhender le secret qui avait coûté la vie de sept générations, et moi seul avais l'obligation de cette tâche. Le monde n'avait rien à offrir à quelqu'un qui avait passé sa jeunesse dans l'étude des fausses vérités qui se cachent derrière les beautés apparentes d'une existence sans but, et je n'avais pas peur. Je congédiai les domestiques, rompis tout lien avec ma lointaine parenté et mes quelques amis, et passai mes journées dans les pièces cachées, plongé dans l'antique savoir à chercher une solution ou un sort d'une puissance telle qu'il me permettrait de dissiper à jamais le mystère de la tombe.

Cent fois je lus et relus le volume usagé, ce journal dont la promesse démoniaque avait conduit tant d'hommes à leur perte. Je compulsai les

sorts sataniques et les incantations cabalistiques d'un millier de nécromanciens oubliés, plongeai dans les pages d'une prophétie exaltée, m'enfouis dans un savoir secret légendaire dont les mots manuscrits se tordaient en moi comme des serpents venus de l'enfer. En vain. Je ne pus apprendre que la cérémonie qui me permettrait de pénétrer dans la tombe dans les bois. Trois mois d'études épuisantes m'avaient donné l'apparence d'un spectre et rempli mon cerveau des ombres diaboliques d'une connaissance engendrée dans les charniers, mais c'était bien tout. Puis, comme dans une parodie de folie, cette même nuit vint l'appel.

Je me trouvais dans l'étude, à lire "L'Occultus" de Heiriarchus, un grimoire à moitié dévoré par les vers lorsque, sans le moindre avertissement, un désir irrépressible monta en moi, cisailant mon cerveau fatigué. Je fus fasciné et attiré par une promesse inexprimable, semblable en cela à l'appel du lamia de la légende ; pourtant, elle résonnait en même temps d'une puissance inexorable dont la force ne pouvait être défiée ou ignorée. L'inévitable était proche. J'avais été appelé à la tombe. Il me fallait suivre la voix trompeuse de cette conscience intérieure, son invitation et sa promesse qui transperçaient mon âme comme les accents rythmiques de la flûte d'une musique trans-cosmique. Aussi étais-je venu, seul et sans arme, dans les bois solitaires jusqu'à ce lieu à l'intérieur duquel je rencontrerais mon destin.

À mon départ, une lune rouge se leva sur le manoir mais je ne me retournai pas. Je vis son reflet dans les eaux du ruisseau qui se fauflait entre les arbres, et sa lumière donnait au flot la couleur du sang. Puis une brume se leva du marais et une lueur jaune et fantomatique envahit le ciel, m'incitant à poursuivre mon chemin depuis les arbres noirs et boursoufflés dont les branches, animées par un vent lugubre, pointaient silencieusement vers la tombe éloignée. Mes pieds se prenaient dans les racines et les plantes rampantes, mon corps était lacéré par les ronces et les taillis d'épineux, mais mes oreilles résonnaient d'une sensation d'urgence indescriptible que rien, ni homme ni nature, n'aurait pu retarder.

Maintenant, alors que j'hésitais sur le seuil de la porte, un million de voix idiotes bafouillèrent une invitation à entrer à laquelle aucun mortel n'aurait pu résister. Dans mon cerveau retentissait l'horreur de mon héritage ; ce désir invincible de connaître ce qui est interdit, de s'imprégner de ce savoir et de ne plus faire qu'un avec lui. Un péan d'une musique venue tout droit de l'enfer retentit à mes oreilles et la terre disparut, avalée par cette urgence qui enveloppait tout.

Je ne m'attardai pas un instant de plus sur le seuil. J'entrai, en ce lieu où l'odeur de la mort emplissait une obscurité semblable au soleil de Yuggoth. La porte se ferma et alors (que se passa-t-il, je ne saurais le dire), je réalisai soudain que je pouvais voir, sentir et entendre, en dépit des ténèbres, du vide et du silence. J'étais dans la tombe. Ses murs monumentaux et ses plafonds élevés étaient nus et noirs, seulement couverts de lichens avec le passage des siècles. Au centre du mausolée se dressait un bloc de marbre noir. Un cercueil doré y était posé, gravé d'étranges symboles et recouvert d'une poussière séculaire. Instinctivement, je sus ce qu'il devait contenir, et cette connaissance ne fit rien pour me rassurer. Je jetai un coup d'œil au sol et le regrettai aussitôt. Au milieu des débris du piétement effrité du bloc de marbre, se trouvait un horrible amas de restes mortuaires éparés. En repensant à mon père et à ses prédécesseurs, je fus pris d'une terreur abjecte. Eux aussi avaient cherché à savoir, et ils avaient échoué. Et à mon tour j'étais venu, seul, trouver ce qui leur avait valu une fin maudite et

anonyme. Le secret ! Le secret de la tombe !

Une excitation démente emplît mon âme. Moi aussi je saurais... il le fallait ! Comme dans un rêve, je glissai vers le cercueil. Un instant je titubai au-dessus de lui. Puis, avec une force née de mon profond délire, j'arrachai les panneaux de bois et soulevai le couvercle doré. Alors je sus qu'il ne s'agissait pas d'un rêve car les rêves ne peuvent approcher l'horreur absolue qu'était la créature reposant au fond du cercueil ; cette créature aux yeux démoniaques et au visage cauchemardesque, exhalant la mort comme le masque du diable. La chose souriait, couchée là, et mon âme hurla lorsque me vint l'atroce réalisation qu'elle était vivante ! Alors je compris tout, le secret et le prix à payer par ceux qui le recherchaient, et j'étais prêt à mourir. Mais l'horreur n'était pas finie, car, alors même que je la contemplais horrifié, la chose parla dans un sifflement semblable à celui d'un serpent.

Et là, dans l'obscurité insondable, elle murmura le secret, me fixant de ses yeux immortels et sans âge afin que je ne sombre pas dans la folie avant d'avoir tout entendu. Tout me fut révélé ; les cryptes des pires cauchemars où vit l'engeance des tombes ; et le prix par lequel un homme peut ne plus faire qu'un avec les goules, survivant à la mort comme le dévoreur de la nuit. C'était cela qu'elle était devenue, et de cette tombe maudite et reculée, elle avait appelé ses générations de descendants, leur venue marquant l'occasion d'un lugubre festin qui lui permettrait de poursuivre une existence effroyable et éternelle. Elle me souffla que je serais le prochain à mourir et dans mon cœur je savais qu'il en serait ainsi.

Je ne pouvais détourner mes yeux de son regard maléfique, ni libérer mon âme de son lien hypnotique. La chose dans le cercueil caqueta un rire grinçant. Mon sang se glaça lorsque je vis deux bras longs et maigres comme les membres pourris d'un cadavre se dresser vers ma gorge nouée par la terreur. Le monstre se redressa et malgré la peur qui me paralysait, je pris conscience d'une lointaine et abominable ressemblance entre la créature du cercueil et un antique portrait dans le hall du manoir. Mais il s'agissait là d'une réalité transfigurée ; Jeremy l'homme était devenu Jeremy la goule. Je savais qu'il était vain de résister. Deux serres, froides comme les flammes d'un enfer de glace, s'enfoncèrent comme des vers dans mon être pétrifié, un rire de pure démente retentit dans mes oreilles comme un coup de tonnerre. Les doigts osseux agrippèrent mes yeux et mes narines, me maintenant dans l'impuissance pendant que des crocs jaunes s'approchaient de ma gorge. Le monde vacilla, enveloppé dans la brume d'une mort incandescente.

Soudain, le sort se brisa. Je détournai les yeux de ce visage démoniaque et dégoulinant de bave et aussitôt, comme dans un éclair cataclysmique, vint la compréhension. Le pouvoir de la créature était purement mental. Cela seul avait attiré ici mes infortunés ancêtres et en avait triomphés, mais une fois libéré de la force des abominables yeux du monstre... Grand dieu ! Allais-je être la victime d'une momie à moitié désagrégée ?

Mon bras droit se détendit, frappant l'abomination entre les yeux. Il y eut un craquement écœurant. La chair morte s'effrita sous ma main lorsque je saisis à bras-le-corps laliche désormais sans visage. Puis je la projetai contre le sol jonché d'ossements où elle éclata en morceaux. Ruisselant de sueur et marmonnant de terreur et de dégoût, je vis les fragments bouger même dans leur seconde mort. Une main rampait sur les dalles, dressée sur ses doigts en lambeaux ; une jambe commençait à tressauter, animée par une vie grotesque et maudite. En hurlant, je craquai une allumette et la

lançai sur le cadavre répugnant, et je hurlais toujours lorsque je me ruai sur la porte et m'élançai hors de la tombe vers le monde normal, laissant derrière moi un grand feu au cœur duquel une voix terrible gémissait encore faiblement son atroce requiem pour celui qui avait été autrefois Jeremy Strange.

La tombe est détruite aujourd'hui, et avec elle les tombeaux de la forêt et l'ensemble des pièces et manuscrits cachés qui pourraient rappeler ces souvenirs qui ne pourront jamais être oubliés. Car la terre cache une folie et rêve une réalité hideuse, et des monstruosité guettent dans les ombres de la mort, attendant de s'emparer des âmes de ceux qui se mêlent des choses interdites.

SUICIDE DANS L'ÉTUDE

Bloch reconnaît au cours de l'histoire elle-même la dette de cette nouvelle envers le conte de Stevenson "Docteur Jekyll et Mister Hyde", mais sa version est plus directe et s'en écarte audacieusement. Le mal essaye de détruire physiquement le bien, tout comme Mister Hyde essaye finalement de détruire Jekyll. Mais, cette fois, cela donne lieu à une confrontation.

Il aurait été intéressant de voir l'histoire se terminer différemment, et entendre la conclusion racontée par la partie maléfique puisque c'est davantage dans cette perspective que la narration débute. Il nous semble que la victime du monstre est l'auteur du carnet, mais pourquoi ne pas prendre le parti du monstre ?

I

À le voir assis dans la semi-obscurité de l'étude, personne n'aurait jamais pu soupçonner sa véritable nature. De nos jours, les sorciers ne sont plus revêtus de robes cabalistiques noir et argent. Ils portent à la place des peignoirs violets. On n'exige plus d'eux que leurs sourcils se rejoignent, que leurs ongles soient aussi longs que des serres, ni que leurs yeux aient l'éclat de rêves emprisonnés dans une émeraude. Ils ne sont pas non plus forcément courbés et furtifs, ni vieux. Celui-ci ne l'était pas. Il était jeune et mince, et pratiquement indiscernable d'un homme normal.

Il était assis sous la lumière de la lampe dans la grande pièce aux lambris de chêne. C'était un homme sombre et élégant, d'environ trente-cinq ans. Il y avait peu de signe de cruauté ou de malveillance sur son visage effilé aux traits délicats, et pratiquement pas la moindre trace de folie dans ses yeux. Et pourtant, c'était un sorcier, aussi sûrement que s'il était en train de se livrer à des sacrifices humains dans les ténèbres jonchées de crânes de quelque tombe interdite.

Il suffisait pour s'en convaincre d'examiner les murs de l'étude. Qui d'autre qu'un sorcier posséderait ces grimoires moisissés et piqués par les vers divulguant un savoir monstrueux et fantastique ? Seul un thaumaturge confirmé oserait affronter les sombres mystères du "Nécronomicon", du "Mystères du Ver" de Ludvig Prinn, du "Rites Noirs" du dément prêtre de Bast Luveh-Keraph, ou de l'atroce "Culte des Goules" du comte d'Erlette. Qui d'autre qu'un sorcier pourrait se procurer les antiques manuscrits reliés de peau humaine, ou mettrait un encens aussi lourd qu'aphrodisiaque à brûler dans un crâne enchâssé ? Seul un mage remplirait les ténèbres et leur manteau d'ombres protecteur d'étranges reliques, de restes mortuaires pillés dans les tombes ou de parchemins rongés par les vers décrivant des terreurs remontant aux premiers âges.

À première vue, il s'agissait cette nuit-là d'une pièce normale, et son occupant d'un homme ordinaire. Mais pour se persuader de l'étrangeté du lieu, et révéler la véritable nature de l'individu qui s'y trouvait, il n'était pas nécessaire de promener son regard sur le crâne, les grimoires ou les sinistres restes humains noyés dans les ombres. Car James Allington écrivait dans son carnet secret, et ses pensées témoignaient d'un esprit dément :

Je suis prêt ce soir à procéder à l'expérience. Je suis enfin convaincu que la partition de la personnalité peut être accomplie au moyen de l'hypnose, à la condition que l'attitude mentale conduisant à une telle partition puisse être obtenue.

Voilà un sujet fascinant. Une double identité, le rêve de l'homme depuis la nuit des temps ! Deux âmes dans un seul corps ! Les philosophies sont toutes basées sur une logique comparative, le bien et le mal. Pourquoi alors une telle division ne pourrait-elle pas exister dans l'âme humaine ? Stevenson n'avait qu'à moitié raison quand il écrivit "Docteur Jekyll et Mister Hyde". Il avait

imaginé une métamorphose chimique variant d'un extrême à l'autre. Je pense pour ma part que les deux entités coexistent, et qu'une fois séparées l'une de l'autre par une pensée auto-hypnotique, un homme peut jouir de ses deux côtés, bon et mauvais, simultanément.

Ma théorie les a faits rire, au club. Foster, ce vieil imbécile pompeux, m'a traité de rêveur. Moi, rêveur ? Que peut-il bien savoir, ce grotesque chimiste scientifique, des mystères élémentaires de la vie et de la mort ? Un seul coup d'œil dans mon laboratoire jetterait son âme engourdie dans la folie. Et les autres aussi. Des auteurs populistes, des fossiles pédants qui se nomment professeurs, des biologistes guindés que choque la seule mention de mes expériences de création synthétique de la vie. Que peuvent bien comprendre de tels individus ? Ils frissonneraient devant le "Nécronomicon" et le feraient sans doute brûler s'ils le pouvaient, comme leurs pieux ancêtres le firent il y a trois siècles. Un ramassis de chasseurs de sorcières sceptiques et matérialistes ! J'en ai assez de tous ces vieux fous. Le destin du génie est de rester solitaire. Eh bien soit, je vivrai reclus. Mais bientôt, ils ramperont devant ma porte en implorant ma pitié !

Si seulement mes travaux pouvaient porter leurs fruits ce soir ! Si je parvenais à m'auto-hypnotiser et à manifester physiquement ma double personnalité ! Même la psychologie moderne prétend que cela est réalisable. Le spiritualisme affirme qu'il est possible d'y parvenir. Les anciens m'ont donné la clef du problème, comme ils l'ont fait auparavant. Alhazred savait bien des choses ; ce n'est que le poids de ce savoir qui l'a rendu fou.

Deux corps ! Une fois que je saurai atteindre cet état à volonté, je détiendrai la clef de pouvoirs jusqu'alors inaccessibles aux hommes. L'immortalité, peut-être ; ce n'est que l'étape suivante. Et après cela, je n'aurai plus de raison de me terroriser secrètement ici, ni l'obligation de faire passer mes recherches pour un passe-temps innocent. Rêveur, hein ? Je vais leur montrer !

Je me demande à quoi ressemblera mon double moi. Sera-t-il humain ? Il le faut, sans quoi... mais je ferais mieux de ne pas y penser. Il est probable que le lascar ne sera pas joli à voir. Je ne me flatte pas. Je sais que le côté obscur de ma nature, bien que dissimulé, est sans aucun doute dominant. Il y a pourtant un danger. Le côté maléfique dans sa forme la plus pure représente une force incontrôlable. Il tirera son énergie de mon corps pour se manifester physiquement. Mais cela ne doit pas me dissuader. Je dois tenter cette expérience. Si tout se passe bien, j'aurai le pouvoir, un pouvoir dont personne n'a encore rêvé, le pouvoir de tuer, de défaire, d'anéantir ! Je pourrai agrandir ma petite collection ici, et régler quelques comptes avec mes amis sceptiques. Et après cela, il y aura bien d'autres choses agréables à faire.

Mais assez de rêveries. Je dois commencer. Je vais fermer les portes de l'étude. Les domestiques sont sortis pour la soirée et il n'y aura personne pour venir fouiner dans mes affaires. Je n'ose prendre le risque d'utiliser une machine électrique, de crainte de quelque conséquence fâcheuse au moment de sortir de l'hypnose. Je vais essayer de provoquer la transe hypnotique en me concentrant intensément sur le coupe-papier massif et poli de mon bureau. Pendant ce temps, je fixerai ma volonté sur l'expérience en cours en utilisant la "Litanie de l'Âme de Sebek" comme point d'ancrage.

Je vais régler le réveil pour minuit, dans exactement une heure. Sa sonnerie brisera le sort. C'est là, je crois, la seule chose dont je doive me préoccuper. Pour plus de précautions, je vais brûler ces notes. Si quelque chose devait mal tourner, je détesterais voir tous mes petits plans révélés au monde entier.

Mais tout se passera bien. J'ai eu recours à l'auto-hypnose plusieurs fois auparavant, et je serai très prudent. Quel sentiment fantastique ce sera de

dominer deux corps en même temps. Je parviens à peine à me contrôler. Je tremble d'excitation à l'idée de la métamorphose à venir. Le Pouvoir !

Voilà. Une fois ces notes réduites en cendres, je serai prêt, prêt à entreprendre la plus grande expérience jamais tentée par un homme.

II

James Allington s'assit devant la lampe à la lumière tamisée. En face de lui, sur la table, se trouvait le coupe-papier dont la lame polie brillait doucement. Seul le lent tic-tac d'une horloge brisait le silence absolu de la pièce verrouillée.

Les yeux du sorcier étaient vitreux ; ils brillaient dans la lumière, aussi immobiles que ceux d'un basilic. Le reflet projeté par le coupe-papier s'enfonçait dans sa rétine comme le rayon éblouissant d'un soleil ardent, mais jamais son regard fixe ne vacilla une seconde.

Qui peut bien dire quel étrange phénomène se déroulait dans le cerveau ensorcelé du rêveur ? Quelle subtile transmutation était en train de se créer par sa volonté ? Il s'était endormi avec la ferme volonté de découper son âme, de séparer sa personnalité, de diviser son ego. Qui sait ? L'hypnose engendre bien d'étranges choses.

Quelles Puissances secrètes invoqua-t-il pour l'aider dans sa lutte ? Quelle vie malfaisante attendait une genèse maudite dans les ombres de sa conscience intérieure ? Quels démons diaboliques lui accordèrent-ils la réalisation de ses désirs maléfiques ?

Car ils lui furent accordés. Soudain il s'éveilla, et il pouvait sentir qu'il n'était plus seul dans la pièce obscure. Il devinait la présence de quelqu'un d'autre, là-bas dans l'obscurité, de l'autre côté de la table.

Était-ce vraiment quelqu'un ? N'était-ce pas lui-même ? Il jeta un coup d'œil à son corps et ne put retenir un cri de stupéfaction. Il semblait avoir rétréci au quart de sa taille normale ! Son corps était léger, fragile, rabougri. Pendant un instant, il fut incapable de penser ou de bouger. Ses yeux se dirigèrent vers l'angle de la pièce, essayant vainement de voir les mouvements dissimulés par l'obscurité d'une présence qui bougeait lourdement là-bas.

Puis les choses s'accéléchèrent. Des ténèbres sortit un véritable cauchemar qui le fixait ; une silhouette monstrueuse et poilue, immense, grotesque, simiesque, une hideuse copie de la nature humaine. Une image de folie, bavante et immonde, avec des petits yeux rouges emplis d'une antique et maléfique sagesse, et un museau féroce garni de crocs jaunes de mort grimaçante. C'était comme un crâne vivant et pourrissant sur le corps d'un singe noir. La chose était sinistre et corrompue, troglodyte et sage.

Une pensée terrifiante assaillit Allington. Ceci était-il son autre moi, cette engeance de goule, cette monstruosité maudite venue tout droit d'un charnier ?

Le sorcier réalisa trop tard ce qui lui arrivait. Son expérience avait réussi, mais d'une manière terrible. Il n'avait pas mesuré combien son mauvais côté l'emportait sur le bon. Ce monstre, cette horrible abomination des ténèbres, était plus fort que lui et, d'essence uniquement maléfique, il n'était pas mentalement contrôlé par son autre moi. Allington considéra la situation avec une nouvelle terreur dans les yeux. C'était comme une créature venue de l'enfer. Tout ce qui était immonde, obscène

et anti-humain en lui apparaissait derrière cette parodie d'expression souriante. Ce corps bestial rappelait les ombres qui se dissimulent sous les tombes ou se cachent dans les plus profonds replis des esprits normaux. Pourtant, Allington y reconnut une caricature démente et atavique de lui-même : la luxure, l'avidité, la folle ambition, la cruauté, l'ignorance. Les secrets démoniaques de son âme dans le corps d'un singe gigantesque !

Comme en réponse à cette reconnaissance, la créature ricana et des tentacules d'horreur étreignirent le cœur du sorcier.

La chose venait vers lui, dans le but de le détruire, la seule chose que le mal sait faire. Allington, dont le corps minuscule essayait désespérément de se dépêtrer de vêtements maintenant ridiculement grands pour sa nouvelle taille, fila de sa chaise et alla s'écraser contre le mur de l'étude. Sa voix, curieusement aiguë, hurla des supplications frénétiques et des ordres futiles à la mort qui s'approchait. Ses prières et ses malédictions se transformèrent en des bégaiements rauques et déments lorsque l'immense chose bondit sur la table. Son expérience se transformait en une vengeance, une vengeance ! Ses yeux exorbités observèrent, fascinés, une grosse patte saisir le coupe-papier, et un rire répugnant résonna dans la nuit. La chose riait... riait ! Quelque part, un réveil sonna, mais le sorcier ne pouvait plus entendre...

Ils trouvèrent James Allington mort, allongé sur le sol de l'étude. Un coupe-papier était plongé dans sa poitrine. Ils conclurent à un suicide, car personne n'avait pu entrer dans la pièce dépourvue de fenêtres et fermée à clef.

Mais cela n'expliquait pas les empreintes sur le manche du coupe-papier, les terribles empreintes, comme celles qu'aurait pu laisser un singe gigantesque.

LE DÉMON VENU DES ÉTOILES

Cette nouvelle présente le volume maudit de Prinn. Bloch avait commencé par donner au livre son titre “traduit” en anglais, mais Lovecraft, tout à fait semblable au portrait que Bloch nous en dresse dans l’histoire, lui “suggéra” le titre “d’origine” en latin et lui fournit en même temps la formule d’invocation. Elle signifie à peu près “Au Grand Ancien Qui Ne Doit Pas Être Nommé : Signe Des Étoiles Noires et de Tsathoggua Au Corps Amphibien”. Les étoiles noires semblent être une référence à la mythologie de Robert W. Chambers, alors que Tsathoggua est un familier de Clark Ashton Smith.

Il est intéressant de noter que la mort de Lovecraft-le-personnage rappelle celle d’Abdal Alhazred lui-même, qui a terminé sa vie sous les serres d’un monstre invisible (voir “L’Histoire du Nécronomicon”, de Lovecraft).

I

Je suis ce que je prétends être, un auteur de fantastique. Depuis ma plus tendre enfance, l'inconnu et l'occulte exercent sur moi une véritable fascination. Les peurs indicibles, les rêves grotesques, les chimères étranges et semi-prémonitoires qui hantent nos esprits ont toujours provoqué en moi une extase irrésistible et inexplicable.

En littérature, j'ai suivi Poe sur les chemins de la nuit et rampé parmi les ombres avec Machen ; parcouru les royaumes des astres terrifiants avec Baudelaire ; je me suis immergé dans la folie interne de la terre avec le récit des légendes ancestrales. Mon maigre talent pour le croquis et le dessin me conduisit à essayer de représenter grossièrement les habitants étranges de mes sombres pensées. Cette même sinistre disposition intellectuelle, qui m'incitait dans mon art, me poussa vers les royaumes obscurs de la composition musicale ; ma préférence allait aux envolées symphoniques de la "Planets Suite" et autres œuvres similaires. Ma vie intérieure devint bientôt un banquet répugnant aux horreurs surnaturelles et envoûtantes.

Comparativement, ma vie à l'extérieur était bien morne. Au fil du temps, je dérivai progressivement vers une condition misérable de reclus. Une existence tranquille et philosophique dans un monde de livres et de rêves.

Mais un homme doit vivre. Étant physiquement et spirituellement inapte au travail manuel, j'eus d'abord le plus grand mal à trouver une vocation à ma mesure. Ma nature dépressive compliqua les choses jusqu'à un degré presque insupportable, et pendant quelque temps, je frôlai le désastre financier. C'est alors que je décidai d'écrire.

Je me procurai une machine à écrire en piteux état, une rame de papier bon marché et quelques carbones. Je ne m'inquiétai pas quant au thème à choisir. Quel meilleur champ d'investigation que les inépuisables limites d'une imagination débridée ? J'écrirais des histoires macabres, des contes d'épouvante et des récits sur cette énigme qu'est la Mort. Du moins, c'était là l'intention de l'écrivain novice que j'étais.

Mes premières tentatives se soldèrent bientôt par un échec cuisant. Mes résultats misérables me laissaient bien loin de mes aspirations. Mes rêves si vivaces devenaient sur le papier une suite incohérente d'adjectifs maladroits. Je ne parvenais pas à trouver les mots pour exprimer les merveilleuses terreurs de l'inconnu. Mes premiers manuscrits furent médiocres et sans intérêt. Les quelques magazines éditant ce type de fiction les rejetèrent unanimement.

Il me fallait pourtant subsister. Lentement mais sûrement, je commençai à ajuster mon style à mes idées. Laborieusement, je mis en forme mots, phrases, structures syntaxiques. Ce fut là une tâche ardue. Je découvris ce qu'était l'effort. Mais enfin, pourtant, une de mes histoires fut acceptée ; puis une seconde, une troisième, une quatrième. J'appris rapidement les ficelles les plus simples du métier, et l'avenir sembla enfin me sourire. Ce fut l'esprit plus tranquille que je pus retourner à mes rêveries et à mes

livres. Mes histoires me procuraient un revenu médiocre mais pour l'instant suffisant. Mais cela ne dura pas longtemps. L'ambition, cette illusion de toujours, fut la cause de ma ruine.

Je voulais écrire une véritable histoire, pas ces récits stéréotypés et éphémères que j'envoyais aux magazines, mais une authentique œuvre d'art. La création d'un tel chef-d'œuvre devint mon idéal. Si je n'étais pas un bon écrivain, cela n'était pas uniquement dû à mes erreurs de style. Cela tenait davantage, je le sentais, au thème choisi. Vampires, loups-garous, goules, monstres mythologiques ; je n'avais pas grand mérite à exploiter ces sujets. Des images banales, une écriture ordinaire et un point de vue prosaïquement anthropocentrique étaient les raisons principales de mon incapacité à produire une histoire réellement fantastique.

Il me fallait une nouvelle matière, quelque chose de vraiment inhabituel. Si seulement je parvenais à concevoir quelque chose d'incroyable en termes de tératologie !

Je brûlais d'apprendre les chants des démons qui planent entre les étoiles, d'entendre les voix des anciens dieux quand ils murmurent leurs secrets aux échos de l'espace. Je désirais ardemment connaître les terreurs de la tombe, le baiser des asticots sur ma langue, la caresse glaciale d'un linceul pourrissant sur mon corps. Je rêvais des connaissances qui reposent au fond des orbites momifiées et de la sagesse connue seulement des vers. Alors, je pourrais véritablement écrire, et mes espoirs seraient enfin vraiment réalisés.

Je devais trouver un moyen. Je commençai à correspondre avec des penseurs et des rêveurs isolés à travers tout le pays. Je contactai un ermite dans les collines de l'ouest, un savant dans les étendues sauvages du nord et un rêveur mystique dans la Nouvelle-Angleterre. Ce dernier m'apprit l'existence de livres anciens contenant d'étranges légendes. Il cita prudemment le légendaire "Nécronomicon" et parla à mots couverts d'un certain "Livre d'Eibon" qui avait la réputation de surpasser le premier nommé par la sauvagerie effroyable de ses blasphèmes. Lui-même avait étudié ces terrifiants volumes, et il me déconseilla de pousser trop loin mes recherches. Durant son enfance à Arkham, la ville hantée par les sorcières, où les ombres rampent et observent, il avait entendu d'étranges choses, et avait depuis ce temps sagement évité de se mêler des connaissances interdites.

Finalement, après une longue insistance de ma part, il consentit à contrecœur à me transmettre les noms de certaines personnes qu'il jugeait capables de m'aider dans mes recherches. C'était un écrivain au talent reconnu qui jouissait d'une bonne réputation, et je savais qu'il portait un intérêt sincère à l'issue de toute cette affaire.

Dès que me parvint sa précieuse liste, j'entamai une large correspondance pour obtenir l'accès aux volumes désirés. J'expédiai mes lettres à des universités, des bibliothèques privées, des chercheurs réputés ainsi qu'aux maîtres de sectes soigneusement cachées et aux noms obscurs. Mais j'étais condamné à être déçu.

Les réponses que je reçus étaient clairement inamicales, voire hostiles. De toute évidence, les détenteurs présumés de ces manuscrits n'appréciaient guère que leurs secrets puissent être exposés de la sorte par un étranger curieux. Je reçus donc plusieurs lettres de menace, ainsi même qu'un coup de téléphone alarmant. Ceci m'affecta moins que l'amère réalisation de la vanité de mes efforts. Démentis, subterfuges, refus,

menaces, tout cela fut inutile. Il me fallut chercher ailleurs.

Les bouquinistes ! Peut-être que sur quelque étagère moisie et oubliée, je trouverais ce que je recherchais.

Commença alors une interminable croisade. J'appris à dominer mes nombreuses déceptions par un calme imperturbable. Personne dans les librairies habituelles ne semblait avoir entendu parler de l'horrible "Nécronomicon", du diabolique "Livre d'Eibon" ou de l'inquiétant "Cultes des Goules".

L'obstination, dit-on, finit par payer. C'est dans une petite boutique de South Deaborn Street, sur une étagère apparemment oubliée par le temps, que j'arrivai au bout de mes recherches. Là, bien calé entre deux éditions centenaires de Shakespeare, se trouvait un grand volume noir relié de fer. Sur la tranche, gravée à la main, on pouvait lire une inscription : "De Vermis Mysteriis", ou "Mystères du Ver".

Le libraire fut incapable de me dire comment l'ouvrage était entré en sa possession. Peut-être plusieurs années auparavant avait-il fait partie d'un lot de livres d'occasion. De toute évidence, l'homme n'en connaissait absolument pas la nature, car il me le vendit pour un dollar. Il emballa le lourd objet, ravi de cette vente inespérée et me salua d'un bonjour, l'air très satisfait.

Je m'en allai précipitamment, le précieux volume sous le bras. Quelle découverte ! J'avais entendu parler de ce livre auparavant. Il avait été écrit par Ludvig Prinn, celui-là même qui avait péri sur le bûcher de l'Inquisition à Bruxelles, à l'époque où les procès pour sorcellerie se multipliaient. Personnage étrange (alchimiste, nécromancien, mage réputé), il se vantait d'avoir atteint un âge miraculeux au moment où le bras séculier décida de le condamner au bûcher. On disait qu'il prétendait être le seul survivant de la malheureuse neuvième croisade, brandissant pour preuve quelques documents moisies. Il est vrai que les vieilles chroniques citent un certain Ludvig Prinn parmi la suite de gentilshommes de Montserrat mais, même s'il s'agissait effectivement d'un descendant direct du guerrier de cette époque, les incrédules n'en cataloguèrent pas moins Ludvig comme imposteur à l'esprit dérangé.

Ludvig attribuait ses connaissances de la sorcellerie aux années passées comme prisonnier parmi les sorciers et les mages de Syrie, et parlait facilement de ses rencontres avec les djinns et les esprits des vieux mythes orientaux. Il passa sans aucun doute quelque temps en Égypte, et les derviches libyens racontent des légendes sur les actes du vieux prophète à Alexandrie.

En tout cas, il passa les dernières années de sa vie dans les plaines flamandes où il avait vu le jour. Il vécut, selon sa nature, dans les ruines d'une tombe pré-romaine, dans une forêt proche de Bruxelles. Il était réputé y avoir demeuré, en compagnie d'une nuée de familiers et autres manifestations invoquées par d'horribles conjurations. Des manuscrits encore existants de nos jours parlent prudemment de ses "compagnons invisibles" et de "serviteurs stellaires". Les paysans évitaient la forêt la nuit, car ils redoutaient certains bruits que l'on entendait les soirs de pleine lune, et ne désiraient rien savoir des adorateurs qui se pressaient devant les autels païens en ruines dressés dans les clairières les plus sombres de ces bois.

Quoi qu'elles aient pu être, ces créatures ne furent jamais revues après la capture de Prinn par les inquisiteurs. Des soldats fouillèrent la tombe désertée et la pillèrent complètement avant de la raser. Les entités

ournaturelles, les accessoires et substances mystérieux ; tout cela avait disparu de la façon la plus étrange. L'exploration des bois inquiétants et l'examen prudent des étranges autels n'apportèrent pas plus d'éléments. Il y avait des traces de sang frais sur les autels, tout comme il y en eut sur le chevalet de Prinn avant la fin de son interrogatoire. Les tortures les plus abominables ne purent arracher le moindre aveu des lèvres muettes du sorcier. Finalement, lassés, les bourreaux abandonnèrent et firent enfermer le vieux sorcier dans un cul-de-basse-fosse.

C'est en prison, en attendant son procès, qu'il rédigea les lignes morbides et pleines d'horribles allusions du "De Vermis Mysteriis", aujourd'hui connu sous le nom de "Mystères du Ver". Comment il parvint à le faire sortir de sa geôle en dépit de la vigilance des gardes, cela reste un mystère, mais un an après sa mort, son œuvre fut imprimée à Cologne. Elle fut immédiatement interdite, mais quelques exemplaires circulaient déjà sous le manteau. Ceux-ci furent à leur tour dupliqués, et bien qu'il y eut plus tard une édition censurée et expurgée, seule l'édition originale en latin est considérée comme authentique. Au cours des siècles, quelques rares élus ont pu la lire et s'interroger sur son contenu. Les secrets du vieil archimage ne sont aujourd'hui connus que des initiés et ceux-ci, pour certaines raisons bien précises, découragent toute tentative d'étendre leur renommée.

Voilà en résumé ce que je connaissais de l'histoire de ce grimoire à l'époque où celui-ci entra en ma possession. En tant qu'objet de collection, le livre était en soi une découverte phénoménale, mais je ne pouvais me prononcer sur son contenu. Il était rédigé en latin. Ne connaissant que quelques mots de cette langue savante, je fus confronté dès les premières pages moisies à un écueil infranchissable. Il était rageant d'avoir un tel trésor à sa disposition et d'être incapable d'en mettre les connaissances impies à jour.

Un temps durant je désespérais, étant peu désireux de contacter les professeurs de latin ou de lettres classiques pour un texte aussi hideux et blasphématoire. Puis me vint une inspiration. Pourquoi ne pas me diriger vers l'est et rechercher l'aide de mon ami ? Il connaissait très bien la période classique et serait probablement moins choqué par les horreurs des abominables révélations de Prinn. Je lui envoyai donc une lettre hâtive et sa réponse me parvint, peu de temps après. Il serait heureux de me prêter son concours ; je devais impérativement le rejoindre aussitôt.

II

Providence est une ville charmante. Mon ami habitait une vieille demeure au style anglais vieillot. Le rez-de-chaussée était une merveille d'atmosphère coloniale. Le premier étage, sous les vieux pignons qui plongeaient l'immense fenêtre dans l'ombre, servait de cabinet de travail à mon hôte.

C'est là, en avril dernier, que nous passâmes cette nuit sinistre et mémorable à nous interroger, à côté de la fenêtre ouverte qui dominait la mer d'azur. C'était une nuit sans lune, rendue livide par une brume qui emplissait les ténèbres d'ombres fantastiques. Je peux encore me l'imaginer : la pièce minuscule éclairée par une lampe et sa grande table entourée de chaises aux dossiers élevés ; les rayons de livres le long des murs ; les manuscrits dans des rangements particuliers.

Nous nous sommes assis à la table, le volume mystérieux devant nous. Le profil effilé de mon ami projetait une ombre inquiétante contre le mur et son visage pâle semblait disparaître dans la lumière blafarde. On se sentait inexplicablement à l'orée d'une révélation sinistre à la puissance effrayante. Je percevais la présence de secrets attendant d'être révélés.

Mon ami aussi éprouva cette impression. De longues années d'expérience dans l'occulte avaient affiné son intuition jusqu'à un degré extraordinaire. Ce n'était pas le froid qui le faisait trembler lorsqu'il s'assit sur sa chaise. Ce n'était pas la fièvre qui faisait briller ses yeux comme des bijoux en feu. Il savait, avant même d'ouvrir le livre maudit, que celui-ci était maléfique. L'odeur de moisi qui s'élevait de ses pages séculaires rappelait la puanteur de la tombe. La tranche des feuilles jaunies était piquée par les vers, et des rats avaient rongé le cuir ; des rats qui, par chance, se nourrissaient habituellement de matières bien plus horribles.

Cela n'était pas sage, insista-t-il. Il s'agissait là d'un savoir maléfique ; qui pouvait dire quelles incantations démoniaques renfermaient ces pages, ou quelles calamités pouvaient frapper l'ignorant un peu trop fouineur ? Il n'était pas bon d'en apprendre trop, et des hommes étaient morts en appliquant la sagesse trompeuse que ces pages offraient. Il me supplia d'abandonner mon projet tant que le livre était fermé, et de satisfaire mes goûts par des moyens plus sains.

J'étais fou. Je rejetai hâtivement ses objections avec des mots vains et dénués de contenu. Je n'avais pas peur, lui dis-je. Jetons au moins un coup d'œil au contenu de cette rareté. Je commençai à tourner les pages.

Quel résultat décevant ! Le livre était finalement d'aspect très ordinaire : des pages jaunies qui s'effritaient, couvertes d'un texte noir et gras rédigé en latin. C'était tout. Pas d'illustrations, pas de croquis alarmants.

Mon ami bibliophile ne put résister plus longtemps à l'attrait d'un ouvrage aussi exceptionnel. Un instant plus tard, il regardait intensément par-dessus mon épaule, murmurant occasionnellement des bribes de phrases en latin. L'enthousiasme l'emporta finalement. Saisissant le précieux volume dans ses deux mains, il alla s'asseoir près de la fenêtre et

commença à lire des paragraphes au hasard, les traduisant parfois en anglais.

Ses yeux brillaient d'une lumière sauvage. Son profil cadavérique devint absorbé alors qu'il étudiait les runes moisissantes. Les phrases montaient en de terrifiantes litanies, puis s'affaiblissaient jusqu'à être moins qu'un murmure, tandis que sa voix devenait aussi faible que le sifflement d'une vipère. Je ne saisisais plus maintenant que quelques phrases, car dans son introspection, il semblait m'avoir oublié. Il était en train de lire des sorts et des enchantements. Je me rappelle d'allusions faites à des dieux de divination comme Père Yig, le sombre Han et le serpent barbu Byatis. Je frissonnais, car je connaissais ces noms anciens, mais ma terreur aurait été bien plus grande si j'avais su ce qui restait à venir.

Cela se produisit rapidement. Il se tourna soudain vers moi, en grande agitation, la voix tout excitée et stridente. Il me demanda si je me rappelais les légendes concernant la sorcellerie de Prinn, et les histoires à propos des serveurs stellaires invisibles auxquels il commandait. Je répondis que oui, sans pour autant comprendre la cause de sa frénésie soudaine.

Il m'en donna alors la raison. Ici, dans un chapitre sur les familiers, il venait de trouver une incantation ou un sort, peut-être celui même que Prinn avait utilisé pour appeler ses serviteurs invisibles d'au-delà les étoiles ! Il me pria d'écouter pendant qu'il lisait.

J'étais assis là, mollement, comme un idiot dépourvu de toute compréhension. Pourquoi restai-je là sans hurler, sans essayer de m'enfuir ou d'arracher le monstrueux manuscrit de ses mains ? Mais non, je restai seulement assis pendant que mon ami, avec une voix rendue rauque par une excitation extraordinaire, lisait une longue invocation aux accents sinistres.

— Tibi Magnum Innominandum, signa stellarum nigrarum et bufaniformis Sadoquae sigillum.

Le rituel guttural continua, puis s'éleva sur les ailes d'une horreur noire et hideuse. Les mots semblaient se tordre comme des flammes dans l'air et s'embraser dans mon cerveau. Les intonations fracassantes projetaient un écho vers l'infini, au-delà de la plus lointaine étoile. Elles semblaient passer par des portails antédiluviens et non-dimensionnels, pour trouver un auditeur et le ramener vers la terre. N'était-ce là qu'une illusion ? Je ne m'arrêtai pas pour y réfléchir.

Car cette invocation involontaire fut entendue. À peine la voix de mon compagnon s'était-elle éteinte dans cette petite salle que la terreur vint. La pièce devint glaciale. Un vent soudain entra en hurlant par la fenêtre ouverte, un vent qui n'était pas de cette terre. Il résonnait d'un bêlement maléfique et à ce bruit, le visage de mon ami devint un masque livide de terreur nouvelle. Puis il y eut des craquements contre les murs et sous mes yeux pétrifiés, je vis le rebord de la fenêtre se déformer. Du vide au-delà de l'ouverture vint un brusque éclat de rire démoniaque, un gloussement hystérique né d'une pure démence. Il s'éleva jusqu'à la quintessence jubilatoire de toute horreur, sans pourtant la moindre bouche pour lui donner naissance.

Le reste se déroula à une vitesse terrifiante. Mon ami, qui se tenait près de la fenêtre, se mit à hurler et à empoigner frénétiquement le vide. À la lumière de la lampe, je vis ses traits se tordre en une grimace de souffrance atroce. Un instant plus tard, son corps s'éleva du sol et commença à se recourber en arrière, jusqu'à lui casser la colonne vertébrale. Une seconde plus tard, vint le bruit écœurant d'os se brisant. Il flottait maintenant à mi-

hauteur, les yeux exorbités et les mains serrées, comme s'il agrippait convulsivement quelque chose d'invisible. À nouveau, j'entendis le ricanement stupide, mais cette fois, il venait de l'intérieur de la pièce !

Les étoiles vacillaient et le vent froid bafouillait à mes oreilles. Je me recroquevillai sur ma chaise, les yeux rivés sur cette scène effroyable dans l'angle du plafond.

Mon ami hurlait maintenant, et ses hurlements se mêlaient au rire joyeux et terrible résonnant dans l'air vide de la pièce. Son corps flasque flottant dans l'espace se courba une nouvelle fois en arrière et un flot de sang jaillit du cou brisé, giclant comme une fontaine couleur rubis.

Ce sang n'atteignit jamais le sol. Il s'arrêta à mi-hauteur au moment même où le rire cessait et était remplacé par un horrible bruit de suction. Rempli d'une horreur nouvelle, je réalisai que le sang était aspiré par l'entité invisible venue d'ailleurs et qu'elle s'en nourrissait ! Quelle créature de l'espace avait bien pu être si malencontreusement invoquée ? Quelle était cette monstruosité vampirique que je ne pouvais voir ?

Une hideuse métamorphose était en train de s'accomplir. Le corps de mon compagnon se ratatina, flétri et sans vie. Il finit par tomber sur le sol, gisant pitoyablement, inerte. Mais dans l'air, une autre transformation bien plus horrible se déroulait.

Un brouillard rougeâtre emplissait l'angle près de la fenêtre, un brouillard sanglant. Lentement mais sûrement, les contours à peine perceptibles d'une présence apparurent, les contours remplis de sang de ce démon venu des étoiles. Il était rouge et ruisselait ; une gelée immense, mouvante et pulsante ; une bave écarlate aux tentacules grouillants qui se tordaient dans tous les sens. Ces appendices se terminaient par des bouches qui s'ouvraient et se fermaient dans une excitation répugnante. La chose était boursouflée et obscène, un amas monstrueux sans tête, sans visage, sans yeux, avec la gueule énorme et les griffes gigantesques d'une créature née des étoiles. Le sang humain dont elle s'était nourrie révélait ses contours jusqu'alors invisibles. Ce n'était pas une vision faite pour les yeux d'un être sain d'esprit.

Heureusement pour ma raison, la chose ne s'attarda pas. Écartant le cadavre flasque gisant sur le sol, elle se dirigea vers la fenêtre. Puis elle disparut et j'entendis son rire moqueur et lointain flotter sur les ailes du vent avant de s'évanouir dans les dimensions d'où elle était venue.

Ce fut tout. Je restai seul dans la pièce, le corps recroquevillé et sans vie à mes pieds. Le livre avait disparu, mais il y avait des empreintes sanguinolentes sur le mur, des traces de sang sur le sol et le visage de mon ami portait les marques d'une mort sanglante, les yeux tournés vers les étoiles.

Longtemps je restai assis en silence, avant de mettre le feu à cette pièce et à tout ce qu'elle contenait. Puis je m'en allai en riant, car je savais que l'incendie effacerait toutes les traces de la tragédie. Je n'étais arrivé que dans l'après-midi, à l'insu de tout le monde, et personne ne me vit partir car je quittai les lieux avant que les flammes ne fussent repérées. J'errai pendant des heures dans les rues sinueuses, et un rire idiot me secoua quand je levai les yeux vers les étoiles scintillantes et moqueuses qui me surveillaient furtivement à travers les nappes d'un brouillard hanté.

Ce n'est que longtemps après que je retrouvai suffisamment de sang-froid pour prendre un train. Je restai calme pendant l'intégralité du voyage, et tout aussi calme pendant la rédaction de ces lignes. Je restai même tranquille devant l'article qui relatait la curieuse mort accidentelle

de mon ami, au cours de l'incendie qui avait détruit sa demeure.

Ce n'est que pendant la nuit, lorsque les étoiles brillent, que les rêves reviennent me jeter dans un labyrinthe de terreurs frénétiques. Alors je prends des calmants, dans une vaine tentative d'ôter de mon sommeil ces souvenirs qui m'épient. Mais cela m'est en vérité indifférent, car je ne vivrai pas bien longtemps.

J'ai la curieuse impression que je reverrai ce démon venu des étoiles. Je crois qu'il reviendra bientôt, sans avoir besoin d'être appelé, et je sais que lorsqu'il arrivera, il me pourchassera et m'emmènera dans ces ténèbres où se trouve mon ami. Parfois, j'implore presque l'avènement de ce jour, car alors j'apprendrai, une fois pour toutes, les Mystères du Ver.

LE DIEU SANS VISAGE

Nous rencontrons ici une image de Nyarlathotep sous la forme d'un sphinx, aussi dépourvu de visage que le véritable sphinx après l'exercice de tir des troupes de Napoléon. Nous découvrons aussi "La Fable de Nyarlathotep". Ces références sont-elles destinées à nous fournir des clefs et élucider le mystère qui déconcertait tant Lin Carter : "la parabole secrète de Byagoona, le Dieu sans Visage" ?

On pourrait suggérer que, étant dépourvu de visage, Byagoona est cet avatar de Nyarlathotep le multiforme décrit dans cette idole – sphinx hyène-vautour hideux, et dieu sans visage. Alors nous revient à l'esprit l'énigme du sphinx : qu'est-ce qui marche sur quatre pattes à l'aube, sur deux à midi et sur trois le soir ? Comme Œdipe l'entrevit justement, la réponse était l'Homme, qui marche à quatre pattes quand il n'est qu'un jeune enfant, qui marche debout dans la plénitude de ses moyens, et s'appuie sur une canne au crépuscule de sa vie.

Je parierais que la parabole de Byagoona et sa solution secrète (secrète dans la mesure où ceux qui ne parvenaient à la résoudre mouraient en attendant la réponse) étaient cette même énigme, bien que la solution ne puisse en aucun cas avoir été aussi innocente. La réponse était révélée alors que l'avatar de Nyarlathotep dévoilait sa véritable nature et devenait un blasphème amorphe se déplaçant sur un nombre quelconque de pseudopodes qu'il projetait ou rétractait.

I

La chose sur le chevalet commença à gémir. Il y eut un son grinçant quand le levier étira un peu plus le lit de fer. Le gémissement devint un hurlement perçant de douleur absolue.

— Ah, dit le docteur Stugatche, nous le tenons enfin.

Il se pencha sur l'homme que l'on torturait sur la grille de fer et adressa un sourire tendre au visage déformé par la souffrance. Ses yeux, dans lesquels on lisait une nuance d'amusement délicat, observèrent chaque détail du corps devant lui : les jambes à vif, gonflées et enflammées par le brodequin brûlant ; le dos et les épaules lacérés, encore cramoisis par le baiser du fouet ; les restes déchiquetés et sanguinolents d'un torse écrasé par la caresse du Cercueil à Pointes. Avec une douce sollicitude, il contempla les ultimes touches apportées par le chevalet lui-même : les épaules démembrées et la poitrine déformée ; les doigts martelés et écrasés, et les tendons arrachés et pendants des membres inférieurs. Puis il tourna son attention vers l'expression d'agonie du vieil homme. Il rit doucement, d'une voix qui résonnait comme le son d'une cloche. Enfin, il parla.

— Alors, Hassan. Je pense que des arguments aussi... hum... persuasifs t'ont prouvé la futilité de ton obstination, n'est-ce pas ? Allez maintenant, dis-moi où je puis trouver cette idole dont tu parlais.

La victime massacrée commença à sangloter, et le docteur dut s'agenouiller près de cette couche de douleur pour parvenir à comprendre les marmonnements incohérents. La pauvre créature continua ainsi pendant peut-être vingt minutes, avant finalement de se taire. Le docteur Stugatche se releva, une lumière satisfaite dans ses yeux affables. Il fit un petit signe de la tête à un des noirs manœuvrant le chevalet. Celui-ci acquiesça et se dirigea vers l'horreur vivante allongée sur l'instrument. L'homme pleurait maintenant des larmes de sang. Le noir tira son épée. Celle-ci s'éleva, avant de retomber. Il y eut le bruit sourd d'un craquement lors de l'impact et une minuscule fontaine jaillit, projetant une giclée écarlate sur le mur juste derrière.

Le docteur Stugatche sortit de la pièce, verrouilla la porte derrière lui et grimpa les marches vers la maison au-dessus. Quand il leva la trappe munie de barreaux, il vit que le soleil brillait. Le docteur commença à siffloter. Il était très content.

II

Il avait de bonnes raisons de l'être. Pendant de nombreuses années, le docteur avait été ce que l'on appelle vulgairement un "aventurier". Il avait fait de la contrebande d'antiquités, exploité les indigènes sur le Nil Supérieur et s'était parfois adonné au trafic de "bois d'ébène" qui florissait sur certains ports de la Mer Rouge. Il était arrivé en Égypte plusieurs années auparavant, en tant qu'attaché d'une expédition archéologique de laquelle il avait été sommairement congédié. La raison de son renvoi n'est toujours pas connue, mais des bruits prétendent qu'il fut surpris alors qu'il essayait de s'approprier certains des trophées de l'expédition. Après ce scandale et la disgrâce qui s'ensuivit, il disparut quelque temps. Il revint au Caire plusieurs années plus tard et fonda un établissement dans le quartier arabe. C'est ici qu'il se lança dans des affaires peu scrupuleuses qui lui valurent une réputation douteuse et des profits considérables. Les deux semblaient le satisfaire pleinement.

Il était actuellement un homme de peut-être quarante-cinq ans, petit et trapu, avec une tête en forme de balle du fusil qui reposait sur des épaules larges comme celles d'un singe. Son torse épais et son ventre bedonnant étaient soutenus par une paire de jambes grêles qui contrastaient étrangement avec la partie supérieure massive de son corps. En dépit de son apparence falstaffienne, c'était un homme dur et impitoyable. Ses petits yeux porcins brillaient de cupidité. Sa bouche charnue était lubrique. Son seul sourire naturel était celui de l'avarice.

C'était sa nature avide qui l'avait conduit à cette aventure. Ce n'était pas un homme crédule. Les histoires habituelles de pyramides perdues, de trésors enfouis et de momies volées ne l'impressionnaient pas. Il préférait ce qui était plus substantiel. Exporter des tapis en contrebande ; un peu de trafic d'opium ; quelques affaires illicites en rapport avec la marchandise humaine : c'était là les choses qu'il pouvait apprécier et comprendre.

Mais cette histoire était différente. Aussi extraordinaire qu'elle puisse paraître, elle signifiait beaucoup d'argent. Stugatche était suffisamment malin pour savoir que beaucoup des grandes découvertes en égyptologie étaient dues à des rumeurs aussi folles que celle qu'il venait d'entendre. Il savait faire la différence entre une vérité improbable et une complète invention. Cette histoire semblait véridique.

Voilà en résumé ce qu'il en savait. Un groupe de nomades, engagés dans une expédition secrète et chargés de marchandises illégales, avait suivi une piste connue d'eux seuls. Ils estimaient mauvais pour leur santé de suivre les passages fréquentés par les autres caravanes. Et, alors qu'ils passaient près d'un certain endroit, ils avaient accidentellement découvert une pierre curieuse dans le sable. De toute évidence, celle-ci était longtemps restée enterrée, mais les mouvements des dunes se déplaçant au fil des années avaient fini par révéler une partie de l'objet. Ils s'étaient arrêtés pour l'inspecter de plus près, ce qui leur avait permis une découverte étonnante. Ce qui émergeait des sables était la tête d'une statue ; une antique statue

égyptienne avec la triple couronne d'un dieu ! Son corps noir était encore enfoui, mais la tête semblait être dans un parfait état de conservation. Cette tête était une chose très étrange, et aucun des indigènes ne put, ou ne voulut, reconnaître cette déité, malgré un interrogatoire serré de la part des chefs de la caravane. Tout cela était un mystère insondable. Une statue parfaitement préservée d'un dieu inconnu, toute seule dans le désert du sud, loin de toute oasis, et à trois cents kilomètres du plus petit village !

Les caravaniers entrevirent de toute évidence l'aspect peu ordinaire de la chose, car ils ordonnèrent de placer deux rochers au sommet de l'idole, au cas où ils reviendraient. Les hommes obéirent, malgré une répugnance visible pour cette tâche, et murmurèrent sans arrêt des prières entre leurs dents. Ils semblaient effrayés par cette représentation enterrée, mais ne firent que réitérer leur ignorance lorsqu'on leur demanda pourquoi.

Après que les rochers aient été mis en place, l'expédition dut reprendre sa route car elle n'avait pas le temps de déterrer entièrement la curieuse figure, ni de tenter de l'emporter avec elle. Quand ils revinrent au nord, les hommes racontèrent leur histoire, et comme tous les autres récits, celui-ci parvint aux oreilles du docteur Stugatche. Ce dernier avait rapidement réfléchi. Il était évident que ceux qui avaient découvert l'idole n'attachaient pas beaucoup d'importance à leur trouvaille. Le docteur pourrait donc facilement retourner sur les lieux et mettre à jour la statue sans incident, une fois qu'il connaîtrait précisément sa localisation.

Stugatche avait estimé que l'information était valable. S'il s'était agi d'une histoire de trésor, il aurait ricané et l'aurait rangée sans hésiter parmi les fables habituelles. Mais une idole... voilà qui était différent. Il pouvait comprendre qu'une bande de contrebandiers arabes ignorants délaissât une telle découverte. Il réalisait également qu'elle pourrait lui apporter davantage que tous les trésors d'Égypte. Il se souvenait facilement des vagues indices et des allusions délirantes qui avaient permis les découvertes des premiers explorateurs. Ils avaient suivi plusieurs fausses pistes, commençant par sonder les pyramides et fouiller les temples en ruines. Au fond, c'étaient tous des pilliers de tombes, mais leurs pillages les avaient rendus riches et célèbres. Pourquoi pas lui ? Si le récit était vrai, et cette idole non seulement enterrée mais représentant une divinité complètement inconnue, en parfaite condition, et dans un secteur aussi isolé, voilà qui déclencherait une véritable fureur lorsqu'il présenterait sa découverte. Il deviendrait célèbre ! Qui sait quels espaces vierges de l'archéologie il ouvrirait ? Le jeu en valait la chandelle.

Mais personne ne devait rien soupçonner. Il préféra ne pas se renseigner auprès des arabes qui s'étaient rendus là-bas. Cela donnerait immédiatement lieu à des commentaires. Non, il devait obtenir ses informations d'un des indigènes de la bande.

En conséquence, deux de ses domestiques enlevèrent Hassan, le vieux chamelier, et l'amènèrent jusqu'à la maison de Stugatche. Mais lorsqu'il fut interrogé, Hassan parut effrayé. Il refusa de parler. Aussi Stugatche le fit mener dans sa petite salle de réception à la cave, où il avait coutume d'amuser certains invités récalcitrants par le passé. En cet endroit, le docteur, dont les connaissances anatomiques lui rendaient de grands services, put convaincre son visiteur de parler.

Donc, le docteur Stugatche sortit de la cave dans un très bon état d'esprit. Il frotta ses mains potelées l'une contre l'autre en vérifiant l'information sur une carte, puis il partit dîner avec un visage souriant.

Deux jours plus tard, il était prêt à commencer. Il avait recruté un petit

nombre d'autochtones, pour ne pas exciter la curiosité, et fait savoir à ses partenaires commerciaux qu'il était sur le point de partir pour un voyage particulier. Il avait engagé un étrange drogman, et s'était assuré que celui-ci garderait la bouche close. Le convoi contenait plusieurs chameaux rapides ainsi qu'un certain nombre d'ânes supplémentaires attelés à une grande charrette vide. Il prit de la nourriture et de l'eau pour six jours, car il comptait revenir par bateau. Une fois tous les arrangements terminés, le groupe s'assembla un matin en un certain endroit inconnu des yeux des autorités, et l'expédition commença.

III

Ce fut dans la matinée du quatrième jour qu'ils arrivèrent enfin. Stugatche vit les pierres depuis son perchoir précaire en haut du chameau de tête. Il poussa un juron de ravissement, et en dépit de la chaleur accablante, descendit de sa monture et courut jusqu'à l'emplacement des deux pierres. Un instant plus tard, il ordonna à sa troupe de s'arrêter, de monter immédiatement les tentes et de commencer les préparatifs pour le campement. Se moquant totalement de l'intolérable chaleur, il s'assura que les Arabes effectuaient l'ensemble des tâches. Puis, sans même leur accorder un instant de repos, il leur ordonna de dégager les rochers massifs de leur emplacement. Il fallut les efforts de tout un groupe d'hommes pour parvenir enfin à les déplacer, et commencer à déblayer le sable ainsi découvert.

Quelques instants plus tard, il y eut un cri parmi le groupe de terrassiers lorsqu'une tête noire et sinistre apparut à la vue. C'était un blasphème à triple couronne. De grands cônes pointus ornait le sommet du diadème d'ébène, et des motifs complexes étaient dissimulés dessous. Stugatche se pencha pour les examiner. Leur sujet tout comme leur exécution étaient monstrueux. Il vit des monstres originels ressemblant à des vers en train de se tordre, et des créatures visqueuses et sans têtes venues des étoiles. Il y avait des choses boursouflées dans des robes d'hommes et d'anciens dieux égyptiens livrant de terribles combats contre des démons tortillants venus de l'abîme. Certaines des scènes étaient ignobles au-delà de toute description, et d'autres laissaient deviner des terreurs répugnantes déjà vieilles lorsque le monde était encore jeune. Mais toutes étaient maléfiques ; et Stugatche, malgré sa froideur et sa dureté, ne pouvait les regarder sans ressentir une horreur qui lui dévorait le cerveau.

Les derviches, quant à eux, étaient ouvertement effrayés. Dès le moment où le sommet de cette statue apparut, ils commencèrent à baragouiner follement. Ils se retirèrent sur le côté de l'excavation et se mirent à murmurer et protester, désignant parfois du doigt la statue, ou le docteur agenouillé. Absorbé par son inspection, celui-ci ne comprit pas le sujet de leurs remarques, ni ne prêta attention à l'air de menace qui émanait du drogman maussade. Une ou deux fois, il entendit de vagues références à quelque chose nommé Nyarlathotep et quelques allusions au "Messenger Démoniaque".

Après avoir terminé son examen, le docteur se releva et ordonna aux hommes de poursuivre l'excavation. Personne ne bougea. Il répéta son ordre sur un ton impatient. Les arabes restèrent immobiles, la tête basse mais le visage imperturbable. Le drogman finit par s'avancer pour sermonner l'effendi.

Lui et ses hommes ne seraient jamais venus avec leur maître s'ils avaient su ce que l'on attendait d'eux. Ils ne toucheraient pas la statue du dieu et ils avertissaient le docteur d'en rester à l'écart. Il était mauvais de s'attirer la colère du Dieu Ancien, le Dieu Secret. Mais peut-être n'avait-il pas

entendu parler de Nyarlathotep. C'était le plus vieux dieu de l'Égypte entière, du monde entier. C'était le dieu de la Résurrection et le Messager Noir de Karneter. Une légende disait qu'un jour il se relèverait et ramènerait les morts des anciens temps à la vie. Et il valait mieux éviter sa malédiction.

Stugatche, qui écoutait, finit par s'énervier. Il interrompit l'autre avec colère, ordonnant à ses hommes de cesser de rester là bouche bée et de se remettre au travail. Il appuya son ordre avec deux colts 32. Il assumerait tous les blâmes pour cette profanation, leur cria-t-il, et aucune foutue idole de pierre dans le monde ne lui faisait peur.

Les Arabes semblèrent très impressionnés, aussi bien par les revolvers que par son débit ordurier. Ils se remirent à creuser, détournant timidement leurs yeux de la forme de la statue.

Quelques heures de travail suffirent aux hommes pour désensabler l'idole. Là où la couronne de la tête de pierre ne faisait que suggérer l'horreur, le visage et le corps la proclamaient ouvertement. L'image était obscène et d'une malveillance choquante, et avait quelque chose d'indescriptiblement anormal ; elle paraissait sans âge, immuable, éternelle. Il n'y avait pas la moindre éraflure sur sa surface noire, ciselée sommairement. Malgré tous ces siècles passés dans le sable, les traits diaboliquement gravés n'étaient pas érodés. Stugatche la voyait aujourd'hui comme elle devait être lors de son enfouissement, et ce n'était pas une vision très agréable.

Elle ressemblait à un petit sphinx, de grandeur nature aux ailes de vautour et au corps de hyène. Elle avait des serres et des griffes, et sur le corps ramassé et bestial reposait une tête massive et anthropomorphe portant l'horrible triple couronne dont les motifs affreux avaient tant effrayé les terrassiers. Mais le pire trait, et de loin le plus hideux, était l'absence de visage sur cette chose répugnante. Il s'agissait d'un dieu dépourvu de visage ; le dieu ailé sans visage de l'ancienne mythologie, Nyarlathotep, le Messager, Celui Qui Parcourt les Étoiles, le Seigneur du Désert.

Quand Stugatche en eut fini de son inspection, il était presque fou de joie. Il adressa un sourire triomphant à cette détestable image, cette chose sans visage qui baillait d'un air aussi absent que le vide noir au-delà des étoiles. Dans son enthousiasme, il ne remarqua pas les murmures furtifs des indigènes et des guides, et ne tint aucun compte de leurs coups d'œil inquiets vers cette apparition malsaine. Il l'aurait fait, s'il avait été un homme plus sage ; car ces hommes savaient, ainsi que toute l'Égypte, que Nyarlathotep est le Maître du Mal.

Ce n'était pas pour rien que ses temples avaient été rasés, ses statues détruites et ses prêtres crucifiés dans les jours anciens. Son culte avait été interdit et son nom retiré du "Livre des Morts" pour de sinistres et terribles raisons. Toutes les références au Dieu sans Visage avaient depuis longtemps été effacées des manuscrits sacrés, et de grands efforts entrepris pour ignorer certains de ses attributs divins, et les réassigner à d'autres déités plus douces. Nous pouvons retrouver dans Thoth, Seth, Bubastis et Sebek certaines de ses sombres caractéristiques. C'était lui, selon les chroniques les plus anciennes, le maître des enfers. Lui encore, le seigneur de la sorcellerie et des arts noirs. À une certaine époque, lui seul régnait, et les hommes le connaissaient dans tous les pays, sous de nombreux noms. Mais ce temps prit fin. Les humains se détournèrent du culte du mal, et

adorèrent le bien. Ils ne se soucièrent plus des sacrifices sanglants qu'exigeait le Dieu Noir, pas plus que de la façon dont ses prêtres régnaient. Le culte fut finalement supprimé, et d'un commun accord, toute référence à son existence fut interdite et ses registres détruits. Mais selon la légende, Nyarlathotep était venu du désert, et au désert il retourna. Des idoles furent dressées dans des endroits cachés parmi les sables et là, les rangs clairsemés mais fanatiques des vrais croyants continuèrent leur adoration, dansant et bondissant complètement nus, alors que les cris des victimes hurlantes n'étaient entendus que des oreilles de la nuit.

Ainsi, sa légende se maintint et fut transmise par les voies secrètes de la terre. Le temps passa. Au nord, la banquise recula et l'Atlantide fut submergée. De nouveaux arrivants occupèrent les terres, mais le peuple du désert survécut. Ils observèrent la construction des pyramides avec des yeux cyniques et amusés. Attendez, disaient-ils. Lorsque le Jour viendrait enfin, Nyarlathotep sortirait du désert et, alors malheur à l'Égypte ! Car les pyramides tomberaient en poussière, et les temples s'écrouleraient en ruines. Les cités englouties se relèveraient, la famine et les épidémies frapperaient les terres. Les étoiles changeraient de la façon la plus étrange, et les Dieux pourraient venir, tout frémissant, des profondeurs de l'espace. Alors, les bêtes donneraient de la voix et, dans leur anthropoglotisme, prophétiseraient la mort des hommes. Par ces signes, et autres présages apocalyptiques, le monde saurait que Nyarlathotep était revenu. Bientôt, lui-même serait visible : un homme sombre, sans visage, vêtu de noir, marchant un bâton à la main, sortant du désert mais ne laissant aucune trace de son passage, sauf celle de la mort. Car partout où ses pas le porteraient, les hommes mourraient tous, jusqu'à ce que ne restent plus enfin que ses véritables fidèles, pour l'accueillir dans son culte avec les Puissants des abysses.

Voici dans son essence la fable de Nyarlathotep. Elle était plus vieille que l'Égypte secrète, plus ancienne que l'Atlantide, l'île engloutie, antérieure même à Mu abandonné par le temps. Mais elle n'avait jamais été oubliée. Durant le moyen-âge, cette histoire et sa prophétie avaient été colportées à travers toute l'Europe au retour des croisés. Ainsi, le Messager devint l'Homme Noir des sabbats de sorcières, l'émissaire d'Asmodée et des dieux sombres. Son nom est mentionné de façon sibylline dans le "Nécronomicon", car Alhazred l'avait entendu murmuré dans les contes sur Irem aux Mille Piliers. Le fabuleux "Livre d'Eibon", écrit à une lointaine époque, parle de façons diverses et voilées de ce mythe, car on jugeait alors dangereux de parler de choses qui avaient parcouru la terre lorsque celle-ci était jeune. Ludvig Prinn, qui voyagea en terre sarrasine et apprit d'étranges sorcelleries, laisse horriblement sous-entendre son existence dans les "Mystères du Ver".

Mais son culte semblait avoir disparu ces dernières années. "Le Rameau d'Or" de James Frazier n'en fait aucune mention et les ethnologues et anthropologues les plus réputés ignorent tout de l'histoire du Dieu sans Visage. Mais il y a des idoles encore intactes, et des rumeurs parlent de cavernes sous le Nil et de terriers creusés sous la Neuvième Pyramide. Les signes et symboles secrets de son culte ont disparu, mais qu'en est-il de ces hiéroglyphes incompréhensibles que le gouvernement cache très soigneusement dans ses caves ? Et les hommes savent. Transmis oralement, le conte a parcouru les âges, et il y a ceux qui attendent encore le Jour. D'un commun accord, les caravanes semblent contourner soigneusement certains endroits dans le désert et de nombreux tombeaux isolés sont évités

par ceux qui se souviennent. Car Nyarlathotep est le Dieu du Désert, et ses voies sont de celles qu'il faut laisser en paix.

Cette connaissance provoqua le malaise des arabes lorsqu'ils découvrirent cette idole étrange dans le sable. La vue de la couronne les effraya et celle du visage sans trait les paniqua. Quant au destin du docteur Stugatche, il ne les intéressait pas. Seul leur sort les préoccupait, et la marche à suivre était très claire. Il leur fallait fuir, et vite.

Stugatche ne leur prêta aucune attention. Il était occupé à former des plans pour le lendemain. Ils placeraient l'idole sur une charrette et harnacheraient les ânes. Une fois parvenue au fleuve, elle serait transférée à bord du vapeur. Quelle trouvaille ! Il imagina d'agréables visions de la célébrité et de la fortune qui seraient siennes. Un pillard, n'est-ce pas ? Un aventurier peu recommandable, hein ? Un charlatan, un tricheur, un imposteur, voilà comment ils l'avaient appelé. Comment ces officiels hautains écarquilleraient les yeux quand ils contempleraient sa découverte ! Dieu seul savait quels nouveaux horizons cette chose allait ouvrir. Il y avait peut-être d'autres autels, d'autres idoles, voire même des tombes et des temples, pourquoi pas ? Il connaissait vaguement la légende absurde à propos du culte de cette divinité, mais si seulement il parvenait à mettre la main sur quelques autres indigènes qui pourraient lui donner les informations qu'il voulait... Il sourit, l'air rêveur. Amusants, ces mythes superstitieux ! Les hommes avaient peur de la statue, c'était évident. Et le drogman maintenant, avec ses citations stupides. Qu'avait-il dit déjà ? *"Nyarlathotep est le Messager Noir de Karneter. Il sort du désert, venu des sables brûlants, et cherche sa proie à travers le monde entier, lequel est sa terre et son domaine"*. Stupide ! Toutes les légendes égyptiennes étaient stupides. Des statues avec des têtes d'animaux prenant brutalement vie ; des réincarnations d'hommes et de dieux ; des rois idiots construisant des pyramides pour des momies. Bon, beaucoup d'imbéciles y croyaient, et pas seulement des arabes. Il connaissait quelques excentriques qui gobaient ces histoires sur la malédiction des pharaons et la magie des anciens prêtres. Il y avait beaucoup de récits délirants sur les tombes antiques et la mort qui attendait les hommes qui les profanaient. Pas étonnant si ses employés crédules avalaient de telles sornettes ! Mais qu'ils y croient ou non, ils allaient déplacer cette idole, bon sang, même s'il fallait qu'il les abatte tous pour les faire obéir.

Il rentra dans sa tente, très satisfait. Son boy lui servit son repas, et Stugatche dîna de bon cœur, comme à son habitude. Puis il décida de se retirer tôt, en anticipation de ses plans du lendemain matin. Les hommes sauraient s'occuper du camp, se dit-il. Par conséquent, il s'installa sur son lit et sombra bientôt dans un sommeil heureux et paisible.

IV

Il dut se réveiller plusieurs heures plus tard. Il faisait très sombre et la nuit était étrangement calme. Il entendit une fois le jappement lointain d'un chacal en chasse, mais ce bruit se fonda rapidement dans un silence plus sombre. Surpris de son réveil soudain, Stugatche se leva et alla vers l'entrée de sa tente, écarta le pan de toile pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. Un instant plus tard, il poussait des jurons, pris d'une colère frénétique.

Le camp était désert ! Le feu s'était éteint, les hommes et les chameaux avaient disparu. Des empreintes de pas, déjà à moitié effacées par les sables, montraient la hâte silencieuse avec laquelle les Arabes avaient fui. Ces fous l'avaient laissé seul !

Il était perdu. Cette certitude plongea comme un poignard de peur dans son cœur. Perdu ! Les hommes étaient partis, il n'avait pas de nourriture, les chameaux et les ânes avaient disparu. Il n'avait ni arme ni eau, et il était seul. Il resta debout devant l'entrée de la tente et observa, terrifié, le désert immense et solitaire. La lune brillait comme un crâne d'argent dans un ciel d'ébène. Un vent chaud troubla soudain l'océan infini de sable, faisant tourbillonner de minuscules vagues à ses pieds. Puis vint le silence, éternel. C'était comme le silence d'une tombe, comme le silence perpétuel des pyramides, où, dans des sarcophages désagrégés, reposent des momies, leurs yeux morts fixant à jamais les ténèbres immuables. Il se sentait misérablement petit et solitaire, là dans la nuit, et était conscient des pouvoirs étranges et maléfiques qui tissaient sur la trame de son destin les motifs d'une fin tragique. Nyarlathotep ! Lui savait, et préparait une vengeance inéluctable.

Cela était ridicule. Il ne devait pas se laisser troubler par de tels racontars fantastiques. C'était juste une autre forme de mirage, une hallucination assez fréquente dans de telles circonstances. Il ne devait pas céder à la panique maintenant. Il devait considérer les faits calmement. Les hommes s'étaient enfuis avec le ravitaillement et les chevaux à cause d'une superstition locale. Voilà qui était bien assez réel. Quant à la superstition elle-même, il ne devait pas s'en soucier. Ces idées frénétiques et morbides qui le traversaient disparaîtraient rapidement avec le soleil matinal.

Le soleil matinal ! Une pensée terrible l'assaillit ; la terrible réalité du désert à midi. Il lui faudrait voyager jour et nuit pour atteindre une oasis, avant que le manque d'eau et de nourriture ne l'affaiblissent au point de ne plus pouvoir avancer. Il n'y aurait pas d'issue une fois la tente quittée. Aucun refuge contre cet œil brûlant et impitoyable dont les rayons aveuglants pourraient bien embraser son cerveau jusqu'à la folie. Mourir dans la chaleur du désert... c'était là une fin impensable. Il devait rentrer ; son travail n'était pas fini. Il fallait monter une nouvelle expédition pour récupérer l'idole. Il devait revenir ! Par ailleurs, Stugatche ne voulait pas mourir. Ses lèvres épaisses tremblaient de peur à l'idée de la douleur, de la torture. Il n'avait aucun désir de souffrir le même martyr que le type qu'il

avait fait mettre au chevalet. Le pauvre diable n'avait pas eu l'air très heureux là-bas. Ah non, la mort n'était pas pour le docteur. Il devait se dépêcher. Mais où aller ?

Il regarda frénétiquement autour de lui, essayant de se repérer. Le désert lui renvoya le sarcasme de son horizon monotone et indiscernable. Un instant, un terrible désespoir lui empoigna le cerveau, puis vint une soudaine inspiration. Il devait aller au nord, bien sûr. Et il se rappelait, maintenant, les mots prononcés par le drogman cet après-midi-là. La statue de Nyarlathotep faisait face au nord ! En jubilant, il fouilla la tente à la recherche d'éventuelles provisions. Il n'en trouva pas. Il lui restait du tabac et des allumettes, et il découvrit un couteau de chasse dans son barda. Il était presque confiant quand il quitta la tente. Le reste du trajet serait d'une simplicité enfantine. Il voyagerait toute la nuit et se dépêcherait autant que possible. Sa couverture suffirait probablement à le protéger du soleil de midi le lendemain, et en fin de journée, il reprendrait son chemin, après que le plus dur de la chaleur soit passé. Par une marche rapide dans la nuit du lendemain, il devrait se retrouver près de l'oasis de Wadi Hassur le matin suivant. Il ne lui restait plus qu'à rejoindre l'idole et déterminer sa route, puisque les traces de l'expédition étaient déjà effacées.

D'un air triomphant, il traversa le camp à grandes enjambées jusqu'à l'excavation où se trouvait la statue. Et ce fut là qu'il reçut son plus grand choc.

L'image avait été enfouie ! Les terrassiers n'avaient pas laissé l'idole violée, mais avaient complètement rebouché le trou, prenant même la précaution de replacer les deux pierres par-dessus. Stugatche ne pouvait les déplacer seul, et quand il comprit l'ampleur du désastre, il fut accablé d'un sentiment de désarroi écrasant. Il était vaincu. Lancer des malédictions ne servirait à rien, et dans son cœur, il ne pouvait même pas espérer prier. Nyarlathotep, le Seigneur du Désert.

Ce fut avec une peur nouvelle et mortelle qu'il entama son périple, choisissant une direction au hasard, et espérant contre tout espoir que les nuages se lèvent pour pouvoir se guider aux étoiles. Mais les nuages ne se dissipèrent pas, et seule la lune envoya un sourire sinistre à la silhouette chancelante qui avançait péniblement sur les dunes de sable.

Des rêves de derviches traversèrent la conscience de Stugatche alors qu'il marchait. Il avait beau essayer, la légende du dieu le hantait d'un sentiment d'accomplissement imminent. En vain, il essaya de forcer son esprit brumeux à oublier les soupçons qui le tourmentaient. Il n'y parvint pas. Encore et encore, il se surprit à trembler de peur à la pensée d'une colère divine le poursuivant jusqu'à sa fin. Il avait violé un lieu sacré, et les Anciens n'oublient pas... *“ses voies sont de celles qu'il faut laisser en paix”... “Dieu du Désert”...* ce visage vide ! Stugatche jura férocelement et reprit sa marche pesante, minuscule fourmi au milieu des montagnes de sable ondulant.

V

Soudain, il fit jour. Le sable passa de cramoisi à violet, puis s'éclaira brutalement d'une lueur orchidée. Mais Stugatche ne remarqua rien car il dormait. Bien avant ce qu'il avait prévu, son corps gonflé s'était effondré sous l'effort exténuant, et la venue de l'aube le trouva complètement épuisé. Ses jambes fatiguées cédèrent sous son poids et il s'écroula sur le sable, parvenant tout juste à tirer la couverture sur lui avant de s'endormir.

Le soleil rampa dans le ciel de cuivre comme une boule de lave ardente, dardant ses rayons brûlants sur les dunes en feu. Stugatche continuait de dormir, mais son sommeil était loin d'être plaisant. La chaleur lui envoya des rêves étranges et troublants.

Il lui semblait dans ses songes voir la silhouette de Nyarlathotep le poursuivre à travers le désert torride. Il courait dans une plaine embrasée, incapable de s'arrêter, alors qu'une douleur de feu montait de ses pieds noircis et calcinés. Derrière lui, le Dieu sans Visage avançait à grandes enjambées, l'incitant à continuer de son bâton de serpents. Et lui courait sans s'arrêter, mais toujours l'horrible présence était sur ses talons. Ses pieds devenaient gourds sous l'action abrasive du sable. Bientôt, il se traînait sur d'horribles moignons brûlés mais, en dépit de la souffrance, il n'osait pas s'arrêter. La Chose derrière lui gloussait de plaisir diabolique, son rire gigantesque s'élevant dans le ciel incendié.

Stugatche était à genoux maintenant, ses jambes mutilées réduites à des moignons carbonisés qui dégageaient une fumée noire alors même qu'il rampait. Soudain, le désert se transforma en un lac de flammes vivantes dans lequel il coula, son corps ravagé en proie à un tourment atroce et insupportable. Il sentait le sable lécher impitoyablement ses bras, sa taille, sa gorge ; mais toujours ses sens agonisants étaient obsédés par la monstrueuse terreur pour le Dieu sans Visage derrière lui, une terreur transcendante toute souffrance. Alors même qu'il se noyait dans cet enfer chauffé à blanc, il continuait faiblement à se battre. La vengeance du dieu ne devait pas le rattraper, jamais ! La chaleur l'anéantissait maintenant ; elle rôtiissait ses lèvres fendues et sanglantes, et transformait son corps martyrisé en un épouvantable et lancinant charbon ardent.

Il leva la tête pour la dernière fois avant que son cerveau en fusion ne s'éteigne à jamais sous la douleur. Devant lui se dressait l'Obscur, et sous ses yeux mêmes, Stugatche vit les mains maigres et griffues se tendre et venir toucher son visage carbonisé, puis l'abominable tête ceinte de la triple couronne se rapprocher de lui, si bien qu'un horrible instant, il contempla ce visage vide.

Alors qu'il regardait, il lui sembla voir quelque chose dans ce puits noir de malveillance, quelque chose qui le fixait depuis des profondeurs insondables, quelque chose avec de grands yeux embrasés qui perçaient son être avec une fureur plus grande que les flammes qui le consumaient. Sans la moindre parole, elle lui dit que sa fin était scellée. Puis vint une

vague d'oubli d'une chaleur insoutenable, et il coula dans le sable en fusion, le sang bouillonnant dans ses veines. Mais l'horreur indescriptible de cette vision persista, et la dernière chose dont il souvint fut cette expression vide et monstrueuse, et la peur innommable qui s'y attachait. Enfin, il s'éveilla.

Pendant un instant son soulagement fut si grand qu'il ne remarqua pas la morsure du soleil de midi. Puis, trempé de sueur, il se redressa en chancelant et sentit les rayons du soleil le frapper dans le dos, tels un poignard. Il tenta de protéger ses yeux et jeta un coup d'œil vers le ciel pour s'orienter, mais l'azur était comme une boule de feu.

Désespéré, il jeta sa couverture et commença à courir. Le sable collait à ses pieds, ralentissant sa progression et le faisant trébucher. Ses talons étaient en feu et sa soif, intolérable. Déjà, les démons du délire dansaient follement devant son visage. Il continua à courir, et son rêve semblait devenir une réalité menaçante. Se réalisait-il ?

Ses jambes étaient brûlées, son corps était desséché. Il regarda derrière lui. Dieu merci, il n'y avait personne... pas encore ! S'il parvenait à se maîtriser, il gagnerait peut-être son pari, en dépit du temps qu'il avait perdu. Il poursuivit son chemin. Peut-être qu'une caravane... mais non, il était trop éloigné des routes fréquentées. Ce soir le coucher de soleil lui fournirait une direction précise. Ce soir.

Maudite chaleur ! Du sable partout autour de lui. Des collines de sable, des montagnes. Toutes semblables, comme les ruines cyclopéennes tombant en poussière des villes des titans. Toutes étaient en feu dans la chaleur intenable.

La journée n'en finissait pas. Le temps, cette illusion de toujours, perdit toute signification. Le corps de Stugatche palpitait sous la terrible douleur, où chaque instant était une souffrance nouvelle et plus vive. L'horizon restait inchangé. Aucun mirage ne venait brouiller cette perspective cruelle et immuable. Aucune ombre ne venait troubler la lumière sauvage.

Un instant ! N'y avait-il pas une ombre derrière lui ? Quelque chose de sombre et d'informe eut un rire malveillant au fond de son cerveau. Une terrible pensée le transperça d'une compréhension soudaine. Nyarlathotep, le Dieu du Désert ! Une ombre le poursuivant, le menant à sa destruction. Les légendes ; les indigènes l'avaient prévenu, ses rêves l'avaient prévenu, et même cette créature agonisante sur le chevalet. Le Messager réclamait toujours ce qui lui appartenait... un homme bistré avec un bâton de serpents... *“Du désert de sables brûlants il sortira, et ses proies à travers les terres de son domaine pourchassera”*.

Une hallucination ? Devait-il se retourner pour vérifier ? Sa tête embrouillée par la fièvre pivota. Oui ! C'était vrai, cette fois ! Il y avait quelque chose, loin derrière lui, sur une pente en contrebas. Quelque chose de noir et de nébuleux qui semblait avancer d'un pas vigoureux. Murmurant une malédiction, Stugatche se mit à courir. Pourquoi avait-il jamais touché cette idole ? S'il parvenait à se sortir de cette histoire, jamais il ne retournerait jusqu'à ce lieu maudit. Les légendes disaient vrai. Le Dieu du Désert !

Il continua à courir, malgré le soleil qui faisait pleuvoir des baisers sanglants sur son front. Il commençait à être aveuglé. Des constellations éblouissantes tourbillonnaient devant ses yeux, et son cœur battait la chamade dans sa poitrine. Mais il n'y avait de place dans son esprit que pour une seule pensée : fuir.

Son imagination commençait à lui jouer des tours étranges. Il croyait voir des statues dans le sable, des statues comme celle qu'il avait profanée. Leurs silhouettes semblables à des géants s'élevaient partout, émergeant du sable en se tordant, et faisant planer une menace extraordinaire sur son chemin. Certaines étendaient leurs ailes, d'autres ressemblaient à des serpents et avaient des tentacules, mais toutes étaient dépourvues de visage et possédaient une triple couronne. Il se sentait devenir fou, jusqu'au moment où il jeta un regard en arrière et vit la silhouette désormais à moins d'un kilomètre de distance. Alors, il reprit sa marche chancelante, hurlant de façon incohérente contre les déités grotesques qui lui barraient le chemin. Le désert semblait prendre une personnalité hideuse, comme si la nature entière conspirait à triompher de lui. Les lignes déformées du sable s'imprégnèrent d'une conscience malfaisante. Le soleil lui-même s'éveilla à une vie maléfique. Stugatche gémit de délire. La nuit ne viendrait-elle jamais ?

Elle vint enfin, mais Stugatche ne se rendit compte de rien. Il n'était plus qu'une épave tremblante et délirante errant sur les sables dérivants, et la lune qui se levait contempla une chose qui alternait entre hurlements et rires. A cet instant, le docteur se dressa péniblement sur ses pieds et lança un coup d'œil furtif par-dessus son épaule vers une ombre toute proche. Puis il se remit à courir, en hurlant sans arrêt un seul et même mot, "Nyarlatheotep". Et pendant tout ce temps, l'ombre resta juste un pas en arrière.

Elle semblait renfermer une intelligence étrange et démoniaque, car cette masse informe menait sa victime dans une direction définie, comme si elle la dirigeait en toute conscience vers un but précis. Les étoiles observaient maintenant un spectacle engendré du délire ; un homme poursuivi à travers les sables menaçants et infinis par une ombre noire. À cet instant, la chose pourchassée atteignit le sommet d'une dune et s'arrêta dans un hurlement. L'ombre flotta immobile dans l'air, et sembla attendre.

Stugatche contemplait son campement, tel qu'il l'avait quitté la nuit précédente. La réalisation soudaine et affreuse qu'il avait tourné en rond et était revenu à son point de départ le frappa. Cette compréhension fut miséricordieusement accompagnée d'un effondrement mental. Il se jeta en avant dans une dernière tentative pour échapper à l'ombre, et se dirigea vers les deux pierres sous lesquelles la statue avait été enterrée.

Alors se déroula ce qu'il avait craint. Car tandis qu'il courait, le sol devant lui trembla sous l'effet d'un gigantesque bouleversement. Le sable roula à partir de la base des rochers en des vagues énormes qui engloutissaient tout. Par le trou ainsi formé s'éleva l'idole, brillant d'une lueur maléfique dans le clair de lune. Et le sable qui glissait de sa base vint surprendre Stugatche qui y courait, aspirant ses jambes comme des sables mouvants et refermant ses mâchoires sur sa taille. Au même instant, l'étrange ombre s'éleva et bondit. Elle sembla se fondre dans la statue, telle une brume nébuleuse et vivante. Puis Stugatche, se débattant contre la poigne du sable, devint pratiquement fou de terreur.

La statue déformée semblait vivante dans la nuit livide, et l'homme condamné plongea son regard dans cette expression qui n'avait rien de terrestre. Son rêve devint réalité, car derrière le masque de pierre, il vit un visage dont les yeux jaunes lançaient des lueurs démentielles, et dans ces yeux il vit la mort. La silhouette noire enveloppa les collines de ses ailes, et plongea dans le sable dans un fracas de tonnerre.

Plus rien ne resta sur le sol qu'une tête qui se tordait sur le sable, et se

débattait futilement pour essayer de libérer son corps de l'étreinte de fer du sable qui le retenait emprisonné. Ses imprécations devinrent des implorations frénétiques à la pitié, puis s'achevèrent dans un sanglot qui renvoya l'écho de ce seul mot, Nyarlathotep.

Lorsque le matin se leva, Stugatche était encore en vie, et le soleil transforma son cerveau en un enfer de souffrance cramoisie. Mais pas pour longtemps. Des vautours vinrent planer au-dessus de la plaine désertique et s'abattirent sur lui, comme invoqués par un appel surnaturel.

Quelque part, enterrée sous les sables, une idole antique reposait, et sur son visage sans trait on pouvait deviner l'ombre d'un sourire monstrueux à peine esquissé. Car alors même que Stugatche l'incrédule mourait, ses lèvres tuméfiées murmuraient un hommage à Nyarlathotep, le Seigneur du Désert.

LE RICTUS DE LA GOULE

Bloch, longtemps sceptique des prétentions des psychiatres (voyez le savon qu'il leur passe dans Psychose II, par exemple) et les considérant à peine mieux que des chamans en costume, nous donne ici un premier exemple du psy trop confiant qui défaille devant des mystères qu'on imaginait pas à Vienne.

“Le Culte des Goules” est une autre création de Robert Bloch. On l'attribue souvent à August Derleth (qui, des années plus tard, ne pourrait lui-même rétablir les faits), mais c'est bien Bloch qui l'imagina. La confusion vint du fait que Bloch donna à son auteur fictif le titre de “Comte d'Erlette”. C'était une référence aux affirmations de Derleth qui prétendait descendre de la noblesse du Vieux Continent.

I

Le destin nous joue de drôles de tours, non ? Il y a six mois, j'étais un psychiatre jouissant d'une bonne renommée et dont la pratique avait un succès modéré. Je suis aujourd'hui pensionnaire d'un asile de fous. En tant qu'aliéniste et médecin, j'ai souvent envoyé des patients dans une institution identique à celle où je me trouve maintenant confiné, et aujourd'hui, ironie des ironies, je suis leur frère d'infortune.

Et pourtant, je ne suis pas vraiment fou. On m'a expédié ici parce que j'ai choisi de raconter la vérité, et que ce n'est pas le genre de vérité que les hommes osent avouer ou reconnaître. Bien sûr, je ne peux avancer aucune preuve tangible. Je n'ai jamais revu le Professeur Chaupin depuis cette nuit épouvantable en août dernier, et mes enquêtes ultérieures n'ont pu avoir confirmation de son soi-disant poste à l'université de Newberry. Pourtant, cela ne fait qu'appuyer la validité de mes déclarations, lesquelles m'ont envoyé à un emprisonnement honteux, à une mort vivante que j'abhorre.

Il y a une autre preuve concrète que je pourrais donner si j'osais, mais cela serait trop terrible. Je ne dois pas les mener jusqu'à l'endroit exact dans ce cimetière sans nom et indiquer le passage béant qui s'ouvre sous cette tombe. Il est préférable que je sois le seul à souffrir, et que l'on épargne au reste du monde cette connaissance qui détruit l'esprit. Cependant, j'ai du mal à vivre de cette façon, et à la tristesse de mes jours, s'ajoute l'éternel supplice de mes rêves nocturnes. Voilà pourquoi j'ai choisi de coucher par écrit ce récit. Dévoiler mon histoire pourra peut-être, d'une certaine façon, soulager le fardeau douloureux de ma mémoire.

Tout commença un jour d'août dernier, dans mon cabinet du centre ville. La matinée avait été une veille ennuyeuse et l'après-midi, chaud et long, touchait presque à sa fin quand l'infirmière fit entrer le premier malade. C'était un gentleman qui ne m'avait jamais consulté jusqu'alors. Un homme qui se présentait sous le nom de Professeur Alexander Chaupin, de l'université de Newberry. Il avait une voix sifflante, avec une intonation étrangère particulière qui me fit penser qu'il n'était pas natif de ce pays. Je lui proposai de s'asseoir et essayai de le jauger alors qu'il acceptait mon invitation.

Il était grand et mince. Ses cheveux étaient d'un blanc effrayant, presque platine. Pourtant son allure et son apparence générale étaient celles d'un homme de quarante ans. Ses yeux verts et fixes s'enfonçaient dans un front pâle et protubérant, et étaient surmontés de longs sourcils d'un noir de jais. Son nez était gros et ses narines sensuelles, mais ses lèvres étaient minces, contradiction physique que je remarquai aussitôt. Ses mains maigres posées sur la table étaient extrêmement petites, et ses doigts effilés se terminaient par des ongles longs qui me semblaient ainsi coupés pour la consultation de documents et la lecture. La souplesse de sa posture faisait penser à une panthère au repos. Il avait l'aisance et les manières gracieuses de l'étranger. Je pouvais l'observer dans la lumière du soleil et découvris

que son visage était entièrement couvert d'un réseau de rides minuscules. Je remarquai aussi l'étrange pâleur de sa peau, ce qui témoignait d'un trouble dermatologique quelconque. Mais la chose la plus bizarre chez lui était la façon inhabituelle qu'il avait de s'habiller. Ses vêtements, manifestement neufs, étaient incongrus à deux égards : il portait, en plein après-midi, une tenue de soirée, et celle-ci ne lui allait pas. Elle était étonnamment grande. Son pantalon à rayures grises pochait et son manteau bouffait d'une façon étrange. Il s'agissait manifestement de quelqu'un d'excentrique ; un schizophrène peut-être, avec quelques signes d'hypocondrie.

Je me préparai à lui poser les questions habituelles, mais il intervint. Étant un homme très occupé, il m'informerait immédiatement de son affaire sans préliminaires inutiles ni introduction. Il s'installa confortablement sur sa chaise et commença.

Il se disait troublé par certaines choses qu'il avait entendues et lues. Elles lui envoyaient des rêves bizarres qui provoquaient en lui des crises de mélancolie irrépressible. Cela gênait son travail, mais il ne pouvait rien y faire car ses obsessions étaient fondées sur la réalité. Il s'était finalement décidé à venir me voir pour analyser son problème.

Je lui demandai de me raconter ses rêves et ses visions, m'attendant à moitié à entendre un de ces schémas courants chez les dyspeptiques. Mes prévisions se révélèrent être malheureusement complètement fausses.

Le rêve le plus banal tournait autour de ce que j'appellerais le Cimetière de la Miséricorde, pour des raisons bientôt évidentes. Il s'agissait d'un vaste terrain, ancien et pratiquement abandonné, dans la plus vieille partie de la ville, celle qui s'est épanouie dans la deuxième moitié du siècle dernier. L'endroit exact de sa vision nocturne se situait dans et autour d'une voûte isolée dans la partie la plus délabrée et la plus archaïque du cimetière. Les incidents du rêve avaient toujours lieu à la tombée de la nuit, sous une lune décroissante et sépulcrale. Des visions fantastiques semblaient ruminer sombrement dans ce paysage plongé dans la nuit. Il parla vaguement de voix à peine audibles qui semblaient l'inciter à avancer et il se retrouvait dans l'allée de graviers qui menait aux portes de la tombe.

En général, ses rêves commençaient ainsi, au milieu d'un sommeil profond. Il remontait soudain, en pleine nuit, un chemin surplombé par des arbres, puis entra dans cette tombe en déverrouillant les chaînes rouillées qui en interdisaient l'entrée. Une fois à l'intérieur, il ne semblait avoir aucune difficulté à trouver son chemin mais se dirigeait au contraire immédiatement avec une aisance surprenante vers une niche particulière parmi les cercueils. Il s'agenouillait ensuite et appuyait sur un minuscule ressort ou levier caché entre les pierres effritées du sol. Une dalle pivotait au pied de la niche, lui révélant une petite ouverture qui menait jusqu'à une sombre caverne plus bas. Il parla ici de l'humidité azotée qui émanait de ce passage et des odeurs étrangement nauséabondes qui montaient du dessous. Dans son rêve néanmoins, il n'était pas dégoûté mais entra aussitôt dans cette ouverture, puis descendait à n'en pas finir une série d'escaliers taillés dans la pierre et la terre. Brusquement, il se retrouvait au fond.

Un autre long voyage commençait ensuite à travers des ossuaires et d'interminables cavernes labyrinthiques. Il avançait ainsi, errant de grottes en cryptes, de tunnels en fosses creusées en abîme. Tous ces endroits

étaient revêtus de la noirceur de la nuit éternelle.

Il fit ici une pause dans son récit, et sa voix se réduisit à un murmure perçant et agité.

L'horreur venait toujours après. Il aboutissait invariablement dans une suite de salles faiblement éclairées, et alors qu'il se tenait là, inaperçu dans les ombres, il voyait des choses. C'était les habitants de ce repaire souterrain, engeance monstrueuse se nourrissant de cadavres. Elles habitaient dans les cavernes sombres alignées d'ossements humains et vénéraient les dieux originels au pied d'autels faits de crânes. Elles avaient des tunnels qui les menaient jusqu'aux tombes et des terriers bien plus profonds où elles traquaient des proies vivantes. C'était là les macabres créatures de la nuit qu'il contemplait dans ses rêves. C'était des goules.

Il remarqua sûrement l'expression de mon visage, mais il ne fléchit pas. Sa voix devint très tendue à mesure qu'il poursuivait.

Il refusa de décrire ces créatures, précisant seulement qu'elles étaient horribles à regarder, d'une façon étrangement obscène. Il lui était facile de les reconnaître pour ce qu'elles étaient, grâce à certains gestes significatifs qu'elles effectuaient inmanquablement. C'était la vue de ces gestes, plus que n'importe quoi d'autre, qui l'effrayait. Il y a certaines choses auxquelles les esprits sains ne devraient même pas faire allusion, et ce qui le hantait nuit après nuit en faisait partie. Dans ses visions, ces êtres ne l'abordaient pas et étaient apparemment peu soucieux de sa présence. Ils continuaient à s'adonner à leurs festins surnaturels dans les charniers et à se livrer à d'innommables orgies. Mais il refusa d'en parler davantage. Ses escapades nocturnes se terminaient toujours par le passage d'un long défilé de ces monstruosités traversant une grotte située encore plus bas, qu'il observait du haut d'une corniche. Ce qu'il voyait de ces royaumes inférieurs lui rappelait les histoires sur l'enfer, et il en poussait des cris dans son sommeil. Alors qu'il observait ce défilé démoniaque de son perchoir, il perdait soudainement pied et était précipité dans cette nuée grouillante. Son rêve s'achevait miséricordieusement à ce moment et il se réveillait, trempé d'une sueur glacée.

Nuit après nuit, les visions étaient revenues. Mais ce n'est pas ce qui l'inquiétait le plus. La peur réelle qui le tenaillait venait de ce qu'il savait qu'elles étaient véridiques !

À cet endroit du récit, je l'interrompis impatiemment, mais il insista pour poursuivre. N'avait-il pas visité le cimetière après ses quelques premiers rêves, et n'avait-il pas effectivement trouvé la voûte en question, qu'il avait appris à reconnaître dans ses songes ? Et les livres ? Il avait été amené à engager des recherches approfondies dans la bibliothèque privée du département d'anthropologie de l'université. Il me faut quand même, en tant qu'homme éclairé et instruit, reconnaître les vérités voilées et subtiles révélées si furtivement dans des ouvrages tels que "Les Mystères du Ver" de Ludvig Prinn, ou le ridicule "Rites Noirs" du mystique Luveh-Keraph, prêtre de l'énigmatique Bast. Il avait mené de récentes études sur le dément et légendaire "Nécronomicon" d'Abdul Alhazred. Je ne pouvais pas nier les mystères de choses telles que l'infâme et interdite "Fable de Nyarlathotep" ou la "Légende de Saboth l'Ancien".

À cet instant, il se lança dans un discours décousu sur les mythes obscurs et secrets, faisant fréquemment allusion à la science noire et ancienne de la légendaire Leng, de N'Ker le ténébreux et de Nis hantée par les démons. Il parla aussi de choses blasphématoires comme la lune de Yiggurath et la parabole secrète de Byagoona, le Dieu Sans Visage.

Manifestement, ces délires incohérents étaient la clef de son problème, et je réussis à le calmer suffisamment pour le lui faire comprendre.

Je lui expliquai que ses lectures et études avaient provoqué cette attaque. Il ne devait pas mettre son cerveau à l'épreuve avec de telles spéculations. Ces choses-là étaient dangereuses pour les esprits normaux. J'avais lu et appris suffisamment à ce sujet pour savoir que de telles idées n'étaient pas faites pour être recherchées ou comprises par les hommes. Par ailleurs, il ne devait pas prendre ces chimères trop au sérieux car, après tout, ces contes n'étaient que des allégories. Les goules et les démons n'existent pas. Il devait voir que ses rêves se prêtaient à une interprétation symbolique.

Il resta silencieux un certain temps après que je me fus tu. Il soupira puis s'exprima d'une façon délibérée. C'était très bien de parler ainsi, mais il avait une connaissance autre des choses. N'avait-il pas reconnu l'endroit de ses rêves ?

Je l'interrompis par une remarque sur l'influence de l'inconscient mais il ne tint pas compte de mon observation et continua.

Puis il m'annonça d'une voix tremblante proche de la crise d'hystérie qu'il me raconterait le pire. Il ne m'avait pas encore dit tout ce qu'il y avait à savoir sur ce qui s'était passé quand il avait découvert la voûte de ses rêves dans le cimetière. Il ne s'était pas arrêté à cette confirmation de ses visions. Quelques nuits auparavant, il était allé plus loin. Il avait pénétré dans la nécropole et avait trouvé la niche dans le mur, descendu les marches et était tombé sur le reste. Comment il était parvenu à revenir, il ne le saurait jamais, mais il était rentré de ces trois expéditions jusqu'au lieu du rêve et s'était apparemment rendormi. Le lendemain matin, il se retrouvait toujours dans son lit. C'était la vérité, m'assura-t-il. Il avait vu ces choses ! Maintenant, je devais l'aider immédiatement, avant qu'il ne fasse quelque chose de fâcheux.

Je le calmai avec difficulté et essayai en même temps de réfléchir à un moyen efficace et logique de traitement. Il était manifestement proche d'une lésion mentale dangereuse. Il ne servirait à rien de le persuader ou de le convaincre qu'il avait rêvé les derniers incidents de la même manière que les précédents, que son système nerveux l'avait assujéti à des hallucinations complaisantes. Je ne pouvais lui faire réaliser, dans l'état où il se trouvait, que les livres responsables de son tourment n'étaient que les délires déments d'esprits dérangés. Évidemment, la seule solution qui me restait était de le ménager, puis de lui démontrer concrètement la totale fausseté de ses convictions.

Par conséquent, en réponse à ses prières répétées, nous conclûmes un marché. Il devait me guider jusqu'à l'endroit où il affirmait que ses expéditions et ses rêves se déroulaient, et me prouver ensuite la véracité de ce qu'il me disait. En bref, j'acceptai de le rencontrer au cimetière le lendemain soir à dix heures. Le plaisir qu'il tira de cet arrangement était presque pathétique à voir. Il me sourit tel un enfant à qui l'on vient d'offrir un nouveau jouet. Il était de toute évidence satisfait de ma décision.

Je lui prescrivis un léger calmant à prendre ce soir-là, arrangeai les moindres détails de notre gentil rendez-vous nocturne puis le congédiai jusqu'à la nuit suivante.

Son départ me laissa dans un état d'intense excitation. Enfin, j'étais face à un cas digne d'étude : un professeur d'université bien élevé, apparemment intelligent, sujet à des cauchemars dignes d'un enfant de trois ans ! Je décidai d'écrire tout de suite la monographie des démarches

ultérieures. J'étais sûr que, dès le lendemain soir, je pourrais prouver de façon décisive le côté fallacieux de ses aberrations et commencer un traitement immédiat. La nuit se passa dans une frénésie de recherches et de conjectures, et je consacrai la matinée suivante à une lecture rapide de l'édition expurgée du "Cultes des Goules" du comte d'Erlette.

Le soir venu, j'étais prêt pour l'affaire qui m'attendait. À dix heures, vêtu de cuissardes, d'une veste de laine rêche et d'un casque de mineur surmonté d'une bougie, je me tenais à l'entrée du cimetière. Je me sentais tout à fait préparé pour l'arrivée du professeur Alexander Chaupin, même si je dois avouer éprouver une phobie gênante et inexplicable de la nuit. J'étais soudainement pressé que mon patient arrive, ne serait-ce que pour la compagnie qu'il m'apporterait.

Il arriva enfin, vêtu à l'identique et avec un moral apparemment meilleur. Ensemble, nous escaladâmes le mur de pierre peu élevé qui entourait la nécropole. Puis il me guida à travers ce jardin de tombes éclairé par la lune jusqu'aux ombres rampantes d'un bosquet silencieux en plein cœur du cimetière. Ici, les rayons de la lune ne tombaient pas et les ombres lançaient des regards lubriques et déments dans l'obscurité.

Quelque appréhension atavique me fit retenir un frisson involontaire au moment où mon esprit envisagea machinalement le trafic affreux des vers sous mes pieds. Cela m'était égal de laisser mes pensées évaluer la terre-tombe ou la densité diabolique des ombres qui nous encerclaient. Je fus soulagé lorsque Chaupin, impassible, me fit enfin remonter une longue avenue bordée d'arbres élevés jusqu'à l'entrée inquiétante de la tombe qu'il prétendait avoir profanée.

II

Il m'est insupportable d'insister en détail sur la suite des événements. Je ne vous dirai pas comment nous avons défait les chaînes qui barraient l'accès à la tombe et je ne décrirai pas davantage l'intérieur sinistre du mausolée. Il me suffira de dire que la promesse de Chaupin fut exaucée, car il découvrit la niche à la lueur des bougies que nous portions sur nos casques... trouva la niche et appuya sur le mécanisme secret de telle manière que nous aperçûmes le tunnel en dessous de nous. Je restai pantois devant cette révélation inattendue et un accès de peur transperça mes sens qui devinrent anormalement tendus. Je dus rester immobile à regarder cette ouverture béante pendant quelques minutes. Aucun de nous deux ne prononça un mot.

Pour la première fois, j'hésitai. Je n'avais plus aucun soupçon quant à la validité des déclarations du professeur. Il les avait prouvées sans le moindre doute. Cependant, cela ne signifiait pas qu'il avait complètement sa raison ; cela ne réussit pas à le guérir de ses obsessions. Je me rendis compte, avec un dégoût que je ne pouvais alors expliquer, que ma tâche était loin d'être finie, que nous devons descendre dans ces profondeurs infernales et régler une bonne fois pour toutes les questions restées jusqu'ici sans réponses. Je n'étais pas disposé à croire le galimatias incohérent de Chaupin à propos de goules imaginaires. La simple existence d'un passage dans la tombe n'établissait pas forcément le bien-fondé de ses autres déclarations. Peut-être que si j'allais avec lui jusqu'au fond du gouffre, il pourrait ôter de son esprit ses étranges soupçons. Mais, et j'avais peur d'en admettre la possibilité, à supposer qu'il y eût vraiment quelque vérité pernicieuse et déformée dans son récit sur ce qui se cachait et attendait là, en bas ? Quelque troupe de réfugiés, voire de criminels en fuite vivant dans ce trou ? Ils n'avaient peut-être échoué dans cette cachette inhabituelle que par accident. Si c'était le cas, que faire ?

Mais même dans cette éventualité, quelque chose me disait que nous devons poursuivre et voir par nous-mêmes. À cette suggestion intérieure s'ajoutèrent ses suppliques. Qu'il me montre la vérité, me dit-il, et je n'aurais plus aucun doute possible. Après cela, je serais obligé de croire, et ce n'est qu'avec cette croyance que je pourrais l'aider. Il m'implora de continuer, et si je refusais, il devrait avoir recours à la police pour qu'elle enquête sur ce lieu.

Ce fut ce dernier point qui me décida. Je ne pouvais pas me permettre de voir mon nom mêlé à une affaire offrant de telles possibilités de scandale. Si cet homme était fou, je saurais me protéger. Sinon, eh bien, nous allions bientôt être fixés. À contrecœur, je lui accordai donc de continuer, puis je m'écartai pour qu'il puisse me montrer le chemin.

L'entrée était telle la gueule béante d'un monstre mythique. Nous descendîmes le long d'escaliers qui serpentaient dans un souterrain en pierre humide creusé à même la roche. Il faisait chaud et humide dans ce tunnel, et dans l'air planait l'odeur d'une vie en putréfaction. J'avais

l'impression de voyager dans le plus fantastique des royaumes de cauchemar, voyage qui menait jusqu'à des cryptes inconnues sous la terre-cadavre. Il y avait ici des choses ignorées de tous hormis des vers, et alors que nous continuions, je me mis à espérer qu'il en resterait ainsi. En réalité, je cédaï un peu à la panique, tandis que Chaupin semblait étrangement calme.

Je n'aimais pas les rats furtifs qui couinaient sans cesse depuis d'innombrables galeries minuscules qui longeaient la deuxième spirale du passage. Ces créatures pullulaient dans les escaliers, gros, luisants et bouffis. Je commençai à imaginer toutes sortes de raison à leur embonpoint et me demandai où ils trouvaient leur nourriture nocturne. Je remarquai ensuite que Chaupin avait l'air de connaître plutôt bien le chemin, et s'il était vrai qu'il était déjà venu ici, qu'en était-il du reste de son histoire ?

Mon regard se posant sur les escaliers fut la source d'un choc supplémentaire. Il n'y avait pas de poussière sur les marches ! On aurait dit qu'elles servaient continuellement ! Pendant un moment, mon esprit se refusa à prendre en compte la portée de cette découverte mais, quand finalement j'en mesurai toute l'ampleur, je me sentis soudain stupéfait. Je n'osai plus regarder à nouveau, de peur que mon imagination alerte fasse apparaître une possible image de ce qui pourrait gravir ces marches.

Dissimulant à la hâte mon appréhension enfantine, je me dépêchai de suivre mon guide silencieux dont la bougie lançait d'étranges ombres sur les murs alvéolés. Je me rendis alors compte que tout cela commençait à me rendre nerveux, et je tentai en vain de me raisonner et de chasser mes peurs en me concentrant sur quelque objet précis.

Assurément, rien de ce qui nous environnait ne pouvait nous rassurer alors que nous avançons. Les murs bizarrement creusés du tunnel paraissaient blafards à la lumière des torches. Je sentis soudain que cet ancien passage n'avait pas été construit par quelque chose de normal ou de bon sens, et je n'osai laisser mes pensées empiéter sur les ultimes révélations que l'avenir nous réservait. Pendant un long moment, nous rampâmes dans un silence sinistre.

Plus bas, toujours plus bas. Notre chemin continuait à se rétrécir, dans une obscurité de plus en plus profonde et humide. Puis l'escalier aboutit brutalement dans une grotte. Il y avait une lumière bleutée aussi phosphorescente que des ultraviolets, et je me demandai d'où elle pouvait bien venir. Elle révélait un endroit dégagé à la surface lisse, surmonté de rangées d'énormes stalactites et d'imposants pylônes de soutien très larges. Plus loin, dans le noir plus dense, il y avait des entrées vers d'autres terriers qui menaient, selon toute apparence, vers des ouvertures sans fin d'obscurité éternelle. Une atmosphère d'horreur rampante glaça mon cœur. C'était comme si nous avions profané lors de notre intrusion quelque mystère qu'il valait mieux ne pas éclaircir. Je me mis à trembler mais Chaupin m'agrippa brutalement et enfonça ses doigts fins dans mes épaules en m'intimant le silence.

Il se mit à chuchoter alors que nous avançons côte à côte dans cette caverne obscure et crépusculaire sous la terre. Des murmures inquiétants à propos de quelque chose qui, selon lui, se cachait et se traînait dans l'obscurité un peu plus loin. Il me prouverait maintenant que ce qu'il avait dit était vrai. Je devais attendre ici pendant qu'il poursuivrait dans le noir. À son retour, il m'apporterait les preuves. Sur ces mots, il se leva et partit d'un pas rapide pour disparaître presque immédiatement dans l'un des

souterrains plus loin. Il me quitta si soudainement que je n'eus même pas le temps d'émettre la moindre objection.

Je restai assis là dans l'obscurité et attendis... je n'osais imaginer quoi. Est-ce que Chaupin reviendrait ? Était-ce un canular monstrueux ? Chaupin était-il fou ou tout ceci était-il la vérité ? Et si oui, qu'est-ce qui pourrait lui arriver, dans ce labyrinthe là-bas ? Et qu'est-ce qui pourrait m'arriver ? J'avais été stupide d'avoir eu l'idée de venir : tout cela était insensé. Peut-être ces livres n'étaient-ils pas aussi absurdes que je l'avais pensé. La terre pouvait abriter d'horribles secrets en son sein éternel.

La lumière bleue projetait des ombres hachurées sur les murs de stalactites et enveloppait le petit cercle lumineux fourni par ma torche minuscule. Je n'aimais pas ces ombres : elles étaient déformées, malsaines et étonnamment profondes. Le silence était encore plus puissant : il semblait faire allusion à des choses abominables encore à venir. Il se moquait d'une manière insupportable de ma peur grandissante et de ma solitude. Les minutes rampaient lentement, tels des asticots, et rien ne brisait ce silence mortel.

Alors retentit le cri. Un crescendo soudain de folie indescriptible flotta sur cet air enseveli et mon âme se brisa car je compris ce que voulait dire ce cri. Je sus alors, mais il était trop tard, que Chaupin avait dit vrai.

Je ne pris pas le temps d'y réfléchir car j'entendis bientôt des pas étouffés dans l'obscurité lointaine, le bruissement sec d'un mouvement frénétique. Je fis demi-tour et remontai en courant les escaliers souterrains. Inutile de me retourner pour regarder en arrière. Mes oreilles horrifiées percevaient très nettement le bruit de pieds qui couraient. Je n'entendis rien d'autre que le son de ces pieds ou pattes jusqu'à ce que ma propre respiration résonne dans mes oreilles, alors que je contournais la première spirale de ces interminables escaliers. Je remontai en trébuchant. J'étais hors d'haleine et je suffoquais ; cette pensée chassa de mon esprit toute autre considération sauf une, empreinte de peur mortelle et d'horreur grimaçante. Pauvre Chaupin.

Il me sembla que les sons se rapprochaient de plus en plus. Puis retentit un aboiement rauque, depuis l'escalier juste en dessous. Un grognement bestial, qui me donna la nausée par ses tonalités à moitié humaines, accompagné d'un rire détestable. Elles arrivaient !

Je continuai à courir, au tumulte rythmé des pas qui me suivaient. Sans même oser regarder derrière moi, je savais que l'écart se rétrécissait. Mes cheveux étaient maintenant dressés sur ma nuque, alors que je montais à toute vitesse ces escaliers interminables qui tournaient et se tortillaient comme un serpent dans la terre. Je montais en hurlant car les créatures aboyantes étaient sur mes talons. Je continuais de grimper, les choses se rapprochaient toujours plus et mon corps brûlait de douleur et de souffrance.

J'arrivai enfin en haut des escaliers. Je m'extirpai frénétiquement de l'ouverture étroite alors que les créatures se précipitaient dans l'obscurité, à peine dix mètres derrière moi. Je sortis juste au moment où la bougie de ma visièrre s'éteignait, et remis la pierre en place alors même que les toutes premières horreurs arrivaient sur moi. À ce moment, ma bougie reprit un peu de vie, suffisamment longtemps pour me permettre de voir le premier de mes poursuivants. Puis elle s'éteignit. Je claquai le portail et revint tant bien que mal dans le monde des hommes.

Jamais je n'oublierai cette nuit, quoi que je fasse pour effacer de ma

mémoire ces souvenirs hideux. Jamais je ne trouverai ce sommeil que je désire si ardemment. Je n'ose même me suicider de peur d'être enterré plutôt qu'incinéré ; et pourtant la mort serait la bienvenue pour l'être que je suis devenu. Jamais je n'oublierai, car je connais maintenant toute la vérité sur cette affaire. Mais il y a un souvenir contre lequel je serais prêt à sacrifier mon âme pour qu'il disparaisse de mon esprit ; ce moment démentiel où j'ai vu les monstres à la lueur de la bougie, les horreurs du dessous.

Car le tout premier d'entre eux était la chose connue par les hommes sous le nom de Professeur Chaupin !

L'OBSCUR

Lovecraft est à nouveau à l'origine du personnage principal de ce récit, même si HPL est cité nommément dans l'histoire comme une personne distincte. Mais on ne saurait se laisser duper ainsi. Cette fois, le Vieux Gentleman prend les traits, non pas d'Alhazred, mais plutôt de Henry Akeley, remplacé par l'effigie de Nyarlathotep duquel il transmet des révélations.

Une nouvelle fois, la vérité est plus étrange que la fiction. Lorsque l'histoire met en situation Lovecraft comme le porte-parole terrestre des Pouvoirs Cosmiques, elle met en fiction l'opinion exprimée par un des correspondants de Lovecraft, l'occultiste excentrique William Lumley (co-auteur, avec Lovecraft, de "The Diary of Alonzo Typer"). Celui-ci avait déclaré que lui et HPL (ainsi que les autres auteurs de la revue Weird Tales) étaient les instruments involontaires des révélations de Cthulhu, Azathoth, Crom et autres entités extraterrestres.

Ce qui suit n'a jamais été couché sur papier auparavant ; la véritable histoire de la mort d'Edgar Gordon. En fait, personne d'autre que moi ne sait qu'il est mort. Car les gens ont peu à peu oublié ce génie mystérieux et étrange dont les contes surnaturels étaient si appréciés des amateurs de littérature fantastique. Ce sont peut-être ses dernières productions qui lui ont aliéné le public ; les allusions cauchemardesques et les pensées incongrues de ses ultimes livres. Un grand nombre de personnes cataloguèrent ces récits à l'écriture extravagante comme étant l'œuvre d'un fou. Même ses correspondants refusèrent de commenter les textes inédits qu'il leur envoyait. De plus, ceux qui l'avaient connu à l'époque de ses premiers succès considéraient sa vie privée, excentrique et secrète, comme malsaine. Quelle qu'en soit la raison, l'homme et ses écrits ont été condamnés à l'oubli par un monde qui rejette toujours ce qu'il ne comprend pas.

Maintenant, ceux qui se souviennent pensent que Gordon a simplement disparu. C'est là une bonne chose, si l'on considère les conditions étranges de sa mort. Mais j'ai décidé de dire la vérité. Vous voyez, je connaissais très bien Gordon. Je suis resté, en toute honnêteté, le dernier de ses amis, et j'étais là à la fin. J'ai envers lui une dette pour tout ce qu'il a fait pour moi, et quelle meilleure façon de m'en acquitter qu'en racontant au monde la vérité concernant sa triste métamorphose mentale et sa mort tragique ?

Si je peux clarifier ces choses, et laver de toute accusation injuste de folie le nom de Gordon, j'aurais l'impression de ne pas avoir vécu en vain. C'est pour cela que j'écris ce récit.

J'ai bien conscience que cette histoire risque de ne pas être crue. Il y a certains... comment dire, aspects sensationnels?... qui m'ont fait m'interroger sur la pertinence de ma démarche et l'utilité de tout rendre

public. Mais j'ai une dette, ou plutôt un tribut, à payer envers le génie que fut Edgar Henquist Gordon. D'où mon histoire.

J'ai dû le rencontrer pour la première fois il y a six ans. Je ne savais même pas que nous habitions tous deux dans la même ville, jusqu'au jour où un correspondant commun mentionna par inadvertance le fait dans une lettre.

Bien sûr, j'avais entendu parler de lui auparavant. Étant moi-même un écrivain amateur plein d'espoir (et parfois désespérant), j'étais énormément influencé et impressionné par son travail que publiaient divers magazines de cette littérature fantastique que j'adorais. À cette époque, pratiquement tous les lecteurs de tels journaux le connaissaient un peu et admettaient son talent exceptionnel comme auteur d'histoires d'horreur. Son style lui valut une certaine renommée dans ce petit monde, même si certains déjà affectaient de mépriser le grotesque de ses thèmes.

Mais j'étais un fervent admirateur de Gordon. Par conséquent, je me décidai à lui rendre une visite de courtoisie. Nous devînmes amis.

Aussi curieux que cela puisse paraître, ce rêveur reclus semblait apprécier ma compagnie. Il vivait seul, n'entretenait aucune relation et n'avait pas d'autre contact avec ses amis que par courrier. Par contre, son carnet d'adresses était volumineux. Il correspondait avec des auteurs et des éditeurs dans tout le pays ; des écrivains en herbe, des journalistes ambitieux, des penseurs et des étudiants de partout. Une fois sa réserve vaincue, il sembla prendre plaisir à mon amitié. Il va sans dire que j'étais ravi.

Ce qu'Edgar Gordon fit pour moi durant les trois années suivantes ne peut pas être convenablement raconté. Son aide compétente, ses critiques amicales et ses aimables encouragements parvinrent finalement à faire de moi un écrivain convenable, et après cela, notre intérêt mutuel créa un lien supplémentaire entre nous deux.

Ce qu'il me révéla à propos de ses magnifiques histoires me stupéfia. Pourtant, j'aurais dû soupçonner quelque chose de la sorte dès le départ.

Gordon était un homme grand, mince et anguleux. Son visage pâle et ses yeux enfoncés trahissaient le rêveur en lui. Son langage était poétique et profond. Ses manières étaient pratiquement celles d'un somnambule de par leur lenteur envoûtante, comme si l'esprit dirigeant ces mouvements mécaniques était étranger et lointain. J'aurais donc pu deviner son secret à partir de ces signes. Mais je n'en devinais rien, et je fus proprement estomaqué quand il m'en parla pour la première fois.

Car Edgar Gordon écrivait toutes ses histoires d'après ses rêves ! L'intrigue, le lieu, les personnages, tout était le produit de sa propre vie onirique si riche... il n'avait plus qu'à transcrire ses visions sur papier.

J'appris plus tard que ceci n'était pas un phénomène complètement unique. Le défunt Edward Lucas White prétendait avoir écrit plusieurs livres à partir de ses rêves nocturnes. Un certain nombre des splendides récits de H.P. Lovecraft avaient aussi la même origine. Et bien sûr, Coleridge devait la vision de son Kubla Khan à un rêve. La psychologie foisonne d'exemples attestant la possibilité d'une inspiration nocturne.

Mais ce qui rendait la confession de Gordon si étrange était les bizarreries personnelles présentes sur la scène de ses rêves. Il prétendit assez sérieusement qu'il pouvait fermer les yeux à tout moment, se laisser aller à un petit somme et se mettre à rêver indéfiniment. Que cela ait lieu de nuit ou de jour n'avait aucune importance ; ni qu'il dorme pendant

quinze heures ou quinze minutes. Il avait l'air particulièrement sensible aux empreintes de l'inconscient. Mes quelques recherches en psychologie me laissèrent croire qu'il s'agissait d'une forme d'auto-hypnose, et que ses courtes siestes formaient une certaine étape de sommeil hypnotique, durant laquelle le sujet est ouvert à n'importe quelle suggestion.

Mu par mon intérêt, je pris l'habitude de l'interroger précisément sur le sujet de ces rêves. Au début, il répondit volontiers, une fois que je lui eus fait part de mes propres idées à ce propos. Il m'en raconta plusieurs, que je retranscris dans un cahier pour une analyse ultérieure.

Les fantasmes de Gordon étaient bien éloignés des types freudiens de sublimation ou de répression. Il n'y avait pas de désirs cachés, ni de phrases symboliques. D'une certaine manière, ils venaient d'ailleurs. Il me raconta comment il avait rêvé l'histoire de son célèbre récit "La Gargouille" ; les villes noires qu'il avait visitées dans les lointaines et fabuleuses franges de l'espace, et les étranges habitants qui lui parlaient, depuis des trônes sans forme qui existaient au-delà de toute matière. Ses descriptions frappantes d'une géométrie à l'étrangeté effrayante et de formes de vie extraterrestres me persuadèrent que son esprit n'avait rien d'ordinaire pour abriter des ombres aussi particulières et surnaturelles.

La facilité avec laquelle il se rappelait des détails vivaces était également inhabituelle. Il semblait n'y avoir aucun concept mental flou. Il se souvenait de chaque détail de rêves qu'il avait eus des années auparavant. De temps à autre, il passait sur certaines parties de ses descriptions, s'excusant que "*il serait impossible de rendre de telles choses intelligibles avec des mots*". Il insistait sur le fait qu'il avait vu et compris beaucoup de choses qui ne pouvaient être décrites de manière tridimensionnelle et que, dans ses rêves, il pouvait sentir les couleurs et entendre les sensations.

Naturellement, c'était là un fascinant terrain de recherche pour moi. En réponse à mes questions, Gordon me dit qu'il avait toujours eu ces rêves, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à ce jour, et que la seule différence entre les premiers et les derniers était le degré accru d'intensité. Il prétendait maintenant ressentir ses impressions bien plus fortement.

Curieusement, le lieu de ses rêves était toujours le même. Ils se déroulaient presque tous dans un décor dont il savait, d'une façon ou d'une autre, qu'il se trouvait hors de notre cosmos. Des montagnes de stalactites noires ; des pics et des cônes au milieu de vallées parsemées de cratères sur des soleils morts ; des villes de pierre dans les étoiles ; tout cela était habituel. Parfois, il marchait ou volait, se traînait ou se déplaçait d'une manière incompréhensible avec les races indescriptibles d'autres planètes. Il pouvait décrire, et décrivait des monstres, mais il y avait certaines intelligences qui n'existaient qu'à l'état de gaz nébuleux, et d'autres encore qui n'étaient que l'incarnation d'une force unimaginable.

Gordon était toujours conscient qu'il était lui-même présent dans chaque rêve. En dépit des aventures horribles et souvent déroutantes qu'il décrivait si aisément, il assurait qu'aucune de ces images oniriques ne pouvait être qualifiée de cauchemar. Il n'avait jamais eu peur. En fait, il éprouvait parfois un curieux changement d'identité, et considérait alors ses rêves comme naturels et sa vie éveillée comme irréelle.

Je l'interrogeais autant que possible, mais il n'avait pas d'explication à offrir. L'histoire de sa famille était commune, aussi bien en cela qu'en tout autre domaine, bien qu'un de ses ancêtres ait été "sorcier" au Pays de Galles. Lui-même n'était pas un homme superstitieux. Cependant, il lui fallait bien admettre qu'un certain nombre de ses rêves coïncidaient

curieusement avec les descriptions de livres comme le “Nécronomicon”, “Les Mystères du Ver” et le “Livre d'Eibon”.

Cependant, il avait fait l'expérience de rêves similaires bien avant que son esprit ne le pousse à lire les obscurs volumes mentionnés auparavant. Il était sûr d'avoir vu Azathoth et Yuggoth avant d'apprendre leur existence semi-mythique dans les récits légendaires des anciens temps. Il était capable de décrire Nyarlathotep et Yog-Sothoth, à partir de ce qu'il prétendait être un contact onirique avec ces entités allégoriques.

J'étais profondément impressionné par ces déclarations, et je dus finalement admettre que je n'avais pas d'explication logique à offrir. Il prenait lui-même le sujet tellement au sérieux que jamais je n'essayai de le ridiculiser, ni d'être complaisant à ce propos.

En fait, à chaque fois qu'il écrivait une nouvelle histoire, je lui demandais très sérieusement de me parler du rêve qui l'avait inspirée, et pendant plusieurs années, il me raconta tout cela au cours de nos rencontres hebdomadaires.

Mais, c'est à peu près à cette époque qu'il entra dans cette phase d'écriture qui lui valut une désapprobation générale. Les magazines qui publiaient ses histoires commencèrent à refuser certains de ses manuscrits, comme étant trop horribles et révoltants au goût du public. Son premier livre publié, “La Nuit Décharnée”, fut un échec en raison de la morbidité de son sujet.

Je sentis un changement subtil dans son style et ses thèmes. Il n'adhérait plus à la convention traditionnelle de l'intrigue. Il commença à raconter ses histoires à la première personne, mais le narrateur n'était pas un être humain. Le choix de ses mots étaient des signes très clairs d'hyperesthésie.

En réponse à mes reproches sur l'introduction d'idées non-humaines, il soutint qu'un conte véritablement étrange devait prendre le point de vue du monstre ou de l'entité elle-même. Cela n'était pas une théorie nouvelle pour moi, mais je m'opposais au ton morbide et choquant que ses histoires adoptaient à présent. De plus, ses personnages non-humains n'étaient pas les conventionnels vampires, goules ou loups-garous. Il s'agissait au contraire d'étranges démons ou de créatures engendrées par les étoiles, et il écrivit même une nouvelle, intitulée “Le Principe du Mal”, sur une intelligence désincarnée.

Tout cela n'était pas seulement métaphysique et obscur, c'était aussi de la démente pour n'importe quel mode de pensée normal. Et les idées et théories qu'il exposait devenaient complètement blasphématoires. Voyez les premières lignes de “l'Âme du Chaos” :

Ce monde n'est qu'une île minuscule dans la mer obscure de l'Infini, et il y a des horreurs qui tourbillonnent tout autour de nous. Autour de nous ? Disons plutôt parmi nous. Je le sais, car je les ai vues dans mes rêves, et il y a plus de choses dans ce monde qu'un esprit sain ne peut en percevoir.

Au fait, “l'Âme du Chaos” fut le premier de ses quatre livres publiés à compte d'auteur. À cette époque, il avait perdu tout contact avec les éditeurs et les magazines classiques. De même, il abandonna la plupart de ses correspondants et porta son attention sur quelques penseurs orientaux excentriques.

Son attitude envers moi changea également. Il cessa de m'exposer ses rêves et ses théories de l'intrigue et du style. Je ne lui rendais plus aussi souvent visite, et il repoussait mes propositions avec une brusquerie

manifeste.

Cela me convenait assez bien, au vu de nos dernières rencontres. D'abord, je n'aimais pas certains des nouveaux livres de sa collection. Étudier l'occultisme passe, mais les arcanes cauchemardesques du "Culte des Goules" et du "Daemonolorum" ne favorisent guère la santé mentale. Ensuite, ses derniers manuscrits privés étaient presque trop sauvages. Je n'étais pas favorablement impressionné par le sérieux avec lequel il traitait certaines légendes mystérieuses ; certaines de ses idées étaient bien trop fortes. En un autre siècle, il aurait été condamné pour sorcellerie s'il avait osé dire la moitié de ce que contenaient ses écrits.

Il y avait d'autres facteurs pour lesquels, finalement, je fus à moitié satisfait d'avoir à l'éviter. Il avait toujours choisi de vivre reclus, mais ses tendances à la solitude s'accroissaient visiblement. Il ne sortait plus, me dit-il, même pas pour marcher dans la cour. Il se faisait livrer une fois par semaine la nourriture et autres nécessités. Le soir, il n'acceptait pour seule lumière qu'une petite lampe dans le bureau. Il n'acceptait de sortir de sa routine rigide que pour des choses ne requérant aucune implication de sa part. Il disait passer tout son temps à dormir et écrire.

Il avait maigri, était plus pâle et ses gestes étaient plus que jamais ceux d'un rêveur mystique. Je pensai à la drogue ; il ressemblait à un véritable héroïnomane. Mais ses yeux n'étaient pas ces globes de feu enfiévrés, symptomatiques des fumeurs de haschisch, et son corps n'était pas dévasté par l'opium. J'en vins alors à soupçonner la folie. Sa façon détachée de s'exprimer et ses refus suspects de participer pleinement à une quelconque conversation pouvaient être dus à quelque trouble nerveux. Il était par nature enclin à certaines caractéristiques schizoïdes. Peut-être était-il fou.

Il est certain que ce qu'il me raconta de ses rêves récents ne fit que confirmer mon hypothèse. Jamais, aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai notre dernière discussion sur l'onirisme pour des raisons que j'expliquerai bientôt.

Il me parla de ses dernières histoires avec une certaine réticence. Oui, elles étaient directement inspirées de ses rêves, tout comme les précédentes. Il ne les avait pas écrites pour le public, et les éditeurs et magazines pouvaient bien aller au diable, pour ce qu'il en avait à faire. Il les avait écrites simplement parce qu'on lui en avait fait la demande.

Oui, demandé. La créature de ses rêves, bien sûr. Il n'osait pas parler d'elle, mais puisque j'étais un ami...

Je le priai de poursuivre. Aujourd'hui, je le regrette ; cela m'aurait peut-être épargné d'apprendre ce qui suit.

Edgar Henquist Gordon, assis là près de la grande fenêtre, dans la lumière lunaire blafarde, et dans ses yeux une lueur pâle dont l'intensité égalait celle de la lune lépreuse...

— Je connais la raison de mes rêves, maintenant. J'ai été choisi, depuis le début, pour être le messie, le messenger de Sa parole. Non, cela n'a rien à voir avec la religion. Je ne parle pas d'un dieu au sens ordinaire du terme, ce mot que les hommes utilisent pour désigner un pouvoir qu'ils ne comprennent pas. Je parle de l'Obscur. Vous avez lu des choses à Son sujet dans les livres que je vous ai montrés. Ils L'appellent le Démon Messenger. Mais cela n'est qu'allégorie. Il n'est pas le Mal, car le Mal n'existe pas. Il est simplement autre. Et je suis destiné à être Son messenger sur Terre.

» Cessez de vous agiter ainsi ! Je ne suis pas fou. Vous savez déjà tout : comment les peuples anciens vénéraient des forces qui autrefois se

manifestaient physiquement sur Terre, tout comme l'Obscur qui m'a choisi. Les légendes sont stupides, bien sûr. Ce n'est pas un destructeur, simplement une intelligence supérieure qui désire entrer en contact mental avec des esprits humains, afin de procéder à certains... hum... échanges entre l'humanité et Ceux du Dehors.

» Il me parle en rêve. Il m'a dit d'écrire mes livres et de les distribuer à ceux qui savent. Quand le moment sera venu, nous nous regrouperons et dévoilerons certains des secrets du cosmos que les hommes ont seulement entrevus ou sentis dans leurs rêves.

» Voilà pourquoi j'ai toujours rêvé. J'ai été choisi pour apprendre. C'est pour cela que mes rêves m'ont montré de telles choses ; Yuggoth et tout le reste. Maintenant, je suis prêt pour... hem... mon apostolat.

» Je ne peux pas vous en dire tellement davantage. Je dois beaucoup dormir et écrire ces temps-ci, afin d'apprendre plus vite.

» Qui est L'Obscur ? Je ne peux vous en dire plus. J'imagine déjà que vous me croyez fou. Eh bien, beaucoup d'autres partagent cet avis. Mais je ne le suis pas, voilà la vérité !

» Vous souvenez-vous tout ce que je vous ai dit sur mes rêves, comment ils gagnaient en intensité ? Bien. Il y a de cela quelques mois, j'ai eu des cycles de rêves différents. J'étais dans le noir, pas le noir ordinaire que vous connaissez, mais les ténèbres absolues de l'espace profond. Ceci n'est pas descriptible par des concepts tridimensionnels, ni par aucune pensée. L'obscurité a un son, et un rythme semblable à une respiration, car elle est vivante. Et je n'étais là-bas qu'un esprit désincarné, quand je L'ai vu.

» Il sortit des ténèbres et... euh... communiqua avec moi. Pas par mots. Je Lui suis reconnaissant d'avoir arrangé mes rêves et m'avoir endurci contre les horreurs visuelles. Sans quoi, je n'aurais pas pu supporter Sa vue. Vous comprenez, Il n'est pas comme les humains, et la forme qu'Il a choisi de revêtir est assez horrible. Mais une fois que l'on a compris, on se rend compte que l'enveloppe n'est qu'allégorie, comme les légendes que les hommes ignorants ont inventées sur Lui et les autres.

» Il ressemble à la conception médiévale du démon Asmodée. Tout noir, velu, avec le groin d'un porc, des yeux verts, et les crocs et griffes d'une bête sauvage.

» Mais une fois la communication établie, j'ai cessé d'avoir peur. Voyez-vous, Il adopte simplement cette forme parce que les gens stupides du passé L'imaginaient ainsi. Les croyances collectives ont une curieuse influence sur les forces intangibles, vous comprenez. Et les hommes, pensant que de telles forces étaient maléfiques, leur ont fait assumer l'aspect du Mal. Mais Il est inoffensif.

» J'aimerais pouvoir répéter certaines des choses qu'il m'a dites.

» Oui, je l'ai revu chaque nuit depuis lors. Mais j'ai promis de ne rien révéler jusqu'au grand jour. Maintenant que je comprends, je n'ai plus envie d'écrire pour la masse. J'ai bien peur que l'humanité ne signifie plus rien pour moi depuis que je connais les sphères qui se trouvent au-delà, et comment les atteindre.

» Vous pouvez partir et vous gausser de moi autant que vous le voudrez. Je puis seulement dire que rien dans mes livres n'a été le moins du monde exagéré et qu'ils ne contiennent que quelques bribes infinitésimales des ultimes révélations tapies au-delà de la conscience humaine. Mais lorsque le jour qu'Il a fixé sera venu, le monde entier apprendra la vérité.

» En attendant, il est de votre intérêt de ne plus m'approcher. Je ne dois pas être dérangé, et chaque soir, les impressions sont de plus en plus

fortes. À présent, il m'arrive parfois de dormir dix-huit heures dans la journée, car il y a tant de choses qu'il veut me dire, tant de choses à apprendre. Mais quand le jour viendra, je serai Son représentant. Il m'a promis que, d'une certaine façon, je m'incarnerai avec Lui !

Tel fut en substance son monologue. Je partis peu de temps après. Il n'y avait rien que je puisse faire ou dire. Mais par la suite, je repensai beaucoup à ses paroles.

Il était bien parti, le malheureux, et il était évident que dans un mois il aurait atteint le point de rupture. J'étais sincèrement désolé, et cette tragédie m'inquiétait profondément. Après tout, il était mon ami et mon mentor depuis des années, et c'était un génie. C'était vraiment trop triste.

Et pourtant, son histoire étrange présentait une cohérence troublante. Elle était certainement conforme à ce qu'il m'avait raconté de sa vie en rêve, et l'arrière-plan légendaire était authentique, si l'on devait en croire le "Nécronomicon". Je me demandai si l'Obscur dont il était question avait un lien de quelque sorte que ce soit avec le Nyarlathotep de la fable, voire avec le Démon Noir des rituels sataniques.

Mais toutes ses divagations à propos du "jour" et de son rôle de "Messie" sur Terre étaient vraiment trop absurdes. Que voulait-il dire avec cette promesse de l'Obscur de s'incarner en lui ? La possession démoniaque est une vieille croyance à laquelle n'adhèrent que les âmes puériles et superstitieuses.

Oui, je réfléchis beaucoup à tout cela. Je menai pendant plusieurs semaines ma petite enquête personnelle. Je relus ses derniers livres, correspondis avec ses anciens éditeurs, envoyai quelques notes à ses vieux amis. Et j'étudiai même certains des vieux volumes de magie noire.

Je ne retirerai rien de tangible de tout cela, si ce n'est la certitude croissante que quelque chose devait être fait pour sauver Gordon de lui-même. J'étais terriblement inquiet pour son équilibre mental, et je savais qu'il me fallait agir rapidement.

De ce fait, une nuit, trois semaines environ après notre dernière rencontre, je quittai mon domicile pour me rendre chez lui à pied. J'avais l'intention de le persuader, si possible, de partir. Ou tout au moins de se soumettre à un examen médical. Je ne pourrais expliquer pourquoi je pris mon revolver ; quelque instinct intérieur me fit envisager une réponse violente.

En tout cas, je fourrai le pistolet dans ma poche, une main serrant fermement la crosse, et remontai les allées sombres qui menaient à sa vieille demeure, sur Cedar Street.

C'était une nuit sans lune, chargée des signes sinistres annonçant l'arrivée d'un orage. Le léger vent qui précède la pluie soufflait déjà dans les arbres noirs en surplomb, et des éclairs zébraient de temps à autre le ciel vers l'ouest.

Mon esprit était un mélange confus d'appréhension, d'anxiété, de détermination, avec une pointe d'incertitude. Je ne réfléchissais même pas à ce que j'allais faire ou dire lorsque je verrais Gordon. Je me demandais ce qui avait bien pu lui arriver durant ces dernières semaines et si le "jour" dont il parlait approchait enfin.

Nous étions ce soir-là à la veille du mois de mai...

La maison était plongée dans l'obscurité. Je sonnai plusieurs fois, sans obtenir de réponse. La porte s'ouvrit sous l'impact de mon épaule. Le bruit du bois se brisant fut recouvert par le premier coup de tonnerre dans le ciel.

Je traversai le hall jusqu'au bureau. Tout était sombre. J'ouvris la porte du bureau. Il y avait un homme dormant sur un divan près de la fenêtre. Il s'agissait sans le moindre doute d'Edgar Gordon.

À quoi rêvait-il ? Avait-il à nouveau rencontré l'Obscur dans ses rêves ? L'Obscur, *"ressemblant au démon Asmodée. Tout noir, velu, avec le groin d'un porc, des yeux verts, et les crocs et griffes d'une bête sauvage"*. L'Obscur, qui lui avait parlé du *"jour"* où Gordon s'incarnerait avec Lui ?

Était-ce à cela qu'il rêvait, en cette veille de mai ? Edgar Henquist Gordon, dormant d'un sommeil étrange sur le divan près de la fenêtre... Je tendis la main vers l'interrupteur, mais un éclair soudain me précéda. Il ne dura qu'une seconde, mais son intensité suffit à éclairer toute la pièce. Je vis les murs, les meubles, les horribles livres tout griffonnés.

Puis je tirai trois coups de revolver avant que l'ultime lueur ne disparaisse. Il y eut un hurlement surnaturel, miséricordieusement couvert par un nouveau coup de tonnerre. Je hurlai aussi. Sans allumer la lumière, je rassemblai les papiers sur la table et m'enfuis dans la pluie.

Sur le chemin du retour, la pluie se mêlait à mes larmes, et je faisais écho à chaque nouveau rugissement du tonnerre par des sanglots de terreur.

Cependant, je ne pouvais supporter les éclairs et couvris mes yeux, courant à l'aveuglette jusqu'à l'abri de ma propre demeure. Là, je brûlai les papiers que j'avais pris sans même les lire. Cela était inutile, car je n'avais plus rien à apprendre.

C'était il y a plusieurs semaines de cela. Lorsqu'on finit par entrer dans la maison de Gordon, on ne trouva aucun corps, seulement un costume vide qui semblait avoir été négligemment jeté sur le divan. Rien d'autre n'avait été touché, mais la police interpréta l'absence des papiers de Gordon comme l'indication qu'il les avait emportés avec lui en disparaissant.

Je suis très content que rien d'autre n'ait été trouvé, et je garderais volontiers le silence si ce n'était le fait que l'on prend Gordon pour un fou. Vous comprenez, moi aussi je l'ai cru dément, alors je dois parler. Après cela, je quitterai cet endroit car je veux oublier autant de ces choses que possible. En cela, je suis content de ne pas rêver.

Non, Edgar Gordon n'était pas fou. C'était un génie, et un homme parfaitement équilibré. Mais il a dit la vérité dans ses livres à propos des horreurs qui nous entourent ou vivent parmi nous.

Car, quand cet éclair a illuminé la pièce, j'ai vu ce qui était couché sur le divan. C'est cela que j'ai tué ; c'est cela qui m'a fait fuir en hurlant sous l'orage, et c'est ce qui me rend certain que Gordon n'était pas fou, mais disait la vérité.

Car l'incarnation avait bien eu lieu. Là, sur le divan, revêtu du costume d'Edgar Henquist Gordon, était allongé quelque chose ressemblant au démon Asmodée ; une créature toute noire, velue, avec le groin d'un porc, des yeux verts, et les crocs et griffes d'une bête sauvage. C'était là l'Obscur des rêves d'Edgar Gordon !

L'HOMONCULE

Ce très bon récit semble avoir été inspiré par “L’Horreur de Dunwich” et “La Chose sur le Seuil”, que Bloch range parmi ses histoires favorites. Simon Maglore semble être les deux jumeaux Whateley à la fois, le premier visible, le second invisible. La nature des relations entre Simon et son tortionnaire semble présager des histoires comme “Lucy comes to stay”, “Enoch” et même “Psychose”, puisque Norman Bates est assailli par les injonctions d’un double intérieur.

Le nom Simon Maglore suggère les connaissances (lore, en anglais) de Simon Magus, le sorcier qui s’opposa aux apôtres Philippe et Pierre dans les Actes, chapitre 8, puis dans les Actes de Pierre.

Le volume au nom si étrange “De Masticatione Mortuorum in Tumulis” (le Repas des Morts dans leurs Tombes) n’est pas une invention de Bloch. En 1734, les travaux de Ranft citaient la légende selon laquelle les corps enterrés dévoraient avidement leur linceul, et même leur propre chair en putréfaction.

I

Remarquez bien, il m'est impossible de jurer de la véracité de mon histoire. C'était peut-être un rêve, ou pire, les symptômes d'un grave trouble mental. Mais je pense que c'est vrai. Après tout, comment pouvons-nous connaître toutes les choses qui vivent sur terre ? D'étranges monstruosité existent toujours, ainsi que des perversions incroyables et infâmes. Chaque guerre, chaque nouvelle découverte géographique révèle des bribes de preuves horribles montrant que le monde n'est pas l'endroit sain auquel nous croyons naïvement. Il y a parfois de curieux incidents qui tendent vers la folie pure.

Comment pouvons-nous être sûrs que notre conception engourdie de la réalité est bien la bonne ? Un homme sur un million a connaissance de l'atroce vérité, et tous les autres restent heureusement dans l'ignorance. Il y a eu des voyageurs qui ne sont jamais revenus, et des chercheurs qui ont disparu. Certains de ceux qui sont revenus ont été traités de fous pour ce qu'ils racontaient ; d'autres ont préféré avec bon sens cacher le savoir qui leur avait été révélé de si horrible façon. Nous sommes aveugles au point de savoir bien peu de choses sur ce qui se passe sous notre vie normale. On a raconté des histoires de serpents de mer et de créatures des profondeurs, des légendes sur les nains et les géants ; des rapports sur d'étranges horreurs médicales et des naissances surnaturelles. Les cauchemars rabougris de certains sont devenus réalité sous l'affreuse impulsion de la guerre, des épidémies ou de la famine. Il y a eu les cannibales, les nécrophiles et les goules ; des rituels répugnants de vénération et de sacrifice, des meurtres perpétrés par des fous et des crimes blasphématoires. Quand je pense alors à ce que moi j'ai vu et entendu, et que je le compare à d'autres réalités grotesques et incroyables, je tremble pour ma raison.

Mais s'il existe une quelconque explication rationnelle à tout ceci, je prie Dieu de la connaître avant qu'il ne soit trop tard. Le docteur Pierce me demande rester calme. Il m'a conseillé d'écrire ce témoignage afin de soulager mes craintes. Mais je ne suis pas calme, et ne pourrai jamais l'être avant d'apprendre une bonne fois pour toutes la vérité. Avant d'être tout à fait convaincu que mes peurs ne reposent pas sur une réalité hideuse.

J'étais déjà un homme nerveux lorsque je suis allé me reposer à Bridgetown. Cette année à l'école avait été éprouvante, et j'étais plutôt content d'échapper à la routine ennuyeuse des classes. Le succès de mes cours assurait mon poste pour l'année à venir, et j'avais par conséquent rayé toute pensée universitaire de mon esprit au moment où je me décidai à prendre un congé. Je choisis Bridgetown pour les avantages qu'offrait le lac en matière de pêche à la truite. L'endroit que j'avais choisi, entre tous les hôtels disponibles, était calme et tranquille à en croire mon prospectus. Il n'offrait ni terrain de golf, ni sentier équestre, ni piscine couverte. On ne mentionnait pas de salle de bal, d'orchestre somptueux ou de dîners formels. Mieux encore, la publicité ne vantait pas la splendeur des

paysages du lac et des bois. Elle ne proclamait pas que le lac Kane était “*un véritable paradis naturel, où le ciel azur et la nature verdoyante invitent l'heureux voyageur à goûter aux joies de la jeunesse*”. Pour cette raison, je télégraphiai ma réservation, fis mes bagages, assemblai mes pipes et partis.

Je fus plus que satisfait de l'endroit à mon arrivée. Bridgetown est un petit village rustique, une pittoresque survivance des temps anciens et simples. Situé sur le lac Kane lui-même, il est entouré de bois épais, de prairies inondées de soleil où les paysans travaillent sereinement. L'influence néfaste de la civilisation moderne n'a que peu affecté ces gens et leur vie tranquille. Les automobiles, les tracteurs et autres engins de ce genre sont rares. Il y a quelques téléphones et à cinq miles de là, l'autoroute permet de rejoindre facilement la ville. C'est tout. Les maisons sont anciennes et les rues pavées. Les artistes, les dilettantes urbains et les esthètes professionnels n'ont pas encore envahi le paysage pastoral. Les estivants d'été sont peu nombreux et chics. Quelques chasseurs et pêcheurs viennent ici, mais pas cette foule ordinaire en quête de plaisir. Les familles du coin ne se soucient pas de ce genre de goût. Aussi ignorants et frustrés qu'ils soient, ils savent reconnaître la vulgarité.

Ainsi donc, mon environnement était parfait. L'endroit où je logeais était un hôtel de trois étages à même le lac ; la Maison Kane, dirigée par Absolom Gates. Il était de l'ancienne école, un vétéran âgé, grisonnant, dont le père avait travaillé dans la pêche dans les années soixante. Lui-même adorait tout ce qui avait trait à la pêche, mais seulement sur un plan théorique. Son établissement était la Mecque du pêcheur. Les pièces étaient grandes et aérées, la nourriture abondante et excellemment préparée par la sœur de Gates, une veuve. Après une première inspection des lieux, je me préparai à y passer un séjour très agréable.

Puis, lors de ma première visite du village, je tombai sur Simon Maglore.

J'avais déjà rencontré Simon Maglore lors du second trimestre à l'université. Même alors, il m'avait fait forte impression. Cela n'était pas seulement dû à ses caractéristiques physiques, bien qu'elles aient été assez inhabituelles. Il était grand, mince, avec des épaules voûtées et un dos courbé. Il n'était pas bossu au strict sens du terme, mais avait sous l'omoplate gauche une grosseur étrange. Il avait du mal à dissimuler cette difformité, et quoi qu'il fasse, on la voyait. Cela mis à part, Maglore était un bel homme aux cheveux bruns, aux yeux gris et avec une peau claire. Il semblait être un joli spécimen d'intelligence humaine. Et c'était cette intelligence qui m'avait beaucoup impressionné. Ses cours étaient absolument brillants, et ses thèses atteignaient parfois le pur génie. Malgré la tendance étrangement morbide de sa poésie et de ses essais, il était impossible d'ignorer la puissance et l'imagination capables de produire des images aussi violentes et des couleurs aussi fantastiques. Un de ses poèmes, “La Pendaïson de la Sorcière”, lui avait valu le prix Edsworth Memorial cette année-là, et plusieurs de ses travaux avaient été publiés dans certaines anthologies privées.

Dès le départ, je m'étais intéressé à l'homme et à son talent inhabituel. De prime abord, il n'avait pas répondu à mes avances et j'en avais conclu que c'était quelqu'un de solitaire. Je ne saurais dire si cela était dû à son physique étrange ou à sa façon de penser. Il vivait seul en ville et était connu pour son aisance financière. Il ne se mêlait pas aux autres étudiants, même si ceux-ci l'auraient volontiers accueilli pour son esprit d'à-propos, son caractère agréable et ses vastes connaissances littéraires et artistiques.

Je réussis cependant à surmonter peu à peu sa réticence naturelle et gagnai son amitié. Il m'invita chez lui et nous discutâmes.

J'appris alors qu'il croyait sincèrement aux choses occultes et ésotériques. Il me parla de ses ancêtres en Italie et de leur intérêt pour la sorcellerie. L'un d'entre eux avait été un agent des Médicis. Ils avaient émigré en Amérique au début du siècle, en raison de certaines accusations proférées contre eux par la Sainte Inquisition. Il parla aussi de ses propres études dans les royaumes de l'inconnu. Ses pièces étaient remplies de dessins bizarres qu'il avait reproduits d'après ses rêves, et de statuettes d'argile encore plus curieuses. Il y avait des volumes étranges et anciens sur les étagères de sa bibliothèque. Je remarquai l'ouvrage de Ranft, "De Masticatione Mortuorum in Tumulis" (1734), "La Cabale de Saboth", livre pratiquement hors de prix, et l'œuvre infâme de Ludvig Prinn, "Les Mystères du Ver".

Je lui rendis plusieurs fois visite dans ses appartements, avant qu'il ne quitte soudainement l'école, en automne 1933. La mort de ses parents l'obligea à se rendre dans l'est, et il partit sans me faire ses adieux. J'avais entre-temps appris à le respecter et m'étais beaucoup intéressé à ses projets d'avenir qui comprenaient un livre sur la survivance des cultes magiques en Amérique et un roman traitant des effets de la superstition sur l'esprit. Il ne m'avait jamais écrit, et je n'avais plus entendu parler de lui jusqu'à cette rencontre fortuite dans cette rue du village.

C'est lui qui vint à moi. Je ne pense pas que j'aurais pu le reconnaître. Il avait changé. Alors que nous nous serrions la main, je remarquai son apparence hirsute et ses vêtements négligés. Il semblait avoir vieilli. Son visage était plus maigre et plus pâle. Il y avait des ombres autour et dans ses yeux. Ses mains tremblaient. Il força son visage à former un sourire sans vie. Sa voix était plus grave, mais il s'enquit de ma santé de la même manière charmante qu'auparavant. Je lui donnai rapidement les raisons de ma présence, puis me mis à lui poser des questions.

Il me raconta qu'il habitait en ville depuis la mort de ses parents. En ce moment, il travaillait très dur sur ses livres, mais il avait l'impression que le résultat de ses efforts faisaient plus que justifier les inconvénients physiques dont il souffrait. Il s'excusa pour son allure dépenaillée et son air épuisé. Il était disposé à faire prochainement une longue promenade en ma compagnie, mais il serait très occupé dans les jours à venir. Il viendrait peut-être me rendre visite à l'hôtel la semaine prochaine ; pour le moment, il devait aller chercher du papier au magasin du village et rentrer chez lui. Dans un brusque adieu, il me tourna le dos et partit.

Sur ce, je reçus un autre choc. La bosse sur son dos avait grossi. Sa taille avait pratiquement doublé depuis notre première rencontre, et il n'était plus possible de la cacher. Sans aucun doute, son dur travail avait épuisé l'énergie de Maglore. Je songeai à un sarcome et frissonnai.

Sur le chemin du retour, je réfléchis à cette rencontre. La mine blême de Simon m'effrayait. Il n'était pas bon pour sa santé de travailler autant, et son sujet de recherches n'était pas non plus très sain. L'isolement constant et l'effort nerveux minaient sa santé de façon alarmante. Je décidai alors de l'aider dans ses recherches et de lui rendre visite dès que possible, sans attendre qu'il m'invite. Il fallait faire quelque chose.

En arrivant à l'hôtel, j'eus une autre idée. Je demanderais à Gates ce qu'il savait sur Simon et ses travaux. Il y avait peut-être un aspect intéressant de son travail qui pourrait expliquer sa curieuse

transformation. Je me mis donc à la recherche de ce respectable gentleman et abordai ce sujet avec lui.

Ce qu'il me dit me stupéfia. Il semblait que les villageois n'aimaient pas Maître Simon et sa famille. Ces gens avaient été assez riches, mais leur nom avait depuis toujours une réputation douteuse. L'arbre généalogique de cette famille n'était composé que de sorcières et de mages. Ils avaient toujours caché leurs sombres pratiques, mais les gens du village étaient au courant. Il apparaissait que presque tous les Maglore avaient eu des déformations physiques remarquables. Certains étaient nés avec des peaux membraneuses, d'autres avec des pieds-bots. Un ou deux avaient été des nains et tous, à un moment donné, avaient été accusés d'avoir le mauvais œil. Plusieurs d'entre eux avaient été nyctalopes, capables de voir dans le noir. Simon n'était en aucun cas le premier bossu de la famille. Son grand-père l'avait été, et son grand-père avant lui.

On parlait beaucoup d'union consanguine, et aussi de ségrégation de clan. D'après Gates et les autres villageois, cela signifiait sans aucun doute une chose : sorcellerie. Et ce n'était pas leur seule preuve. Les Maglore n'évitaient-ils pas le village et ne s'enfermaient-ils pas dans la vieille maison sur la colline ? Aucun d'eux n'allait à l'église. N'étaient-ils pas connus pour, une fois la nuit tombée, faire de longues marches alors que tous les honnêtes gens sont tranquillement au lit ?

Il y avait sûrement de bonnes raisons pour expliquer leur hostilité. Peut-être voulaient-ils cacher des choses dans leur vieille maison, et peut-être craignaient-ils les rumeurs. Les gens racontaient que l'endroit était plein de livres répugnants et païens, et il y avait une vieille histoire selon laquelle cette famille avait fui un pays quelque part, en raison de ce qu'ils y avaient fait. Après tout, qui pouvait le dire ? Ils avaient l'air bizarre, ils agissaient étrangement, tout cela était peut-être vrai. Bien sûr, personne ne pouvait rien affirmer. Cette partie du pays n'avait pas connu les hystéries qui avait mené au bûcher sorciers et cultes sataniques. On ne parlait pas d'autels dans les bois, ni de présences spectrales des mythes indiens. Aucune disparition, humaine ou animale, ne pouvait être attribuée aux Maglore. D'un point de vue légal, leur passé était irréprochable. Mais les gens du coin les craignaient. Et le dernier de la famille, Simon, était le pire.

Il avait toujours agi étrangement. Sa mère était morte à sa naissance. Il avait fallu aller chercher un docteur en dehors de la ville ; aucun médecin du coin ne se serait occupé de lui. Le garçon avait bien failli mourir. Pendant plusieurs années, personne ne l'avait vu. Son père et son oncle avaient passé tout leur temps à en prendre soin. À sept ans, l'enfant avait été envoyé dans une école privée. Il n'en était revenu qu'une fois, à douze ans environ, au moment de la mort de son oncle. Il était devenu fou, ou quelque chose de la sorte. En tout cas, il avait eu une attaque qui avait provoqué une hémorragie cérébrale, selon les propos du médecin.

Simon était beau garçon, si l'on oubliait sa bosse, bien entendu. Mais elle ne semblait pas le gêner à cette époque ; en fait, elle était plutôt petite. Il était resté plusieurs semaines, puis était retourné à l'école. Il n'était pas réapparu avant la mort de son père, deux ans auparavant. Le vieil homme était mort tout seul dans cette grande demeure, et le corps n'avait été découvert que plusieurs semaines plus tard. Un colporteur de passage était entré dans le salon par la porte restée ouverte et avait trouvé le vieux Jeffrey Maglore mort dans son fauteuil. Ses yeux ouverts exprimaient une terreur effroyable. Devant lui était posé un grand volume relié de cuir, couvert de caractères étranges et indéchiffrables.

Un médecin appelé précipitamment sur les lieux confirma que la mort était due à un arrêt cardiaque. Mais le colporteur, après avoir fixé ces yeux remplis de peur et regardé les illustrations bizarres et inquiétantes du livre, n'en était pas aussi sûr. Il n'eut pas l'occasion de chercher plus avant, car cette nuit-là le fils arriva.

Les gens le regardèrent curieusement quand il se présenta, car personne ne l'avait encore prévenu du décès de son père. Ils furent stupéfaits lorsqu'il sortit une lettre vieille de deux semaines rédigée par le vieil homme qui lui annonçait sa mort prochaine et lui demandait de venir. La tournure prudente des phrases avait certainement un sens caché, car le jeune homme ne s'inquiéta même pas des circonstances de la mort de son père. L'inhumation eut lieu dans la plus stricte intimité, dans les caveaux du sous-sol de la maison, comme le voulait la coutume.

Les circonstances macabres et étranges du retour de Simon Maglore mirent aussitôt les gens du pays sur leur garde. Rien ne changea l'opinion qu'ils avaient toujours eu du garçon. Il resta seul dans cette maison silencieuse. Il n'avait pas de domestiques et ne se fit pas d'amis. Il ne venait au village que pour acheter des provisions. Il ramenait lui-même ses achats, dans sa voiture. Il achetait beaucoup de viande et de poisson. Une fois, il s'arrêta dans un drugstore pour acheter des calmants. On ne le voyait jamais discuter, et il répondait aux questions par monosyllabes. Pourtant, il était certainement bien élevé. On racontait partout qu'il écrivait un livre. Peu à peu, ses visites devinrent de plus en plus rares.

Les gens se mirent alors à parler de son apparence. Lentement mais sûrement, son aspect changeait d'une manière peu agréable. Tout d'abord, on remarqua que sa difformité se développait. Il dut se résoudre à porter un immense pardessus. Sa démarche devint voûtée, comme si le poids de cette bosse le gênait. Mais jamais il n'alla voir de médecin, et personne dans le village n'osait lui faire de remarque, ou le questionner sur sa santé. Il vieillissait, également. Il commença à ressembler à son oncle Richard, et ses yeux prirent cette lueur particulière indiquant un pouvoir nyctalope. Tout cela provoqua des commentaires chez les gens, pour qui la famille Maglore avait constitué un sujet intéressant depuis plusieurs générations.

Plus tard, ces spéculations s'appuyèrent sur des développements plus tangibles. Car Simon, au cours de promenades furtives, était récemment apparu dans plusieurs fermes isolées de la région. Il questionnait principalement les personnes âgées. Il racontait qu'il écrivait un livre sur le folklore. Il voulait les interroger sur les vieilles légendes du coin. Quelqu'un avait-il entendu des histoires sur les cultes locaux, ou des rumeurs sur des rites dans la forêt ? Avaient-ils déjà entendu le nom de Nyarlathotep, ou des allusions à Shub-Nigurrath et au Messenger Noir ? Se rappelaient-ils quelque chose des vieux mythes des indiens Pasquantog sur les "hommes-bêtes", ou des histoires de sabbats sacrifiant du bétail sur la colline ? Ces questions, parmi d'autres, mirent naturellement les fermiers suspicieux sur leurs gardes. S'ils connaissaient de pareilles choses, elles étaient certainement malsaines, et ils n'avaient surtout pas l'intention d'en faire part à cet étranger. Certains d'entre eux connaissaient des contes similaires venus de la côte nord, et d'autres avaient entendu des cauchemars murmurés par des reclus sur les collines, à l'est. Il y avait beaucoup de ces choses dont ils ignoraient franchement l'existence, et ce qu'ils suspectaient n'était pas destiné à des oreilles étrangères. Partout où il se rendit, Maglore reçut des réponses évasives ou de nettes rebuffades, et

il laissa derrière lui une mauvaise impression.

Tout le monde fut rapidement au courant de ces visites. Elles devinrent un sujet de discussions approfondies. Un vieillard en particulier, un fermier du nom de Thatcherton qui habitait seul dans un coin isolé à l'ouest du lac, à l'écart de la route principale, avait une histoire intéressante à raconter. Maglore était venu un soir frapper à sa porte. Il persuada son hôte de le faire entrer dans le salon, puis essaya de lui soutirer certains renseignements à propos d'un cimetière abandonné qui, disait-on, avait existé dans les environs.

Le fermier raconta que son visiteur était à moitié hystérique, qu'il débitait de façon décousue des propos mélodramatiques, et faisait de fréquentes allusions à des sornettes mythologiques comme "les secrets de la tombe", "le treizième pacte", "le Festin d'Ulder" et "les Chants Doel". Il parla aussi du "Rituel de Père Yig", et certains noms étaient liés aux étranges cérémonies de la forêt réputées se dérouler près de ce cimetière. Maglore demanda s'il arrivait que des animaux disparaissent, et si son hôte avait déjà entendu "*des voix dans la forêt lui faire des propositions*".

Le vieil homme nia catégoriquement de telles choses, et interdit à son visiteur de revenir de jour inspecter les lieux. Sur ce, l'invité inattendu se mit en colère et était sur le point de lancer une réplique cinglante quand une chose étrange se produisit. Maglore devint tout à coup très pâle et pria son hôte de l'excuser. Il semblait avoir une crise violente de crampes internes car il se plia en deux et tituba jusqu'à la porte. C'est alors que Thatcherton eut l'horrible impression que la bosse sur son dos bougeait ! Elle semblait se tortiller et glisser sur les épaules de Maglore, comme un animal caché sous son manteau ! À cet instant, Maglore se retourna vivement et se dirigea vers la sortie à reculons, comme s'il essayait de dissimuler ce phénomène extraordinaire. Il sortit en toute hâte, sans plus prononcer un seul mot, puis dévala l'allée vers sa voiture. Il courait comme un singe, sauta follement dans son siège et démarra en trombe, sortant de la cour dans un crissement de pneus. Il disparut dans la nuit, laissant derrière lui un homme perplexe, qui ne perdit pas une minute pour faire part de cette fantastique visite à ses amis.

Cette nuit marqua la fin brutale des incidents de ce genre, et jusqu'à cet après-midi, Maglore n'était pas réapparu au village. Mais les gens parlaient toujours, et il n'était pas le bienvenu. Il était préférable d'éviter cet homme, quoi qu'il puisse être.

Tel fut, en substance, le récit de mon ami Gates. Quand il eut fini, je me retirai dans ma chambre sans faire de commentaire, pour méditer sur cette histoire.

Je n'étais pas très enclin à croire les superstitions locales. Une longue expérience en la matière me portait à rejeter la majorité des détails. Je connaissais suffisamment la psychologie rurale pour savoir que tout ce qui sort de l'ordinaire est aussitôt regardé de travers. Les Maglore avaient vécu en reclus ? Et alors ? N'importe qui d'origine étrangère en aurait fait autant. Leurs déformations physiques ? Cela ne faisait pas d'eux des sorciers. L'imagination populaire a persécuté beaucoup de gens pour sorcellerie quand leur seul crime était de présenter des tares physiques. Même les unions consanguines étaient naturelles lorsque l'on infligeait l'exclusion sociale. Mais où était la magie dans tout ça ? De tels cas sont assez fréquents dans ces endroits reculés, et pas seulement parmi des étrangers. Des livres étranges ? Sans doute. Nyctalopes ? Une chose plutôt

banale chez tous les peuples. Démence ? Peut-être, la solitude entraîne souvent une dégénérescence de l'esprit. Pourtant, Simon était brillant. Malheureusement, son penchant pour le mystique et l'inconnu l'égarait. Cela avait été une erreur que de rechercher des informations pour son livre chez des paysans illettrés. Naturellement, ils étaient intolérants et méfiants. Et sa médiocre condition physique prenait une importance exagérée aux yeux de ces gens crédules.

Pourtant, il y avait probablement assez d'éléments véridiques dans ces récits déformés pour aller immédiatement en parler à Maglore. Il fallait l'arracher à cette atmosphère malsaine et le convaincre de consulter un médecin. Son génie ne devait pas être gâché ou détruit par l'obstacle d'un tel environnement. Cela finirait par en faire une épave physique et mentale. Je décidai de lui rendre visite dès le lendemain.

Cette résolution prise, je descendis dîner, fis une petite promenade le long du lac éclairé par la lune et rentrai dormir. Le lendemain après-midi, j'exécutai mon projet. La demeure des Maglore se dressait sur une colline escarpée, à environ un demi-mile de Bridgetown, et contemplait lugubrement le lac en contrebas. L'endroit n'était pas très gai, la maison trop vieille et mal entretenue. J'essayai d'imaginer à quoi pouvaient bien ressembler ces fenêtres par une nuit sans lune, et frissonnai. Ces ouvertures vides me firent penser aux yeux d'une chauve-souris aveugle. Les deux pignons avaient la forme de sa tête encapuchonnée, et les larges bas-côtés pouvaient faire office d'ailes. Lorsque je me rendis compte du cours que suivaient mes pensées, j'en fus surpris et inquiet. Au moment où je remontai la longue allée ombragée par les arbres, je m'efforçai de reprendre le contrôle de mon imagination. J'étais ici dans un but bien précis.

J'avais presque retrouvé mon calme quand je sonnai à la porte. Le tintement spectral résonna le long de couloirs tortueux. Il y eut un bruit de pas traînants, et la porte s'ouvrit dans un fort grincement. Simon Maglore apparut devant moi, se découpant dans l'embrasure de la porte.

Quand je le vis, mon calme fraîchement retrouvé fit place à une consternation soudaine et un dégoût profond. Il avait l'air sinistre dans cette lumière grise et tremblante. Son corps maigre était fortement voûté, et ses poings étaient serrés sur ses hanches. Sa silhouette indistincte me fit penser à une bête tapie. Seul son visage était complètement visible. C'était un masque de cire mortuaire, d'où deux yeux me fixaient avec une lueur animale. C'était ça ! Maglore ressemblait à une goule tapie. Une nausée monta dans mon esprit, et j'eus le désir de serrer mes mains autour de ce cou fripé, ou d'envoyer mes deux poings dans ce visage qui me reluquait. Un sourire se tortilla sur cette expression déformée, le sourire d'une chose maléfique, rusée et sournoise. Les lèvres se retroussèrent en une grimace de joie idiote.

— Vous voyez bien que je ne suis pas moi-même aujourd'hui, espèce d'imbécile. Fichez le camp !

La créature gloussa, comme si elle se repaissait d'une plaisanterie subtile connue d'elle seule. Puis la voix se changea en un cri soudain.

— Allez-vous-en, espèce d'idiot, allez-vous-en !

La porte se referma en claquant devant mon visage stupéfait, et je me retrouvai seul.

Mais je n'étais pas seul sur le chemin du retour, car mes pensées étaient hantées par la présence d'un autre ; cette créature affreuse et macabre qui avait été autrefois mon ami, Simon Maglore.

II

J'étais encore abasourdi lorsque j'arrivai au village. Mais après avoir rejoint ma chambre, je commençai à me raisonner. Mon imagination romanesque m'avait joué un bien vilain tour. Le pauvre Maglore était malade, sans doute victime de quelque grave trouble nerveux. Je me rappelai qu'il avait été vu achetant des calmants à la pharmacie du village. Dans mon désarroi stupide, j'avais mal interprété sa regrettable maladie. Quel enfant j'avais été ! Je devais retourner chez lui dès le lendemain et lui présenter mes excuses. Ensuite, il me faudrait le convaincre de partir pour retrouver son équilibre. Il avait vraiment l'air d'être en mauvaise santé, et son humeur aussi s'était dégradée. Comme l'homme avait changé !

Je dormis peu cette nuit-là. Tôt le lendemain matin, je repris le chemin de sa maison. Cette fois, j'évitai soigneusement de faire apparaître à mon esprit émotif les images inquiétantes que la maison suggérait. J'étais très concentré lorsque je sonnai à la porte.

Ce fut un Maglore différent qui m'ouvrit. Lui aussi avait meilleure apparence. Il avait l'air malade et vieux, mais ses yeux avaient une lueur normale et sa voix une intonation plus saine. Il me pria d'entrer et s'excusa pour sa crise de délire de la veille. Il me raconta qu'il était sujet à de fréquentes attaques, et avait l'intention de s'en aller très bientôt prendre un long repos. Il désirait finir son livre (il lui restait peu de choses à terminer maintenant) et retourner à l'université. Sa conversation changea brusquement, et il évoqua des souvenirs. Il rappela nos discussions dans le salon du campus et sembla désireux de prendre des nouvelles de l'école. Pendant presque une heure, il monopolisa la conversation, la menant de telle manière que je ne pus lui poser de questions personnelles.

Néanmoins, il m'était facile de voir qu'il était loin d'aller bien. Il donnait l'impression de peiner sous une intense douleur. Ses mots semblaient forcés et ses phrases empruntées. À nouveau, je remarquai la pâleur de son visage exsangue. Son dos difforme et immense donnait un air rabougri à son corps. Mes craintes d'une tumeur cancéreuse me revinrent. Pendant ce temps, il continuait de discourir, visiblement mal à l'aise. Le salon était presque vide, les étagères pratiquement dégarnies, leurs interstices couverts de poussière. On ne voyait aucun papier ou manuscrit sur la table. Une araignée avait tissé sa toile au plafond. Elle pendait comme les mèches de cheveux sur le front d'un cadavre.

Profitant d'une de ses pauses, je l'interrogeai sur son travail. Il répondit vaguement qu'il était très avancé et que cela lui prenait la majeure partie de son temps. Il avait fait des découvertes très intéressantes qui le récompenseraient amplement de ses peines. Me raconter en détail ses recherches l'exciterait trop, étant donné son état de santé actuel, mais il pouvait me dire que ses découvertes dans le domaine de la sorcellerie ajouteraient à elles seules de nouveaux chapitres dans l'histoire de la métaphysique. Il s'intéressait en particulier aux vieilles légendes sur les "*familiers*", ces minuscules créatures dont on disait qu'elles étaient les

émissaires du diable, et qui étaient supposées être au service d'un magicien ou d'une sorcière sous la forme d'un petit animal (rat, chat, taupe ou bien corbeau). On les représentait parfois comme vivant sur le corps du sorcier lui-même, ou s'en nourrissant. L'idée d'une "*mamelle du diable*" sur le corps des sorcières, à partir de laquelle le familier tirait sa nourriture, était clairement illustrée par les découvertes de Maglore. Son livre avait également un aspect médical ; il s'efforçait de donner à ces affirmations un point de vue scientifique. Il parlait également des effets des troubles glandulaires dans les soi-disant cas de "*possession démoniaque*".

À cet instant, Maglore s'arrêta net. Il se sentait fatigué, me dit-il, et devait prendre un peu de repos. Mais il espérait en avoir bientôt fini avec ses travaux, pour pouvoir partir prendre son long repos. Il n'était pas très sain pour lui de vivre dans cette vieille maison. Il était parfois assailli par d'étranges visions et souffrait de trous de mémoire bizarres. Mais il n'avait en ce moment pas le choix, car la nature de ses enquêtes exigeait intimité et solitude. Il arrivait que ses expériences l'entraînent dans des voies qu'il valait mieux éviter, et il se demandait combien de temps encore il pourrait supporter ces efforts. Mais c'était dans son sang ; j'étais sans doute au courant qu'il descendait d'une famille de nécromanciens. Mais assez parlé de ces choses. Il me demanda de partir immédiatement. Je recevrai de ses nouvelles au début de la semaine suivante.

Alors que je me levais, je remarquai à nouveau combien Simon semblait agité et faible. Il marchait maintenant extrêmement voûté, et le poids sur son dos boursoufflé devait être énorme. Il me raccompagna jusqu'à la porte, et comme il marchait devant moi dans le long couloir, je notai les tremblements de son corps dans le contre-jour du crépuscule flamboyant qui léchait les fenêtres devant nous. Ses épaules se soulevaient dans une ondulation lente et régulière, exactement comme si la bosse de son dos était vivante. Je me rappelai l'histoire du vieux fermier Thatcherton qui affirmait avoir vu un tel mouvement. Une terrible nausée m'envahit un instant, puis je me rendis compte que la lumière incertaine créait une banale illusion d'optique.

Quand nous atteignîmes la porte, Maglore me congédia hâtivement. Il ne me tendit même pas la main pour me saluer, mais marmonna simplement un bref bonsoir d'une voix tendue et hésitante. Je le regardai un moment en silence, et notai intérieurement comment son visage, autrefois agréable, était devenu pâle et émacié, même dans la lumière rouge du soleil couchant. Et alors que je le regardais, une ombre passa sur son visage. Elle sembla s'empourprer et s'assombrir dans une métamorphose soudaine et étrange. Ce phénomène s'accentua, et je lus une véritable panique dans ses yeux. Alors même que je me forçais à lui retourner son salut, l'horreur envahit son visage. Son corps prit cette étrange posture que j'avais déjà remarqué une fois, et ses lèvres se retroussèrent en un sourire répugnant. Un instant, je crus que l'homme allait m'attaquer. Au lieu de cela, il rit ; un ricanement perçant qui résonna sombrement dans mon cerveau. J'ouvris la bouche pour parler, mais il se retourna et se retira dans les ténèbres du couloir d'un pas traînant, et ferma la porte.

Je restai là stupéfait, et apeuré aussi. Maglore était-il malade, ou était-il dément ? Un comportement aussi grotesque ne paraissait pas possible chez un homme normal.

Je partis à la hâte, trébuchant dans la lueur du soleil couchant. Mon esprit confus était plongé dans des réflexions, et le croassement lointain des corbeaux se mêlait à mes pensées dans une litanie maléfique.

III

Le matin suivant, après une nuit passée à méditer, je pris une décision. Travail ou pas, Maglore devait s'en aller, et sans délai. Il était au bord d'un grave effondrement nerveux et mental. Comprenant qu'il serait inutile de retourner chez lui pour en discuter, je décidai d'utiliser des méthodes plus musclées pour lui faire entendre raison.

Par conséquent, cet après-midi-là, j'allai quérir le médecin du village, le docteur Carstairs, et lui racontai tout ce que je savais. J'insistai particulièrement sur les événements étranges de la veille au soir, et lui fit part franchement de mes soupçons. Après une longue discussion, Carstairs accepta de me suivre immédiatement jusque chez Maglore, et de là, prendre les mesures nécessaires pour s'occuper de son transfert. En réponse à ma requête, le docteur emporta le matériel indispensable à un examen physique complet. Une fois que j'aurais persuadé Simon de se soumettre à un diagnostic médical, j'étais certain qu'à la vue des résultats, il accepterait de suivre immédiatement un traitement.

Le soleil disparaissait lorsque nous montâmes dans la Ford cabossée du docteur Carstairs et quittâmes Bridgetown par la route sud où croassaient les corbeaux. Nous roulâmes lentement et en silence. C'est ainsi que nous pûmes entendre distinctement le hurlement strident provenant de la vieille maison sur la colline. Je serrai le bras du docteur sans un mot, et un instant plus tard nous remontions l'allée à toute allure pour passer sous le portail grincheux. "Vite", murmurai-je en sautant du marchepied ; puis je remontai précipitamment les marches jusqu'à la porte lugubre.

Nous frappâmes à la porte de nos poings, en vain. Nous nous précipitâmes alors vers la fenêtre de l'aile gauche. Le coucher de soleil se fondait en une obscurité tendue et attentive lorsque nous nous introduisîmes par l'ouverture et nous laissâmes glisser à l'intérieur. Le docteur Carstairs sortit une torche et nous nous relevâmes. Mon cœur battait la chamade dans ma poitrine mais aucun autre son ne vint briser le silence sépulcral lorsque nous ouvrîmes la porte pour emprunter le couloir sombre jusqu'au bureau. Tout autour de nous, je sentais une présence qui nous épiait, un démon caché observant notre progression avec des yeux remplis d'une joie mauvaise et dont l'âme noire était secouée par un rire infernal. Puis nous ouvrîmes la porte du bureau et trébuchâmes sur ce qui gisait à l'intérieur.

Nous hurlâmes tous les deux. Simon Maglore était étendu à nos pieds, la tête tordue et les épaules tendues baignant dans un petit lac de chair et de sang tiède. Il était allongé sur le ventre, et ses vêtements avaient été déchirés au-dessus de sa taille, si bien que tout son dos était visible. Quand nous vîmes ce qui s'y trouvait, nous fûmes horrifiés, puis fîmes ce qui devait être fait, détournant autant que possible notre regard de la chose monstrueuse qui gisait sur le sol.

Ne me demandez pas de la décrire en détail. Cela m'est impossible. En certaines occasions, les sens nous font miséricordieusement défaut, car une

acuité totale serait fatale. Il y a encore des choses que j'ignore aujourd'hui sur cette abomination, et que je ne veux pas connaître. Je ne vous parlerai pas non plus des livres que nous trouvâmes dans cette pièce, ni du terrible manuscrit sur la table, le chef-d'œuvre inachevé de Simon Maglore. Nous brûlâmes tout cela dans la cheminée, avant d'appeler le coroner de la ville. Et si j'avais écouté le docteur, nous aurions aussi détruit cette chose. Finalement, lorsque le coroner arriva pour son examen, nous jurâmes tous les trois de garder le silence sur les causes exactes de la mort de Simon Maglore. Puis nous partîmes, mais pas avant d'avoir brûlé l'autre document, une lettre qui m'était adressée et que Maglore écrivait au moment de sa mort.

Ainsi, vous voyez, personne n'a jamais rien su. J'appris par la suite que j'étais le légataire de la propriété, laquelle est en train d'être rasée au moment même où j'écris ces lignes. Mais je dois parler, ne serait-ce que pour soulager mes tourments.

Je n'ose citer la lettre dans sa totalité. Je ne livrerais qu'une partie de ce stupéfiant blasphème :

... et voilà donc pourquoi j'ai commencé à apprendre la sorcellerie. Elle m'y a obligé. Seigneur, si seulement je pouvais vous en faire ressentir toute l'horreur ! Être ainsi né... avec cette chose, cet homoncule, ce monstre ! Il était petit, au départ. Les docteurs disaient tous que c'était un jumeau non développé. Mais il était vivant ! Il avait un visage et deux bras, mais ses jambes se fondaient dans le morceau de chair qui le rattachait à mon corps...

Ils l'ont étudié secrètement pendant trois ans. Il était couché, son ventre contre mon dos, et ses mains passées autour de mes épaules. Ils disaient qu'il avait ses propres poumons minuscules, mais pas de système digestif ni d'organes stomacaux. Il tirait apparemment sa subsistance du tube de chair qui le reliait à mon corps. Et pourtant, il grandit ! Bientôt, il ouvrit les yeux et des dents minuscules apparurent. Une fois, il mordit la main d'un des docteurs. Ils décidèrent alors de me renvoyer chez moi. Il était évident qu'il était impossible de le retirer. Je jurai de garder toute l'affaire secrète, et même mon père n'en sut rien, pratiquement jusqu'à la fin. Je portais des sangles et il ne se développa guère jusqu'à ce que je revienne. Et alors, ce changement infernal !

Il me parlait, je vous assure !... Ce petit visage plissé qui ressemblait à celui d'un singe... la façon qu'il avait de rouler ses minuscules yeux rouges, sa petite voix qui couinait en me disant "plus de sang, Simon, plus de sang"... Puis il grandit, et grandit. Je devais le nourrir deux fois par jour, et couper les ongles de ses petites mains noires...

Mais je n'ai jamais su cela ; jamais je ne remarquai qu'il prenait l'emprise sur moi ! Je me serais donné la mort, je le jure ! L'année dernière, il a commencé à me dominer pendant des heures et à me donner ce genre de crises. Il m'ordonna d'écrire ce livre, et m'envoyait parfois de nuit remplir d'étranges besognes... Il me prenait de plus en plus de sang, et je m'affaiblissais de plus en plus. Quand j'étais moi-même, j'essayais de le combattre. Je consultai les légendes familières et recherchai quelque moyen de vaincre sa domination. En vain. Et tout ce temps, il grandissait, grandissait. Il devint plus fort, plus audacieux, plus malin. Il me parlait maintenant, et me raillait parfois. Je savais qu'il voulait que je l'écoute, et lui obéisse tout le temps. Les promesses qu'il me faisait avec cette horrible petite bouche ! Je devais invoquer l'Être Noir, et participer à un sabbat. Alors nous aurions le pouvoir de régner, et de plonger la terre dans de

nouvelles ténèbres.

Je ne voulais pas obéir, vous le savez. Mais je devenais fou, et tout ce sang que je perdais... Il me contrôlait presque tout le temps maintenant, tellement que j'avais désormais peur de m'aventurer en ville, car cette chose démoniaque savait que j'avais l'intention de m'échapper, et bougerait sur mon dos pour effrayer les gens... J'écrivais tout le temps que j'avais ces crises et qu'il contrôlait mon cerveau... Puis vous êtes arrivé.

Je sais que vous voulez que je parte, mais il ne me laissera pas faire. Il est trop rusé pour cela. Alors même que j'écris ceci, je le sens envoyer ses ordres dans mon cerveau pour que j'arrête. Mais je ne m'arrêterai jamais. Je vous dirai tout, tant qu'il m'en reste la possibilité. Avant qu'il ne me domine pour toujours, et ne réalise ses noirs desseins en se servant de mon pauvre corps et de mon âme impuissante. Je veux que vous sachiez où se trouve mon livre, pour que vous puissiez le détruire, s'il devait arriver quelque chose. Je veux vous indiquer comment vous débarrasser de ces affreux volumes dans la bibliothèque. Et par-dessus tout, je veux que vous me tuiez, si jamais vous constatez que cet homoncule infernal me contrôle totalement. Dieu seul sait ce qu'il a l'intention de faire quand il me dominera pour de bon ! Comme il m'est difficile de lutter, quand pendant tout ce temps il m'ordonne de poser mon crayon et de déchirer cette lettre ! Mais je me battrai, je le dois, jusqu'à ce que je puisse vous dire ce que la créature m'a raconté, ce qu'elle projette de lâcher sur le monde quand elle m'aura complètement en son pouvoir. Je le dirai. Je n'arrive plus à penser... Maudit sois-tu, je l'écirai ! Arrête ! Non ! Ne fais pas cela ! Enlève tes mains.

C'est tout. Car c'est à ce moment que Maglore mourut. La créature ne voulait pas que ses secrets soient révélés. Il est affreux de songer à cette horreur cauchemardesque, mais cette pensée n'est pas la pire. Ce qui me terrifie le plus est ce que nous avons vu en ouvrant la porte, la vision qui expliquait comment Maglore était mort.

Maglore était là, étendu dans une flaque de sang sur le sol. Il était nu jusqu'à la taille, comme je l'ai dit, et couché face contre terre. Mais sur son dos, il y avait la chose, tout comme il l'a décrite. Et c'était ce petit monstre, inquiet de ce que ses secrets puissent être révélés, qui s'était hissé un peu plus haut sur le dos de Maglore, avait passé ses mains minuscules autour de ses épaules exposées, et l'avait tué en lui déchiquetant la nuque de ses dents !

LA PROGÉNITURE DE BUBASTIS

Ce récit est le premier d'une série de trois textes très proches, bien qu'il se distingue nettement des deux suivants. Il semble que nous ayons ici une combinaison des thèmes développés par Lovecraft dans "Les Rats dans les Murs" et par Bloch dans son "Rictus de la Goule". Notons que dans "Les Rats dans les Murs", l'action se termine par une référence sur le chat du narrateur, filant vers les abysses ténébreuses sous le Prieuré d'Exham "tel un dieu ailé d'Égypte". De quel dieu pourrait-il bien s'agir ? La divinité-chat, Bubastis, bien sûr ! Il est surprenant de ne pas découvrir dans "La Progéniture de Bubastis" la moindre référence à "Luveh-Keraph, prêtre de l'énigmatique Bast". On peut être certain que jamais Lin Carter n'aurait résisté à la tentation !

J'aimerais ne pas avoir à écrire ces lignes. Cependant, avant de chercher l'oubli dans les bienfaits obscurs de la mort, je me sens obligé de laisser cet ultime testament.

Je le dois à mes amis, qui n'ont jamais compris cette métamorphose qu'ils ont pu remarquer dans mon caractère à mon retour d'Angleterre. Cela servira peut-être à expliquer ma profonde et extraordinaire zoophobie ; féliphobie, plutôt. Je sais que mon inexplicable peur des chats leur a causé beaucoup de soucis, et que pendant un temps, ils parlaient d'un "effondrement nerveux". Qu'ils écoutent maintenant la vérité. Je pense que cela éclaircira d'autres aspects qui pourraient les avoir étonnés : mon retrait volontaire vers la campagne, l'arrêt de tout contact personnel et de toute correspondance, et le rejet brutal de leurs démarches amicales. Voici donc ma dernière explication pour ceux que je connaissais et aimais autrefois.

Je pense que ces éléments pourront aussi intéresser les étudiants en archéologie et ethnologie. Voici le premier exemple de légendes antiques confirmées par le récit d'un témoin visuel. J'espère que cela s'avérera utile.

Le douze novembre de l'année dernière, je pris le bateau pour l'Angleterre. Mes amis savaient que je projetais de rendre visite à mon vieux camarade d'université, Malcolm Kent, dans sa demeure de Cornouailles. Nous avions fait nos études ensemble et nous étions devenus des amis très proches, partageant le même goût pour la psychologie, la philosophie et la métaphysique.

La traversée fut agréable, pimentée par l'excitation de la visite à venir, car j'avais beaucoup entendu parler de la remarquable vieille maison de Malcom. Il m'avait souvent parlé en détail de ce vieux manoir dans lequel il vivait, et évoquait longuement cet héritage familial. Sa famille était ancienne, plongée dans les traditions archaïques du passé ; un passé rempli de mythes celtiques, de légendes pictes et de fables remontant à des jours

plus lointains encore. La campagne entourant son domaine regorgeait de récits antiques et fantastiques. Il m'avait souvent raconté les histoires murmurées par les lutins, les nains et les gnomes grognons qui creusaient leurs terriers dans les marais et les tourbières. Les contes de sorciers furtifs et les histoires de fantômes semblaient sortir de la lande crépusculaire elle-même. Je m'attendais donc à une expérience intéressante.

Et c'est bien ainsi qu'elle m'apparut au départ. Je fus enchanté par la campagne cornouaillaise, une région de montagnes mystiques, de collines aux sommets noyés dans les nuages, de pics pourpres dominant des forêts de fougères sauvages et de terres marécageuses creusées de grottes vertes. Cette région était riche de poésie ; la rude lande des irlandais, saxons, romains et des dieux païens primitifs. Les mages pouvaient parcourir ces bois, et les sorciers traverser les cieux maussades sur leurs montures sataniques. L'endroit me plut beaucoup.

Je trouvai en Malcolm un hôte fort agréable. Il n'avait pas changé ; le jeune homme grand et blond était devenu un homme mûr dont les goûts coïncidaient encore harmonieusement avec les miens. Il y avait un monde de sagesse dans ses yeux bleu pâle, et une chaleur engageante dans son sourire lorsque nous nous rencontrâmes devant le portail de son domaine.

Nous remontâmes ensemble la longue allée bordée d'arbres qui menait à la porte de sa résidence. Ici, je m'arrêtai un instant pour observer l'imposante structure. Le manoir Kent était un bel exemple de cette bonne vieille architecture anglaise. Il était vaste, avec des ailes basses couvertes de lierres qui ressortaient sur les côtés. Une sensation de solidité typiquement britannique se dégageait de l'endroit.

Je ne peux y repenser aujourd'hui qu'avec répulsion, car tout ce qui concerne ce lieu me terrifie désormais.

L'intérieur était beau, je suppose. Je déteste maintenant la pensée de ces longs couloirs plongés dans l'ombre. Je n'aime pas laisser mon esprit évoquer le bureau en pierre, car c'est là que cette affaire commença.

Le souper avait été agréable, et Malcolm proposa de nous retirer pour aller discuter devant la cheminée. Après avoir négligemment abordé divers sujets banals, notre conversation s'éteignit.

C'est alors que je sentis en Malcolm une hésitation particulière. Je commençai par l'attribuer à un vague embarras de sa part. J'admets que je jetais des regards curieux autour de moi.

Je remarquai que sa collection d'ouvrages occultes avait énormément grandi depuis qu'il s'y était intéressé en université. Les murs étaient couverts d'étagères remplies de livres portant les signes caractéristiques des arts divinatoires. Je trouvai que le crâne posé sur le manteau de la cheminée faisait très affecté, mais il y avait une véritable étrangeté dans certaines peintures et tapisseries. Mais je sentais que mon observation attentive de ces choses ne pouvait expliquer totalement son air d'impatience. Il était nerveux, ses yeux fixant le sol alors que je contemplais la pièce. C'était comme s'il avait voulu que je voie certaines choses sans qu'il n'ait besoin de me le demander ; comme si cet endroit avait quelque secret à communiquer dont il n'osait parler.

Je finis par m'impatisser. Le silence, la maigre lueur des chandelles et du feu, tout cela affectait mes nerfs.

— Quelque chose ne va pas ? demandai-je.

— Non, rien, répondit-il d'un ton relâché. Trop relâché.

— Vous ne cachez pas de cadavres par ici, n'est-ce pas ? demandai-je dans un rire forcé.

— Non, bien sûr que non. Il sourit, puis se pencha d'un air sérieux.
— Êtes-vous aussi intéressé par l'occulte que vous l'étiez par le passé ? me demanda-t-il.

Quelque chose dans la gravité de sa voix me mit en garde.

— Eh bien, à vrai dire, j'y ai consacré peu de temps, dernièrement. Vous comprenez, écrire occupe pratiquement toutes mes journées. Et aussi, nous avons atteint un degré où la routine n'offre plus d'intérêt. Il m'est impossible de me procurer des livres plus avancés.

— Je les possède, dit Malcolm, désignant négligemment ses étagères. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Êtes-vous toujours intéressé ?

— Oui, répondis-je.

Était-ce mon imagination, ou bien ses yeux s'allumèrent-ils d'une lumière inquiétante ? Un air de triomphe ne traversa-t-il pas son visage ?

— Je pense avoir quelque chose d'important à vous dire, commença-t-il lentement. Mais je vous préviens que cela pourra vous choquer. Aussi, si vous préférez que nous parlions d'autre chose...

— Poursuivez, murmurai-je. Venons-en au fait.

Pendant un long moment, il détourna la tête. Il semblait rassembler son courage pour parler. Son regard évitait toujours le mien, comme s'il tentait de dissimuler quelque peur cachée. C'était peut-être un artifice de la lumière des bougies, mais lorsqu'il leva le visage, cet étrange éclat brilla à nouveau dans ses yeux. Quand il parla enfin, sa voix était très basse.

— Très bien, alors. Je vous dirai la vérité... entière. Il est peut-être sage que je le fasse. Je ne veux pas porter seul plus longtemps le poids de cette connaissance.

Puis, alors que je restais silencieux, il commença son histoire, et pendant toute l'heure qui suivit, je fus transporté dans un monde d'imagination démente. Alors qu'il parlait, il me semblait que les ombres sur le mur elles-mêmes s'approchaient en rampant pour entendre.

Je l'écoutai jusqu'au bout. Par la suite, les mots semblèrent se mélanger dans mon cerveau, si bien que j'ai oublié une bonne partie de ses paroles et ne me rappelle que de l'horrible effet qu'elles eurent sur moi. C'est peut-être aussi bien, car à l'époque, ces phrases sinistres et effrayantes me troublèrent énormément. Les lignes générales de son histoire, par contre, restent très claires.

Ces deux dernières années, Malcolm s'était passionné pour les légendes de sa région. Le temps pesait lourd sur lui, et ses études obscures l'incitaient à chercher des raisons pratiques aux légendes locales. Les questions qu'il posait aux habitants du coin avaient éclairé bien des choses fascinantes. Il alla chercher confirmation de ces informations dans des traités d'archéologie ; l'ethnologie et l'anthropologie lui apprirent beaucoup sur certaines tribus et l'époque où elles se fixèrent dans la région. Il s'intéressa à l'ère druidique et mit en corrélation ses lectures avec les fables actuelles parlant des vieux rites dans les clairières des forêts de chênes. Il parcourut la campagne pour observer des restes de menhirs et d'autels attribués aux prêtres de ce culte primitif.

Il se renseigna sur les invasions et les dieux romains, et se fit répéter la fable de Maximus Lupus, qu'un dragon dévora sur la lande à minuit. Les histoires fantastiques du Petit Peuple étaient confirmées par les légendes locales, et il se plongea alors profondément dans la démonologie de nombreuses races, embrassant un espace de vingt siècles. Des serpents de mer hantaient les côtes lugubres et des sirènes faisaient entendre leur chant par-dessus les tempêtes. Des kelpies et des farfadets hurlaient dans

leurs lacs et marais, alors que certains pics et cavernes étaient réputés abriter de redoutables trolls, des nains, ainsi qu'un petit peuple sombre et inamical datant d'une époque antérieure aux pictes. Des rites sataniques, des messes noires, des sabbats infernaux, tous ces actes semblaient avoir leur place dans l'histoire de cette région. De tels mythes offraient un vaste champ d'investigation.

Au début, les plus réputées de ces sources douteuses lui suffirent, mais ses recherches le menèrent vers des légendes plus fantastiques et sauvages. Il parvint à emprunter la presque légendaire édition en latin du "De Vermis Mysteriis", de Ludvig Prinn, et dans cet obscur volume dépositaire d'un savoir répugnant, il lut bien des choses sur lesquelles il trouva à s'interroger.

C'était il y avait plusieurs mois de cela. Depuis, il avait rendu le livre, qui appartenait au British Museum, non sans en avoir copié bien des passages. Parmi ces griffonnages, il y avait une phrase presque incroyable qui attisa son imagination fiévreuse.

Depuis ce jour, il avait vérifié les faits dans des livres et des textes archéologiques. Elles renvoyaient la même vérité. En substance, la théorie était assez simple : les Égyptiens avaient autrefois colonisé la Cornouailles !

Selon les allusions fragmentaires que Malcolm avait découvertes, d'étranges peuples d'Afrique avaient remonté les côtes à bord de fines galères phéniciennes. Cette partie était connue grâce aux restes de plusieurs épaves mises à jour sur des plages désolées et battues par les sables. Des découvertes ultérieures, encore plus étonnantes, avaient été faites durant la fouille de nombreuses mines primitives abandonnées, percées régulièrement dans la bruyère. Elles avaient été précédemment attribuées aux premiers gaéliques, mais les symboles et idéographie familiers de l'Égypte antique étaient sans le moindre doute gravés sur les parois des veines les plus profondes. La plupart des mines semblaient avoir été désertées précipitamment, ce qui expliquait leur abandon.

Établir la comparaison avec la découverte de la navigation ne fit que confirmer cette hypothèse. Les flottes d'Égypte avaient fait voile vers l'Orient. Alors pourquoi pas également vers l'ouest ?

Malcolm énonça ces idées avec une telle excitation et agitation dans la voix que je fus tenté d'en savoir davantage sur ses motivations particulières.

Il me les donna, intensément, et dans leurs détails. Il y avait deux raisons à son intérêt. D'abord, il y avait une de ces mines égyptiennes près de chez lui.

Il l'avait découverte par hasard, durant une promenade sur la lande. En descendant le flanc d'une falaise, il avait remarqué les vestiges d'un sentier contournant une corniche. Suivant cette piste par curiosité, il s'était retrouvé devant une indentation profonde et cavernueuse dans la paroi de ce rebord. À moitié obstruée par des herbes et des branches, une ouverture baillait, béante, semblant mener vers les entrailles mêmes de la terre sous la lande. Il dégagea suffisamment de cette végétation pour pouvoir s'introduire, et découvrit un tunnel long et sinueux qui s'étendait dans le noir devant lui. Une torche à la main, il était entré. Il y avait une odeur fétide de moisi dans ces ténèbres, comme les remugles d'une légère décomposition. La poussière dansait autour de ses pieds alors qu'il poursuivait sa lente progression. Le tunnel s'élargit et il finit par se retrouver face à un labyrinthe cyclopéen de couloirs internes. Ici, il avait

fait demi-tour, car sa torche déclinait rapidement, mais pas avant d'avoir vu certains hiéroglyphes tracés, sans confusion possible, dans le style antique égyptien.

Il avait retardé sa seconde visite jusqu'à mon arrivée. Maintenant, nous pourrions y aller ensemble.

— Mais, objectai-je, je pense qu'il s'agit là d'une tâche pour des sommités en ce domaine. Pourquoi ne pas publier votre découverte et inviter un groupe de savants reconnus pour vous aider ?

Il refusa. Il valait mieux que nous y allions seuls, pour établir avec certitude l'étendue et l'importance de notre découverte. J'admis son point de vue et donnai mon accord.

— N'avez-vous pas parlé d'une seconde raison à votre intérêt ? demandai-je.

Il évita de nouveau mon regard.

— Cela n'a plus d'importance, maintenant. Il se fait tard. Je vous la donnerai demain, lorsque nous parviendrons là-bas.

Nous marchâmes un long moment à travers la lande, dans le petit matin brumeux. Malcolm et moi poussions des grognements sous le poids de notre fardeau de nourriture, torches et autres équipements. Avançant à tâtons dans la grisaille, nous longeâmes le rebord escarpé de la falaise jusqu'à ce que Malcolm finisse par trouver le sentier. Puis nous commençâmes notre descente. Suspendu dans l'air, j'entendais le grondement des vagues cachées par le brouillard, loin dessous, et la brise fraîche envoyait des gouttelettes qui piquaient mon visage et mes mains. Accompagnés du cri perçant et moqueur des mouettes, nous nous glissâmes le long de l'étroite corniche, jusqu'à ce qu'elle s'élargisse suffisamment pour permettre un passage plus aisé. Enfin, Malcolm se tourna vers moi et désigna l'endroit que nous cherchions.

Là se trouvait le tunnel, exactement comme il l'avait décrit : une fissure noire dans le roc, mince ouverture qui semblait avoir été faite par la griffe gigantesque de quelque monstre cauchemardesque. Le trou était sombre et profond et, alors que je l'examinais, je ressentis ma première et très nette impression de malaise.

Je n'ai jamais aimé les endroits sombres et souterrains. La vue de cavernes et de tunnels fait remonter des souvenirs presque ataviques. J'associe instinctivement de telles galeries avec la mort et les tombes. Et trop de légendes malsaines semblent rôder autour des grottes. Il s'agit peut-être de restes des époques primitives, mais les cavernes font toujours naître dans mon esprit des visions mythiques de dragons et autres énormes et pesantes créatures ; de races troglodytes noires à moitié animales ; de caveaux et de catacombes peuplés par les morts. Et cette fente sinistre dans le roc sans âge semblait étrangement surnaturelle. Je restai donc immobile devant elle, des soupçons montant en moi.

— Ceci... ceci ne me paraît pas trop être une mine, dis-je. L'endroit a beau être primitif, je ne vois pas comment le minerai pouvait être remonté de la falaise, et l'ouverture est trop étroite. Je n'aime pas ça. Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ?

Malcolm sourit, d'un sourire étrange semblant teinté d'amusement sardonique.

— Je ne me trompe pas, dit-il. Et il ne s'agit pas d'une mine, je le sais. Mais cela rejoint la seconde raison de mon intérêt que je vous avais promis d'expliquer. Je ferais mieux de vous en parler avant que nous descendions.

Il parla. C'était un lieu étrange pour faire part d'un tel secret ; une

corniche noyée de brouillard, à mi-chemin entre le ciel et la mer, devant une sombre ouverture menant vers le cœur de la terre. Mais le secret était approprié à un décor comme celui-ci.

— Je vous ai menti la nuit dernière, commença Malcolm calmement. Je ne vous ai pas parlé de toutes mes recherches, ni de tout ce que j'ai trouvé. Il y a plus, bien plus, dans cette expédition qu'un simple coup d'œil sur les anciens temps.

Il fit une pause.

— Avez-vous déjà entendu parler de Bubastis ? demanda-t-il.

— Bubastis ?

J'étais un peu surpris.

— Eh bien, oui. Une ville de l'Égypte antique, n'est-ce pas ? Et n'y a-t-il pas un dieu, Bubastis, aussi appelé Bast, ou Pasht ?

— Oui.

À nouveau ce sourire troublant.

— Bubastis, ou Bast, était la déesse-chat à l'époque des pharaons. Selon la légende, Bubastis était la fille d'Isis. Les temples de la déesse se trouvaient dans les villes de Bubastis et d'Éléphantine.

— Où voulez-vous en venir ?

J'étais franchement perplexe. Il me racontait cela avec un air grave si sérieux, et son sourire persistant était si déroutant.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que nous pénétrons dans le nouveau temple de Bubastis, dit-il. Ne me regardez pas bouche bée ! Si vous avez lu le chapitre "Rituels Sarrasins" de Prinn, ou les historiens contemporains de l'époque romaine, vous devez savoir que Bubastis et Éléphantine ont été détruites. Il est dit à mots couverts que les prêtres de Bast blasphémaient contre les religions en place, et que leurs sacrifices étaient atroces.

» Finalement, une armée fut envoyée contre leurs villes et les temples furent rasés. Mais, c'est important, il est dit que les prêtres avaient disparu, enfuis quelque part avec leurs fidèles. Ils sont venus ici.

— En Cornouailles ?

— Exactement. C'est pour ça que ces imbéciles ont été trompés par les mines. La plupart d'entre elles étaient des leurres, avec quelques puits cachés menant aux temples tout en bas.

— Mais qu'essayaient-ils de faire ?

— Les prêtres renégats connaissaient les arts noirs. Leur culte était pervers. Bast était une déesse-goule, souvenez-vous, et ses crocs de félin avaient soif de sang. Par ailleurs, les prêtres menaient des expériences. Quelque part dans le "Daemonolorum", il est dit qu'une secte d'Égypte croyait littéralement en ces dieux et pensait qu'Anubis, Bast et Seth pouvaient prendre forme humaine. C'est-à-dire que la déesse-chat pouvait être amenée à la vie. Il y avait des hommes sages en ces jours. La science et la biologie n'étaient pas inconnues. Les savants pensent que les prêtres de Bast croisaient des hommes et des animaux dans l'espoir de créer un hybride, un hybride doté des attributs de leur déité. C'est pour cela qu'ils furent chassés, et qu'ils fuirent ici.

Malcolm poursuivit.

— Ces prêtres étaient admirables d'intelligence ! Ici, dans la sécurité de leur monde souterrain, ils rebâtirent leurs temples. Avec leurs esclaves et leurs fidèles, ils poursuivirent leurs expériences. Je sais que dans les profondeurs de cette lande se trouvent des secrets bien plus grands que ceux des pyramides ou des tombes. C'est ce que nous allons découvrir

maintenant. Je ne veux pas que des experts viennent se mêler de cela et s'en attribuer le succès. C'est un secret que vous et moi seuls devons connaître.

Il ne pouvait pas ne pas voir mon visage.

— N'ayez pas peur, je suis venu ici de nombreuses fois, même si je vous ai prétendu le contraire. Je connais le chemin. Vous verrez, c'est magnifique.

Il me poussa dans l'ouverture, et nous descendîmes en rampant dans l'obscurité.

Je me frayai un passage dans la fissure à la lueur de ma torche et débouchai dans un long couloir en pente où je pus à nouveau me tenir debout. Nous empruntâmes un couloir étroit et poussiéreux, soigneusement taillé, pendant ce qui me parut être une éternité. Déjà, les aspects stupéfiants de cette étrange aventure estompaient toute pensée rationnelle. Malcolm était maintenant en tête, descendant ces galeries sinueuses qui s'étendaient comme les tentacules creux de quelque horreur cachée devant nous. Nous marchions dans les profondeurs de la terre sans âge, sous la lande ! Chaque pas effaçait un peu plus mes repères temporels, et j'aurais cru quiconque m'aurait dit que nous avions laissé les siècles derrière nous, et que nous étions revenus aux jours primitifs.

Tels des taupes, nous descendîmes péniblement le conduit. L'immensité incroyable de ce lieu coupait le souffle, et nous poursuivîmes notre chemin en silence. Il faisait déjà chaud, mais des souffles d'air encore plus arides remontaient des profondeurs devant nous.

Le passage s'élargit. Maintenant, nous approchions des cavernes. Effectivement, il ne s'agissait pas là d'une veine de mine. Et la nature de la galerie dans laquelle nous venions d'entrer ne faisait pas le moindre doute.

C'était une tombe. Des lignes géométriques avaient été gravées avec soin sur les murs de basalte. Le sol était dallé de pierre, et la poussière n'était pas aussi épaisse. Cette trace d'une intervention artificielle était particulièrement troublante après l'extrême grossièreté du passage. Mais ce qui occupait la pièce était encore plus dérangeant.

Des dalles de pierre étaient alignées contre les murs, et sur elles, des sarcophages ; couverts de poussière, tombant en morceaux, mais sans aucun doute des sarcophages.

C'était donc vrai ! On ne pouvait se méprendre sur ces formes familières. Et maintenant, malgré les couleurs passées, je vis des motifs sur les murs. Des motifs égyptiens, à cinq mille kilomètres de l'Égypte, et à trois mille ans de distance !

— Les premiers prêtres, dit Malcolm doucement. Ils ont été inhumés ici, comme ils l'auraient été chez eux.

Je me serais volontiers arrêté pour jeter un œil dans certains de ces sarcophages, mais Malcolm intervint.

— Cela n'est rien, murmura-t-il. Il y a... euh... de véritables splendeurs, plus loin.

Nous quittâmes la salle. Je commençais à sentir la peur qui montait en moi. Malcolm avait dit la vérité, mais qu'entendait-il par "splendeurs" ?

La curiosité qui me rongait l'emporta sur ma crainte, et je le suivis. Nous traversâmes l'ossuaire et entrâmes dans une seconde chambre. De nouvelles dalles, de nouveaux sarcophages. Il avait dû y avoir des centaines de personnes vivant ici à une époque. Maintenant, il y avait des couloirs latéraux, tous creusés artificiellement dans le roc. Peut-être menaient-ils vers la partie où les habitants avaient vécu.

Une question traversa mon esprit.

— Malcolm, demandai-je, de quoi ces gens pouvaient-ils bien se nourrir ? Il n'y a de place pour aucune culture ici.

Il me regarda à nouveau avec ce maudit sourire.

— Je vous ai dit que Bubastis était une déesse-goule. Les prêtres et les adorateurs l'imitaient.

Une vague de dégoût me parcourut. Je désirais fortement revenir sur nos pas, mais Malcolm poursuivit résolument sa progression et me fit un signe impératif, continuant vers d'autres horreurs. Nous entrâmes dans les puits.

Nos lampes, bien qu'assez fortes pour pénétrer une obscurité ordinaire, s'avéraient curieusement faibles sur ces murs noirs et fantastiques entre lesquels nous errions. Des ombres se prélassaient et planaient comme des chauve-souris, juste en dehors de la lueur de nos torches, et se dispersaient occasionnellement pour aller voir ce qui se trouvait plus loin. Au début, ce manque de lumière m'irrita, mais j'en vins bientôt à me féliciter de ce qu'il n'y ait pas plus de clarté. En fait, je vis plus qu'il n'était nécessaire. Car dans une troisième pièce, Malcolm m'autorisa à examiner certaines des momies.

Quelle vie surnaturelle s'était développée et multipliée, ici dans le sein noir de la terre ? Le premier cercueil détenait la réponse. Je soulevai le couvercle du sarcophage et regardai ce qui reposait à l'intérieur. La chose était parfaitement embaumée et, alors que je défaisais les bandelettes en tremblant de hâte, le visage apparut. Il s'effrita presque aussitôt, dieu merci, mais pas avant que je n'aie vu ses traits déformés.

Deux yeux morts me fixaient du visage rigide d'un prêtre à la peau noircie. Deux yeux morts dans un front flétri par la décomposition ; un front duquel ressortait la tête hideuse et déformée d'un minuscule serpent !

— Greffe de peau, haletai-je faiblement.

— Non. Regardez mieux.

La voix de Malcolm était grave, mais je savais qu'il souriait.

Je regardai à nouveau, alors que l'air putréfiait ce visage momifié sous mes yeux.

Je chancelai. Bien que ma raison cherchât vainement une autre explication, il n'y avait pas d'erreur possible. Je n'avais d'autre choix que d'affronter la monstrueuse vérité ; cette tête de serpent avait bel et bien poussé sur le front de cette momie. Et comme elle était également momifiée ; mais je n'osai finir ma pensée. Malcolm me fournit l'ignoble réponse.

— Ces deux choses ont partagé une même vie.

Malcolm avait raison. Les prêtres avaient croisé hommes et animaux. Nous ouvrîmes d'autres sarcophages ; enfin, Malcolm s'en chargea, pendant que je restais, fasciné, immobile à ses côtés. Il y avait une chose-Pan, avec un front cornu et un visage qui conservait, malgré le passage des siècles, un regard lubrique. En un endroit, nous découvrîmes une trinité démoniaque ; trois visages rachitiques et minuscules sur un seul cou et une seule tête. Les plus horribles délires de la mythologie antique avaient été reproduits ici ; gargouille, chimère, centaure, harpie, parodiés sous les traits de gorgones de prêtres obscènes morts depuis longtemps.

Puis il y eut cette partie plus loin avec les corps. Des signes de lycanthropie apparurent quand Malcolm força les couvercles des sarcophages. La puanteur du goudron flottait comme un nuage fétide au-dessus des sépultures violées de créatures dotées de têtes humaines et de corps simiesques. Il y avait une horreur avec des sabots et les vestiges

d'une queue, et une chose-Ganesa attribuée d'une énorme trompe d'éléphant. Certains des corps que nous vîmes étaient des échecs évidents : des anomalies dépourvues de nez, d'yeux, de visage, avec des bras supplémentaires. Et enfin, une horreur sans membre, dont le cou boursofflé se transformait en une gueule béante et sans tête. Par la grâce de Dieu, tous tombèrent en poussière au bout d'un instant.

Malcolm et moi descendîmes en trébuchant des escaliers noirs taillés dans la pierre. Le souvenir de ces choses dans les cryptes que nous venions de quitter obscurcissait mon cerveau, sans quoi jamais je ne me serais aventuré dans ces ténèbres bouillonnantes et ondulantes, dans lesquelles nos ombres mêmes se noyaient.

Les murs sinueux du conduit que nous descendions apparaissaient noirs et glacés à la lumière de nos torches, mais ils n'étaient pas nus. Il y avait des fresques, au style encore égyptien, mais à l'idéographie moins conventionnelle que dans les catacombes au-dessus. Ces croquis présentaient une différence bizarre, avec de grandes silhouettes informes, comme celles que pourrait tracer un idiot dans le sable. Nous revîmes une nouvelle fois les monstres que je tentais d'oublier : les hommes-serpents, les créatures-satyres, les immondes cacodémons que nous avions vus dans les précédentes tombes. Mais nous les voyions maintenant représentées dans la vie, et ce fut pire que tout ce que l'on aurait pu imaginer. Ces caricatures d'humanité étaient maintenant dépeintes engagées dans certains actes, et ce qu'elles faisaient était répugnant. Certaines scènes ne figuraient que trop bien une vieille histoire : visions de monstres vivants sacrifiant à leurs dieux et donnant libre cours à leur luxure. On voyait aussi des représentations d'hommes normaux, des grands-prêtres je suppose, qui se joignaient à la horde bestiale dans des actes d'une lubricité telle que j'en eus la nausée.

Je détournai des murs le faisceau lumineux de ma lampe et descendis les dernières marches à l'aveuglette.

Les cavernes du fond étaient immenses ; peut-être étaient-elles le produit d'une grande bulle d'air à l'intérieur de la croûte terrestre. Ici, le sol se poursuivait en s'étirant vers d'interminables couloirs, chacun ouvrant grand sa gueule noire et affamée. Et devant chacune de ces bouches, il y avait une petite pile d'os. Un tas de crânes, quelques ossements, un peu de poussière blanchâtre. Même de loin, je pouvais voir les marques de dents, là où les crânes éclatés avaient été rongés.

J'avais vu sur les murs des images d'hommes-bêtes se nourrissant de chair humaine, ou se dévorant l'un l'autre. Peut-être que ceux qui étaient ensevelis dans les tombes au-dessus étaient le résultat des expériences réussies. Ces os ne seraient alors que les restes des autres créatures, pratiquement animales. Jusqu'où les prêtres avaient-ils approché leur idée de la divinité, je n'osai pas y songer. Beaucoup des ossements devant moi suggéraient quelque horrible croisement entre l'homme et l'animal.

C'est alors que je vis l'autel. Une pierre noire et nue, levée au centre de la caverne ; une plaque sombre et brillante qui s'élevait du rocher. Mais là où la pierre était posée, le sol était complètement recouvert d'ossements.

Ces fragments osseux devant l'autel n'étaient en rien des squelettes éparpillés ! Il s'agissait d'os récents ! Et parmi les lambeaux et les restes de chair qui y étaient encore fixés, on pouvait voir des morceaux de tissu et de cuir... de tissu et de cuir !

Que cela signifiait-il ? Les prêtres de Bast étaient morts, et leurs créatures dévorées l'une après l'autre. À qui les sacrifices de l'autel noir

étaient-ils destinés ? Qu'est-ce qui se cachait dans les galeries obscures et qui s'avancait sans bruit pour venir festoyer ? Et qui le nourrissait ?

— Il n'y a pas de poussière ici, fis-je dans un murmure. Pas de poussière.

Malcolm me lança un regard enfiévré et saisit mes poignets.

— Il n'y a pas de poussière là où des choses se déplacent encore. Oui, tremble. Tu le peux bien. Tu n'es pas le premier à me suivre jusqu'ici depuis ces six derniers mois ; ces os sont assez éloquents. J'ai montré cet endroit à certains autochtones.

» Tu comprends, le dieu est affamé. Le dieu a besoin de nourriture. Au début, j'étais effrayé, mais maintenant je sais que si je satisfais le dieu par des sacrifices, je n'ai rien à en craindre. Peut-être finira-t-il par m'enseigner les secrets des anciens prêtres, et alors je connaîtrai bien des choses. Mais le dieu a besoin de sang.

Avant que je ne puisse me débattre ou résister, il me plaqua contre l'autel noir et nous combattîmes, plongés jusqu'au genou dans des os luisants. Je hurlai, jusqu'à ce que ses mains saisissent ma gorge et ne m'étouffent. Mais, alors même que je lui résistais, mon cerveau se battait contre ses propres peurs.

Une phrase d'un livre me revint brutalement : *“Goule. Dévoreur de Cadavres”*.

Malcolm me projeta sur l'autel, puis se détourna et fixa son regard de l'autre côté de l'ossuaire, vers les couloirs. Il appela, cria, dans un charabia incompréhensible qui ressemblait à la langue de l'Égypte antique.

Il y eut alors ce bruit de frottement venant des sombres ouvertures du fond. Quelque chose était en train de sortir lentement du boyau pour apparaître à la vue. Quelque chose émergea.

Dévoreur de Cadavres !

Avec la force du condamné, je bondis de l'autel et mon poing vint s'écraser contre le visage de Malcolm. Il bascula sur la dalle noire, alors que je traversais la caverne à toute vitesse et courais vers les escaliers. Au moment où je les atteignis, la chose était complètement sortie et filait vers l'autel où Malcolm était étendu. Et elle le souleva, en dépit des gémissements qu'il fit entendre lorsqu'il sentit son corps pendouiller dans ces pattes flasques. Il ressemblait à une poupée brisée. La chose pencha sa tête rugueuse vers lui et ouvrit la gueule.

Dévoreur de Cadavres !

C'est cela que je sanglotais alors que je faisais demi-tour et que je montais péniblement les marches de basalte noir. Et lorsque la lumière du jour vint brutalement éclairer mon visage sur le bord de la corniche, je murmurai faiblement ces mots et tombai dans l'inconscience.

J'étais étrangement calme lorsque je revins à moi. Je parvins à atteindre le sommet de la falaise, et parcourus même les quelques kilomètres à travers la lande. Malgré mon extrême faiblesse, je fis mes bagages et pris un train à la gare du village.

Mais cette nuit-là, je sombrai dans des rêves enfiévrés qui ont depuis transformé ma vie en un tourment insupportable. Je tombai malade sur le bateau, et lorsque j'atteignis New-York, je fermai pour toujours mon appartement.

Je ne peux émettre que des supputations quant à l'issue de cette affaire. Je ne sais si la disparition de Malcolm m'a été attribuée. Ni si le triste destin des malheureux qu'il avait entraîné dans la mort a été oublié. Cela n'a en vérité guère d'importance.

Ce qui importe par contre, c'est la nécessité d'une enquête immédiate sur l'horreur qui vit sous la lande. Ce blasphème qui rumine sombrement sous la terre.

Maintenant, je sais ce que ces sorciers maléfiques avaient l'intention de faire, et pourquoi ils croisaient hommes et animaux. Je sais qu'ils désiraient créer pour régner sur les deux genres, et ce qu'ils ont fini par créer : la chose qui vit toujours dans la galerie la plus profonde.

Elle est sortie dans un étrange bruissement du passage le plus sombre ; cette grande chose aveugle qui saisit Malcolm étendu sur l'autel de ses griffes cruelles, et porta sa gueule à sa gorge. C'était le Dévoreur de Cadavres.

Là, sur l'autel elle se pencha, créature de trois mètres de haut... et sa silhouette parodiait celle des humains, comme les créatures-lions représentées sur les murs. Cette silhouette humaine et géante, mais oh ! cette tête !

Car la chose qui prit la vie de Malcolm Kent était la déesse-chat de Bubastis !

LA CRÉATURE DANS LA CRYPTÉ

Un des personnages les plus importants de toute l'œuvre de Lovecraft n'avait rien d'humain. Non, il ne s'agit pas de Cthulhu, de Yog-Sothoth ou de la Chèvre aux Mille Chevreaux mais bien de la ville d'Arkham. Tout comme la Colline de Zaman dans le poème "Les Fungi de Yuggoth", Arkham a son propre mauvais génie qui dévore les curieux qui osent le braver. Cette histoire, qui ne figure curieusement pas dans la première édition de cette collection, met également la vieille ville hantée au cœur du récit.

Bien sûr, Arkham n'a jamais figuré sur les cartes du Massachusetts. Il y a un lien évident, que Lovecraft a rendu explicite dans ses lettres, entre Arkham et la ville hantée de Salem (aujourd'hui Danvers), mais Will Murray a montré qu'Arkham a beaucoup plus en commun, au moins géographiquement, avec Oakham dans le centre Massachusetts, près du réservoir Quabbin (modèle de celui de "La Couleur Tombée du Ciel"). Dans "La Créature dans la Crypte", Bloch a transféré à Arkham un lieu que nous associons avec le Boston de Lovecraft : le cimetière de Copp's Hill, lequel est criblé de cryptes et tunnels souterrains ! En fait, on peut considérer l'histoire comme un croisement entre "Le Terrible Vieillard" et "Le Modèle de Pickman". Mais il est bien sûr inutile de spéculer sur les inspirations conscientes ou inconscientes de Bloch. "La Créature dans la Crypte" est de toute évidence un cru du jeune Bloch.

À Arkham, où de vieux pignons pointent vers le ciel tels des doigts de sorciers, on raconte d'étranges histoires. Mais voilà, ce genre d'histoires est fréquent ici. Un récit est attaché à chaque ruine en décomposition, un conte à chacune de ces lucarnes qui fixent la mer comme des yeux morts quand le brouillard se lève.

Ici, l'imagination prend des dimensions fantastiques, nourrie qu'elle est au sein ratatiné et maléfique de la ville elle-même. Elle aspire les légendes des cimetières, et assèche les profonds et sombres réservoirs de la superstition.

Car Arkham a autrefois été un endroit étrange, un foyer de sorcières et de magiciens, de familiers et de démons. Dans les jours anciens, les soldats du roi éradiquèrent la sorcellerie. À nouveau, en 1818, le gouvernement prit des mesures afin de combler certaines galeries particulièrement immondes sous quelques-unes des plus vieilles maisons, mettant à jour par hasard un cimetière qu'il aurait mieux valu ne jamais découvrir. Puis, en 1869, il y eut cette panique parmi les immigrants de Old Town Street, au cours de laquelle le manoir décrépi de Cyrus Hook fut incendié jusque dans ses fondations par ces étrangers terrifiés.

Depuis, il y a eu d'autres frayeurs. L'affaire de la "Maison de la Sorcière", et les épisodes étranges quant au destin d'enfants disparus à l'époque de la Toussaint ont donné lieu à bien des histoires.

Mais ce n'est pas pour cela que le "Bureau G" intervint. Les autorités ne s'intéressent généralement pas aux histoires surnaturelles. Enfin, c'était avant que je ne leur raconte la mort de Joe Regetti. C'est pour cela qu'elles étaient intervenues. Je les avais appelées.

Car voyez-vous, j'étais avec Joe Regetti juste avant, et juste après sa mort. Je ne l'ai pas vu mourir, et j'en suis heureux. Je crois que je n'aurais pas pu supporter cette vision, si ce que je soupçonne est vrai.

Ce sont ces soupçons qui m'ont amené à requérir l'aide du gouvernement. Ils ont envoyé des hommes, là-dessous, pour enquêter, et j'espère qu'ils trouveront suffisamment de choses pour être convaincu de la véracité de mon histoire. S'ils ne trouvent pas les tunnels, ou si je me suis trompé sur la trappe, je pourrai au moins leur montrer le corps de Joe Regetti. Ce qui devrait suffire à convaincre n'importe qui, je pense.

Je ne peux cependant pas leur reprocher leur scepticisme. Pour ma part, j'étais aussi dubitatif autrefois, comme il en était de même pour Joe Regetti et sa bande, je suppose. Mais depuis j'ai appris qu'il vaut mieux ne pas se moquer de ce que l'on ne comprend pas. Il y a bien d'autres créatures sur terre en plus de celles qui vivent à sa surface. Il y a ces choses qui rampent et se traînent dans ses profondeurs.

Je n'avais jamais entendu parler de Joe Regetti avant d'être kidnappé. Ce n'est pas très difficile à comprendre. Regetti était un gangster, et un étranger en ville. Je descends, quant à moi, de Sir Ambrose Abbott, un des premiers colons.

À l'époque dont je parle, je vivais seul dans la demeure familiale de Bascom Street. La vie d'un peintre exige d'être solitaire. Ma proche parenté était morte, et malgré ma position très en vue du fait de mes origines, je n'avais que peu d'amis. Il est donc difficile d'imaginer pourquoi Regetti choisit de m'enlever. Mais voilà, c'était un étranger.

Plus tard, j'appris qu'il n'était arrivé en ville que depuis une semaine, demeurant ostensiblement dans un hôtel avec trois autres hommes, dont aucun ne put être arrêté par la suite.

Bien sûr, Joe Regetti n'occupait aucune place dans mon esprit, jusqu'à cette nuit où je quittai la soirée que donnait mon ami Tarleton dans sa maison de Sewell Street.

C'était une des rares invitations que j'acceptai depuis un an. Tarleton avait insisté, et comme c'était un vieil ami, j'avais accepté. La soirée avait été agréable. Brent, le psychiatre, était là, de même que le Colonel Warren et mes vieux compagnons d'université Harold Gauer et le Révérend Williams. Après cette plaisante réunion, je décidai de rentrer chez moi à pied, comme je choisis toujours de le faire.

La nuit était superbe, avec une lune cadavérique, emmaillotée dans un linceul de nuages, et chevauchant le ciel pourpre. Les antiques maisons ressemblaient à des palais d'argent dans ce clair de lune mystique ; des palais désertés sur une lande où seuls les souvenirs vivent encore. Car les rues d'Arkham sont vides à minuit, et surtout baignées dans l'enchantement désuet des jours anciens.

Les arbres lançaient leurs branches tordues vers le ciel et ressemblaient à de petits groupes de conspirateurs furtifs, pendant que le vent murmurait ses intrigues à travers leurs ramures. C'était une nuit pour nourrir les rêveries fabuleuses et les méditations morbides que j'aimais tant.

Je marchais lentement, heureux, les pensées libres et lointaines. Je ne remarquai pas la voiture qui me suivait, ni l'homme dissimulé dans

l'obscurité devant moi. Je dépassai le grand arbre devant la maison Carter, puis, sans le moindre avertissement, des boules de feu explosèrent dans ma tête, et je m'effondrai, inconscient, entre des bras tendus.

Quand je revins à moi, j'étais déjà là-bas, dans la cave, allongé sur un banc.

C'était une grande et vieille cave. Partout où mon regard se posait, ce n'était que pierres et toiles d'araignées. Derrière moi se trouvaient les escaliers par lesquels j'avais été descendu ici. Il y avait une petite pièce sur la gauche qui ressemblait à un cellier pour fruits. Plus loin sur ma droite, j'apercevais vaguement les contours d'un tas de charbon, mais il n'y avait pas de trace de fourneau.

Juste devant moi, il y avait une table et deux chaises. Sur la table étaient posés une lampe à huile et un paquet de cartes étalé pour une partie de solitaire. Les chaises aussi étaient occupées ; par deux hommes. Mes ravisseurs.

L'un d'eux, un homme imposant au visage rouge et au cou de taureau, parlait.

— Ouais, Regetti, ç'a été facile. On suit comme t'as dit, depuis la maison, et on chope lui devant l'arbre. On a r'venu direct ici. Y'a personne qu'a rien vu.

— Où sont Slim et le Grec ? demanda l'homme qui jouait aux cartes, en levant les yeux.

Il était petit, mince, au teint olivâtre. Il avait les cheveux bruns et la peau mate. Italien, conclus-je. Probablement le chef. J'avais bien sûr compris que j'avais été enlevé. Je n'aurais pu dire où je me trouvais, ni qui étaient mes ravisseurs. Mon esprit embrouillé s'éclaircit et j'eus suffisamment de bon sens pour ne pas faire d'esbroufe, ni m'attirer d'ennuis supplémentaires. Ces hommes n'étaient pas du coin, pas avec de tels vêtements, et il y avait une bosse inquiétante dans la poche du manteau du petit bronzé. Je décidai d'attendre prudemment la suite des événements.

L'homme au cou de taureau répondit à la question de l'autre.

— J'dit Slim et le Grec de r'tourner à l'hôtel a'c la voiture. J'ai fait comme t'as dit, patron.

— Bon boulot, Polack, dit l'autre en allumant un cigare.

— J'fais d'mon mieux, Joe Regetti chef, répondit le costaud dans son américain incertain.

— Ouais, sûr. Je le sais bien, répondit Regetti. Continue comme ça et tout ira comme sur des roulettes. Une fois que j'aurais cueilli quelques autres de ces moineaux, on dégagera. Les flics d'ici sont des lourdauds et dès qu'on aura averti ces vieilles familles, on touchera un paquet de pognon.

— Pardon ?, dis-je.

— Ah, ça y est, réveillé ?

L'Italien ne bougea pas de sa table.

— Vous m'en voyez ravi. Désolé pour la rudesse de mes gars, monsieur. Restez tranquille et tout se passera bien.

— Voilà qui est parfait, répondis-je sur un ton sarcastique. Vous comprenez, je ne suis pas très habitué à me faire kidnapper.

— Ce n'est pas grave, je me charge de tout. Je vous montrerai les ficelles.

— Merci, répliquai-je, mais je suis déjà au courant.

Et je désignai les cordes qui entravaient mes pieds et mes mains.

— On a le sens de l'humour, hein ? OK. J'espère que vos amis amèneront vite le fric quand ils auront reçu cette lettre, ou le reste ne sera peut-être pas aussi amusant.

— Et ensuite ? dis-je, espérant que quelque chose se produirait, qui me donnerait une quelconque ouverture.

— Vous verrez bien. Pour le moment, je vais rester assis ici avec vous pour le reste de la nuit.

Le visage du Polonais pâlit soudain.

— Non, chef, fit-il d'une voix inquiète. Faut pas rester ici.

— Tiens donc ? rugit Regetti d'un ton brutal. Qu'est-ce qui t'arrive, Polack ? Tu n'essayerais pas de me jouer un sale tour, des fois ?

— Non, couina l'autre. Mais vous savez bien c'qu'arrive déjà ici, chef. Comment qu'ils retrouvent une jambe de Tony Fellippo mais pas le reste du corps.

— Oublie ces salades, ricana Regetti. Vous autres les moujiks, vous me rendez malade avec vos sornettes.

— Mais c'est vrai, chef. Ils ont jamais r'trouvé aut' chose du vieux Fellippo ; rien qu'sa jambe sur le sol. C'est pour ça qu'les aut' ont fichu le camp si vite. Eux veulent pas mourir aussi.

— Comment ça, mourir ? demanda Regetti sur un ton irrité.

Le visage du Polonais se fit encore plus blême, et sa voix se réduisit à un murmure qui se fondit dans l'obscurité de la pièce. L'ombre d'une voix dans un monde de ténèbres.

— Voilà c'que tout l'monde dit, chef. Cette maison est ensorcelée, hantée peut-être. Personne a pu avoir Tony Fellippo. Ce gars, trop malin. Mais il reste une nuit ici, et quequ' chose est sorti de la terre et l'a avalé entièrement, sauf la jambe.

— Vas-tu la fermer ? l'interrompit Regetti. Ce ne sont que des balivernes. Quelqu'un a descendu Fellippo et s'est débarrassé du corps. Il n'a laissé que sa jambe pour effrayer les autres. Essayerais-tu de me dire qu'un fantôme l'a tué, andouille ?

— Ben, ouais, insista le Polonais. Personne a tué Tony. Pas comme ça, en tout cas. Ils ont r'trouvé une jambe, sûr, mais aussi du sang plein partout sur sol, et des p'tits morceaux de peau. Personne ne tue un homme comme ça ; seulement un esprit. Un vampire, peut-être.

— Foutaises !

Regetti mâchonnait violemment son cigare.

— Peut-être. Mais là, encore du sang.

Le Polonais désigna d'un doigt courtaud une partie du mur et du sol sur la gauche. Regetti regarda dans la direction indiquée. Il y avait du sang, c'était vrai. De grandes taches ocre, éparpillées partout sur le sol et le mur comme des couleurs sur la palette d'un peintre fou.

— Personne ne tue quelqu'un d'aut' comme ça, murmura le Polonais. Même une hache fait pas tel carnage. Et vous savez c'que les gars disent sur la jambe de Fellippo : elle était couverte de marques de dents.

— Bon, murmura Regetti, d'un air pensif. Et le reste du gang a fichu le camp à toute vitesse après ça. Sans même essayer de cacher le corps, ou quoi que ce soit (il fronça les sourcils). Mais ça ne prouve aucune de tes sottises sur des fantômes, ou des vampires. Tu lis trop de magazines de ce goût-là, Polack.

Il rit.

— Et la porte en fer ? grogna le Polonais d'un ton accusateur, son visage

rouge devenu rubicond. Et la porte en fer derrière le tas d'charbon, hein ? Vous savez c'que les gars du Black Jim disent sur maison avec la porte en fer dans la cave.

— Ouais.

Le visage de Regetti s'assombrit.

— Vous n'avez pas encore regardé derrière porte, patron, continua l'autre. Peut-être que vous trouverez qu'que chose derrière porte, comme les gars disent. C'est d'là qu'est venue la chose qu'a eu Fellippo, c'est là qu'elle s'cache. La police a pas vu la porte, juste trouvé la jambe, et l'sang, et a fermé maison. Mais les gars savent. M'ont dit plein d'choses sur la maison avec la porte en fer dans la cave. On dit qu'c'était un sale endroit des anciens temps et qu'des sorcières y vivaient. Derrière maison, y a une colline, un cimetière, peut-être. C'est p'tête ben pour ça que personne reste longtemps ici, trop peur de c'qui s'cache derrière la porte, c'qui sort et tue Fellippo. Je sais des trucs sur la maison avec la porte en fer dans la cave, ouais.

Je connaissais également cette demeure. C'était donc là que je me trouvais ! Dans la vieille maison Chambers de Pringle Street ! Quand j'étais gamin, les anciens racontaient un bon nombre d'histoires sur Ezekiel Chambers, à qui ses tours de sorcellerie avaient valu une réputation sulfureuse à l'époque coloniale. J'avais aussi entendu parler de Jonathan Dark, le propriétaire suivant, poursuivi pour contrebande juste avant les terribles journées de 1818, et de l'affreux trafic qu'on lui attribuait. Il était accusé de piller les tombes du vieux cimetière juste derrière la maison, sur la colline.

À cette époque, de nombreuses rumeurs étranges circulaient à propos de la maison en ruines avec la porte en fer dans la cave. À propos de la porte en particulier, dont on dit que Dark s'en servait pour ramener les cadavres qu'il volait pour son utilisation. On prétendit même que la porte n'avait jamais été ouverte lorsque Dark fut jugé, à cause de la phrase étonnante et hideuse qu'il lâcha, selon laquelle la clef qui la fermait était de l'autre côté. Dark était mort durant le procès, en prison, proférant des blasphèmes que personne n'osa croire, des allusions monstrueuses sur ce qui vivait sous le vieux cimetière de la colline ; il parla de tunnels et de galeries utilisés à l'époque des sorcières pour des rites sataniques. Il évoqua aussi les occupants de ces caveaux qui parfois remontaient de leurs profondeurs lorsqu'un sorcier les invoquait par les sorts et les sacrifices appropriés. Il y avait plus encore, mais bon, Dark était complètement fou. En tout cas, c'est ce que tout le monde préférerait croire.

Les vieilles histoires finissent par mourir. La maison resta inoccupée de nombreuses années, jusqu'à ce que la plupart des hommes oublient la raison de son abandon, et l'expliquent par sa vétusté. Les gens d'aujourd'hui étaient complètement ignorants des légendes. Seuls les anciens se souvenaient ; ces anciens qui me racontaient leurs histoires lorsque j'étais enfant.

Voilà donc que je me retrouvais dans la maison de Dark ! Et c'était ici la cave même dont les légendes parlaient ! Je compris par les propos échangés entre Regetti et le Polonais qu'un autre gang l'avait récemment utilisée comme cachette jusqu'à la mort de son chef ; en fait, je me rappelais vaguement de quelques articles mentionnant le meurtre de Tony Fellippo.

Et maintenant Regetti, venu de New-York, comptait l'utiliser comme

repaire.

Son plan était de toute évidence bien pensé. Venir dans une vieille ville de la Nouvelle-Angleterre pour kidnapper et rançonner quelques notables ; se cacher dans une vieille maison déserte protégée par les superstitions locales. Il y aurait sans doute d'autres enlèvements après le mien ; l'homme était suffisamment rusé pour mener son affaire à bien.

Ces pensées traversèrent mon esprit durant la dispute entre le Polonais et son boss. Mais celle-ci prit brutalement fin.

— Vous d'vriez filer, disait le Polonais. Si vous restez qu'une nuit, la chose elle vient. Tony Fellippo est pas resté p'us longtemps.

— La ferme, crétin. Est-ce qu'on était pas là la nuit dernière, avant de se mettre au boulot ? Et rien ne s'est passé.

— Ouais, j'sais bien. Mais qu'on était en haut, pas dans la cave. Pourquoi pas amener l'gars en haut ?

— Parce qu'on ne peut pas prendre le risque d'être vu, répliqua Regetti d'un ton sec. Maintenant, boucle-la.

Il se tourna vers moi.

— Vous, écoutez. Ce gars repart à l'instant à votre petite fête avec une lettre pour vos amis. Tout ce que vous avez à faire, c'est de rester bien tranquille. À la première embrouille, je vous descends, compris ?

Je ne répondis pas.

— Emmène-le là-bas, Polack. Et serre bien les cordes.

Regetti indiqua le cellier à fruits à côté des escaliers.

Toujours grognant, le Polonais me traîna à travers la cave jusqu'au cellier. Il alluma une bougie, qui jeta d'étranges ombres sur les étagères recouvertes de poussière et de toiles d'araignées. Des conserves de fruits intactes étaient encore là, avec leur contenu vieux peut-être d'un siècle. Des pots brisés étaient éparpillés sur la table chancelante. Alors que j'observais tout cela, le Polonais me jeta sur une chaise près de la table branlante, et entreprit de me ligoter fermement avec une solide corde. Il ne me bâillonna ni ne me banda les yeux, mais dans l'atmosphère étouffante du cellier, cela revenait au même.

Il sortit et ferma la porte. Je restai seul dans la pièce calme faiblement éclairée.

Je tendis l'oreille, et parvint à entendre Regetti expédier son homme de main, sans doute pour remettre le message à qui de droit. Lui, Regetti, resterait ici à me surveiller.

— Fais attention aux fantômes en chemin, fit-il à son compagnon, alors que le Polonais montait lourdement les escaliers.

Le claquement de la porte fut sa seule réponse. Par le silence qui s'ensuivit, j'estimai que Regetti avait repris sa partie de solitaire.

Pendant ce temps, je cherchai quelque moyen de m'échapper. Je finis par le trouver, sur la table à côté de moi. Les débris de pots ; des morceaux de verre capables de couper mes liens.

Je rapprochai ma chaise de la table. Si je parvenais à me saisir d'un de ces morceaux...

Tout en me déplaçant, je pris grand soin d'éviter tout bruit pouvant alerter Regetti. J'atteignis la table dans un silence parfait, et dans un soupir de soulagement, mes mains ligotées parvinrent à s'emparer d'un morceau de verre. Je commençai alors à le frotter contre mes liens.

Je progressais lentement. Les minutes semblaient durer des heures, et il n'y avait pas d'autre bruit à côté que des ronflements étouffés. Regetti

s'était endormi sur ses cartes. Parfait ! Si je parvenais à libérer mes poignets puis à m'occuper des pieds, je pourrais alors m'enfuir.

Enfin, je libérai ma main droite, toute humide de sueur et de sang. Couper à l'aveuglette était forcément aléatoire et imprécis. Rapidement, je fis de même pour la gauche, nettoyai mes doigts boursoufflés et me penchai pour m'occuper des cordes entravant mes pieds.

C'est alors que j'entendis le bruit.

C'était comme le grincement de gonds rouillés. Ceux qui ont vécu dans de vieilles maisons savent reconnaître ce son étrange et particulier. Des gonds rouillés grinçant dans la cave à côté... les gonds d'une porte en fer ? Puis le bruit de pieds traînant dans le charbon... la porte en fer se trouve derrière le tas de charbon. Fellippo n'était resté ici qu'une nuit. Ils n'avaient retrouvé qu'une jambe.

Jonathan Dark qui bredouillait sur son lit de mort. La porte qui fermait de l'extérieur. Des tunnels qui menaient aux tombes. Qu'est-ce qui se cachait dans le cimetière, ancien et inaperçu, et rôdait dans les cryptes pour venir festoyer ?

Un hurlement monta dans ma gorge, mais je parvins à le retenir. Regetti ronflait toujours. Quoi qu'il se passe dans l'autre pièce, je ne devais pas réveiller l'Italien, et perdre par la même ma seule chance de fuite. J'avais mieux à faire comme me dépêcher de libérer mes pieds. Je me consacrai fiévreusement à cette tâche, tout en restant sur le qui-vive.

Le bruit dans la pile de charbon cessa brutalement et je poussai un soupir de soulagement. Peut-être n'était-ce finalement que quelques rats.

L'instant d'après, j'aurais donné n'importe quoi pour que ce raclement reprenne, et qu'il couvre ainsi le nouveau son.

Quelque chose rampait sur le sol de la cave, quelque chose qui se traînait comme sur ses mains et ses genoux. Quelque chose doté d'ongles longs ou de griffes qui raclaient le sol en crissant. Quelque chose qui gloussait et croassait en se déplaçant dans la cave sombre. Quelque chose à la respiration sifflante et au rire bestial et écœurant, comme le dernier rôle d'un pestiféré.

Oh, comme cela rampait sournoisement, avec quelle lenteur, quelle prudence et quel dessein maléfique ! Je pouvais l'entendre se glisser dans les ombres, et mes doigts allaient à toute vitesse, alors même que mon cerveau commençait à s'engourdir.

Un trafic entre des tombes et la maison d'un sorcier ; un trafic avec des choses que les vieilles femmes prétendent immortelles.

Regetti continuait à ronfler.

Qu'est-ce qui attend sous terre, dans des cavernes, et que certains sorts peuvent invoquer, ou la vue d'une proie.

Quelque chose qui rampe.

Et puis...

Regetti se réveilla. Je l'entendis hurler, une seule fois. Il n'eut même pas le temps de se lever ou de sortir son revolver. Il y eut un mouvement, rapide et démoniaque comme celui d'un rat géant. Puis le bruit de la chair qu'on arrache et, dominant le reste, un hurlement macabre qui fit naître dans mon esprit bouleversé des mondes d'horreur absolue.

par-dessus ce hurlement, j'entendais des plaintes faibles et presque animales, des phrases en italien implorant la pitié, des prières, des malédictions.

Les griffes ne font pas de bruit quand elles s'enfoncent dans la chair, et

les crocs jaunis restent silencieux tant qu'ils ne raclent pas les os...

Je libérai ma jambe gauche, puis la droite. Puis je tranchai la corde autour de ma taille. Et si la chose venait ici ?

Le hurlement cessa, mais le silence était lourd d'horreur.

Il y a des banquets discrets...

Et à nouveau, des gémissements. Mon sang se glaça. Autour de moi, les ombres souriaient, car dans la cave à côté, comme aux plus beaux jours, se déroulait un festin atroce. Un festin et une chose qui gémissait encore et encore.

À ce moment, je me libérai complètement. Alors que les gémissements s'éteignaient dans l'obscurité, je tranchai les dernières cordes qui me liaient encore à la chaise...

Je ne partis pas aussitôt, car il y avait à côté des bruits peu engageants. Des bruits qui ratatinèrent mon âme et me plongèrent dans une terreur sans nom.

J'entendis ce bruissement de pattes sur le sol, et après que les hurlements eurent cessé, un son bien pire les remplaça, un bruit de succion, comme si quelqu'un ou quelque chose aspirait la moelle d'un os. Et toujours ce bruit horrible, semblable à un cliquetis de dents...

Oui, j'attendis. J'attendis que ce claquement de dents ait pris fin, puis encore jusqu'à ce que la chose qui rampe soit retournée d'où elle était venue, et que tout bruit disparaisse. Lorsque j'entendis au loin le son d'une porte en fer rouillée se refermer, je me sentis en sécurité.

Ce n'est qu'alors que je m'enfuis. Je traversai la cave vide, montai les escaliers, quittai la maison non surveillée et me retrouvai dans la nuit éclairée par la lune. Quelle joie de revoir les lumières des rues et d'entendre le grondement des tramways au loin. Un taxi m'emmena jusqu'à un poste de police. Là, je racontai mon histoire, et les sergents s'occupèrent du reste.

Je ne leur parlai toutefois pas de la porte en fer contre le flanc de la colline. Je réservai cela aux agents gouvernementaux. Il peuvent bien en faire ce qu'ils veulent, maintenant que je suis loin. Mais je ne voulais pas que quiconque rôde trop près de cette porte tant que je me trouvais en ville, car même aujourd'hui, je ne peux pas, je n'ose pas imaginer ce qui se tapit derrière elle. La colline mène au cimetière, et le cimetière à des lieux loin sous la terre. Il y avait par le passé un étrange trafic entre les tombes, le tunnel et la maison d'un sorcier, et ce trafic n'était pas limité aux seuls hommes...

Je suis catégorique sur toute cette affaire. Pas seulement à cause de la disparition du gang de Fellippo, ou des histoires murmurées fiévreusement par les étrangers. Mais bien parce que je détiens une preuve bien plus horrible et concrète.

C'est une preuve dont je n'ose parler aujourd'hui encore. Une preuve que la police connaît, mais qui n'a heureusement pas été mentionnée par les journaux dans leurs articles sur la tragédie.

Ce que les hommes trouveront derrière la porte en fer, je ne saurais le dire, mais je crois savoir pourquoi seule la jambe de Fellippo fut retrouvée. Je n'ai pas regardé la porte en fer lorsque j'ai quitté la maison, mais j'ai vu quelque chose d'autre dans la cave lorsque je l'ai traversée pour atteindre les escaliers. C'est pourquoi je les ai montés quatre à quatre et suis allé voir les policiers, et c'est pourquoi je ne veux plus retourner à Arkham, cette ville hantée et maudite depuis toujours. J'ai trouvé la preuve.

Car quand je suis sorti, j'ai trouvé Joe Regetti assis sur sa chaise, près de

la table. La lampe était allumée et je suis tout à fait sûr de ne pas avoir vu de traces de pas. J'en suis heureux. Mais j'ai vu Joe Regetti sur la chaise et j'ai compris pourquoi les hurlements, et pourquoi les bruits de broiement.

Joe Regetti, assis sur sa chaise dans la cave éclairée par la lampe, le corps nu complètement déchiqueté, mis en lambeaux par des dents énormes et inhumaines !

LE SECRET DE SEBEK

Dans cette histoire, dont le point culminant semble être inspiré, dans une certaine mesure, par le conte de Poe “Le Masque de la Mort Rouge”, Bloch raconte que les seules vraies magies sont celles du passé antique et mystérieux (ici, les écrits véridiques de l'égyptologue E.A. Wallis Budge fonctionnent à la façon du “De Vermis Mysteriis” des autres contes) et des fictions créées par les écrivains. Ceci est visible dans le contraste sous-entendu, non seulement entre les convives insouciantes, costumés et le groupe de Henricus Vanning, mais aussi entre ce dernier et l'écrivain de fiction, ce narrateur qui est une représentation autobiographique de Bloch, et qui est le seul à sortir indemne de l'accomplissement d'une malédiction terrifiante.

Je n'aurais jamais dû me rendre au bal costumé de Henricus Vanning. Même sans la tragédie qui s'est déroulée cette nuit-là, j'aurais mieux fait de refuser l'invitation. Maintenant que j'ai quitté la Nouvelle-Orléans, je peux réfléchir à cette histoire l'esprit plus serein, et je sais que j'ai commis une erreur. Le souvenir de cet inexplicable moment ultime est une horreur que je ne peux cependant toujours pas considérer posément. Si j'avais pu à l'avance avoir le moindre soupçon, je me serais épargné ces cauchemars récurrents qui me tourmentent.

Mais à l'époque dont je parle, aucune prémonition ne vint me mettre en garde. J'étais un étranger dans cette ville de Louisiane, et me sentais très seul. La période de Mardi Gras accentua mon sentiment d'isolement. Durant les deux premières soirées de la fête, fatigué de mes longues nuits passées devant ma machine à écrire, j'errai, seul et inconnu, le long des rues curieusement tortueuses, et la foule qui se pressait semblait railler ma solitude.

Mon travail était à l'époque très fatigant. J'écrivais une série d'histoires égyptiennes pour un magazine, et mon état d'esprit était un peu étrange. La journée, je restais assis dans mon bureau calme et consacrais mes pensées à Nyarlathotep, Bubastis et Anubis. Mes réflexions étaient peuplées de cultes païens des anciens temps. Et le soir, je marchais, anonyme parmi des foules indifférentes plus irréelles que mes visions fantastiques du passé.

Mais assez d'excuses. Pour être parfaitement honnête, lorsque je quittai la maison cette troisième nuit après une journée épuisante, j'avais la ferme intention de m'enivrer. Au crépuscule, j'entrai dans un café, et pris un maigre repas accompagné d'une bouteille de brandy. L'endroit était chaud et bondé. Les clients, costumés et paillards, semblaient goûter le règne de Momus.

Après un moment, ceci ne me gêna plus. Quatre verres bien remplis de mon excellente liqueur avaient fait du sang coulant dans mes veines un véritable élixir. Des rêves audacieux et agités cascadaient dans ma tête.

J'observais maintenant les foules impersonnelles autour de moi avec un nouvel intérêt teinté de compréhension. Eux aussi essayaient de fuir ce soir ; fuir la déprimante monotonie et la routine de tous les jours. Le gros homme dans son costume de clown à côté de moi m'avait semblé stupide une heure auparavant. J'avais maintenant l'impression de le comprendre. Je sentais la frustration derrière les masques que portaient ces étrangers, et j'appréciais les efforts vaillants qu'ils fournissaient pour trouver l'oubli dans le carnaval du Mardi Gras.

J'oublierais, moi aussi. La bouteille était vide. Je quittai le café et errai à nouveau dans les rues, mais cette fois, mon sentiment de solitude avait disparu. J'accompagnai le roi du carnaval lui-même, et échangeai des quolibets avec les gens qui me heurtaient parfois.

Ici, mes souvenirs sont un peu flous. J'entrai dans un bar boire un whisky-soda, et poursuivis mon chemin. Je ne saurais dire où mes pieds me conduisirent. J'avais l'impression de flotter sans effort, mais mon esprit était aussi clair que du cristal.

Je pensais à des choses peu ordinaires. Assez bizarrement, mon travail me revint en mémoire, et je repensai à l'Égypte antique. Je traversais des siècles émiettés, au spectacle de splendeurs secrètes.

Je descendis en titubant une ruelle sombre et déserte.

Je traversai la Thèbes au mille temples, sous le regard des sphinx. Je débouchai dans une rue éclairée où des fêtards dansaient.

Je rejoignis les acolytes vêtus de blanc qui adoraient Apis, le dieu sacré.

La foule éméchée soufflait dans des trompettes en carton, lançait en l'air des confettis.

Sous les litanies aiguës des luths, les vierges du temple me couvrirent de roses aussi rouges que le sang d'Osiris, le dieu trahi.

Je traversai ainsi les rues dans une ambiance digne des saturnales, les pensées lointaines et imbibées d'alcool. Tout cela était comme un rêve, quand enfin je pénétrai dans cette allée obscure, au cœur du quartier créole. De grandes maisons désertes se dressaient de chaque côté ; des demeures sombres et lugubres, désertées par leurs habitants partis rejoindre la fête en des lieux plus agréables. Les bâtiments étaient vieux. Selon les pratiques d'autrefois, ces demeures se serraient les unes contre les autres.

Elles sont comme les sarcophages vides de quelque tombe oubliée ; les voilâ désertées par les vers et les asticots.

De petites lucarnes noires s'ouvraient dans les toits fortement pentus.

Elles sont comme les orbites vides d'un crâne, et tout comme un crâne, elles cachent des secrets.

Des secrets.

L'Égypte secrète.

C'est à ce moment que je vis l'homme. Alors que je descendais cette ruelle tortueuse et sombre, je remarquai une silhouette dans les ombres devant moi. Elle était silencieuse, comme dans l'attente de mon arrivée. Je me dépêchai de la dépasser, mais quelque chose dans cet homme immobile attira mon attention. Ses vêtements étaient... étranges.

Soudain, mes rêves nés de l'alcool rejoignirent brutalement une sombre réalité. Cet homme qui attendait était vêtu comme un prêtre de l'Égypte antique.

Était-ce une hallucination, ou portait-il la triple couronne, symbole d'Osiris ? Je ne pouvais me tromper sur cette longue robe blanche, et je voyais dans ses maigres mains le diadème en forme de sceptre de Seth, le

Serpent.

Frappé de stupéfaction, je restai immobile et le contemplai. Il me retourna mon regard, son visage mince et bronzé fade et sans expression. D'un geste rapide, sa main droite plongea sous sa robe. Je reculai d'un pas lorsqu'il la retira et sortit... une cigarette.

— Auriez-vous du feu, étranger ? demanda le prêtre égyptien.

Alors je me souvins, compris tout et éclatai de rire. Mardi Gras ! N'empêche, il m'avait bien fait peur ! Souriant, mes pensées redevenues claires, je lui tendis mon briquet. Il s'en saisit, et à la lueur de la flamme, me jeta un coup d'œil curieux.

Il tressaillit, et je vis dans ses yeux gris qu'il me reconnaissait. À mon grand étonnement, il prononça mon nom d'un ton incertain. Je confirmai d'un signe de la tête.

— Quelle surprise, s'exclama-t-il. Vous êtes l'écrivain, n'est-ce pas ? J'ai lu quelques-unes de vos dernières productions, mais je n'avais pas la moindre idée que vous viviez à la Nouvelle-Orléans.

Je marmonnai quelques mots d'explication. Il m'interrompit courtoisement.

— Quelle chance. Je m'appelle Vanning, Henricus Vanning. Je m'intéresse également à l'occultisme. Nous avons certainement beaucoup en commun.

Nous restâmes à bavarder quelques minutes. Ou plutôt, il parla et je l'écoutai. J'appris que M. Vanning était un gentleman aisé et oisif. Il évoqua avec désinvolture ses études sur les mythologies primitives, mais exprima un véritable et sincère intérêt pour les légendes égyptiennes. Il mentionna un cercle de ses amis dont les recherches communes et privées pourraient m'intéresser.

Comme pris d'une soudaine inspiration, il me donna une claque joyeuse dans le dos.

— Quels sont vos projets pour ce soir ?

Je lui avouai ma situation peu enviable. Il sourit.

— Parfait ! Quant à moi, je viens juste de dîner. Je rentre maintenant chez moi pour recevoir mes amis. Notre petit groupe, celui dont je viens de vous parler, y donne un bal costumé. Voulez-vous vous joindre à nous ? Ce sera intéressant.

— Mais je n'ai pas de costume, protestai-je.

— Aucune importance. Je pense que vous apprécierez particulièrement tout ceci. C'est très inhabituel. Venez.

D'un signe, il m'invita à le suivre et commença à descendre la rue. Je haussai les épaules et le suivis. Après tout, je n'avais rien à perdre, et il avait excité ma curiosité.

Alors que nous marchions, le loquace M. Vanning poursuivit de façon ininterrompue une conversation fascinante. Il parla plus en détail de son cercle d'amis ésotériques. Ils s'étaient donné le nom plutôt grandiloquent de "Club du Cercueil" et consacraient beaucoup de temps à rechercher les aspects insolites et macabres dans l'art, la littérature ou la musique.

D'après mon hôte, ce soir le groupe fêtait Mardi Gras à sa propre façon. Rejetant les déguisements habituels, les membres et leurs amis projetaient de venir affublés de costumes surnaturels. Au lieu des clowns, pirates et gentlemen traditionnels, ils prendraient les formes des créatures étranges des contes et des mythes. Je me joindrais à des loups-garous, des vampires, des dieux, des déesses, des prêtres et des sorciers.

Je dois avouer que cette nouvelle ne me plut qu'à moitié. Je n'ai jamais

pu supporter les pseudo-occultistes, ou autres amateurs et métaphysiciens de quatre sous. Je n'apprécie guère les gens qui n'ont pour les légendes qu'un intérêt simulé et une connaissance superficielle. Les discussions pompeuses sur le spiritualisme, l'astrologie et autres divagations "psychiques" m'ont toujours assommé.

J'estime indigne que des idiots raillent les anciennes vérités et les secrets des races disparues. Si c'était là un de ces groupes de névrosés vieux jeu et de dilettantes au teint cireux, ma soirée allait être ennuyeuse.

Mais l'érudition de Henricus Vanning semblait réelle. Ses fines allusions à diverses sagas mythiques de mes histoires laissaient supposer de véritables recherches et connaissances sur les aspects les plus sombres de l'esprit humain. Il parla abondamment de ses études sur le manichéisme et les cérémonies des cultes primitifs.

Je me laissai tant absorber par ses paroles que je ne pris garde à la direction que nous suivîmes. Je sais seulement que nous marchâmes assez longtemps. Quand nous nous arrê tâmes enfin, ce fut pour pénétrer dans une longue allée bordée de taillis qui menait à la porte d'une demeure imposante et bien éclairée.

En vérité, je dois admettre avoir été si séduit par les propos pittoresques de Vanning que je ne peux me rappeler le moindre détail sur l'apparence extérieure de la maison, ou des lieux environnants.

Toujours sous le charme, je passai la porte à la suite de Vanning et entrai dans... un cauchemar.

Lorsque je disais que la maison était brillamment éclairée, ce n'était pas exagéré. Elle était illuminée, d'un rouge flamboyant.

Nous nous trouvions dans un hall, le hall de l'enfer. Des cimenterres de lumière écarlate se réfléchissaient sur les murs couverts de miroirs. Des tentures vermillon couvraient les portes intérieures et le plafond cramoisi semblait en feu sous les éclats carmins que jetaient des torches fixées dans des braseros rouge sang. Un maître d'hôtel luciférien prit mon chapeau et me tendit un verre de cognac.

Seul dans la pièce flamboyante, Vanning se tourna vers moi, un verre à la main.

— Vous aimez ? s'enquit-il. Décor joyeux pour mettre mes invités dans l'ambiance. Une petite touche empruntée à Poe.

Je pensai au splendide Masque de la Mort Rouge, et tressaillit intérieurement à cette profanation maladroite et vulgaire.

Pourtant, cette preuve de l'excentricité de mon hôte me fascina. J'étais presque ému lorsque je levai mon verre au pseudo-prêtre égyptien debout devant moi dans ce vestibule fantastique.

Le cognac me brûla la gorge.

— Maintenant, rejoignons nos invités.

Il écarta une tapisserie et nous entrâmes dans la pièce caverneuse qui se trouvait sur la droite.

Des velours verts et noirs couvraient les murs ; des bougies argentées étaient posées à l'intérieur de niches dans les murs. Le mobilier, par contre, était moderne et plutôt conventionnel. Mais quand je contemplai la foule d'invités, j'eus un instant l'impression de rêver à nouveau.

— Loups-garous, dieux et sorciers, avait dit Vanning.

Cette remarque mystérieuse était plus un euphémisme qu'une exagération. Les occupants de cette pièce formaient un panthéon de toutes les créatures infernales.

L'orchestre dans l'angle de la pièce portait des costumes de squelettes, et la disposition diabolique des lumières rendait l'illusion horriblement réelle de loin. Les convives tournoyaient contre les sinistres tentures ébène et émeraude.

Je vis un Pan obscène danser avec une sorcière desséchée ; une Freya démente embrasser un prêtre vaudou ; une Bacchante serrer lubriquement un derviche d'Irem aux yeux enfiévrés. Il y avait des archidruides, des nains, des nymphes et des kobolds ; des lamas, des chamans, des prêtresses, des faunes, des ogres, des mages, des goules. C'était un sabbat, la résurrection d'un sacrilège antique.

Puis, alors que je me mêlai à la foule pour être présenté, l'illusion momentanée disparut. Pan n'était qu'un gentleman d'âge moyen, courtaud, avec des yeux bouffis et une panse qu'aucune peau de chèvre n'aurait pu dissimuler. Freya n'était qu'une débutante désespérément gaie, avec les yeux de prédateur d'une vulgaire courtisane. Le prêtre vaudou était un jeune homme aimable, le visage passé au bouchon brûlé, avec un zézalement légèrement incongru.

Je rencontrai peut-être une douzaine d'autres invités, dont j'oubliai rapidement les noms. Je fus un peu surpris par le dédain affecté de Vanning qui rabroua presque certains de ses invités les plus bavards.

— Amusez-vous bien, lança-t-il par-dessus son épaule, alors qu'il m'attirait de l'autre côté de la pièce. Ce sont des imbéciles, me confia-t-il à voix basse. Mais il y en a quelques-uns que j'aimerais que vous rencontriez.

Dans un coin, un petit groupe de quatre hommes étaient assis. Tous portaient une tenue semblable à celle de Vanning, en ce que la religion y était la caractéristique dominante.

— Docteur Delvin (un vieil homme, portant une robe babylonienne, presque biblique).

» Étienne de Marigny (un prêtre sombre et séduisant d'Adonis).

» Professeur Weildan (un gnome barbu, enturbanné comme un derviche d'un ordre mendiant).

» Richard Royce (un jeune lettré à lunettes, vêtu comme un moine).

Ils se penchèrent tous les quatre avec courtoisie. Après mon introduction, cependant, il y eut un relâchement immédiat de leur réserve. Ils se pressèrent autour de Vanning et moi d'une façon plutôt confidentielle, alors que notre hôte me chuchotait à l'oreille.

— Ce sont les véritables membres du groupe dont je vous ai parlé. J'ai vu la façon dont vous regardiez les autres ici. Je vous comprends, et suis tout à fait d'accord avec vous. Ces gens sont des imbéciles. Nous seuls sommes les initiés. Peut-être vous demandez-vous alors la raison de leur présence ici. Laissez-moi expliquer. L'attaque est la meilleure défense.

— L'attaque est la meilleure défense ? répétei-je, étonné.

— Oui. Supposez maintenant que mes amis et moi soyons des adeptes de la magie noire.

Il y eut une subtile suggestion dans la façon dont il prononça "supposez".

— Supposez que cela soit vrai. Ne pensez-vous pas que nos amis ignorants élèveraient des objections, causeraient, fouineraient ?

— Si, admis-je. Cela semble probable.

— Bien sûr. C'est pourquoi nous avons lancé notre attaque. En proclamant publiquement notre intérêt innocent pour l'occultisme, et en l'exposant dans ces fêtes stupides, nous pouvons poursuivre tranquillement nos véritables travaux. Astucieux, non ?

Je le reconnus d'un sourire. Vanning était un malin.

— Il vous intéressera peut-être de savoir que le Docteur Delvin, ici, est un des ethnologues de premier plan de ce pays. De Marigny est un occultiste bien connu ; vous vous souvenez peut-être de son rôle dans l'affaire Randolph Carter, il y a quelques années. Royce est mon aide personnel et le Professeur Weildan est le célèbre égyptologue en personne.

Bizarre, comme l'Égypte n'arrêtait pas de revenir au cours de cette soirée !

— Je vous ai promis quelque chose d'intéressant, mon ami, et je tiendrai parole. Mais il nous faut d'abord supporter ce troupeau pendant encore une petite demi-heure. Puis, nous monterons dans mon bureau pour la vraie séance. Je suis sûr que vous saurez patienter.

Les quatre hommes me saluèrent lorsque Vanning me conduisit à nouveau au centre de la pièce. Les danses étaient finies maintenant, et les gens bavardaient tranquillement en petits groupes. Des démons buvaient des sirops à la menthe, et des vierges sacrifiées à la Magna Mater se remettaient délicatement du rouge à lèvres. Neptune passa près de moi, un cigare entre les dents. La fête battait son plein.

Le Masque de la Mort Rouge, pensai-je. Soudain, je le vis.

Il fit une entrée digne de Poe. Les rideaux noir et vert de l'entrée de la pièce s'écartèrent et il sembla glisser dans la pièce, comme s'il émergeait des profondeurs cachées des tentures plutôt que de la porte derrière elles.

Sa silhouette se découpait contre la lumière argentée des bougies et un sinistre halo semblait envelopper chacun de ses mouvements. J'eus un instant l'impression de le regarder à travers un prisme, tant la lumière étrange le faisait tour à tour apparaître très nettement et indistinctement.

C'était l'âme de l'Égypte.

Sa longue robe blanche dissimulait un corps aux contours rendus indéfinissables. Des mains griffues dépassaient des manches amples, et ses doigts ornés de pierres précieuses serraient un bourdon en or, gravé de l'Œil d'Horus.

La robe se terminait par un col noir raide qui formait comme une capuche autour de cette tête horrible.

La tête d'un crocodile. Le corps d'un prêtre égyptien.

Cette tête était répugnante. Un crâne oblique et saurien, vert et écaillé sur le dessus. Des orbites protubérantes et osseuses, dans lesquelles des yeux de braise lançaient des regards derrière un long et écoeurant museau reptilien. Une gueule rugueuse, avec de puissantes mâchoires à demi ouvertes révélant une langue rose pendante, et des crocs écumant aiguisés comme des poignards. Cette bouche semblait bouger, mais ce n'était qu'un effet de la lumière.

Quel masque !

Je me suis toujours flatté d'avoir une certaine sensibilité. Je ressens les choses assez fortement. En cet instant, contemplant ce summum de morbidité, je reçus un choc sensoriel. Je sentis que l'apparence de cet invité était plus réelle que celle des autres fêtards moins grotesques. L'étrangeté même de son accoutrement semblait lui donner plus de conviction quand on le comparait aux pitoyables tentatives de ceux parmi lesquels il marchait.

Il semblait être seul, et ne s'arrêtait pour parler à personne sur son chemin. Je m'avançai et tapai sur l'épaule de Vanning. Je voulais rencontrer cet homme.

Vanning, cependant, fila vers l'estrade. Là il se retourna et commença à parler aux musiciens. Je jetai un coup d'œil en arrière, à moitié décidé à aborder l'homme-crocodile moi-même.

Il avait disparu.

J'examinai attentivement la foule. En vain. Il s'était évanoui.

Évanoui ? Avait-il seulement existé ? Je ne l'avais vu, pensais l'avoir vu, qu'un instant. J'étais toujours un peu éméché, et les idées fixées sur l'Égypte. Mon imagination m'avait peut-être joué des tours. Mais pourquoi cette étrange sensation de réalité ?

Ces questions ne trouvèrent jamais de réponses car mon attention fut à ce moment distraite par ce qui se passait sur l'estrade. Les "invités" de Vanning avaient maintenant droit à leur demi-heure de distraction. Il m'avait parlé de simples tours de passe-passe, mais je fus plus impressionné que prévu.

Les lumières devinrent bleues, d'un bleu livide, comme la brume des cimetières. Les ombres devinrent des flous indigo alors que les gens s'asseyaient. Un orgue se fit entendre du fond de l'estrade, et la musique retentit.

Ce fut mon numéro favori, la première scène, superbe et aux sonorités sépulcrales, du "Lac des Cygnes" de Tchaïkovski. C'était une musique bourdonnante, moqueuse, perçante, retentissante. Elle murmurait, rugissait, menaçait, effrayait. Elle parvint même à impressionner les petites oies qui se pressaient autour de moi.

Une Danse du Diable suivit. Puis un magicien, et un rituel de Messe Noire avec l'illusion vraiment terrifiante d'un sacrifice. Tout cela était très étrange, très morbide et complètement bidon. Lorsque les lumières finirent par se rallumer et que les musiciens eurent repris leur place, je rejoignis Vanning et nous traversâmes rapidement la pièce. Ses quatre compagnons nous attendaient.

Vanning me fit signe de les suivre derrière les tentures près de l'estrade. Nous sortîmes discrètement, et je me retrouvai à monter un long couloir plongé dans l'obscurité. Vanning s'arrêta devant une porte lambrissée de chêne. Une clef brilla, grinça, tourna. Nous étions dans une bibliothèque.

Des chaises, des cigares, du cognac, désignés tour à tour par notre hôte souriant. Le cognac, une fine Napoléon, envoya un instant mes pensées s'égarer une nouvelle fois. Tout semblait irréel : Vanning, ses amis, cette maison, la soirée entière. Tout sauf l'homme au masque de crocodile. Je devais demander à Vanning...

Brusquement, une voix me ramena à la réalité. Vanning parlait et s'adressait à moi. Sa voix était solennelle, et avait un timbre inhabituel. C'était comme si je l'entendais parler pour la première fois, comme si c'était là l'homme véritable, et l'autre, l'aimable propriétaire de cette maison, un simple reflet aussi dépourvu de substance que les costumes de Mardi Gras des invités.

Alors qu'il parlait, je devins la cible de cinq paires d'yeux : les yeux bleus de Delvin, ceux marron clair et pénétrants de Marigny, ceux de Royce, gris derrière leurs lunettes, ceux d'un brun profond de Weildan, et ceux perçants comme des épingles et froids comme le métal de Vanning. Tous semblaient poser une même question :

— Oserez-vous ?

Les paroles de Vanning furent plus prosaïques.

— Je vous ai promis quelque chose d'insolite. C'est la raison de votre

présence ici. Mais je dois avouer que mes motifs ne sont pas seulement altruistes. J'ai... j'ai besoin de vous. J'ai lu vos récits. Je pense que vous êtes un amateur sincère, et j'ai besoin à la fois de vos connaissances et de vos conseils. C'est pourquoi nous acceptons de partager notre secret avec un inconnu. Nous devons vous faire confiance ; nous n'avons pas le choix.

— N'ayez aucune crainte, dis-je tranquillement.

Pour la première fois, je notai que Vanning n'était pas seulement sérieux, il était nerveux. La main tenant son cigare tremblait. La sueur perlait sous sa coiffe égyptienne. Royce, l'érudit, tordait la ceinture de sa bure de moine. Les trois autres continuaient à me regarder, et leur silence était plus troublant que le sérieux inhabituel dans la voix de Vanning.

Qu'était tout ceci ? Étais-je drogué, rêvais-je ? Des lumières bleues, un masque de crocodile et un secret mélodramatique. Et pourtant, j'y croyais.

J'y croyais, lorsque Vanning tira un levier de la table de cette grande bibliothèque, et que les faux tiroirs s'écartèrent en pivotant, révélant un espace vide à l'intérieur. J'y croyais lorsque je l'en vis dégager un sarcophage, avec l'aide de Marigny.

Mon intérêt fut éveillé avant même que je ne remarque les particularités du sarcophage lui-même. Car Vanning se dirigea vers une étagère et en revint les bras chargés de livres. Il me les tendit en silence. C'étaient ses références, elles confirmaient tout ce qu'il m'avait dit.

Qui d'autre qu'un adepte de l'occultisme posséderait des volumes aussi étranges ? De fines plaques de verre protégeaient les couvertures effritées de l'horrible "Livre d'Eibon", de l'édition originale du "Culte des Goules" et du pratiquement mythique "De Vermis Mysteriis".

Vanning eut un petit sourire quand il vit mon visage s'éclairer en reconnaissant ces livres.

— Nous sommes allés assez loin, ces dernières années, dit-il. Vous savez ce que contiennent ces livres.

Je le savais. J'avais moi-même écrit certaines choses sur le "De Vermis Mysteriis", et parfois les mots de Ludvig Prinn me remplissaient d'une vague terreur et d'un indéfinissable sentiment de répulsion.

Vanning ouvrit ce dernier volume.

— Ceci vous est familier, je crois. Vous en avez fait mention dans vos écrits.

Il désignait l'énigmatique chapitre intitulé "Rituels Sarrasins".

J'acquiesçai. Je ne connaissais que trop bien les "Rituels Sarrasins". Ce passage traite du mystérieux séjour de Prinn en Égypte et dans tout l'Orient, à une époque qu'il prétendait être celle des croisades. On y parle des légendes des efrits et des djinns, des secrets des sectes d'assassins, des mythes arabes et des pratiques cachées des cultes derviches. J'y avais trouvé beaucoup de choses sur les légendes de l'Égypte antique. En fait, nombre d'histoires trouvaient leurs racines dans ces pages déchirées.

Encore l'Égypte ! Je jetai un coup d'œil au sarcophage.

Vanning et les autres me regardaient avec intensité. Finalement, mon hôte haussa les épaules.

— Écoutez, dit-il. Je vais jouer cartes sur table. Je... je dois vous faire confiance, comme je l'ai dit.

— Poursuivez, dis-je impatientement.

Ses manières mystérieuses commençaient à m'agacer.

— Tout a commencé avec ce livre, reprit Henricus Vanning. Royce l'a retrouvé pour moi. Nous avons commencé par nous intéresser à la légende de Bubastis. Pendant un temps, j'ai envisagé quelques investigations en

Cornouailles ; étudier les ruines égyptiennes d'Angleterre, vous comprenez. C'est alors que j'ai trouvé un terrain plus fertile dans l'égyptologie traditionnelle. Lorsque le professeur Weildan entreprit son expédition l'année dernière, je l'autorisai à acquérir tout ce qu'il pourrait découvrir d'intéressant, à n'importe quel prix. Il est rentré la semaine dernière, avec ceci.

Vanning se pencha sur le sarcophage. Je fis de même.

Il n'eut pas besoin d'expliquer plus longtemps. Une inspection détaillée de ce cercueil, associée à ce que je savais du chapitre "Rituels Sarrasins", menait à une conclusion évidente.

Les hiéroglyphes et symboles indiquaient que ce sarcophage était celui d'un prêtre égyptien ; un prêtre du dieu Sebek. Et les "Rituels Sarrasins" racontaient son histoire.

Je me concentrai un instant sur mes connaissances en la matière. Sebek, selon des anthropologues réputés, était une divinité mineure de l'Égypte antique, le dieu de la fertilité du Nil. Selon ces autorités compétentes, seules quatre momies de ses prêtres ont été retrouvées, bien que le grand nombre de statuettes, figurines et peintures retrouvées dans les tombes prouvent la vénération dont jouissait ce dieu. Les égyptologues n'ont jamais pu retracer l'histoire de cette déité, malgré quelques suggestions étranges et autres théories scabreuses émises par Wallis-Budge.

Ludvig Prinn, lui, était allé plus loin. Ses mots me revinrent, et un frisson me parcourut.

Dans ses "Rituels Sarrasins", Prinn parlait de ce qu'il avait appris de prophètes d'Alexandrie ; des voyages entrepris dans les déserts et des tombes pillées dans les vallées cachées du Nil.

Il racontait des faits que l'histoire a authentifiés, comme la montée au pouvoir des prêtres égyptiens, et comment les serviteurs des dieux malveillants tiraient les ficelles dans l'ombre des pharaons, et tenaient le pays sous leur coupe. Car les dieux et les religions égyptiens étaient basés sur des réalités secrètes.

D'étranges choses hybrides parcouraient la terre lorsque celle-ci était jeune ; des créatures gigantesques et pesantes, mi-animales, mi-humaines. L'imagination seule n'avait pas créé le monstrueux serpent Seth, Bubastis le carnivore et le grand Osiris. Je pensais à Thoth et aux légendes des harpies, à Anubis, le dieu à tête de chacal et aux histoires de loups-garous.

Non, les anciens jouaient avec les pouvoirs élémentaires et les créatures de l'au-delà. Ils pouvaient invoquer leurs dieux, les humains aux têtes d'animaux. Et parfois, ils le faisaient. De là venait leur pouvoir.

Ils régnèrent un temps sur l'Égypte. Leur parole faisait loi. La terre était couverte de riches temples, et un homme sur sept prêtait allégeance au clergé. Devant un millier d'autels, l'encens montait et le sang coulait. Les gueules bestiales des dieux avaient soif de sang.

Les prêtres pouvaient bien adorer leurs maîtres divins, car ils passaient avec eux d'étranges pactes. Le culte de Bubastis fut chassé d'Égypte pour ses perversions surnaturelles, et une abomination à jamais tue jeta dans l'oubli les symboles et l'histoire de Nyarlathotep. Mais la puissance et l'audace des prêtres s'accrurent. Leurs sacrifices devinrent encore plus ignobles, et leurs récompenses encore plus grandes.

En échange d'une vie à jamais réincarnée, ils satisfirent et apaisèrent le curieux appétit des dieux. Pour protéger leurs momies des malédictions divines, ils offrirent de sanglants sacrifices humains.

Prinn donne plus de détails sur la secte de Sebek. Les prêtres pensaient que Sebek, dieu de la fertilité, contrôlaient les sources de la vie éternelle. Qu'il veillait sur leurs tombes jusqu'à ce que le cycle de résurrection soit complété, et qu'il détruisait les intrus cherchant à violer leurs sépultures. Ils lui offrirent de jeunes vierges, qui étaient précipitées dans les mâchoires d'un crocodile d'or. Car Sebek, le Dieu Crocodile du Nil, avait le corps d'un homme, la tête d'un crocodile et l'appétit lubrique des deux.

La description de ces cérémonies est horrible. En hommage à leur dieu, les prêtres portaient tous des masques de crocodile car c'était là son aspect terrestre. Ils pensaient qu'une fois par an, Sebek apparaissait en personne aux grands prêtres dans le Temple de Memphis, et qu'il prenait alors la forme d'un homme avec une tête de crocodile.

Les fidèles croyaient qu'il protégerait leurs tombes, et d'innombrables vierges hurlantes moururent pour entretenir leur foi.

Ces connaissances me revinrent rapidement, pendant que j'observais la momie du prêtre de Sebek.

Regardant ensuite à l'intérieur du sarcophage, je vis que l'on avait retiré les bandelettes de la momie. Elle reposait sous une plaque de verre, que Vanning retira.

— Vous connaissez l'histoire, alors, fit-il en lisant dans mes yeux. La momie est ici depuis une semaine. Elle a été traitée chimiquement, grâce à Weildan. Sur sa poitrine cependant, j'ai trouvé ceci.

Il désigna une amulette de jade transparent couverte d'idéogrammes et taillée en forme de saurien.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un code secret utilisé par les prêtres. De Marigny pense que c'est du Nacaal. Son sens ? Une malédiction, comme celle dont parlait Prinn, pour les pillers de tombes. Elle les menace de la vengeance de Sebek lui-même. La formule est assez effrayante.

La désinvolture de Vanning semblait forcée. Je le devinais à l'agitation des autres. Le docteur Devlin toussait nerveusement, Royce jouait avec sa robe, De Marigny avait un air renfrogné. Semblable à un gnome, le professeur Weildan s'approcha de nous. Il observa pendant un instant la momie, comme s'il était en train de chercher la solution d'un secret dans ces orbites vides qui scrutaient aveuglément les ténèbres.

— Dites-lui ce que je crois, Vanning, dit-il doucement.

— Weildan s'est livré à quelques recherches. Il a réussi à grands frais à faire sortir illégalement cette momie d'Égypte. Il m'a dit où il l'a trouvée, et ce n'est pas une histoire très agréable. Neuf des caravaniers sont morts pendant le voyage de retour, mais cela est peut être dû à une eau croupie. J'ai bien peur que le professeur ne nous laisse tomber.

— C'est faux, interrompit brutalement Weildan. Si je vous dis de vous débarrasser de la momie, c'est parce que je veux vivre. Nous avons dans l'idée de l'utiliser pour des cérémonies ici, mais ça n'est plus possible. Vous voyez, je crois en la malédiction de Sebek.

» Vous savez bien sûr que seules quatre momies de ses prêtres ont été retrouvées. Cela vient de ce qu'elles reposent dans des cryptes secrètes. Eh bien, les quatre archéologues qui les ont découvertes sont morts. Je connaissais Partington, qui a trouvé la troisième. Il menait à son retour des recherches approfondies sur cette malédiction ; mais il est mort avant d'avoir pu les publier. Une fin assez étrange, d'ailleurs. Il est tombé d'un pont dans la fosse aux crocodiles du Zoo de Londres. On n'a pu récupérer que quelques morceaux de lui.

Vanning me regarda.

— Croque-mitaines, fit-il d'un air désapprobateur.

Puis, sur un ton plus sérieux, il poursuivit.

— C'est une des raisons pour lesquelles je vous ai demandé de partager ce secret. Je veux votre avis de spécialiste et d'occultiste. Pensez-vous que je dois me débarrasser de la momie ? Croyez-vous à cette histoire de malédiction ? Moi non, mais j'avoue ressentir un certain malaise ces derniers temps. Il y a trop de coïncidences étranges, et je porte crédit au récit de Prinn. L'emploi que nous comptons faire de la momie importe peu. Cela aurait donné lieu à une... profanation suffisante pour faire sortir de ses gonds n'importe quel dieu. Et je n'aimerais pas me retrouver face à une créature à tête de crocodile. Qu'en dites-vous ?

Soudain, je me souvins. L'homme au masque ! Il était vêtu comme un prêtre de Sebek, à l'image du dieu.

Je racontai à Vanning ce que j'avais vu.

— De qui s'agit-il ? demandai-je. Il devrait nous rejoindre. Cela serait... approprié.

L'horreur de Vanning ne fut pas feinte. Devant une telle réaction terrifiée, je regrettai mes paroles.

— Je ne l'ai jamais vu ! Je le jure ! Nous devons trouver cet homme immédiatement.

— Il s'agit peut-être d'une forme élégante de chantage, dis-je. L'homme à des informations sur vous et Weildan et essaye d'acheter votre silence en vous effrayant.

— Peut-être.

La voix de Vanning démentait ses propos. Il se tourna vers les autres.

— Vite, dit-il. Retournez dans l'autre pièce, et cherchez parmi les invités. Attrapez-moi cet insaisissable... étranger, et amenez-le ici.

— Et si on appelait la police ? suggéra nerveusement Royce.

— Non, idiot. Dépêchez-vous tous.

Les quatre hommes quittèrent la pièce, et l'écho de leurs pas résonna dans le couloir alors qu'ils s'éloignaient.

Il y eut un instant de silence. Vanning essayait de sourire. J'étais comme plongé dans une étrange brume d'oubli. L'Égypte de mes rêves... était-elle réelle ? Pourquoi la vision fugitive que j'avais eu de l'homme au masque m'avait-elle tant impressionné ? Les prêtres de Sebek faisaient couler le sang en échange d'une vengeance. Exécutait-il une ancienne malédiction ? Ou Vanning était-il fou ?

Un léger bruit...

Je me retournai. Et là, dans l'embrasement de la porte, se tenait l'homme au masque de crocodile.

— Voilà votre homme ! m'exclamai-je. C'est...

Vanning s'agrippa à la table, son visage devenu d'un gris cendré. Il fixait la silhouette sur le seuil de la porte, mais ses yeux affolés me transpirent un terrifiant message.

L'homme au masque de crocodile... J'étais le seul à l'avoir vu. Et je rêvais de l'Égypte. Ici, dans cette pièce, se trouvait la momie volée d'un prêtre de Sebek.

Le dieu Sebek était un dieu à tête de crocodile. Et ses prêtres étaient vêtus à son image ; ils portaient des masques de crocodile.

Je venais juste de mettre Vanning en garde contre la vengeance des anciens prêtres. Lui-même m'avait cru et était effrayé par ce que je lui

avais dit avoir vu. Et maintenant, dans l'embrasure, immobile, se tenait l'étranger.

Qu'y avait-il de plus logique que de croire qu'il s'agissait d'un prêtre ressuscité, venu venger cette insulte contre l'un des siens.

Et pourtant, je ne pouvais y croire. Même quand la silhouette entra, sinistre et silencieuse, je n'imaginai pas ses intentions. Même quand Vanning se tassa et gémit contre le sarcophage, je n'étais pas convaincu.

Puis, tout se déroula si vite que je n'eus même pas le temps de réagir. À l'instant où j'allais interpeller cet intrus surnaturel, l'horreur frappa. D'un mouvement rapide et reptilien, la forme en robe blanche traversa la pièce en ondulant. Une seconde plus tard, elle se penchait sur la silhouette ratatinée de mon hôte. Je vis ses mains griffues plonger vers les épaules affaissées de Vanning. Puis les mâchoires s'ouvrirent... et se refermèrent sur la gorge frémissante du malheureux.

Alors même que je bondissais, mes pensées contrastaient par leur lenteur extrême. *“Meurtre diaboliquement conçu, songeai-je. Arme incroyable. Un remarquable mécanisme actionnant les dents d'un masque. Sidérant.”*

Et j'observai d'un regard détaché cette monstrueuse gueule arracher la gorge de Vanning, comme dans un film où l'horrible tête squameuse apparaîtrait en gros plan.

Cela ne prit qu'une seconde. Puis, avec une soudaine détermination, j'agrippai une manche de la robe blanche, et de ma main libre tentai d'arracher le masque du meurtrier.

Le tueur esquiva en se baissant rapidement. Ma main glissa et se retrouva un instant sur la mâchoire de crocodile de cette gueule ensanglantée.

Puis, en un éclair, l'intrus fit demi-tour et disparut tandis que je restais à hurler devant le cadavre réduit en lambeaux et écroulé sur le sarcophage du prêtre de Sebek.

Vanning était mort. Son assassin avait disparu. La maison était pleine d'invités ; je n'avais qu'à atteindre la porte et appeler à l'aide.

Je n'en fis rien. Je restais une seconde au centre de la pièce à hurler alors que tout tournait autour de moi. Les livres tâchés de sang, la momie desséchée dont la poitrine écarlate avait été défoncée durant le combat, le corps ensanglanté et immobile sur le sol. Tout se troubla sous mes yeux.

Seule ma main droite m'apparaissait clairement, celle qui avait saisi le masque de l'assassin. Mes doigts étaient couverts de sang. Je les fixai et me remis à hurler.

Ce n'est qu'alors que ma volonté me revint. Je me détournai et m'enfuis.

J'aimerais terminer ici ce récit, mais cela m'est impossible. Il faut en donner la hideuse conclusion. Je le dois, si je veux à nouveau connaître la paix.

Je serai franc. Je sais que mon histoire serait meilleure si j'avais parlé au maître d'hôtel de l'homme au masque de crocodile, et s'il m'avait répondu n'avoir jamais vu un tel personnage entrer dans la maison. Mais ceci, Dieu me protège, n'est pas une histoire, mais la vérité.

Je sais qu'il était là, et après avoir vu Vanning mourir je ne me suis pas attardé pour interroger quiconque. J'ai tenté désespérément d'agripper le meurtrier masqué, j'ai hurlé et j'ai fui. J'ai traversé la salle pleine d'invités sans même donner l'alerte, suis sorti aussitôt de la maison et ai remonté la rue en courant, haletant. Une horreur grimaçante, perchée sur mes épaules, me poussa à courir jusqu'à ce que je perde toute conscience et me retrouve dans les rues éclairées, parmi les foules enjouées d'un monde

éloigné des terreurs que j'avais connues.

L'étranger au masque de crocodile... d'Égypte. Je ne veux plus écrire d'histoires égyptiennes, maintenant que je sais.

La révélation est venue au dernier moment, quand j'ai vu l'inconnu plonger son curieux masque articulé vers la gorge de Vanning en faisant claquer des crocs gigantesques. C'est à cet instant que ma main l'a touché une seconde, juste avant qu'il ne s'échappe. Puis j'ai hurlé et je me suis enfui. Le meurtrier n'était pas un prêtre.

Je l'ai agrippé, en cet instant horrible, par le museau ensanglanté de ce masque de crocodile au réalisme effrayant. Juste une seconde de ce contact terrifiant, avant qu'il ne disparaisse. Mais ce fut suffisant.

Car lorsque je saisis ce museau reptilien et sanglant, mes doigts sentirent, non pas un masque, mais de la chair vivante !

LE TEMPLE DU PHARAON NOIR

Bloch reprend la référence intrigante de Lovecraft (dans “Celui qui hantait les Ténèbres”) à Nephren-Ka, la version Antéchrist du pharaon hérétique Akhénaton, qui se proclama hiérophant et révélateur d’une unique divinité solaire, et chercha à supplanter le panthéon égyptien traditionnel au nom de son divin maître Aton. Il fut rapidement renversé, et ses réformes monothéistes annulées.

Certains lecteurs pourront ressentir une impression de déjà-vu à la lecture de cette nouvelle avec le récit de Archie Goodwin “Collector’s Edition”, illustré par Steve Dito, dans le magazine Creepy (cf “The Best of Creepy”, Tempo Books, 1971). Ce très bon récit de Goodwin semble être une fusion créatrice d’éléments empruntés à pas moins de trois originaux de Bloch. L’histoire pittoresque du grimoire “Les Sombres Visions” du décadent Marquis LeMode, finalement exécuté par l’Inquisition, rappelle beaucoup le destin de Prinn. Les relations du narrateur avec Murch, le libraire minable, évoquent fortement celles entre le louche Marco et le collectionneur Maitland dans “Le Crâne du Marquis de Sade”. Et la scène finale où le narrateur de Goodwin contemple sa propre mort prophétiquement décrite dans les illustrations des “Sombres Visions” doit sûrement beaucoup au final du “Temple du Pharaon Noir”.

I

— menteur ! dit le capitaine Cartaret.

L'homme basané ne bougea pas, mais sous les ombres de son burnous, une grimace traversa son expression crispée. Toutefois, quand il avança dans la lumière de la lampe, il souriait.

— Voilà une injure bien sévère, effendi, ronronna l'homme.

Le capitaine Cartaret fixa son visiteur nocturne, narquois.

— Mais bien méritée, me semble-t-il, fit-il observer. Considérons les faits. Tu te présentes à ma porte à minuit, sans être connu ici, ni invité. Tu me racontes une longue histoire incohérente à propos de caveaux sous Le Caire, et tu m'offres de me conduire là-bas.

— C'est exact, confirma l'Arabe d'un ton affable.

Il soutint tranquillement le regard du capitaine.

— Pourquoi ferais-tu une telle chose ? demanda Cartaret. Si ton histoire est véridique, et que tu possèdes vraiment un secret aussi absurde, pourquoi venir à moi ? Pourquoi ne pas t'attribuer seul la gloire de ta découverte ?

— Je te l'ai dit, effendi. Cela va contre la loi de ma confrérie. Il n'est pas écrit que je doive agir ainsi. Et connaissant l'intérêt que tu portes à ces choses, je t'en réserve le privilège.

— Tu es venu me soutirer des informations. C'est sans aucun doute ce que tu recherches, répliqua le capitaine d'un ton acide. Vous autres mendiants êtes diaboliquement astucieux quand il s'agit de recueillir des renseignements, n'est-ce pas ? Pour ce que je peux en dire, tu es ici pour découvrir ce que j'ai appris, et m'envoyer tes assassins si j'en sais trop.

— Ah !

L'étranger basané se pencha et scruta le visage de l'homme blanc.

— Alors tu admetts que ce dont je te parle ne t'est pas totalement étranger. Tu connais déjà quelque chose sur ce lieu ?

— Supposons que oui, répondit imperturbablement le capitaine. Cela ne fait pas de toi un être désintéressé prêt à me guider vers ce que je recherche. Plus probablement, tu cherches à me tirer les vers du nez, pour ensuite m'éliminer et mettre la main sur la camelote. Non, ton histoire ne tient pas debout. Tu ne m'as même pas dit ton nom.

— Mon nom ? L'Arabe sourit. Cela n'a pas d'importance. Ta méfiance à mon égard, voilà ce qui importe. Mais puisque tu as au moins admis avoir connaissance de la crypte de Nephren-Ka, je peux peut-être te montrer quelque chose qui te convaincra de mes dires.

Il plongea une main maigre sous sa robe et en sortit un curieux objet d'un métal noir et terne. Il le lança négligemment sur la table, où il reposa sous la lumière de la lampe.

Le capitaine Cartaret se pencha et observa l'étrange chose métallique. Son visage mince et habituellement pâle se mit à briller sous le coup d'une excitation incontrôlable. Il s'empara de l'objet avec des mains tremblantes.

— Le Sceau de Nephren-Ka ! murmura-t-il.

Lorsqu'il releva les yeux vers ceux insondables de l'Arabe, son regard exprimait l'incrédulité et l'espoir.

— C'est donc vrai, ce que tu disais, dit le capitaine dans un souffle. Tu n'as pu t'emparer de ceci que dans le Lieu Secret. Le Lieu des Singes Aveugles où...

— ... Nephren-Ka tisse les fils de la vérité.

L'Arabe termina la citation en souriant.

— Tu as donc lu aussi le "Nécronomicon". Cartaret semblait sidéré. Il n'y a que six versions complètes, et je pensais que la plus proche se trouvait au British Museum.

Le sourire de l'Arabe s'élargit encore.

— Mon compatriote Alhazred a légué bien des choses à son peuple, dit-il doucement. Le savoir est offert à tous ceux qui savent où le chercher.

Il s'ensuivit un instant de silence. Cartaret fixait le sceau noir, et l'Arabe le dévisageait à son tour. Chacun était perdu dans ses pensées. Enfin, l'homme blanc leva les yeux et eut une rapide grimace de détermination.

— Je crois à ton histoire, dit-il. Conduis-moi.

L'Arabe, avec un haussement d'épaules satisfait, prit une chaise et s'assit de son propre gré à côté de son hôte. À partir de cet instant, il prit l'ascendant psychologique et domina complètement la situation.

— Tu dois d'abord me dire tout ce que tu sais, ordonna-t-il. Seulement alors, je te révélerai le reste.

Cartaret, inconscient de la domination de l'autre, s'exécuta. Il raconta à l'étranger son histoire de façon abstraite, et pendant ce temps, jamais ses yeux ne quittèrent l'amulette noire sur la table. Il semblait hypnotisé par l'étrange talisman. L'Arabe ne prononça pas un mot, mais il y avait une lueur jubilatoire dans ses yeux fanatiques.

II

Cartaret parla de sa jeunesse, de son service militaire en Égypte et de son séjour en Mésopotamie. C'est là-bas que le capitaine s'intéressa pour la première fois à l'archéologie, et aux sombres royaumes de l'occultisme qui l'entouraient. Des immenses déserts d'Arabie lui étaient parvenus d'étranges contes aussi vieux que le temps ; des fables mystérieuses sur la mystique Irem, la ville de terreurs antédiluviennes, et des légendes d'empires disparus. Il avait parlé aux derviches fumeurs de haschich dont les trances révélaient les secrets des jours oubliés, et avait exploré certaines tombes et tunnels réputés abriter des goules, dans les ruines d'une Damas antérieure au commencement de l'histoire.

À la fin de sa carrière, il s'était retiré en Égypte. Ici, au Caire, il avait accès à bien d'autres connaissances secrètes. L'Égypte, terre d'horribles malédictions et de rois oubliés, a toujours recelé des mythes déments en ses ombres immémoriales. Cartaret avait beaucoup appris sur les prêtres et les pharaons ; sur les oracles d'or, les sphinx oubliés, les pyramides fabuleuses, les tombes gigantesques. La civilisation n'était qu'une toile d'araignée sur le visage endormi du Mystère Éternel. Ici, les anciens dieux rôdaient encore sous les ombres impénétrables des pyramides. Les fantômes de Set, Ra, Osiris et Bubastis parcouraient toujours les pistes du désert ; Horus, Isis et Sebek vivaient encore dans les ruines de Thèbes et de Memphis, ou attendaient dans les tombes en ruines sous la Vallée des Rois.

Nulle part le passé n'avait survécu aussi bien que dans l'Égypte éternelle. Chaque momie exhumée par les égyptologues apportait sa malédiction ; chaque secret résolu laissait deviner une énigme encore plus profonde et troublante. Qui avait construit les pylônes des temples ? Pourquoi les vieux rois firent-ils élever des pyramides ? Comment réussissaient-ils ce tour de force ? Fallait-il toujours craindre la puissance de leurs malédictions ? Où les prêtres d'Égypte disparaissaient-ils ?

Un millier de ces questions non résolues fascinèrent l'esprit du capitaine Cartaret. Il profita de son temps désormais libre pour lire et étudier, et discuter avec des érudits et des scientifiques. Son attirance pour les connaissances antiques l'entraîna vers des abîmes toujours plus noirs ; son esprit assoiffé ne put trouver satisfaction que dans des secrets toujours plus étranges, et des découvertes plus dangereuses.

Plusieurs des savants les plus réputés admettaient qu'il n'était pas bon pour les non-spécialistes d'aller fouiner trop profondément. Des malédictions s'étaient accomplies avec une promptitude étonnante, et des vengeance prophétiques s'étaient horriblement réalisées. Il valait mieux ne pas profaner les temples des dieux sombres du passé, toujours vivants dans le pays.

Mais la terrible tentation de ces choses oubliées et interdites faisait bouillonner le sang de Cartaret. Aussi, quand il entendit parler de la légende de Nephren-Ka, entreprit-il aussitôt des recherches.

D'après certaines autorités en la matière, Nephren-Ka n'était qu'un

mythe. On racontait qu'il avait été le pharaon d'une dynastie inconnue, un prêtre ayant usurpé le trône. Les récits les plus fréquents faisaient remonter son règne à une époque biblique. On disait qu'il avait été le dernier et le plus grand prêtre-sorcier d'Égypte, et qu'il transforma la religion officielle en une chose sombre et terrible.

Ce culte, dirigé par les archi-hiérophantes de Bubastis, Anubis et Sebek imaginait ces dieux comme les représentants des Êtres Cachés, de monstrueux hommes-bêtes qui parcouraient pesamment la terre à ses premiers jours. Ils adoraient l'Ancien, qui est connu dans les mythes sous le nom de Nyarlathotep, le Messager. Cette atroce divinité était réputée accorder des pouvoirs magiques en échange de sacrifices humains. Et tout le temps où ces prêtres maléfiques régnèrent sur l'Égypte, ils firent de la religion un véritable bain de sang. Par les sacrifices humains et la nécrophilie, ils cherchèrent à s'attirer les faveurs de leurs démons.

L'histoire raconte que Nephren-Ka, une fois monté sur le trône, interdit toute religion, à l'exception de celle de Nyarlathotep. Il désirait le pouvoir de prophétie, et fit construire des temples au Singe Aveugle de la Vérité. Ses atroces sacrifices finirent par provoquer une révolte, et l'infâme pharaon fut finalement chassé. Selon ce récit, son successeur fit immédiatement détruire tous les vestiges du règne précédent, abattre tous les temples et les idoles de Nyarlathotep, et chasser tous ces prêtres dévoyés qui avaient prostitué leur foi au profit de Bubastis, Anubis et Sebek. "Le Livre des Morts" fut expurgé de toutes ses références au pharaon Nephren-Ka et à ses cultes maudits.

C'est ainsi, prétend la légende, que l'on perdit la trace de cette foi éphémère. Quant à Nephren-Ka, une étrange histoire court à propos de sa fin.

On dit que le pharaon déchu fuit vers un lieu proche de ce qui est aujourd'hui la ville du Caire. Son intention était de s'embarquer avec ses derniers fidèles pour une "île vers l'ouest". Les historiens pensent que cette île était l'Angleterre, où certains prêtres de Bubastis s'installèrent effectivement.

Mais le pharaon fut intercepté et encerclé, et sa fuite rendue impossible. C'est alors qu'il fit construire secrètement une crypte, où lui et ses fidèles se firent enterrer vivants. Il emporta dans cette tombe tous ses trésors et secrets magiques, et ne laissa rien dont ses ennemis auraient pu profiter. La crypte fut construite d'une façon si ingénieuse par ses ultimes partisans que jamais leurs adversaires ne purent localiser l'ultime demeure du Pharaon Noir.

Ainsi va la légende. Selon la rumeur, la fable fut transmise par les quelques prêtres restés à la surface pour sceller la crypte secrète. On pense qu'eux et leurs descendants ont perpétué l'histoire et leur foi maléfique.

À la suite de cette histoire inhabituelle, Cartaret se plongea dans les livres des anciens temps. Au cours d'un voyage à Londres, il eut la chance de pouvoir compulsier l'antique et maudit "Nécronomicon" d'Abdul Alhazred. Il y trouva d'autres précisions. Un de ses amis influents du Home Office, ayant eu connaissance de son intérêt en la matière, parvint à lui procurer un extrait de l'odieux et blasphématoire "De Vermis Mysteriis" de Prinn, ouvrage que les initiés connaissent mieux sous le nom de "Mystères du Ver". Dans le chapitre très controversé nommé "Rituels Sarrasins", Cartaret trouva des informations encore plus concrètes sur l'histoire de Nephren-Ka.

Prinn, qui fréquenta les prophètes et devins de l'Égypte médiévale, évoquait largement les contes que chuchotaient les adeptes et les nécromanciens d'Alexandrie. Ils connaissaient la légende de Nephren-Ka, et faisaient référence à lui comme le Pharaon Noir.

Le récit que faisait Prinn de la mort du pharaon était beaucoup plus précis. Il prétendait que la tombe secrète se trouvait sous la ville du Caire elle-même, et affirmait qu'elle avait été ouverte et explorée. Il parlait à demi mots de la survivance du culte, comme le racontaient les histoires populaires. Il évoquait un groupe de descendants renégats, dont les ancêtres prêtres avaient scellé la crypte. Ils étaient réputés perpétuer leur foi maudite et servir de gardiens à Nephren-Ka et à ses fidèles, afin d'éviter que des pillers ne découvrent et profanent son lieu de repos. Après un cycle de sept mille ans, le Pharaon Noir et ses partisans se relèveraient à nouveau et restaureraient la gloire ténébreuse de leur foi antique.

S'il fallait en croire Prinn, la crypte elle-même était un endroit très inhabituel. Les serviteurs et esclaves de Nephren-Ka lui avaient bâti une immense sépulture, et les tunnels étaient remplis des formidables trésors de son règne. Toutes les images sacrées s'y trouvaient, ainsi que les précieux volumes ésotériques.

Étrangement, le récit insistait sur la volonté de Nephren-Ka à trouver la Vérité et le Pouvoir de Prophétie. On disait qu'avant de mourir dans les ténèbres, il invoqua la représentation terrestre de Nyarlathotep dans un ultime et gigantesque sacrifice, et que le dieu accéda à ses désirs. Nephren-Ka se serait dressé devant le Singe Aveugle de la Vérité et aurait reçu le don de divination sur les cadavres ensanglantés de cent victimes consentantes. Puis, d'une façon abominable, Prinn raconte que le pharaon emmuré erra parmi ses compagnons morts et inscrivit sur les murs de sa tombe les secrets du futur. Au moyen d'icônes et d'idéogrammes, il écrivit l'histoire des jours à venir, se délectant jusqu'à son dernier instant de son savoir omniscient. Il grava le destin des futurs rois, peignit les triomphes et le déclin d'empires à naître. Puis, lorsque les ténèbres de la mort obscurcirent sa vue, et que la paralysie lui fit lâcher son pinceau, il s'allongea sereinement dans son sarcophage et mourut.

Ainsi parlait Ludvig Prinn, lui qui avait connu les anciens prophètes. Nephren-Ka reposait dans ses galeries, protégé par le culte qui lui avait survécu sur la Terre, et plus encore par les enchantements de sa tombe souterraine. Ses désirs s'étaient finalement réalisés ; il avait connu la Vérité, et écrit les lignes du futur sur les murs plongés dans la nuit de son propre tombeau.

Cartaret avait lu tout ceci avec des sentiments partagés. Dieu qu'il aimerait trouver cette tombe, si jamais elle existait ! Quelle sensation – il révolutionnerait l'ethnologie et l'anthropologie !

Bien sûr, la légende avait ses aspects absurdes. Malgré toutes ses recherches, Cartaret n'était pas superstitieux. Il ne croyait pas à ces fadaises sur Nyarlathotep, sur le Singe Aveugle de la Vérité ou sur le culte survivant. Cette partie sur le don de prophétie était pure affabulation.

De telles choses étaient courantes. De nombreux savants avaient tenté de prouver que les pyramides, par leur construction géométrique, étaient des prophéties antiques et architecturales des temps à venir. Par des démonstrations élaborées et convaincantes, ils tentaient de prouver que, considérées symboliquement, ces grandes tombes détenaient la clef de l'Histoire, qu'elles prédisaient allégoriquement le Moyen-Âge, la Renaissance, la Grande Guerre.

Pour Cartaret, ceci n'était que balivernes. Et cette idée particulièrement absurde qu'un fanatique avait reçu le don de prophétie, et avait gravé l'histoire du monde futur sur les murs de sa propre tombe avant de mourir, voilà qui était impossible à avaler.

Néanmoins, en dépit de son attitude sceptique, Cartaret désirait trouver la tombe, si elle existait bien. Il était revenu en Égypte avec cette intention, et s'était immédiatement mis au travail. Il n'avait encore que quelques indices et suppositions. Si tout ce qu'il avait mis sur pied pour ses recherches ne s'effondrait pas, il lui suffirait de quelques jours pour localiser l'entrée du lieu lui-même. Il avait ensuite l'intention de réclamer l'aide du gouvernement et de rendre sa découverte publique.

Il raconta tout cela à l'Arabe désormais silencieux qui avait surgi de la nuit avec une étrange proposition et une preuve incroyable : le sceau de Nephren-Ka, le Pharaon Noir.

III

Quand Cartaret se tut enfin, il jeta un coup interrogatif vers l'étranger basané.

— Et maintenant ? demanda-t-il.

— Suis-moi, répondit l'autre avec courtoisie. Je vais te mener à l'endroit que tu recherches.

— Maintenant ? s'exclama Cartaret.

L'Arabe acquiesça.

— Mais, c'est si soudain ! Je veux dire, tout cela est comme un rêve. Toi, un inconnu, tu surgis de la nuit comme cela, tu me montres le Sceau et m'offres gracieusement d'exaucer mes désirs. Pourquoi ? Cela n'a pas de sens.

— Ceci a un sens.

L'étranger désignait le sceau noir.

— Oui, admit Cartaret. Mais, comment te faire confiance ? Pourquoi y aller maintenant ? Ne serait-il pas plus sage d'attendre une autorisation officielle ? Ne faudra-t-il pas creuser ? N'aurons-nous pas besoin d'outils ?

— Non.

L'autre ouvrit ses paumes vers le ciel.

— Il suffit de venir.

— Une seconde.

Le ton acerbe de la voix de Cartaret révéla sa méfiance.

— Comment être sûr qu'il ne s'agit pas d'un piège. Pourquoi venir à moi de cette façon ? Qui diable es-tu ?

— Patience, dit l'homme en souriant. Je t'expliquerai tout. J'ai écouté ta version des "légendes" avec grand intérêt. Tes connaissances sont exactes, mais l'interprétation que tu en fais est erronée. Cette "légende" dont tu parles est véridique, dans son intégralité. Nephren-Ka a effectivement écrit l'histoire du futur sur les murs de sa tombe avant de mourir. Il avait bien le pouvoir de divination, et les prêtres qui l'ont mis en terre ont formé un culte qui a survécu.

— Vraiment ?

Cartaret était impressionné, en dépit de lui-même.

— Je suis l'un de ces prêtres.

Ces mots transpercèrent le cerveau de l'homme blanc comme des poignards.

— Ne sois pas si choqué. C'est la vérité. Je suis un descendant des premiers prêtres de Nephren-Ka, un de ces initiés qui ont conservé la légende vivante. Je vénère le Pouvoir que le Pharaon Noir a reçu, et j'adore le dieu Nyarlathotep qui le lui a accordé. Pour nous croyants, la vérité la plus sacrée réside dans les hiéroglyphes que le Pharaon élu des dieux a inscrits avant de mourir. À travers le temps, les prêtres gardiens ont regardé l'histoire se dérouler, et toujours elle correspondait aux idéogrammes tracés sur les parois des tunnels. Nous croyons.

» C'est à cause de cette croyance que je suis venu te chercher. Car dans

la crypte secrète du Pharaon Noir, il est écrit sur les murs du futur que tu dois te rendre là-bas.

Il y eut un silence abasourdi.

— Essayes-tu de me dire, haleta Cartaret, que les dessins me montrent découvrant cet endroit ?

— Exactement, acquiesça lentement l'homme au teint bistre. Voilà pourquoi je me présente à toi de mon gré. Tu dois venir avec moi et accomplir la prophétie ce soir, comme cela est écrit.

— Supposons que je ne vienne pas ? rétorqua vivement le capitaine. Que devient ta prophétie ?

L'Arabe sourit.

— Tu viendras, dit-il. Tu le sais.

Cartaret comprit qu'il avait raison. Rien n'aurait pu le détourner de cette fantastique découverte. Il lui vint une idée.

— Si ce mur contient vraiment les détails du futur, commença-t-il, tu peux peut-être m'en dire un peu plus sur ce qui m'attend. Cette découverte me rendra-t-elle célèbre ? Retournerai-je un jour à cet endroit ? Est-il écrit que j'éclaircirai le mystère de Nephren-Ka ?

L'homme basané eut un regard sombre.

— Je n'en sais rien, admit-il. Il y a quelque chose dont je ne t'ai parlé à propos des Murs de la Vérité. Mon ancêtre, celui même qui descendit le premier dans la crypte scellée et qui le premier put contempler l'œuvre de prophétie, fit une chose nécessaire. Jugeant qu'un tel savoir n'était pas pour les simples mortels, il couvrit pieusement les murs de tentures. Ainsi, personne ne peut voir loin dans l'avenir. Au fur et à mesure du temps, les tentures sont retirées et toujours les événements historiques correspondent aux hiéroglyphes. À travers tous ces siècles, un prêtre s'est toujours vu confier la tâche de descendre chaque jour dans la tombe et de retirer une tapisserie pour dévoiler les événements du lendemain. C'est aussi la mission de ma vie.

» Mes frères consacrent leur temps à pratiquer les rites nécessaires en des lieux secrets. Moi seul descends dans les galeries secrètes pour retirer une tenture des Murs de la Vérité. Lorsque je mourrai, un autre prendra ma place.

» Comprends bien, chaque événement n'est pas décrit précisément. Principalement ceux qui affectent l'histoire et la destinée de l'Égypte. Aujourd'hui, mon ami, il m'a été révélé que tu devais descendre dans le lieu de tes désirs. Ce que l'avenir te réserve, je ne pourrai le dire, jusqu'à ce que la prochaine tapisserie soit levée.

Cartaret soupira.

— Je suppose qu'il ne me reste plus qu'à te suivre, alors.

Il dissimulait mal son empressement. L'homme au teint bistre le remarqua aussitôt, et eut un sourire cynique, alors qu'il se dirigeait à grands pas vers la porte.

— Suis-moi, ordonna-t-il.

Cette traversée des rues du Caire illuminées par le clair de lune fut pour le capitaine Cartaret comme un rêve chaotique. Son guide le conduisit dans des labyrinthes d'ombres indistinctes ; ils traversèrent le tortueux quartier arabe et un dédale d'allées et de passages inconnus. Cartaret marchait mécaniquement sur les talons de l'étranger, les pensées toutes tournées vers le triomphe qui l'attendait.

Il remarqua à peine la cour répugnante qu'ils empruntèrent. Lorsque son

compagnon se rapprocha d'un ancien puits et révéla par un mécanisme caché un passage souterrain, il le suivit sans manifester la moindre surprise.

L'Arabe avait maintenant allumé une lampe. Sa faible lumière rebondissait presque contre les ténèbres du tunnel noir comme de l'encre.

Ensemble, ils descendirent un millier de marches, dans l'obscurité éternelle, immortelle et maussade. Comme un aveugle, Cartaret descendait en trébuchant... vers les profondeurs de trois mille années écoulées.

IV

Ils étaient entrés dans le temple ; le temple-tombeau souterrain de Nephren-Ka. Le prêtre passa par des portes d'argent, son compagnon ébahi juste derrière lui. Cartaret se tenait dans une vaste pièce, dont les murs creusés de niches contenaient des rangées de sarcophages.

— Ici reposent les momies des prêtres et de leurs serviteurs, expliqua son guide.

Les sarcophages des fidèles de Nephren-Ka étaient étranges et très différents de ceux mentionnés par les égyptologues. Les couvercles sculptés ne présentaient pas les images conventionnelles et traditionnelles, mais les visages bizarres et grimaçants de démons et de créatures mythologiques. Les yeux de diamant de gargouilles noires nées des cauchemars du sculpteur lui lançaient des regards moqueurs. De chaque côté de la pièce, de tels yeux brillaient dans les ombres : fixes, éternels, omniscients dans ce monde des morts.

Cartaret s'agita, mal à l'aise. Des yeux d'émeraude, de rubis, des orbes jaunes exprimant la mort, la malveillance, la moquerie. Partout, ils le dévisageaient. Il fut soulagé quand son guide poursuivit enfin son chemin, et bientôt la lumière incongrue de la lampe éclaira la porte suivante. Un instant plus tard, son soulagement s'évanouit à la vue d'une nouvelle horreur l'observant depuis la porte intérieure.

Deux gigantesques silhouettes se dressaient là, gardant chaque côté de l'ouverture : deux monstrueuses formes troglodytes. Il s'agissait de grands gorilles, des singes énormes, dont les contours simiesques étaient gravés dans la pierre noire. Ils faisaient face au passage, ramassés sur leurs puissantes cuisses, leurs bras velus et démesurés levés en un geste menaçant. Leurs visages luisants semblaient emplis d'une vie brutale. Ils souriaient dans un rictus idiot qui révélait leurs crocs. Et ils étaient aveugles. Dépourvus d'yeux, et aveugles.

Il y avait une horrible suggestion dans ces silhouettes que Cartaret connaissait trop bien. Ces singes aveugles étaient l'incarnation du Destin. Un Destin stupide, dont les tâtonnements indifférents écrasaient les rêves des hommes, et dont les coups aléatoires portés par des pattes malhabiles modifiaient à jamais la vie des mortels. Ainsi contrôlaient-ils la réalité.

C'étaient les Singes Aveugles de la Vérité, selon les vieilles légendes ; les symboles des anciens dieux adorés par Nephren-Ka.

Cartaret repensa aux mythes en tremblant. Si les récits étaient véridiques, Nephren-Ka avait offert son ultime sacrifice à la gloire de Nyarlathotep aux pieds de ces idoles démoniaques, avant d'enfouir les morts dans les sarcophages des niches. Puis il avait rejoint sa propre sépulture.

Le guide passa sans le moindre émoi entre les statues. Chassant ses craintes, Cartaret commença à le suivre. Un instant, ses pieds refusèrent de passer le seuil si bien gardé. Il leva les yeux vers les têtes immondes et aveugles qui le contemplaient depuis une hauteur vertigineuse, avec le

sentiment qu'il pénétrait dans un royaume de cauchemar. Mais les bras massifs l'engageaient à avancer. Les visages dépourvus d'yeux étaient déformés par un sourire d'invitation moqueuse.

Les légendes disaient vrai. La tombe existait. Ne valait-il pas mieux faire demi-tour maintenant, chercher de l'aide et revenir ensuite en ce lieu ? D'ailleurs, quelle terreur insoupçonnable se dissimulait peut-être plus loin ? Quelle horreur née dans les ombres noires du sépulcre secret de Nephren-Ka ? Sa raison lui hurlait de rappeler l'étrange prêtre et de remonter vers la sécurité.

Mais la voix de la raison n'était qu'un murmure étouffé et terrifié, ici dans les galeries maussades du passé. C'était un royaume d'antiques ténèbres, où régnait un mal ancien. Ici, l'incroyable était vrai, et la peur elle-même exerçait une puissante fascination.

Cartaret savait qu'il devait continuer ; la curiosité, la cupidité, la soif de connaissances cachées, tout cela concourrait à le faire avancer. Et les Singes Aveugles souriaient leur défi, ou leur ordre.

Le prêtre entra dans la troisième chambre, et Cartaret le suivit. Passant le seuil, il plongea dans des abysses d'irréalité.

La pièce était éclairée par des feux allumés en un millier d'endroits. Leur lumière donnait à l'immense galerie une couleur diabolique. Cartaret, dont la tête tournait sous l'effet de la chaleur et des miasmes méphitiques, put ainsi voir cette incroyable caverne dans toute son étendue.

Elle semblait infinie. Un vaste couloir plongeait vers les entrailles de la terre. Il était complètement nu à l'exception des brasiers rouges le long de ses murs. Leurs reflets de feu lançaient des ombres grotesques qui brillaient d'une vie surnaturelle. Cartaret eut l'impression de contempler l'entrée de Karneter, le monde souterrain mythique des légendes égyptiennes.

— Nous y sommes, dit doucement le guide.

Le son inattendu de cette voix humaine était effrayant. Pour quelque raison, le capitaine en fut davantage épouvanté qu'il ne voulut bien l'admettre. Il avait vaguement fini par attribuer ces scènes à quelque rêve fantastique. Mais les paroles très clairement prononcées confirmaient l'étrange réalité.

Oui, ils étaient arrivés au lieu de la légende, celle dont parlait Alhazred, Prinn et tous les initiés de ces connaissances occultes. L'histoire de Nephren-Ka était vraie ; que fallait-il donc penser des autres affirmations de l'étrange prêtre ? De ses propos sur les Murs de la Vérité, sur lesquels le Pharaon Noir aurait décrit le futur, prévoyant même l'arrivée du capitaine en cet endroit ?

Comme pour répondre à ces chuchotements intérieurs, le guide sourit.

— Allez, capitaine Cartaret. Ne souhaites-tu pas examiner les murs de plus près ?

Le capitaine ne le souhaitait pas. Il s'y refusait désespérément. Car leur existence apporterait la confirmation de cette horreur qui leur avait donné naissance ; que la légende maléfique était vraie ; que Nephren-Ka, le Pharaon Noir de l'Égypte avait bien offert des sacrifices aux redoutables dieux ténébreux et que ceux-ci avaient exaucé son vœu. Le capitaine Cartaret ne désirait pas croire en des abominations aussi blasphématoires que Nyarlathotep.

Il chercha à gagner du temps.

— Où est la tombe de Nephren-Ka lui-même ? demanda-t-il. Où sont les trésors et les grimoires ?

Le guide tendit un index maigre.

— Au fond de cette salle, répondit-il.

Scrutant attentivement l'extrémité du couloir, Cartaret crut en effet voir au loin un amas d'objets indistincts.

— Allons-y, dit-il.

Le guide haussa les épaules. Il pivota et ses pieds soulevèrent une poussière de velours.

Tel un drogué, Cartaret le suivit.

Les murs, pensait-il. Je ne dois pas regarder les murs. Les Murs de la Vérité. Le Pharaon Noir a vendu son âme à Nyarlathotep et reçu le don de prophétie. Avant sa mort, il a écrit l'avenir de l'Égypte sur les murs. Je ne dois pas regarder, de crainte de croire. Je ne dois pas savoir.

Des lumières rouges scintillaient de chaque côté. Un pas, une lumière, un pas, une lumière. Clarté, ténèbres, clarté, ténèbres.

Les lumières lui faisaient signe, l'attiraient, l'entraînaient.

— Regarde-nous, ordonnaient-elles. Oseras-tu nous regarder ?

Cartaret suivait son guide silencieux.

— Regarde ! flamboyaient les lumières.

Les yeux du capitaine devinrent vitreux. Sa tête le lançait. Les lumières agissaient sur lui comme un véritable aimant. Leurs tentations l'hypnotisaient.

— Regarde.

Ceci ne finirait-il donc jamais ? Il restait des centaines de mètres à parcourir.

— Regarde !

Les lumières bondissantes le provoquaient.

Des yeux rouges de serpent dans les ténèbres souterraines ; les yeux de la tentation, pourvoyeurs d'un savoir maléfique.

— Regarde ! Repais-toi de la Connaissance ! lui chuchotaient encore les lumières.

Elles s'inscrivaient en lettres de flammes dans le cerveau de Cartaret. Pourquoi ne pas regarder ; c'était si facile ? Que pouvait-il bien craindre ? La question revenait sans cesse dans son esprit hébété. Chaque flamboiement affaiblissait sa résolution.

Finalement, Cartaret regarda.

V

Des minutes démentielles passèrent avant qu'il ne put parler. Puis il murmura, d'une voix que lui seul pouvait entendre.

— Vrai, tout était vrai.

Il fixait l'immense mur sur sa gauche, baigné d'une lueur rouge. C'était comme une interminable tapisserie de Bayeux gravée dans la pierre. Les dessins étaient grossiers, en noir et blanc, mais ils étaient effrayants. Il ne s'agissait pas d'un style classique. Cela n'avait rien des hiéroglyphes fantastiques et symboliques ordinaires. C'était cela qui était si terrible : Nephren-Ka était un réaliste. Ses hommes ressemblaient à des hommes, ses bâtiments étaient des bâtiments. Tout ici était une simple représentation de la réalité, et c'était une vision horrible.

Car à l'endroit où Cartaret trouva le courage de fixer son regard, il pouvait voir une fresque opposant des Croisés et des Sarrasins.

Des Croisés du treizième siècle... alors que Nephren-Ka était retourné à la poussière depuis deux mille ans.

Les représentations étaient petites, et pourtant vivantes et précises. Elles semblaient couler sans effort le long du mur, une scène se fondant dans la suivante, comme si elles avaient été peintes dans une même continuité. Le peintre donnait l'impression de ne pas s'être arrêté une seule fois durant son travail. Il semblait avoir couvert ce mur gigantesque dans un seul et infatigable effort surnaturel.

C'était bien cela : un effort surnaturel !

Cartaret ne pouvait en douter. Même l'homme le plus rationnel du monde n'aurait pu croire que ces dessins avaient été réalisés par un groupe d'artistes. C'était là l'œuvre d'un seul homme, réalisée avec une rigoureuse et abominable exactitude. Cette représentation précise des moments les plus importants de l'Égypte n'aurait pu être couchée avec une telle justesse que par un historien confirmé ou un prophète. Nephren-Ka avait reçu le don de prophétie. Par conséquent...

Alors qu'il réfléchissait à tout ceci dans une terreur croissante, Cartaret et son guide continuaient leur chemin. Maintenant qu'il l'avait regardé, le mur, tel une Méduse, exerçait sur lui une véritable fascination, et ses yeux y restaient rivés. Ce soir, il marchait avec l'Histoire. Avec l'Histoire et avec un cauchemar rouge. Des silhouettes flamboyantes l'observaient de tous côtés.

Il observa la naissance de l'empire des Mamelouks, vit les despotes et les tyrans de l'Orient. Certains épisodes qu'il voyait ne lui étaient pas familiers, car l'Histoire a ses pages oubliées. De plus, les scènes changeaient et évoluaient presque à chaque pas, et cela était assez troublant. Au milieu d'un motif représentant une cour d'Alexandrie, un dessin montrait des catacombes situées de toute évidence sous la ville. Il y avait ici quelques hommes portant des robes curieusement similaires à celle du guide de Cartaret. Ils discutaient avec un homme grand, à la barbe blanche, dont les traits grossièrement tracés semblaient exsuder une aura

inquiétante de pouvoir maléfique et funeste.

— Ludvig Prinn, dit le guide d'une voix douce, en suivant le regard de Cartaret. Il s'est joint à nos prêtres, vois-tu.

Pour quelque raison, la représentation de ce prophète quasi légendaire remua Cartaret plus profondément en soi que n'importe quelle terreur vue jusqu'alors. Découvrir cet infâme sorcier inséré dans le déroulement de l'Histoire laissait imaginer des choses horribles. C'était comme si Cartaret avait lu une biographie de Satan dans le Who's Who.

Néanmoins, dans une espèce de désir maladif, ses yeux continuaient de fouiller les murs alors qu'ils poursuivaient leur marche vers l'extrémité encore indistincte de cette immense salle baignée de lumière rouge dans laquelle Nephren-Ka était enterré. Le guide, ou le prêtre, car Cartaret n'avait maintenant plus le moindre doute, ouvrait tranquillement la voie, tout en lançant des coups d'œil furtifs vers l'homme blanc.

Le capitaine Cartaret avançait au milieu d'un rêve. Seuls les murs étaient réels, maintenant ; les Murs de la Vérité. Il vit les Ottomans arriver et prospérer, observa des batailles inconnues et des rois tombés dans l'oubli. Souvent, parmi ces tableaux, il distinguait une scène illustrant le culte secret des prêtres de Nephren-Ka. On les voyait dans un décor inquiétant de tombes et de catacombes, se livrer à des occupations répugnantes et des plaisirs ignobles. Le film du temps continuait de se dérouler ; Cartaret et son guide poursuivaient leur marche. Les murs, eux, racontaient toujours leur histoire.

Une petite partie du mur montrait les prêtres conduisant un homme en costume élisabéthain à travers ce qui semblait être une pyramide. C'était étrange de voir ce noble personnage dans ses plus beaux atours au milieu des ruines de l'ancienne Égypte, et il était encore plus effrayant d'assister, comme un témoin invisible, au meurtre du gentleman anglais penché sur un sarcophage, poignardé par un prêtre dissimulé.

Ce qui impressionnait maintenant Cartaret était la multitude de détails de chaque fragment. Les traits des hommes étaient d'une exactitude toute photographique. Le dessin, bien que grossier, était réaliste et comme vivant. Même les meubles et l'arrière-plan de chaque scène étaient crédibles. Tout cela avait un indubitable air d'authenticité, et on ne pouvait douter de la véracité ainsi sous-entendue. Mais, et c'était encore pire, on ne pouvait non plus douter que cela ne pouvait être le fait d'un artiste normal, même particulièrement érudit, à moins qu'il n'ait tout vu personnellement.

Nephren-Ka avait tout vu dans sa vision prophétique, après le sacrifice accordé à Nyarlathotep.

Cartaret observait les vérités inspirées par un démon...

Ils continuaient vers le temple flamboyant d'adoration et de mort au fond de la salle. L'Histoire avançait avec eux. Il contemplait maintenant une période presque contemporaine de l'histoire égyptienne. La silhouette de Napoléon apparut.

La bataille d'Aboukir... Le massacre des pyramides... La défaite des cavaliers Mameluks... L'entrée au Caire...

À nouveau, des catacombes et des prêtres. Et trois personnages, des hommes blancs portant l'uniforme français de l'époque. Les prêtres conduisaient dans une pièce rouge. Les Français étaient pris par surprise, submergés, massacrés.

Cela semblait vaguement familier. Cartaret rassembla ses connaissances

de l'époque napoléonienne ; des savants et des scientifiques avaient été nommés pour fouiller les tombes et les pyramides du pays. La pierre de Rosette avait été découverte, parmi d'autres choses. Très probablement, les trois hommes avaient découvert quelque chose que les prêtres de Nephren-Ka désiraient garder secret. Ce qui expliquait la scène du meurtre dessinée sur le mur. Ceci était familier, mais il y avait une autre familiarité que Cartaret n'arrivait pas à situer.

Les années défilaient alors qu'ils marchaient. Les Turcs, les Anglais, Gordon, le pillage des pyramides, la Grande Guerre. Et régulièrement, une image des prêtres de Nephren-Ka et un étrange homme blanc dans quelque caveau ou catacombe. Et toujours l'homme blanc mourait. Tout cela était familier.

Cartaret leva les yeux, et vit qu'ils étaient maintenant très proches de l'extrémité obscure de cet immense couloir de feu. Pas plus d'une centaine de pas, en fait. Le prêtre, le visage caché dans son burnous, lui fit signe de continuer.

Cartaret observa le mur. Il ne restait pratiquement plus d'images. Une grande tenture de velours cramoisi était suspendue devant eux à une barre fixée au plafond ; elle disparaissait dans le noir et ressortait des ombres sur le mur d'en face, recouvrant dans sa totalité ce dernier.

— Le futur, expliqua son guide.

Le capitaine se souvint que le prêtre lui avait dit qu'il devait chaque jour tirer un peu le rideau pour révéler l'avenir un jour en avance. Il se rappela quelque chose d'autre et regarda vivement la dernière partie visible du Mur de la Vérité. Ce qu'il vit lui coupa le souffle.

C'était vrai ! Comme s'il regardait dans un miroir minuscule, il se retrouva à contempler son propre visage !

Lui et le prêtre de Nephren-Ka étaient représentés ensemble dans cette pièce flamboyante, et chaque détail, chaque trait, chaque posture correspondait à la réalité de cet instant.

La pièce flamboyante... cette familiarité. L'homme de l'époque élisabéthaine et les prêtres se trouvaient dans une catacombe au moment du meurtre. Les savants français avaient également été tués par les prêtres dans une pièce rouge. D'autres égyptologues plus récents avaient paru dans une pièce rouge avec les prêtres avant d'être tués. La chambre rouge ! Il ne s'agissait pas de familiarité mais de similitude ! Ils s'étaient tous trouvés dans cette pièce. Et lui se trouvait maintenant ici, avec un prêtre de Nephren-Ka. Les autres étaient morts parce qu'ils en savaient trop. À quel sujet... Nephren-Ka ?

Un terrible soupçon commençait à prendre la forme d'une hideuse réalité. Les prêtres de Nephren-Ka protégeaient leur secret. Cette tombe où reposaient leurs maîtres défunts était également leur sanctuaire, leur temple. Lorsque des intrus commençaient à avoir un aperçu de la réalité, ils l'attiraient ici et le tuaient de crainte que d'autres n'en apprennent également trop.

N'était-il pas venu de la même façon ?

Le prêtre resta silencieux tout le temps qu'il observa le Mur de la Vérité.

— Minuit, dit-il doucement. Je dois retirer le rideau et révéler une nouvelle journée avant que nous ne continuions. Tu as exprimé le vœu, capitaine Cartaret, de voir ce que le futur te réserve. Ce vœu sera maintenant exaucé.

D'un geste large, il repoussa le rideau le long du mur. Puis il se déplaça

d'un mouvement vif.

Une main jaillit du burnous. Une dague brillante jeta un éclair, réfléchissant la lueur rouge des flammes, avant de s'enfoncer dans le dos de Cartaret. Un sang encore plus rouge se mit à couler.

L'homme blanc s'écroula dans un unique gémissement. Ses yeux exprimaient une horreur totale, dont l'approche de la mort n'était pas la seule cause. Car alors qu'il tombait, le capitaine Cartaret put lire son futur sur le Mur de la Vérité, et sa vision confirma une folie qui ne pouvait pas être.

Car alors que le capitaine Cartaret agonisait, il put apercevoir l'image des prochaines heures de sa vie, et se vit poignardé par le prêtre de Nephren-Ka.

Le prêtre se glissa hors de la tombe silencieuse, alors que la dernière étincelle de vie dans les yeux de Cartaret lui montrait le dessin d'un corps blanc immobile, son corps, agonisant devant le Mur de la Vérité.

L'ÉTOILE DE SECHMET

Cette histoire en reflète beaucoup d'autres, à l'instar d'un joyau aux multiples facettes. Elle ne peut que rappeler "De l'Au-Delà" de Lovecraft, à qui elle fait directement référence, mais aussi, indirectement, aux "Chiens de Tindalos" de Frank Belknap Long, où l'on retrouve des créatures abominables pénétrant notre monde grâce aux prismes interdimensionnels, pour y traquer leurs proies. À noter également des thèmes similaires dans deux histoires revues par Lovecraft, la première de Henry S. Whitehead "Le Piège", et l'autre de Diane Remel "L'Arbre sur la Colline". Le sujet tourne autour de la relation entre les mots oculiste et occultiste, cas classique de glissement du langage, prôné par les adeptes du Déconstructionisme.

Il ne m'appartient pas de raconter cette histoire.

David aurait pu le faire, mais il est mort. Enfin l'est-il vraiment ? C'est la pensée qui me hante, l'idée affreuse que peut-être, d'une certaine manière, David Niles est toujours en vie, mais une forme de vie inconcevable, contre nature. C'est pourquoi il faut que je parle. Oh, me décharger du poids écrasant qui peu à peu annihile mon esprit.

David Niles aurait su montrer les choses... il était photographe, propre à fournir les détails techniques, peut-être aussi à donner une description cohérente de faits que pour ma part je ne peux que deviner.

Depuis plusieurs années, Niles et moi partagions un atelier. Nous étions véritablement partenaires, liés par l'amitié et associés dans le travail. C'était déjà étonnant en soi, car tout nous séparait : personnalité, intérêts, goûts. Nous étions totalement dissemblables.

Je suis grand, maigre, brun, Niles était petit, blond, grassouillet. Nonchalant de nature, lunatique, je penche pour l'introspection alors que Niles, d'un tempérament explosif, débordait toujours d'ardeur et d'enthousiasme.

Ces dernières années, je me suis penché plus attentivement sur la métaphysique et les manifestations occultes. Niles, en vrai scientifique, était matérialiste et sceptique. Pourtant nous nous complétions bien : moi le rêveur, lui l'homme d'action.

Comme je l'ai déjà suggéré, nous étions associés, et notre champ d'action mutuel était la photographie.

David Niles était l'une des plus grandes sommités dans le domaine du portrait photographique moderne. Bien avant notre association, ses œuvres figuraient dans les grands salons et expositions internationaux, et sa réputation lui avait assuré auprès d'une clientèle de particuliers de nombreuses commandes de portraits dont il tirait de considérables revenus.

À l'époque de notre rencontre, il était déjà lassé du côté commercial de

ce qu'il considérait comme un art. Un art photographique qui s'épanouissait au travers d'une étude solitaire approfondie, mais souffrait des exigences triviales de la clientèle. Il décida donc de mettre un temps en sommeil cette activité, pour se consacrer à ses expériences.

C'est à cette occasion qu'il m'associa à son travail. Il était devenu depuis peu un fervent adepte de l'école Mortensen. Mortensen est bien sûr le maître incontesté en matière de photographie fantastique ; ses études photographiques de monstres et de phénomènes sont d'un grand renom. D'après Niles, ce n'est que dans le domaine du fantastique que la photographie peut prétendre être de l'Art au sens noble. L'idée de donner corps à l'abstrait le fascinait. Imaginer la possibilité de fixer sur la pellicule les mondes du rêve, ou de mêler chimère et réalité l'excitait au plus au point. C'est là que je pouvais lui être utile.

En effet, Niles connaissait bien mon penchant pour l'occulte ; il était au courant de mes recherches sur la mythologie. Je devais donc lui servir de conseiller technique dans ce domaine, et ce partage des tâches nous convenait à tous les deux.

Tout d'abord, Niles se cantonna à des études de physionomie : méticuleux comme toujours, il acquit la maîtrise du maquillage photographique et choisit des modèles dont les traits se prêtaient bien à l'application de maquillage de type gargouille. Pour ma part, je travaillais sur des ouvrages de référence, tirant des illustrations de vieux livres de légendes, et imaginant des masques appropriés.

Niles fit une étude de Pan, d'un satyre et d'une méduse, puis son intérêt se porta sur les démons, et nous travaillâmes quelque temps sur sa série "La Chambre aux Démons", qui représentait Asmodée, Azazel, Sammal et Belzébut. Elle était d'une rare qualité.

Cependant, pour une raison ou pour une autre, Niles n'était jamais satisfait. La qualité des photographies était excellente, la pose saisissante, le rendu des personnages impressionnant, mais Niles avait toujours le sentiment de faillir à sa tâche.

Il se mettait en rage :

— Les formes humaines, les visages humains sont toujours platement humains, quelle que soit la couche de maquillage grasseyé dont on les affuble. Ce que je veux, c'est rendre l'âme du Fantastique, pas en singer les apparences.

Il arpentait fiévreusement l'atelier en gesticulant, manifestant une agitation dont il était devenu coutumier.

— Pour aboutir à quoi ? criait-il. À des masques imbéciles pour films d'horreur ! Des Karloff de pacotille à l'usage des enfants ! Non, il nous faut trouver autre chose.

Il passa donc au modelage d'argile. Je lui fus alors d'un grand secours, car j'avais quelques notions de sculpture. Nous passâmes des heures et des heures à recomposer les scènes d'un enfer imaginaire, à concevoir des êtres dont les ailes de chauve-souris se découpaient sur des cieux incandescents venus d'un autre monde, à modeler des diables grimaçants bondissant sur des crêtes vertigineuses surplombant les Domaines Infernaux.

Là encore, les résultats déçurent l'attente de Niles.

Une nuit, après avoir mis la dernière touche à une scène, il s'emporta de nouveau. D'un revers de main, il balaya la maquette, et les figures d'argile et de papier mâché allèrent s'écraser sur le sol.

— Foutaises, marmonna-t-il, mise en scène de pacotille, voyeurisme à cent sous !

En soupirant, je m'apprêtais à entendre la tirade qui ne manquerait pas de suivre.

— Je n'ai aucune envie d'être le Gustave Doré de la photographie, ni son Sime, ni même son Artzybasheff. Mon but est entièrement original, il sera le fruit d'une quête personnelle.

Je me contentai de hausser les épaules. L'expérience m'avait appris à tenir ma langue et à attendre que Niles se fatigue de parler.

— Je me suis fourvoyé, déclara-t-il. Si je prends en photo les choses elles-mêmes, je n'aurai rien de plus. Je modèle une maquette de glaise et tout ce que je peux en tirer, c'est une image plate de cette glaise, qui plus est, réduite à deux dimensions ! Je fais le portrait d'un homme grîmé et j'aboutis à la photo d'un homme grîmé, voilà tout. Aucun espoir de saisir avec mon appareil ce qui n'est pas là. La solution est de changer l'appareillage. Que ce soit l'instrument lui-même qui fasse le travail.

Son point de vue m'apparaissait clairement, et j'en concédais le bien fondé.

Dans les semaines qui suivirent, l'existence de Niles ne fut qu'une suite chaotique de folles expériences. Il commença par des collages, puis il utilisa des papiers hors norme, modifia les temps d'exposition. Il revint même pour un temps aux théories de Mortensen en utilisant la distorsion du négatif lui-même, pour aboutir à des tirages cauchemardesques aux formes distendues, écrasées, torturées.

Le front d'un homme ordinaire, soumis à ces méthodes, serait catalogué comme hydrocéphale, ses yeux apparaîtraient comme des phares exorbités aux lueurs démentes. Les distorsions aboutissaient à mettre en perspective le cauchemar, à rendre les images hallucinantes de la folie. Les épreuves étaient sombres, peuplées d'ombres fantomatiques, certaines parties privées de lumière ou refaçonées en fondus inquiétants.

Vint alors la nuit où Niles reprit sa marche fiévreuse de long en large, piétinant des monceaux d'épreuves déchirées.

— Je n'y arrive pas, murmura-t-il. Je peux toujours prendre un sujet naturel et le soumettre à toutes les distorsions imaginables, il reste que je ne peux en changer véritablement le contenu. Si je veux photographier l'irréel, je dois voir l'irréel. Par Dieu, pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Il s'arrêta devant moi, les mains agitées de tics nerveux.

— Voyez-vous, j'ai étudié la peinture autrefois. Mon professeur, le vieux Gifford, le portraitiste, avait suspendu une toile dans son atelier. C'était son chef-d'œuvre. Le tableau représentait un paysage hivernal, une ferme en hiver.

» Voici où je veux en venir : Gifford avait deux paires de lunettes, l'une sensible aux infrarouges, l'autre aux ultraviolets. Il montrait à son invité la scène hivernale, puis lui demandait de chausser la première paire et de regarder à nouveau. Ce qu'il voyait à présent, c'était la même ferme, mais en été. Avec la seconde paire on voyait la scène en automne. Il avait superposé trois couches et chaque lentille sélectionnait une des trois images.

— Quel rapport ? hasardai-je.

Sous l'emprise d'une excitation grandissante, les mots se bousculaient maintenant dans sa bouche.

— Le rapport, le voici. Vous rappelez-vous la guerre ? Les Allemands camouflaient toujours leurs batteries d'artillerie et leurs nids de mitrailleuses. Ils avaient une technique pour ça, ils utilisaient des peintures

aux couleurs de la végétation et des filets de feuillage artificiel. Alors les postes d'observation américains avaient adapté des lentilles à ultraviolet sur les jumelles pour déjouer le stratagème. La vision des feuillages naturels était totalement différente de celle des camouflages qui étaient dépourvus de pigments ultraviolets.

— Je ne vois toujours pas le rapport.

— Utilisons les lentilles à ultraviolet et infrarouge pour nos photos, et l'effet obtenu sera le même.

Niles hurlait presque.

— Mais n'est-ce pas une simple extension d'une banale utilisation des filtres ? demandai-je.

— C'est possible. Mais on peut aussi les combiner à d'autres lentilles de divers types, retallées pour obtenir une distorsion de la perspective elle-même. Jusqu'à présent, nous nous sommes contentés de distordre la forme, le contour, mais en torturant à la fois couleur et forme, il est possible que nous aboutissions à l'art photographique auquel j'aspire : atteindre au fantastique. Le point focal de nos recherches sera le fantastique, et nous nous attacherons à le reproduire sans intervenir sur l'objet lui-même. Pouvez-vous imaginer à quoi ressemblerait cette pièce si certaines couleurs étaient inversées, d'autres supprimées, les contours du mobilier modifiés, les murs eux-mêmes chavirés ?

Cela dépassait les limites de mon imagination, et pourtant je devais peu après en être le témoin direct. Car Niles se lança dans un autre cycle de recherches. Chaque jour, il apportait de nouvelles lentilles qu'il expérimentait inlassablement. Il commandait des lentilles à la géométrie très particulière, et passait des heures entières à travailler les théories et lois physiques de la propagation de la lumière. Travail dont je ne suis pas à même de comprendre le contenu technique. Les résultats furent saisissants.

Les vues surnaturelles qu'il m'avait promises prirent corps. Après un dernier jour d'effort derrière l'appareil et dans la chambre noire, nous vîmes apparaître sous nos yeux les merveilles d'un monde dont la genèse avait commencé dans notre atelier. Je m'extasiai sur certains des effets produits par Niles.

— Splendide ! s'écria-t-il triomphant. Et tout concorde avec les théories scientifiques établies. Vous me suivez ? Einstein, les notions de coexistence de mondes parallèles, le continuum espace-temps.

— La quatrième dimension ? hasardai-je en écho.

— Exactement ! Des mondes nouveaux qui nous entourent, qui nous habitent. Des mondes parallèles au nôtre que nous ne soupçonnons même pas. D'autres existences ici et maintenant, d'autres lieux, d'autres êtres peut-être, d'autres lois physiques, des formes, des couleurs nouvelles.

— Cela me semble bien plus métaphysique que scientifique, fis-je observer. Ce à quoi vous faites référence, c'est le plan Astral, la chaîne continue de l'existence.

Nous étions de nouveau face à notre perpétuelle pomme de discorde ; science ou occultisme, réalité physique ou psychique.

Je maintins ma position.

— La quatrième dimension n'est que la manière dont la science interprète les réalités métaphysiques de l'existence !

— Vos vérités métaphysiques ne sont que les illusions des victimes de dementia praecox, rétorqua-t-il.

— Vos images ne mentent pourtant pas.

— Mes images sont prises avec des moyens scientifiques.

— Vos images sont prises avec des moyens bien plus vieux que la science, répliquai-je. N'avez-vous jamais entendu parler de lithomancie ? L'art d'utiliser les pierres précieuses pour la divination. Et les boules de cristal ? Des siècles durant, les hommes ont sondé les transparences des pierres précieuses, et perçu des mondes nouveaux à travers les facettes polies et biseautées des cristaux.

— Balivernes ! N'importe quel oculiste vous dira que...

— Je vais vous dire ce que n'importe quel oculiste vous dira : qu'on voit tout à l'envers. Seul notre esprit interprète l'image rétinienne et la remet sur pied. Tout oculiste vous dira qu'au niveau des muscles oculaires, le myope est presbyte et le presbyte est myope.

Je m'échauffai peu à peu.

— Il vous dira que la main est plus rapide que l'œil. Et que les mirages et les hallucinations sont imprimés par le cerveau et non sur la rétine. Il vous dira enfin que le processus de la vision n'a à peu de chose près rien à voir avec la perception réelle, ni avec les lois de la lumière.

» Voyez le chat, il est nyctalope, eh bien, les hommes peuvent le devenir en entraînant leur œil. La capacité de lire dépend bien plus du cerveau que de la simple perception des lettres. C'est pourquoi je vous enjoins de ne pas croire aveuglément à vos lois de l'optique, à vos théories de la lumière. Nous voyons bien des choses que nulle loi physique ne pourra jamais expliquer. La quatrième dimension ne peut être approchée que sous certains angles. La science elle-même doit le reconnaître pour fonder ses théories.

» Et vous y avez recours vous aussi, avec vos lentilles biseautées. On en revient au bout du compte à l'occultiste, et non à l'oculiste ou à l'ophtalmologiste !

Un discours d'une telle longueur n'était pas dans mes habitudes, et Niles en fut ébranlé. Pour une fois réduit au silence, il me lança un coup d'œil furieux.

— Et je vous le prouverai, continuai-je. Laissez-moi faire tailler une lentille pour vous.

— Quoi ?

— Je vais aller trouver un de mes amis, continuai-je, et lui emprunter quelques cristaux. Je le sais en possession de quelques pierres d'Égypte qui étaient utilisées pour la divination. Les grands prêtres prétendaient accéder à d'autres mondes par l'intermédiaire de ces joyaux. Je suis prêt à parier que les photos que vous prendrez grâce à eux vous feront oublier les petites expériences tentées à partir des quartz et autres spath d'Islande. Des photos que vous et votre rationalisme scientifique n'êtes pas près d'expliquer !

— C'est entendu, dit Niles d'un ton coupant. Je vous prends au mot, j'attends vos pierres.

Le lendemain, je me rendis donc à la boutique d'Isaac Voorden. À la vérité, je n'étais pas si sûr de moi, j'avais exagéré les mérites des cristaux et des pierres précieuses. À ma connaissance, ils étaient certes utilisés pour la prophétie et autres formes de lithomancie, mais quant à m'en procurer un et à la possibilité de le faire retailler en forme de lentille, j'étais dans l'incertitude la plus totale.

Malgré tout, j'en touchais un mot à Isaac. C'était l'homme de la situation. Sa boutique d'antiquités, au cœur de South Kinnikinnic,

dégageait une aura de mystère ésotérique et faisait figure de bastion du passé. Isaac Voorden avait fait de son intérêt pour l'occultisme un métier qui le passionnait. Il vivait de métaphysique et faisait l'antiquaire en amateur. Il passait le plus clair de son temps dans les arrière-salles poussiéreuses de son établissement, laissant à un employé la garde de son magasin.

Il possédait là des reliques du passé, auprès desquelles les antiquités exposées dans sa boutique avaient un air clinquant. La magie, l'alchimie et les sociétés secrètes venues du fond des âges fascinaient Isaac. Il s'était entouré d'une collection de statuettes, talismans, fétiches et autres accessoires de sorcellerie, dont il eut été difficile de trouver le pendant.

Il était l'homme dont j'attendais l'aide précieuse dans ma quête, et il ne me déçut pas. Je lui narrai les péripéties des recherches photographiques que menait Niles. Le petit antiquaire écouta attentivement, les lèvres serrées, et sur son visage émacié, les sourcils noirs semblaient ramper comme deux chenilles ahuries.

— Très intéressant, dit-il, quand j'eus fini.

Sa voix sèche et ses gestes précautionneux trahissaient son côté pédant et introverti. Isaac avait toujours l'air de faire des conférences pour lui-même.

— Très, très intéressant, répéta-t-il. David Niles a eu d'illustres prédécesseurs. Les reflets du cristal ont servi aux rituels secrets des prêtres d'Ishtar, aux premiers télescopes égyptiens, clés pour embrasser l'infini par-delà les étoiles et ouvrir les Portails de l'Infini. Pour leur part, les druides contemplaient les reflets de l'eau, et les empereurs fous de Chine plongés dans les vapeurs de l'opium cherchaient le moyen d'accéder au ciel en contemplant des rubis tournoyants.

» Oui, ce désir de votre ami et la façon dont il s'exprime remontent à la nuit des temps. C'est le même désir qui anima Apollon et Paracelse et même l'emphase absurde d'un Cagliostro. Les hommes ont toujours souhaité contempler l'infini, arpenter le vide entre les mondes et certains ont été exaucés.

Je coupai court à cette envolée. Voorden semblait remonté pour l'après-midi, mais il me fallait mon information.

— On dit que certains bijoux recèlent d'étranges visions, murmurai-je, adoptant malgré moi son ton d'emphase. Il esquissa lentement un sourire.

— Je les ai en ma possession, me souffla-t-il.

— Niles n'en croit rien.

— Beaucoup sont incrédules. Mais j'ai là une pierre de Frère Briar, une collection de cristaux qui intriguèrent Théophraste, et des pierres précieuses dans lesquelles lisaient les Aztèques avant leurs sacrifices sanglants. Ces pierres sont des figures mathématiques de la lumière, leurs facettes la décomposent. Qui sait si, par quelque prodige, ces prismes ne touchent pas à d'autres mondes. Ils lancent peut-être des rayons qui transmutent la polyangularité, et dans leurs profondeurs, la font éclater en trois dimensions. Les anciens utilisaient les angles pour leur magie ; les modernes se servent aujourd'hui des mathématiques, mais cela revient au même. De Sitter dit que...

— Et pour ce qui est de ma lentille taillée dans un de ces cristaux ? l'interrompis-je.

— Ah, oui, bien sûr, excusez-moi. J'en possède une qui ferait admirablement l'affaire : l'Étoile de Sechmet. C'est une pierre d'Égypte très ancienne, mais pas très chère. Elle provient d'un diadème qui ornait le

front d'une déesse à tête de lionne. Volée par les légions romaines, elle fut sertie dans la parure de la grande prêtresse de Diane. Lors des invasions barbares, elle fut retaillée en coupelle, puis disparut dans la nuit des siècles.

On sait pourtant qu'Axenos l'Ancien lui fit passer l'épreuve des flammes rouges, jaunes et bleues, et vit en elle la Pierre Philosophale. Grâce à elle, il aurait déchiré un coin du voile, et régné sur les gnomes, les sylphes, les salamandres et les ondines. On la retrouva dans le trésor de Gilles de Rais qui aurait percé le mystère de l'Homunculus en s'en servant. Ensuite, on perdit sa trace, mais je possède une monographie faisant référence à sa présence à Paris dans la collection secrète du Comte de St Germain, lors de ses messes noires. J'en ai fait l'acquisition à Amsterdam. Le vendeur, un prêtre russe à qui Raspoutine avait brûlé les yeux, y prétendait avoir lu l'avenir et...

J'intervins à nouveau.

— Il faudra la retailler aux dimensions de l'appareil. Quand pourrai-je l'avoir ?

— Ah, ces jeunes gens ! Aucun goût pour la conversation, s'écria-t-il. Eh bien, demain s'il le faut. Voyez-vous, cette pierre n'a pour moi qu'une valeur sentimentale. Personnellement, je n'ai jamais tenté de l'expérimenter. Tout ce que je vous demande, c'est de me faire part de vos découvertes. Et aussi... Un conseil : si ce que je pense de ce cristal vous est révélé par la photo, promettez-moi d'être prudent dans son utilisation. Il n'est pas anodin de forcer la porte des royaumes de...

Il jacassait encore lorsque je pris congé. Un personnage pittoresque, cet Isaac !

Le lendemain dans l'après-midi, je pris livraison du petit paquet que j'apportai à Niles le soir même.

Ensemble, nous débâllâmes la lentille aux reflets troubles. Sur mes instructions, Voorden l'avait retaillée aux mesures de l'appareil qui nous avait servi pour les derniers essais, un Reflex, muni à l'intérieur d'un miroir réfléchissant pour donner une bonne vue de l'objectif. Voorden avait fait merveille. Niles émit un petit grognement de satisfaction avant de lâcher un « *beau travail* ».

Il se mit sans perdre de temps à échanger les lentilles et inséra l'Étoile de Sechmet dans l'appareil. Il se pencha dessus. Jamais je n'oublierai cette image, l'ombre géante du dos de Niles, se détachant sur les murs. "*Un alchimiste, pensai-je brusquement, un alchimiste courbé sur sa boule de cristal, aux ordres des démons tapis à l'intérieur.*"

Il se redressa d'un bond.

— Le vieux démon, grinça-t-il, tout est brouillé, pas moyen de mettre au point. C'est une mystification !

— Laissez-moi essayer.

À mon tour j'écarquillai les yeux sur la masse grise que je découvrais. Oui, une lentille opaque, voilà tout... Opaque ?

Un soupçon de mouvement traversa la masse grisâtre.

Des volutes de brume qui s'écartent. Une lumière dansante. Le brouillard se dispersait, semblait se lever, s'ouvrir sur une vue qui reculait vers l'horizon sur lequel était faite la mise au point. C'était l'image d'un mur qui semblait très éloigné, minuscule, comme vu par le petit bout de la lorgnette. L'image s'estompa, fantomatique, comme faite d'ectoplasmes, puis le mur disparut, laissant la place à autre chose qui emplît bientôt tout

mon champ de vision, quelque chose né du vide. Soudain, tout devint net !

Je pense avoir poussé un cri. En tout cas, mon cerveau fut transpercé par un hurlement.

J'avais vu l'Enfer.

Tout d'abord, cela ressemblait à une série d'angles qui s'entrelaçaient, se chevauchaient, baignés par une lumière incolore mais phosphorescente. Émergea alors peu à peu une plaine noire, plate, qui se prolongeait à l'infini, sans horizon. Elle était parcourue, ainsi que les lignes anguleuses, de mouvements qui rappelaient le roulis d'un bateau par mer forte. J'entrevois des cubes, des triangles, des figures géométriques de formes et de tailles déroutantes de complexité. Il y avait des milliers de lignes lumineuses prenant la forme de polyèdre. Et alors que je regardais, elles changèrent.

Et prirent forme.

Ces formes, nées d'un délire, d'un cauchemar, des rêves de l'Enfer lui-même. Puis apparurent des démons grimaçants, accroupis, griffant le sol mouvant de la morne plaine, champignons vénéneux, monstres tentaculaires aux yeux cyclopéens, têtes hérissées de crocs qui roulaient vers moi en ricanant, pattes d'araignées folles qui se tordaient et rampaient. Goules, monstres et démons ; leurs noms éclataient dans ma tête. L'instant d'avant, ce n'étaient que des figures géométriques !

— Là, dis-je, la voix étranglée. Niles, voyez.

Il prit ma place, surpris par mon agitation.

— Toujours rien, fit-il.

Puis je le vis se figer peu à peu et pâlir.

— Ça y est, siffla-t-il, la brume se déchire, les murs se rapprochent, s'effritent, quelque chose se projette vers moi, à moins que ce ne soit moi qui est projeté vers elle... des prismes de lumière.

— Attendez, dis-je à voix basse, mais triomphalement. Vous n'avez encore rien vu.

— Je vois des formes géométriques, des cubes, des polyèdres lumineux, la plaine en est jonchée... Grands Dieux !

Je vis son corps trembler.

— Je les vois, je les vois ! Des dizaines de créatures aveugles aux crinières emmêlées qui se tordent, et sous les toisons des petites bouches pulpeuses, roses et ridées comme les circonvolutions des matières cérébrales et... Le bouc, ses mains !

Il émit un gargouillis et se jeta en arrière, déréglant la mise au point. Les yeux injectés de sang, il semblait à peine sorti d'une fièvre comateuse.

Il nous fallut un remontant. Pas besoin de verres, nous bûmes au goulot.

— Eh bien ? hasardai-je, quand nous eûmes repris nos esprits.

— Hallucination, lança-t-il sans conviction.

— Vous voulez encore jeter un coup d'œil ?

Il répondit d'une grimace.

— Ça ne peut pas être de l'autosuggestion, continuai-je. Je n'ai pas vu de bouc, mais nos visions concordent sur les tourbillons de brume, la plaine, les lumières vivantes aux formes géométriques.

— C'est vrai. Pourtant, tout le reste était différent, je ne comprends pas.

— Moi si, ou du moins je le crois. Si Voorden a raison, ce cristal est une porte. Ses prismes ouvrent sur le plan Astral. Oui, le plan Astral. Ne hochez pas la tête comme ça, Niles. Il correspond à la conception scientifique de la quatrième dimension, bien que pour la métaphysique, il ne s'agisse là que

d'une extension de la vie tridimensionnelle. Quand les hommes meurent, leurs âmes entrent dans le plan Astral, et ont accès à travers lui à une forme d'existence plus élevée, dans une autre dimension. Le plan Astral est somme toute une espèce de No Man's Land qui nous environne et où les âmes égarées, ainsi que les formes de vies inférieures qui n'ont jamais pu accéder à l'existence, errent à jamais dans des sortes de Limbes.

— Oh là, là !

— Voilà bien la critique moderne. Mais il s'agit là de croyances ancestrales, reflétées mille fois par le prisme de maintes religions. Et attendez, je n'ai pas encore fini. Avez-vous jamais entendu parler des Élémentaires ?

— Vaguement. Un genre de fantômes, non ?

— Non, des forces. Des entités non humaines, mais pas très éloignées. Ce sont les démons et les familiers, les incubes et génies des diverses religions. Les êtres invisibles qui cherchent à hanter les hommes. Organismes sans vie tridimensionnelle, pour adopter une terminologie plus scientifique. Ils occupent un autre champ temporel, un autre continuum spatial, parallèle et synchrone au nôtre. Ces habitants ultra dimensionnels de notre monde ne peuvent être perçus que par le biais de prismes. Les facettes de ce cristal nous ont donné accès à eux, car elles font la mise au point sur l'infini. Ce que nous avons vu, à mon avis, ce sont ces Élémentaires.

— Bien, Maître. Mais pourquoi des créatures différentes, Maître ? ironisa-t-il.

— Pour la bonne raison, mon petit monsieur, que nos cerveaux ne fonctionnent pas de la même façon. Tout d'abord, nous avons tous deux vu les mêmes figures géométriques, c'est-à-dire leur manifestation la plus épurée.

» Puis notre esprit a interprété ces figures pour leur donner des formes familières. J'ai vu un certain type de monstruosité en raison de ma culture mythologique. Vous avez conçu d'autres images, et d'après vos quelques commentaires (ne prenez pas cet air supérieur cher ami, il y a peu, vous trembliez de peur comme un agneau bêlant), j'en conclus que vous les tiriez de rêves ou de cauchemars passés. Je pense qu'un Hongrois aurait vu surgir une armée de vampires et de loups-garous.

» Tout cela est psychologique. D'autre part, le passage qu'établit le cristal n'est pas seulement visuel, j'en suis persuadé. Il permet sûrement à ces créatures de prendre conscience de notre existence, et même de susciter des images dans notre esprit. Il est même possible qu'à l'origine de bien des superstitions, on retrouve une communication occasionnelle entre les deux mondes.

Niles eut un geste d'impatience.

— Laissons tomber le côté psychologique et les discours d'aliénés pour une minute, voulez-vous. Il faut sans doute en remercier votre ami Voorden. Que son histoire de cristal soit un tissu de sornettes ou pas, et que je crois peu ou prou à vos explications simplistes, importe peu. Je reconnais avoir touché là quelque chose d'assez merveilleux. Si, si, je maintiens : merveilleux. Les photos que nous pouvons en tirer seront uniques. Je n'ai jamais entendu parler d'un travail de recherche qui approche ceci, et de loin. Cela dépasse de cent lieues les réalisations dadaïstes ou surréalistes les plus folles. Nous allons en tirer des photos... qu'y aura-t-il dessus, que je sois damné si j'en sais quelque chose : vos soi-disant concepts mentaux ou les miens ?

Je secouai la tête, repensant tout à coup à ce que m'avait révélé

Voorden.

— Écoutez Niles, je sais que vous ne me croyez pas, mais du moins croyez ce que vous avez vu à travers l'objectif. J'ai vu votre mouvement de recul. Vous devez être conscient de toute l'horreur de telles créatures. Elles sont peut-être issues de votre imagination ou sorties de mes théories sur le Plan Astral, mais de toute façon, reconnaissez-le, elles sont une menace pour l'équilibre mental de n'importe quel homme.

» À voir de trop près ce genre de choses, vous deviendrez fou. Je ne plaisante pas, Niles. Je vous conseille d'éviter de rester trop longtemps l'œil vissé à votre objectif.

— Ne soyez pas stupide, me répondit-il.

— Les Élémentaires, insistai-je, Niles, vous devez me croire, aspirent à prendre vie. Ce sont des vampires cosmiques se nourrissant des âmes mortes, n'ayant qu'un désir, attirer les vivants dans leur dimension. Considérez les légendes d'un point de vue allégorique. Des histoires d'hommes qui disparaissent, vendent leur âme au diable, partent vers d'étranges contrées. Toutes sont fondées sur l'existence de forces malignes cherchant à entraîner leurs proies humaines dans leurs mondes.

— Ça suffit, vous devenez lassant !

Les paroles de Niles gardaient un ton familier, mais l'expression de ses yeux changeait peu à peu, exprimant une certaine incrédulité. Je poussai mon avantage et continuai.

— Superstition, dites-vous ? Non, Science ! Les sorcières, enchanteurs, sages dont les connaissances secrètes bâtirent les pyramides, qu'employaient-ils pour leurs sorts et leurs enchantements ? Des figures géométriques ! Ils traçaient des angles, des pentagones et autres cercles cabalistiques, conjurant les forces venues du Monde Astral, des autres dimensions. Ils en tiraient avantage, avant d'être entraînés à leur tour le long des lignes vers le Plan Astral, pour payer de leur vie ces quelques bénéfices. Sorcellerie et géométrie, étranges compagnons de lit, mais l'Histoire est là pour en parler.

» Alors, je vous préviens. Vous voyez ces créatures grâce à la lentille mais elles aussi vous voient, ou sentent votre présence. Elles vont venir à la recherche de votre âme et lorsque vous regarderez de nouveau, leur aura de force pourrait franchir la lentille et vous aspirer. Nous n'avons pas encore envisagé la possibilité d'une force hypnotique, de télépathie, de magnétisme. Des mots que les psychologues utilisent pour décrire ce qui leur échappe. Les anciens parlaient de magie. Niles, ne regardez pas trop longtemps, ni de trop près, je vous en conjure.

Niles éclata de rire.

— Demain, je prendrai les photos, et alors nous verrons bien à quoi ces Élémentaires ressemblent vraiment. Si ça vous rend nerveux, vous pouvez rester chez vous.

— C'est exactement ce que je ferai, répondis-je.

Et c'est ce que je fis.

Le lendemain après-midi, je laissai Niles se débrouiller. Excité à l'extrême, il ne parlait que de nouveaux ajustages pour élargir le champ, de temps de pause, de papier spécial. Il spéculait sur l'aspect final qu'aurait le négatif : peuplé d'êtres étranges ou parcouru de lignes lumineuses fantastiques ? Je le quittai, sous l'emprise d'une appréhension grandissante que j'essayai de lui cacher.

J'allai directement chez Voorden.

La boutique était ouverte, mais l'employé s'était absenté et personne ne

répondit au tintement appuyé de la clochette. Je m'enfonçai dans la pénombre qui menait au bureau de l'antiquaire.

Il était là, assis dans le halo de sa lampe qui brûlait nuit et jour dans la pièce sans fenêtre, le regard fixé sur les pages de quelque grimoire, totalement absorbé.

— Isaac, lui dis-je. Ce cristal est particulier. Niles et moi avons découvert hier soir qu'il est une sorte de passage vers quelque chose d'incroyable. Les anciens, avec leur divination n'étaient pas sots, ils savaient ce qu'ils faisaient.

Isaac ne broncha pas, imperturbable ; il fixait toujours le livre, un petit rictus aux lèvres.

— Vous aviez promis de rechercher l'histoire de cette pierre, continuai-je. Alors, qu'avez-vous trouvé ? Tout cela est effarant, effarant !

Isaac souriait toujours. Je me penchai vers lui.

Assis bien droit sur sa chaise, une plume à la main, Isaac Voorden faisait figure de nécromancien moderne. Et comme bien des nécromanciens avant lui, il avait sauté le pas.

Isaac Voorden était mort.

Mort et froid comme une pierre.

— Isaac ! criai-je.

C'est assez bizarre, n'est-ce pas, que l'on crie toujours le nom du mort que l'on découvre. C'est le cri d'angoisse incrédule devant le départ d'un ami. Une invocation, comme si l'écho de la voix humaine pouvait rappeler l'âme de celui qui est passé dans l'au-delà, passé... au Plan Astral ?

D'un geste vif, je me penchai par-dessus le cadavre pour lire les derniers mots griffonnés sur la feuille, et je lus les notes que prenait Voorden quand la main livide de la mort l'avait touché.

Les mots se brouillaient sous mes yeux.

1) *L'Étoile de Sechmet. Ptolémaïque. Aug. Lulla, le voleur romain. Voir note dans l'Histoire de Veno. Lulla est mort maudit pour avoir dérobé la pierre.*

2) *Une prêtresse de Diane. Morte aussi pour sacrilège. Encore selon Veno. Même schéma.*

3) *Gilles de Rais. Sort connu, mauvais emploi du cristal. Cas typique de violation.*

Voir "Les Mystères du Ver" pour le chapitre de Prinn sur la divination. Peut-être référence à la pierre et à sa disparition ?

4) *Le Russe ensuite. Prétend avoir volé le joyau à Raspoutine. Utilisation pour Prophétie. Raspoutine mort. Le Russe perd la vue. À moins qu'il ne soit fou, toutes raisons de suivre ses conseils d'utilisation. Respecter le caractère sacré de la pierre. En tout cas, ce qui existe dans le monde ouvert par le cristal n'apprécie pas les changements de règles du jeu : manipuler, tailler, déplacer la pierre, l'utiliser à des fins détournées, tout cela est puni de mort...*

Et c'est ce que j'ai fait ! Que Dieu ait pitié de ce Niles pour ce qu'il va endurer. Ils vont l'atteindre à travers la pierre.

Mon Dieu ! Je vais devoir payer le prix. Et sans tarder.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant de la leur donner ? Maintenant, je...

Les mots s'arrêtaient là, sans traînée d'encre, l'écriture restait régulière jusqu'au bout. Le visage était serein. Il écrivait ; une seconde après il était mort.

Bien sûr, il aurait pu s'agir d'une crise cardiaque, thrombose ou attaque cérébrale, fin classique chez les vieillards. Le choc, l'excitation nerveuse, l'anxiété même pouvaient en être la cause.

Mais je ne me berçai pas d'illusion. Je savais ce qu'il en était. D'un bond,

je jaisillis hors de la boutique, comme si tous les chiens de l'enfer étaient à mes trousses. Au rythme de ma course, le sang battant dans mes tempes, j'entendais à chaque pas "*que Dieu ait pitié de ce Niles...*".

La nuit tombait lorsque je déverrouillai la porte de l'atelier. Dans la lumière crépusculaire qui baignait la pièce, je ne vis personne. Niles était-il sorti ?

Je priais pour que ce fut vrai, mais où serait-il allé ? Jamais il n'aurait abandonné un travail en cours. L'appareil était toujours là, menaçant. En m'approchant, je vis que Niles avait pris une seule photo. Quelqu'un avait dû l'interrompre à ce moment-là.

Réprimant l'envie de jeter un regard dans l'objectif, j'allumai la lumière. Non, je ne souhaitais pas revoir à nouveau la plaine, contempler ces abominables créatures hors du temps et de l'espace, et pourtant (quelle dérision !) présentes ici autour de moi, mondes inclus dans l'horreur d'autres mondes. Mais où était passé Niles ?

L'attente m'était insupportable. Pourquoi ne pas développer le film pour m'occuper ? Je portai donc l'appareil dans la chambre noire. Dix minutes dans l'obscurité, puis la procédure habituelle. Je suspendis le tirage pour la phase finale de séchage.

Ma tête bouillonnait de conjectures. La photo serait-elle noire, couverte de traits lumineux ? Ou alors, ce serait fantastique, elle montrerait les créatures sorties de notre imaginaire ? Nos propres cerveaux pouvaient-ils créer des images photos ; en les reliant à l'objectif par le cristal hypnotique, n'en formaient-ils pas le point focal ? Quelle hypothèse fascinante.

Le ventilateur de séchage ronronnait, hachant les minutes.

Bon sang, où Niles se cachait-il ? Il aurait déjà dû être de retour. S'il avait dû s'absenter pour longtemps, il m'aurait laissé un mot d'explication...

J'avais trouvé la porte fermée de l'extérieur, et la seule clé était dans ma poche.

À travers la vague d'horreur qui me submergea alors, je vis flotter une grimace. Niles n'avait aucun moyen de partir.

Il n'y avait qu'un moyen...

Saisissant le négatif à peine sec et du papier sensible, je commençai le tirage.

Je glissai l'épreuve dans le révélateur, rongant mon frein.

Je me précipitai hors de la chambre noire, le tirage dégoulinant à la main.

Et là, je me mis à hurler, brisant l'appareil, piétinant sauvagement le cristal avant d'être assez maître de moi pour le ramasser et le lancer à toute volée par la fenêtre où il se perdit parmi les toits. Je me jetai alors sur le tirage et le négatif que je déchiquetai comme un maniaque. Je hurlais toujours, car jamais je ne pourrai oublier, non jamais je ne pourrai effacer de ma mémoire ce que j'avais vu sur la photo prise par Niles.

Il avait dû choisir la vitesse maximale. Et peut-être est-ce le fonctionnement de l'appareil lui-même qui fut à l'origine de ce qui se produisit alors. La mise au point se fit instantanément, de telle façon que ces choses, ces forces, ces Élémentaires, quoi qu'elles puissent être, parvinrent à leurs fins.

Je revois encore la photo. Elle était bien telle que Niles l'avait pressentie, une plaine noire à l'infini. Seulement, pas de lumières visibles, pas de têtes de monstres ; rien que des ombres noires indistinctes autour

du point focal.

Elles ne prenaient pas la pause, mais grouillaient autour d'un point central. Elles avaient traversé à l'instant même de l'ouverture du diaphragme, mais plus vite que la lumière. Elles avaient trouvé le passage et entraîné David dans le piège des prismes, comme je l'avais craint. Plus vite que la lumière, oui, car sinon, je n'en aurais jamais eu la preuve sous les yeux. Le point focal...

Le point focal de cette image diabolique, la seule chose nette au milieu des ombres floues, était le cadavre horriblement mutilé de David Niles.

L'OMBRE DU CLOCHER

Le jeune Bloch avait demandé, et obtenu, la permission de Lovecraft de lui faire connaître une horrible fin dans "Le Démon venu des Étoiles". Lovecraft se vengea en concoctant à Bloch une fin non moins horrible dans "Celui qui Hantait les Ténèbres", histoire dans laquelle il donnait à Bloch le nom de Robert Blake et faisait même une allusion voilée à l'histoire précédente sous le nom de "Le Dévoreur des Étoiles".

L'histoire présente est la suite de cette suite. Dans l'introduction de la première édition de cet ouvrage, Lin Carter fait remarquer que Edmund Fiske est supposé être Bloch lui-même, revenu à la vie. Il en veut pour preuve le nom de Fiske, puisque Bloch utilisa parfois le pseudonyme de Tarleton Fiske (pour "L'Étoile de Sechmet", par exemple). Mais en fait, Bloch a plus d'une fois révélé que l'infortuné Fiske était en vérité Fritz Leiber.

Au fait, Étienne-Laurent de Marigny dans "Le Secret de Sebek" est un autre membre du Cercle Lovecraft, à savoir E. Hoffman Price, co-auteur avec HPL de "À Travers les Portes de la Clef d'Argent", où De Marigny fait sa première apparition. C'est en fait dans l'appartement du Quartier Français de Price/de Marigny, que Swami Chandruputra raconte le destin de Randolph Carter.

William Hurley était Irlandais de naissance, et chauffeur de taxi de son état. En tenant compte de ces deux caractéristiques, est-il besoin de préciser qu'il était bavard ?

Dès l'instant où il prit son passager dans le centre de Providence, il se mit à parler. C'était une chaude soirée d'été. Le passager, un homme grand et mince d'environ trente ans, s'assit en tenant fermement une valise. Il donna une adresse dans Benefit Street, et Hurley se mit en route, démarrant en même temps son moteur et sa langue.

Hurley débuta une conversation destinée à se transformer en monologue, et commenta la piètre performance des Giants de New York, cet après-midi-là. Nullement découragé par le silence de son client, il fit quelques commentaires sur la météo d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Ne recevant pas de réponse, le chauffeur enchaîna sur un fait local, la fuite, ce matin-là, de deux panthères noires ou léopards du cirque Langer Brothers, actuellement en spectacle en ville. En réponse à la question de Hurley qui lui demandait s'il avait vu les fauves rôder en liberté, le passager se contenta de secouer la tête.

Puis le chauffeur fit plusieurs remarques déplaisantes sur l'incapacité de la police à capturer les bêtes. À son humble avis, certains agents étaient incapables d'attraper un rhume, même en restant prisonniers d'un igloo pendant un an. Son humour n'amusa pas son passager, et avant qu'il put reprendre son monologue, ils avaient rejoint Benefit Street. Quarante-vingt-cinq cents changèrent de mains, le client et sa valise descendirent du

taxi, et Hurley s'en alla.

Il ne pouvait pas le savoir à ce moment-là, mais il devenait ainsi le dernier homme à pouvoir témoigner avoir vu son client en vie.

Le reste n'est que conjecture, et c'est peut-être mieux comme ça. Il est sans doute simple de tirer certaines conclusions sur ce qui s'est passé dans la vieille maison de Benefit Street, mais le poids de ces conclusions est bien lourd à porter.

Un petit mystère au moins est facile à élucider : le silence étrange et la réserve du passager de Hurley. Cet homme, Edmund Fiske, originaire de Chicago dans l'Illinois, méditait sur le résultat de quinze années de recherches. Le trajet en taxi était la dernière étape de ce long voyage et, alors que Hurley l'emmenait à l'adresse indiquée, il repensait à ces années de cheminement.

La quête de Edmund Fiske avait commencé le 8 août 1935, au moment de la mort de son ami le plus proche, Robert Harrison Blake, de Milwaukee.

Tout comme Fiske, Blake avait été un adolescent précoce s'intéressant à la littérature fantastique. Ce fut en cette qualité qu'il devint membre du Cercle Lovecraft, un groupe d'écrivains correspondant les uns avec les autres, ainsi qu'avec le regretté Howard Philips Lovecraft, de Providence.

C'est au moyen de leur correspondance que Fiske et Blake firent connaissance. Ils se rendirent maintes visites, à Milwaukee et à Chicago. Leur intérêt mutuel pour le surnaturel et le fantastique, tant en littérature qu'en art, posa les fondations d'une amitié qui les liait profondément quand survint le décès inattendu et inexplicable de Blake.

La majorité des faits, et certaines des hypothèses, ayant un rapport avec la mort de Blake ont été présentés dans l'histoire de Lovecraft, "Celui qui Hantait les Ténèbres", parue plus d'un an après la mort du jeune écrivain.

Lovecraft avait pu parfaitement observer les faits, puisque c'est sur sa demande que le jeune Blake avait fait le long voyage jusqu'à Providence, au début de l'année 1935, et que c'est Lovecraft en personne qui s'était occupé de lui trouver un logement à College Street. Ce fut donc en tant qu'ami et voisin que le vieil écrivain put raconter l'étrange histoire des derniers mois de la vie de Robert Harrison Blake.

Dans son récit, il raconte les efforts de Blake dans son écriture d'un roman sur la survivance de cultes sataniques en Nouvelle-Angleterre, mais sa modestie lui fait oublier de dire qu'il aida son ami à rassembler les sources d'information. Apparemment, Blake commença à travailler sur son projet, puis fut confronté à une horreur plus grande que tout ce qu'il avait pu imaginer.

En effet, Blake alla effectuer des recherches à Federal Hill, dans les décombres d'une église en ruines qui avait été autrefois le refuge des adorateurs d'un culte ésotérique. Il se rendit au début du printemps en cet endroit proscrit, et y fit certaines découvertes qui, selon Lovecraft, rendirent sa mort inéluctable.

Voici brièvement les faits. Blake entra dans l'église barricadée du Libre Arbitre, et tomba alors sur le squelette d'un journaliste du Providence Telegram, un certain Edwin M. Lillibridge, qui s'était apparemment lancé dans une enquête identique en 1893. Que sa mort fut restée inexpiquée était déjà inquiétant en soi, mais plus alarmant encore était le fait que personne n'avait eu suffisamment de courage depuis ce jour pour pénétrer dans l'église et y découvrir le corps.

Blake trouva les notes du journaliste dans sa veste, ce qui permit

d'élucider partiellement les faits. Un certain professeur Bowen, de Providence, avait parcouru l'Égypte en tous sens et, en 1843, au cours des fouilles archéologiques du tombeau de Nephren-Ka, fit une découverte peu ordinaire.

Nephren-Ka est le "pharaon oublié", dont le nom a été maudit par les prêtres et effacé des registres dynastiques officiels. À cette époque, le jeune écrivain connaissait ce nom, en partie grâce à l'œuvre d'un autre auteur de Milwaukee qui parlait de ce roi semi-légendaire dans un de ses contes, "Le Temple du Pharaon Noir". Mais ce que Bowen découvrit fut tout à fait inattendu. Les notes du carnet disaient peu de choses sur la véritable nature de cette découverte, mais on pouvait y lire un recensement chronologique précis des faits suivants. Tout de suite après avoir mis à jour sa mystérieuse trouvaille en Égypte, le professeur Bowen abandonna ses recherches et retourna à Providence, où il se porta acquéreur de l'Église du Libre Arbitre en 1844, et en fit le lieu de rassemblement de ce qui fut appelé la secte de la "Sagesse Étoilée".

Les membres de ce culte, de toute évidence recrutés par Bowen en personne, prétendaient vénérer une entité appelée "l'Être des Ténèbres". En regardant une boule de cristal, ils invoquaient cette entité et lui rendaient hommage par des sacrifices sanglants.

Telle était du moins l'histoire que l'on racontait à Providence à l'époque, et l'église devint un lieu que la population évita. Les superstitions locales engendrèrent l'agitation, et cette agitation entraîna une action directe. En mai 1877, la secte fut dissoute par les autorités sous la pression publique. Plusieurs centaines de ses fidèles quittèrent la ville immédiatement.

L'église fut tout de suite fermée mais, de toute évidence, la curiosité des gens ne put surmonter la peur générale. Voilà pourquoi l'église fut abandonnée et inexplorée jusqu'au jour où le journaliste Lillibridge mena sa fatale enquête en 1893.

Tel était l'essentiel de l'histoire qui figurait dans les notes. Blake en prit connaissance, mais cela ne le dissuada pas d'explorer les lieux plus à fond. Il finit par tomber sur le mystérieux objet découvert par Bowen dans le tombeau égyptien, l'objet grâce auquel le culte de la Sagesse Étoilée avait été fondé. Il s'agissait d'une boîte en métal asymétrique, avec un couvercle ouvert au mécanisme étrange, un couvercle qui avait été fermé pendant une éternité. Blake jeta un coup d'œil à l'intérieur, regarda le polyèdre rouge-noir d'une dizaine de centimètres suspendu par sept supports. Il ne fit pas que regarder le polyèdre, il y plongea le regard, comme les fidèles du culte l'avaient fait, et avec les mêmes résultats. Il fut envahi par un curieux trouble psychique ; il semblait avoir des "visions d'autres contrées et d'abysses au-delà des étoiles", si l'on en croit la superstition.

C'est alors que Blake fit sa plus grande erreur. Il referma la boîte.

En la fermant, si l'on se fie aux croyances rapportées par Lillibridge, il appela l'entité maléfique elle-même, l'Être des Ténèbres. C'était une créature de l'obscurité qui ne pouvait vivre à la lumière du jour. Et c'est dans l'obscurité de cette église en ruines que la créature apparut.

Blake, prit de terreur, s'enfuit précipitamment, mais le mal était fait. Vers la mi-juillet, un orage plongea Providence dans l'obscurité totale pendant une heure, et la communauté italienne qui habitait près de l'église abandonnée entendit des coups sourds et des martèlements à l'intérieur de l'édifice plongé dans la pénombre.

Une foule de personnes sortit sous la pluie et s'assembla autour de l'église en tenant des bougies allumées, se protégeant, grâce à cette

barrière de lumière, de l'émergence éventuelle de l'entité tant redoutée.

Apparemment, l'histoire était restée bien vivace dans le quartier. Quand l'orage fut fini, les journaux s'intéressèrent à ce qui venait de se passer, et le 17 juillet, deux journalistes et un agent de police entrèrent dans la vieille église. Ils ne trouvèrent rien de tangible, si ce n'est de curieuses taches et autres souillures inexplicables sur les marches de l'autel et les bancs.

Moins d'un mois plus tard, à 2 h 35 du matin, dans la nuit du 8 août pour être exact, Robert Harrison Blake mourut lors d'un orage, alors qu'il se tenait à la fenêtre de sa chambre sur College Street.

Alors que l'orage approchait, Blake se mit à gribouiller frénétiquement dans son journal, révélant ainsi ses obsessions et ses psychoses concernant l'Être des Ténébres. Blake était persuadé qu'en regardant l'étrange cristal de la boîte, il avait établi un lien, si l'on peut dire, avec l'entité extraterrestre. Il pensait de plus qu'en refermant la boîte, il avait appelé cette chose jusqu'à l'obscurité du clocher de l'église, et que désormais son propre destin était irrévocablement lié à celui de la monstruosité.

Il révéla tout cela par écrit, lors de ses ultimes instants, alors qu'il regardait de sa fenêtre l'orage approcher.

Pendant ce temps-là, à Federal Hill, autour de l'église, une foule de personnes agitées se réunissait afin d'éclairer le bâtiment. Qu'elles entendirent des bruits inquiétants à l'intérieur de l'église condamnée est indéniable. Au moins deux personnes dignes de foi en témoignèrent. La première, le père Merluzzo de l'église Spirito Santo, était là pour calmer ses paroissiens. La deuxième, l'agent (aujourd'hui sergent) William J. Monahan, du Commissariat Central, essayait de maintenir l'ordre face à l'état de panique croissant. Monahan en personne vit la "brume" aveuglante qui semblait provenir, telle une fumée, du clocher du vieil édifice, juste à l'instant du dernier éclair.

Éclair, météore, boule de feu, peu importe le nom, quelque chose s'abattit sur la ville dans une flambée aveuglante. Peut-être est-ce à cet instant précis que Robert Harrison Blake, à l'autre bout de la ville, écrivait : *"N'est-ce pas un avatar de Nyarlathotep, qui à l'époque de l'antique et ténébreuse Khem, prit forme humaine ?"*

Peu de temps après, il était mort. Le médecin légiste conclut à un décès par "choc électrique", bien que la fenêtre devant laquelle il se tenait fût restée intacte. Un autre médecin, que connaissait Lovecraft, contesta cette explication et se mêla à cette affaire dès le lendemain. Sans même l'accord des autorités, il pénétra dans l'église et monta dans le clocher. Là, il découvrit l'étrange boîte... en or?... asymétrique et la curieuse pierre à l'intérieur. Apparemment, son premier geste fut de maintenir ouverte la boîte et de placer la pierre en pleine lumière. Sa démarche suivante fut de louer un bateau, d'emmener avec lui la boîte et la pierre étrangement taillée, et de les laisser couler dans le plus profond chenal de la baie de Narragansett.

Ici se termina l'histoire de la mort de Blake, que HPL reconnaît avoir quelque peu agencée. Et ici commencèrent les quinze années de recherches d'Edmund Fiske.

Bien sûr, Fiske était au courant de certains des faits mentionnés dans cette histoire. Quand Blake avait quitté Providence au printemps, Fiske lui avait promis de le rejoindre l'automne suivant. Au départ, les deux amis s'écrivaient régulièrement, mais dès le début de l'été, Blake cessa toute correspondance.

À cette époque, Fiske ignorait les explorations de Blake dans l'église en ruines. Il ne comprenait pas le silence de son ami, et écrivit à Lovecraft pour tenter d'obtenir des explications.

Lovecraft ne lui fut pas d'un grand secours. Le jeune Blake lui avait souvent rendu visite lors des premières semaines de son arrivée, il lui avait demandé des conseils sur la façon d'écrire et l'avait accompagné lors de plusieurs promenades nocturnes à travers la ville.

Mais durant l'été, les visites de Blake avaient cessé. Il n'était pas dans la nature discrète de Lovecraft de s'imposer aux autres. Il ne chercha donc pas à rencontrer Blake pendant plusieurs semaines.

Quand il le fit, et que le jeune homme pratiquement hystérique lui fit part de ses expériences dans l'église menaçante et interdite de Federal Hill, Lovecraft prodigua conseils et avertissements. Mais il était déjà trop tard. Dans les dix jours qui suivirent sa visite, il apprit la mort brutale de Blake.

Le lendemain, Lovecraft informa Fiske de cette disparition. Fiske dut à son tour avertir les parents du jeune homme. Un temps, il fut tenté de rejoindre aussitôt Providence. Mais il manquait d'argent, et des affaires personnelles le retinrent chez lui.

Le corps de son ami arriva par la suite, et Fiske assista à la brève cérémonie d'incinération.

Lovecraft commença alors sa propre enquête, qui aboutit finalement à la publication de son histoire. Les choses auraient pu en rester là.

Mais Fiske n'était pas satisfait.

Son meilleur ami était mort dans des circonstances que même le pire des sceptiques aurait jugé mystérieuses. Les autorités locales avaient classé l'affaire de manière expéditive, en donnant une explication idiote et sommaire.

Fiske voulait à tout prix rétablir la vérité.

Il ne faut pas omettre un point capital. Ces trois hommes, Lovecraft, Blake et Fiske, étaient des écrivains professionnels qui étudiaient les phénomènes surnaturels et paranormaux. Ils pouvaient ainsi consulter à volonté de nombreux livres traitant des légendes et superstitions anciennes. L'ironie de la chose est qu'ils limitaient l'utilisation de leur savoir au domaine de la littérature fantastique, mais aucun d'eux, à la lumière de leurs propres expériences, ne pouvait partager les sentiments incrédules que leurs lecteurs portaient à ces mythes.

Car, comme l'écrivit Fiske à Lovecraft, *“le terme mythe, comme nous le savons, n'est qu'un euphémisme poli. La mort de Blake n'était pas un mythe, mais une réalité hideuse. Je vous implore de ne rien laisser de côté dans votre enquête. Réglez cette affaire, car si le journal de Blake contient une vérité, même déformée, qui saurait dire ce qui a été lâché sur le monde ?”*

Lovecraft fit la promesse de coopérer, découvrit où étaient passés la boîte en métal et son contenu, et s'efforça d'obtenir un rendez-vous avec le docteur Ambrose Dexter, de Benefit Street. Il apparut que le docteur avait quitté la ville immédiatement après s'être débarrassé du *“trapézoèdre brillant”*, comme Lovecraft l'appelait.

Puis apparemment, Lovecraft interrogea le père Merluzzo et l'agent Monahan, et se plongea dans les archives du Bulletin, s'efforçant de reconstituer l'histoire de la secte de la *“Sagesse Étoilée”* et de l'entité qu'ils vénéraient.

Bien sûr, il apprit bien plus de choses qu'il n'osa en mettre dans son récit. Ses lettres à Edmund Fiske, au cours de la fin de l'automne 1935 et du début du printemps 1936, contiennent des allusions et des références

prudentes à des “*menaces de l'Extérieur*”. Mais il semblait tenir à rassurer Fiske que s'il y avait eu quelque danger, même dans un sens réaliste plutôt que surnaturel, celui-ci était maintenant écarté puisque le docteur s'était débarrassé du “*trapézoèdre brillant*”, lequel, tel un talisman, permettait d'invoquer l'entité. Telle était la teneur de son rapport, et le sujet en resta là pendant un certain temps.

Fiske décida, au début de 1937, de rendre visite à Lovecraft avec l'intention personnelle de pousser plus loin les recherches concernant la mort de Blake. Là encore, les circonstances en décidèrent autrement. En effet, en mars 1937, Lovecraft mourut. Sa disparition inattendue plongea Fiske dans un état dépressif dont il mit longtemps à se remettre. Par conséquent, ce n'est qu'un an plus tard que Edmund Fiske alla à Providence et se rendit sur les lieux des tragiques événements qui virent la fin de Blake.

Car un sentiment profond de suspicion existait toujours. Les explications du médecin légiste étaient trop faciles, Lovecraft avait pris des gants, la presse et le public avaient gobé toute l'affaire. Pourtant, Blake était mort, et on avait libéré une entité dans la nuit.

Fiske avait l'impression que s'il visitait lui-même l'église maudite, parlait au docteur Dexter et découvrait ce qui l'avait attiré dans cette affaire, s'il pouvait interroger les journalistes et suivre les pistes sérieuses, il finirait bien par trouver la vérité et pourrait au moins laver le nom de son ami mort de son étiquette de déséquilibré mental.

Ainsi, la première chose qu'il fit, une fois arrivé à Providence et son hôtel réservé, fut de se rendre à Federal Hill, à l'église en ruines.

Sa visite était vouée à une déception immédiate et irrémédiable. Car il n'y avait plus d'église. On l'avait rasée à l'automne précédent, et le terrain avait été acheté par la ville. La flèche noire et sinistre ne jetait plus son ombre sur la colline.

Fiske fit aussitôt son possible pour rencontrer le père Merluzzo à Spirito Santo, quelques rues plus loin. Il apprit par un concierge courtois que le père était mort en 1936, moins d'un an après le décès de Blake.

Découragé, mais décidé, Fiske poursuivit ses recherches. Il entreprit de contacter le docteur Dexter, mais la vieille maison de Benefit Street était barricadée. Quand il téléphona au centre médical, il eut une réponse mystérieuse selon laquelle Ambrose Dexter avait quitté la ville pour une durée indéterminée.

La visite qu'il rendit au rédacteur en chef du Bulletin n'apporta rien de plus. Il reçut l'autorisation de consulter les archives du journal, et trouva désespérément court et banal l'article relatant la mort de Blake, mais les deux journalistes qui avaient assuré le reportage, et ensuite visité l'église de Federal Hill, avaient quitté le journal pour une meilleure place dans une autre ville.

Bien sûr, il y avait d'autres pistes que Fiske explora à fond la semaine qui suivit. L'exemplaire du Who's Who n'ajoutait rien d'important à l'image qu'il se faisait du docteur Ambrose Dexter. Le médecin était né à Providence, et y avait toujours vécu. Célibataire, quarante ans, généraliste, il était membre de plusieurs associations médicales. Il n'y avait cependant aucune allusion à des “passe-temps” peu ordinaires, ou à “d'autres centres d'intérêt” qui auraient pu expliquer son rôle dans cette affaire.

Fiske finit par trouver le sergent William J. Monahan du Commissariat Central, et pour la première fois, Fiske put parler véritablement à quelqu'un qui reconnaissait avoir un lien direct avec les événements qui

entraînèrent la mort de Blake. Monahan se montra poli, mais adopta une attitude réservée et prudente.

Fiske se confia totalement, et malgré cela, l'officier de police se montra quelque peu réticent.

— En fait, je ne peux rien vous apprendre, dit-il. C'est vrai, comme l'a dit monsieur Lovecraft, j'étais à l'église cette nuit-là car il y avait beaucoup de gens agités, et on ne sait pas ce que certains d'entre eux peuvent faire quand ils sont énervés. Comme le dit l'histoire, l'église avait mauvaise réputation, et je pense que Sheeley aurait eu un tas de choses à vous raconter à ce sujet.

— Sheeley ?

— Bert Sheeley. C'était sa ronde, pas la mienne. Il souffrait de pneumonie à l'époque, et je l'ai remplacé pendant deux semaines. Puis, quand il décéda...

Fiske secoua la tête. Une autre source de renseignements potentielle avait disparu. Blake, Lovecraft, le père Merluzzo, tous morts. Et maintenant Sheeley. Les journalistes étaient partis Dieu sait où, et le docteur Dexter avait mystérieusement disparu. Il soupira, puis continua.

— Pouvez-vous me donner des détails plus précis sur la dernière nuit, quand vous avez vu cette brume ? demanda-t-il. Avez-vous entendu des bruits ? Est-ce que quelqu'un dans la foule a dit quelque chose ? Essayez de vous rappeler. Tout ce que vous me direz m'apportera peut-être une aide précieuse.

Monahan secoua la tête.

— Il y avait énormément de bruit, mais entre l'orage et tout ce chahut, je ne pouvais rien entendre de distinct venant de l'église comme le dit l'histoire. En ce qui concerne la foule, les femmes priaient et les hommes grognaient. Et avec les coups de tonnerre et le vent, j'avais du mal à m'entendre leur dire de rester en place, et plus encore à entendre ce qui se disait.

— Et la brume ? insista Fiske.

— C'était une brume, voilà tout. De la fumée, un nuage, ou rien qu'une ombre avant que la foudre tombe à nouveau. Je n'affirmerais pas avoir vu de démons, de monstres ou d'autres je-ne-sais-quoi dont monsieur Lovecraft parlait dans ses étranges récits.

Le sergent Monahan haussa les épaules d'un air entendu, puis décrocha le combiné du téléphone pour prendre un appel. De toute évidence, l'entretien était fini.

Et, en cet instant, il en était de même pour la quête de Fiske. Cependant, il ne désespérait pas. Il passa une journée entière assis près du téléphone de l'hôtel, et appela tous les Dexter de l'annuaire, en espérant trouver un parent du docteur disparu. Sans résultat. Il passa une autre journée à bord d'un petit bateau dans la baie de Narragansett, en essayant de trouver le "*chenal le plus profond*" auquel Lovecraft faisait allusion dans sa nouvelle.

Mais après avoir passé une semaine vaine à Providence, Fiske dut admettre son échec. Il retourna à son travail, à Chicago, et la vie reprit son cours habituel. Peu à peu, cette affaire fut reléguée à l'arrière-plan de ses soucis, mais en aucun cas il n'occulta ou n'abandonna son intention de résoudre un jour le mystère... si on pouvait parler de mystère.

En 1941, lors d'une permission de trois jours durant son service militaire, le soldat de première classe Edmund Fiske traversa Providence en se rendant à New York, et essaya encore de localiser le docteur Ambrose Dexter. Sans succès.

En 1942 et 1943, alors qu'il était basé en outre-mer, le sergent Edmund Fiske écrivit au docteur Ambrose Dexter, Poste Restante, Providence, Rhode Island. Il ne sut jamais si ses lettres avaient même été reçues, car il n'obtint pas de réponse.

En 1945, à Honolulu, dans la salle de lecture d'une bibliothèque, Fiske lut dans un journal traitant d'astrophysique un article faisant allusion à une récente conférence à l'université de Princeton, au cours de laquelle l'orateur, le docteur Ambrose Dexter, avait adressé un discours sur "*les applications pratiques en technologie militaire*".

Fiske ne retourna pas aux États-Unis avant 1946. Bien sûr, l'année suivante, sa vie privée fut au centre de ses préoccupations. Ce n'est qu'en 1948 qu'il tomba à nouveau par hasard sur le nom du docteur Dexter, cette fois dans une liste de "*chercheurs en physique nucléaire*" publiée dans un hebdomadaire.

Il écrivit au rédacteur en chef pour demander des renseignements, mais ne reçut aucune réponse. Une autre lettre, envoyée à Providence, n'eut pas plus de succès.

Mais en 1949, vers la fin de l'automne, le nom de Dexter attira une fois de plus son attention dans un journal. Cette fois, c'était en relation avec les recherches sur la bombe-H.

Quelles que puissent être ses suppositions, ses craintes ou ses idées les plus folles, Fiske était poussé à agir. Ce fut à ce moment qu'il écrivit à un certain Ogden Purvis, un détective privé de Providence, et lui demanda de rechercher le docteur Dexter. Tout ce qu'il espérait, c'était d'entrer en communication avec Dexter. Il paya des honoraires substantiels. Purvis accepta l'affaire.

Le détective privé envoya plusieurs rapports à Fiske, à Chicago. Les premiers étaient décourageants. La maison de Dexter était toujours inhabitée. D'après les renseignements émanant du gouvernement, Dexter était en mission spéciale. Le détective semblait croire qu'il avait affaire à une personne au-dessus de tout soupçon, impliquée dans des travaux de défense nationale.

Fiske paniqua en apprenant cela.

Il augmenta les honoraires de Ogden Purvis, et insista pour que celui-ci poursuive ses recherches et trouve le mystérieux docteur.

L'hiver 1950 arriva et apporta un nouveau rapport. Le détective avait suivi toutes les pistes avancées par Fiske, et l'une d'elles l'avait finalement mené à Tom Jonas.

Tom Jonas possédait un petit bateau qui avait été loué par le docteur Dexter, un soir, vers la fin de l'été 1935... le petit bateau qui avait permis de rejoindre le "chenal le plus profond" de la baie de Narragansett.

Tom Jonas avait posé ses rames et Dexter avait jeté par-dessus bord la boîte métallique asymétrique à l'éclat terne, dont le couvercle ouvert révélait le trapézoèdre brillant.

Le vieux pêcheur avait parlé en toute liberté au détective. Ses mots furent transmis fidèlement à Fiske dans un envoi confidentiel.

— Très bizarre.

Telle fut la réaction de Jonas après-coup. Dexter lui avait proposé "vingt billets pour sortir le bateau en pleine nuit et aller balancer cette drôle de chose par-dessus bord. Disait qu'y avait rien de méchant là-dedans, disait qu'c'était juste un vieux souvenir dont y voulait se débarrasser. Mais pendant que j'ramais, il n'arrêtait pas de regarder c'te sorte de bijou fixé sur du fer à l'intérieur de la boîte, et murmurait dans une aut' langue,

j'crois. C'tait pas du français, de l'allemand ou de l'italien. P'tête du polonais. J'me rappelle aucun mot. Mais on aurait dit qu'il était ivre. J'dirai rien contre le docteur, vous savez ; y vient d'une vieille famille comme y faut, même s'il est plus dans l'coin, d'après c'que j'sais. Mais j'crois qu'il avait bu un coup d'trop. Sinon pourquoi me filer vingt billets pour un truc aussi dingue que ça ?”

Le monologue du pêcheur, retranscrit dans sa totalité, ne s'arrêtait pas là, mais n'expliquait pas grand-chose.

“Sûr qu'il était content de s'en débarrasser, j'le vois encore. Au retour, il me dit que j'devais la fermer, mais y a rien de mal à ce que j'le dise maintenant. J'cacherais rien à la loi.”

De toute évidence, le détective avait utilisé un stratagème plutôt amoral, se faisant passer pour un agent de police afin de faire parler Jonas.

Cela ne troubla pas Fiske, à Chicago. Il tenait enfin quelque chose de concret, suffisamment pour envoyer un autre chèque à Purvis, ainsi que l'ordre de poursuivre les recherches. Plusieurs mois d'attente passèrent.

Puis, vers la fin du printemps, Fiske reçut les nouvelles qu'il attendait. Le docteur était de retour, il avait réintégré sa demeure de Benefit Street. On avait enlevé les planches, des camions déchargeaient des meubles et un domestique avait été engagé pour répondre à la porte et au téléphone.

Le docteur n'était pas chez lui pour le détective, ou qui que ce fût. Il paraissait se remettre d'une grave maladie contractée alors qu'il travaillait pour le gouvernement. Il prit la carte de visite de Purvis et promit de laisser un message, mais des appels téléphoniques répétés ne donnèrent rien. Pas de réponse.

Purvis ne réussit pas non plus, alors qu'il surveillait de très près la maison et les alentours, à apercevoir le docteur en personne, ni à trouver quelqu'un qui pourrait lui dire avoir croisé le médecin convalescent dans la rue.

Des achats domestiques étaient régulièrement livrés, du courrier était déposé dans la boîte à lettres, des lumières restaient allumées toute la nuit. En fait, c'est la seule anomalie que Purvis put concrètement relever dans la façon de vivre du docteur : il semblait laisser la lumière allumée jour et nuit.

Fiske envoya aussitôt une lettre au docteur Dexter, puis une autre. Toujours pas de réponse. Après que Purvis lui eût envoyé plusieurs autres rapports aussi peu convaincants, Fiske prit une décision. Il irait à Providence voir Dexter, quelles que puissent en être les conséquences.

Ses soupçons pouvaient être complètement infondés, il avait peut-être tort de croire que le docteur Dexter pourrait laver le nom de son ami mort. Il pouvait même se tromper complètement en pensant qu'il y avait un lien entre les deux personnes, mais pendant quinze ans, il s'était posé tellement de questions qu'il était temps de mettre fin à ses conflits intérieurs.

Par conséquent, vers la fin de l'été, Fiske envoya un télégramme à Purvis lui expliquant ses intentions, et lui demandant de venir à sa rencontre à l'hôtel dès son arrivée.

C'est ainsi que Edmund Fiske se rendit à Providence pour la dernière fois, le jour où les Giants perdirent, et où les panthères noires des frères Langer s'enfuirent, le jour où le chauffeur de taxi, William Hurley, était d'humeur si bavarde.

Purvis ne vint pas l'accueillir à l'hôtel, mais l'impatience de Fiske était telle qu'il décida d'agir sans attendre et prit le taxi pour Benefit Street, tôt dans la soirée.

Une fois le taxi parti, Fiske fixa la porte d'entrée lambrissée, observa les lumières brillant à l'étage supérieur de la maison de style anglais. Une plaque en cuivre brillait sur la porte, et les lumières permettaient de lire ce qui y était inscrit : Ambrose Dexter, Docteur en Médecine.

Aussi mince fût-il, ce détail rassura Edmund Fiske. Le docteur, à défaut de paraître personnellement, ne dissimulait pas sa présence au monde extérieur. Les lumières aveuglantes et la plaque de cuivre étaient sûrement un bon présage.

Fiske haussa les épaules et sonna.

La porte s'ouvrit presque aussitôt. Un petit homme, légèrement voûté et à la peau sombre, apparut et interrogea le visiteur d'un unique "Oui ?"

— Le docteur Dexter, s'il vous plaît.

— Le docteur ne reçoit aucune visite. Il est malade.

— Voulez-vous lui transmettre un message, je vous prie ?

— Certainement.

Le domestique basané sourit.

— Dites-lui que Edmund Fiske de Chicago souhaiterait le voir quelques instants, à sa meilleure convenance. J'ai fait toute la route depuis le Middle West pour le voir, et ce que j'ai à lui dire ne prendra que quelques instants.

— Attendez, je vous prie.

La porte se referma. Fiske resta debout dans l'obscurité grandissante, faisant passer sa valise d'une main à l'autre.

Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau. Le domestique le dévisagea.

— Monsieur Fiske... êtes-vous le gentleman qui a écrit les lettres ?

— Les lettres ? Oh, oui, c'est moi. Je ne savais pas si le docteur les avait reçues.

Le domestique acquiesça.

— Je ne pourrais le dire. Mais le docteur a dit que si vous étiez la personne qui lui a écrit, vous deviez entrer tout de suite.

Fiske s'autorisa un soupir de soulagement bruyant lorsqu'il franchit la porte d'entrée. Cela lui avait pris quinze années pour parvenir jusque là, et maintenant...

— Prenez l'escalier, s'il vous plaît. Vous trouverez le docteur dans son bureau, au bout du couloir. Il vous attend.

Edmund Fiske monta les marches, se dirigea vers la porte, et entra dans une pièce où la lumière avait une présence presque palpable, tellement elle était forte.

Et là, se levant d'une chaise placée près du feu de la cheminée, se trouvait le docteur.

Fiske fit face à un homme grand, mince et habillé de façon impeccable, qui devait avoir la cinquantaine, mais qui en paraissait à peine trente-cinq. Un homme dont la grâce naturelle et l'élégance parvenaient, presque, à dissimuler complètement le seul côté incongru de sa personne : un teint très mat.

— Vous êtes donc Edmund Fiske.

La voix était douce, modulée, avec l'accent de la Nouvelle-Angleterre. La poignée de main qui l'accompagnait était ferme et chaleureuse. Le sourire du docteur était amical et naturel. Les dents blanches ressortaient sur le fond basané de ses traits.

— Asseyez-vous donc, lui proposa le docteur en montrant une chaise et en s'inclinant légèrement.

Fiske ne pouvait s'empêcher de fixer son hôte, car dans l'allure et le

comportement de celui-ci, il n'y avait rien qui puisse indiquer une maladie présente ou récente. Alors que le docteur se rasseyait sur sa chaise près du feu et que Fiske allait rejoindre la sienne, il remarqua les rayonnages de livres de chaque côté de la pièce. La taille et la forme de plusieurs volumes captèrent aussitôt son regard, à tel point qu'au lieu de s'asseoir, il alla relever les titres des tomes. Pour la première fois de sa vie, Edmund Fiske se retrouvait à côtoyer l'univers semi-légitime du "De Vermis Mysteriis", du "Liber Ivonis" et de la version latine presque mythique du "Nécronomicon". Sans demander l'autorisation au maître de maison, il prit ce dernier volume de l'étagère et parcourut les pages jaunies de la traduction espagnole de 1622.

Ensuite, il se tourna vers le docteur, et son visage perdit toute trace du sang-froid qu'il s'était composé.

— C'est donc vous qui avez trouvé les livres dans l'église, dit-il, dans la sacristie à l'arrière, près de l'abside. Lovecraft y faisait allusion dans sa nouvelle, et je me suis toujours demandé ce qu'ils étaient devenus.

Le docteur hocha la tête d'un air grave.

— Oui, je les ai pris. Je pensais qu'il n'était pas sage de laisser de tels ouvrages entre les mains du gouvernement. Vous savez ce qu'ils contiennent, et ce qui pourrait se passer si un tel savoir était utilisé avec malveillance.

Fiske rangea à contrecœur le grand livre sur l'étagère et prit place sur une chaise face à Dexter, près du feu. Il avait posé sa mallette sur ses genoux, et tripotait la fermeture avec des doigts fébriles.

— Ne soyez pas nerveux, lui dit le docteur en lui adressant un sourire amical. Allons droit au but. Vous êtes ici pour connaître mon rôle dans l'affaire qui coûta la vie à votre ami.

— Oui. Il y a des questions que j'aimerais vous poser.

— Certainement.

Le docteur leva une main fine et brune.

— Je ne suis pas au meilleur de ma forme, et ne peux vous accorder que quelques minutes. Si vous le permettez, je vais anticiper vos questions et vous dire le peu que je sais.

— Comme vous voulez.

Le regard de Fiske était rivé sur l'homme halé, se demandant ce que cette attitude contrôlée pouvait bien dissimuler.

— Je n'ai rencontré votre ami Robert Harrison Blake qu'une seule fois, dit-il. C'était un soir, vers la fin du mois de juillet 1935. Il était venu me voir ici en tant que patient.

Fiske se pencha en avant.

— Je n'ai jamais été au courant de cela, s'exclama-t-il.

— Personne n'avait aucune raison de le savoir, répondit Dexter. Ce n'était qu'un patient. Il disait souffrir d'insomnie. Je l'ai examiné, lui ai prescrit un calmant, et par simple curiosité, lui ai demandé s'il avait récemment subi une tension, ou un traumatisme anormal. C'est à ce moment qu'il me parla de sa visite à l'église de Federal Hill, et de ce qu'il y avait trouvé. Je dois vous dire que j'ai eu le tact de prendre son récit au sérieux, et de ne pas le considérer comme le produit d'une imagination hystérique. Étant membre de l'une des plus vieilles familles de la ville, j'avais déjà connaissance des légendes sur la secte de la Sagesse Étoilée, et du soi-disant Être des Ténèbres.

» Le jeune Blake me révéla certaines de ses peurs concernant le trapézoïdre brillant, me laissant entendre que là se trouvait la source du

mal originel. Il m'avoua avoir très peur d'être lié, d'une manière ou d'une autre, à cette chose monstrueuse dans l'église.

» Naturellement, je n'étais pas prêt à considérer cette dernière hypothèse comme quelque chose de rationnel. J'essayai de rassurer votre ami, lui conseillai de quitter Providence et d'oublier tout ça. À cette époque, mes actes étaient gouvernés par la bonne foi. Puis, au mois d'août, j'appris la mort de Blake.

— Vous vous êtes donc rendu à l'église de Federal Hill, l'interrompit Fiske.

— N'auriez-vous pas fait la même chose ? lui répliqua Dexter. Si Blake était venu vous voir avec cette histoire, vous avait raconté ses craintes, son décès ne vous aurait-il pas fait réagir ? Vous pouvez me croire, j'ai fait ce que je pensais être le mieux. Au lieu de créer un scandale, d'engendrer une panique inutile, et plutôt que de laisser exister un danger potentiel, je suis allé à l'église. J'ai pris les livres. Je me suis emparé du trapézoèdre brillant au nez et à la barbe du gouvernement. Je suis ensuite monté à bord d'un bateau et j'ai jeté la chose maudite dans la baie de Narragansett, où elle ne pouvait plus nuire à personne. Le couvercle était ouvert quand je l'ai jetée, car, vous le savez, seule l'obscurité peut appeler l'Être, et maintenant, la pierre est pour toujours exposée à la lumière.

» C'est tout ce que je peux vous dire. Je regrette que mon travail, lors de ces dernières années, m'ait empêché de vous voir ou de communiquer avec vous avant ce soir. J'apprécie la façon dont vous traitez cette affaire, et j'espère que mes remarques vous aideront à clarifier quelque peu votre trouble. En ce qui concerne le jeune Blake, et en tant que médecin, je vous donnerai volontiers la preuve écrite de son équilibre mental au moment de sa mort. Je rédigerai cela demain et vous l'enverrai à votre hôtel, si vous m'en donnez l'adresse. Cela vous convient-il ?

Le docteur se leva de sa chaise, mettant ainsi fin à l'entretien. Fiske ne bougea pas, tripotant sa mallette.

— Vous voudrez bien m'excuser, à présent, murmura le médecin.

— Un instant. Il y a encore une ou deux petites questions auxquelles j'aimerais que vous répondiez.

— Bien sûr.

Si le docteur était irrité, il ne le montrait pas.

— À tout hasard, avez-vous vu Lovecraft avant ou pendant sa dernière maladie ?

— Non, je ne le soignais pas. En fait, je ne l'ai jamais rencontré, bien que je connaisse l'homme et son œuvre.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter Providence si soudainement après l'affaire Blake ?

— Mon intérêt pour la physique était plus grand que pour la médecine. Comme vous le savez peut-être, depuis une dizaine d'années, j'effectue des recherches en matière d'énergie atomique et de fission nucléaire. En fait, dès demain, je quitte à nouveau Providence pour donner une série de conférences dans les universités de la côte est, et dans certains groupes gouvernementaux.

— Cela m'intéresse beaucoup, docteur, dit Fiske. Au fait, avez-vous déjà rencontré Einstein ?

— En fait, oui. Il y a quelques années de ça. Je travaillais avec lui sur... mais peu importe. Je vous prie de m'excuser à présent. Plus tard, peut-être, pourrions-nous discuter de ces choses-là.

Il n'arrivait plus à dissimuler son impatience, maintenant. Fiske se leva,

la mallette dans une main, et tendit l'autre pour éteindre une lampe de chevet.

D'un geste rapide, le docteur la ralluma.

— Pourquoi avez-vous peur du noir, docteur ? demanda Fiske d'une voix douce.

— Je n'ai pas p...

Pour la première fois, le docteur semblait sur le point de perdre son sang-froid.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il dans un murmure.

— Il s'agit du trapézoèdre, n'est-ce pas ? poursuivit Fiske. Quand vous l'avez jeté dans la baie, vous avez agi avec trop de précipitation. Vous ne vous rappelez pas à ce moment-là que même si vous laissiez le couvercle ouvert, la pierre serait plongée dans l'obscurité au fond de l'eau. L'Être ne voulait peut-être pas que vous vous en souveniez. Vous avez regardé dans la pierre tout comme Blake l'avait fait, et vous avez créé le même lien mental. Et quand vous avez jeté la chose, vous l'avez rendue à l'obscurité éternelle, là où le pouvoir de l'Être pourrait se nourrir et grandir.

» Voilà pourquoi vous avez quitté Providence, parce que vous aviez peur que l'Être vienne vous chercher, comme il est venu chercher Blake, et parce que vous saviez désormais que la chose resterait libre pour toujours.

Le docteur fit quelques pas en direction de la porte.

— Je dois vous demander de partir, à présent, répondit-il. Si vous croyez que je laisse les lumières allumées parce que je crains que l'Être ne vienne me prendre comme il a pris Blake, vous vous trompez.

Fiske eut un sourire désabusé.

— Ce n'est pas du tout ça. Je sais que vous n'avez pas peur de cela, car c'est trop tard. L'Être est certainement venu à vous il y a déjà longtemps, peut-être un jour ou deux après que vous ayez rendu le trapézoèdre aux ténèbres de la baie. Il est venu à vous mais, contrairement à Blake, il ne vous a pas tué.

» Il vous a utilisé. Voilà pourquoi vous craignez le noir. Vous le craignez tout comme l'Être lui-même craint d'être découvert. Je suis persuadé que dans l'obscurité votre apparence physique change, qu'elle ressemble davantage à une autre forme ancienne. Car lorsque l'Être est venu à vous, il ne vous a pas tué, mais a fusionné avec vous. Vous êtes l'Être des Ténèbres.

— Allons, monsieur Fiske...

— Il n'y a pas de docteur Dexter. Il n'existe plus depuis des années maintenant. Il ne reste plus que l'enveloppe extérieure où demeure une entité plus vieille que le monde qui précipite astucieusement l'humanité vers sa destruction. C'est vous qui vous êtes transformé en "scientifique" et qui vous êtes glissé dans les groupes appropriés pour assister, encourager et aider des hommes inconscients dans leur "découverte" soudaine de la fission nucléaire. Quand la première bombe atomique est tombée, j'imagine que vous avez dû bien rire ! Et maintenant, vous leur révélez le secret de la bombe à hydrogène, et vous allez encore leur apprendre un tas de choses, des choses qui les mèneront à leur propre perte.

» Il m'a fallu des années de réflexion pour découvrir les indices, les clefs des soi-disant mythes auxquels Lovecraft faisait allusion. Il écrivait en utilisant paraboles et allégories, mais il écrivait la vérité. Il a souvent écrit noir sur blanc la prophétie de votre arrivée sur terre ; Blake le sut à la fin, quand il donna à l'Être son véritable nom.

— Et quel est-il ? demanda le docteur d'une voix grinçante.

— Nyarlathotep.

Le visage mat se plissa sous l'effet d'un rire grimaçant.

— J'ai bien peur que vous ne soyez victime des mêmes délires que le pauvre Blake et votre ami Lovecraft. Tout le monde sait que Nyarlathotep est une invention appartenant aux mythes lovecraftiens.

— Moi aussi je pensais cela, jusqu'au jour où j'ai trouvé la solution dans son poème. Tout est alors devenu cohérent. L'Être des Ténèbres, votre disparition et votre intérêt soudain pour la recherche scientifique. Les mots de Lovecraft prenaient un sens nouveau :

Et vint enfin du fond de l'Égypte

L'étrange Être Noir devant qui les fellahs se prosternaient.

Fiske récita les vers en fixant le visage sombre du médecin.

— Vous dites des bêtises... si vous voulez savoir, j'ai le teint foncé suite à une exposition à des radiations à Los Alamos.

Fiske ne répondit pas et continua à réciter le poème de Lovecraft :

... Les bêtes sauvages le suivaient et lui léchaient les mains.

Bientôt, dans la mer, commença une naissance malsaine :

Des contrées oubliées aux pointes en or couvertes d'herbes.

Le sol se fendit et de folles aurores déferlèrent

Sur les villes tremblantes des hommes.

Puis écrasant ce qu'il venait de façonner

Le Chaos idiot souffla au loin la poussière de la Terre.

Le docteur secoua la tête.

— C'est franchement ridicule, affirma-t-il. Je suis sûr que même dans votre, euh, état, vous pouvez le comprendre ! Ce poème n'a pas de sens littéral. Est-ce que des bêtes sauvages viennent me lécher les mains ? Y a-t-il quelque chose qui s'élève de la mer ? Y a-t-il des séismes et des aurores ? Sottises ! Vous souffrez d'une maladie grave que l'on appelle la "peur atomique", j'en suis sûr maintenant. Vous êtes tracassé, comme beaucoup de profanes aujourd'hui, par une obsession selon laquelle nos travaux en fission nucléaire provoqueront, d'une certaine façon, la destruction de la terre. Tous ces raisonnements ne sont que le produit de votre imagination.

Fiske tenait sa mallette d'une main ferme.

— Je vous ai dit que cette parabole était une prophétie de Lovecraft. Dieu seul sait ce qu'il savait ou craignait. Quoi que ce fût, c'était suffisant pour qu'il dût en cacher le sens. Même alors, peut-être, l'ont-ils eu parce qu'il en savait trop.

— Ils ?

— Ceux d'Ailleurs... ceux dont vous êtes le serviteur. Vous êtes leur messenger, Nyarlathotep. Vous êtes venu ici, en lien avec le trapézoèdre brillant, du fond de l'Égypte, comme le dit le poème. Et les fellahs, les ouvriers ordinaires de Providence qui se sont convertis à la secte de la Sagesse Étoilée, se prosternaient devant l'Être Noir qu'ils vénéraient en tant qu'Être des Ténèbres.

» Vous avez jeté le trapézoèdre dans la baie, et bientôt de la mer vint quelque chose de malsain... votre venue sur terre, ou votre incarnation dans le corps du docteur Dexter. Et vous avez appris aux hommes de nouveaux moyens de destruction. Destruction par la bombe atomique, ce qui explique que "le sol se fendit et de folles aurores déferlèrent sur les

villes tremblantes des hommes". Oh, Lovecraft savait ce qu'il écrivait. Blake aussi vous avait reconnu. Et tous deux sont morts. Je suppose que vous allez tenter de me tuer maintenant, afin de poursuivre votre projet. Vous allez donner des conférences, fréquenter des chercheurs que vous encouragerez et à qui vous donnerez de nouveaux conseils pour aboutir à de plus grandes destructions. Pour finir, vous soufflerez au loin la poussière de la Terre.

— Je vous en prie, dit Dexter en avançant les mains. Ressaisissez-vous, et laissez-moi vous chercher quelque chose ! Ne voyez-vous pas que cette histoire est absurde ?

Fiske s'avança vers lui en manipulant le fermoir de sa mallette. Celle-ci s'ouvrit, Fiske y fourra la main puis la retira. Il tenait un revolver maintenant, et le pointait sur la poitrine du docteur.

— Bien sûr que c'est absurde, fit-il à voix basse. Personne n'a jamais cru à la secte de la Sagesse Étoilée, mis à part quelques fanatiques et étrangers ignorants. Personne n'a jamais considéré les histoires de Blake ou de Lovecraft, ou les miennes d'ailleurs, comme autre chose qu'une forme morbide de divertissement. De même, personne ne croira jamais qu'il y a quelque chose d'anormal en vous, ou dans cette prétendue recherche sur l'énergie atomique, ou dans les autres horreurs que vous avez l'intention de lâcher sur la Terre pour la mener à sa fin. Voilà pourquoi je vais vous tuer maintenant !

— Posez ce revolver !

Fiske se mit tout à coup à trembler, puis tout son corps frémit dans un spasme spectaculaire. Dexter le remarqua et s'avança. Les yeux de Fiske étaient exorbités, et le médecin s'approcha lentement de lui.

— Reculez ! avertit Fiske.

Les mots étaient déformés par le tremblement convulsif de ses mâchoires.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Vous avez pris forme humaine, on peut donc vous détruire avec une arme ordinaire. Donc, je te détruis, Nyarlathotep !

Son doigt sur la gâchette bougea.

Les doigts de Dexter aussi. Il passa rapidement la main derrière son dos pour atteindre l'interrupteur mural. Il y eut un "clic", et la pièce fut plongée dans le noir complet.

Pas véritablement, car il y avait une lueur.

Le visage et les mains du docteur Dexter étaient lumineux dans le noir. Certaines formes d'empoisonnement au radium peuvent produire de telles choses, et il n'y a aucun doute que le docteur Dexter aurait donné cette explication à Edmund Fiske s'il en avait eu la possibilité.

Mais il n'en eut pas le loisir. Edmund Fiske entendit le "clic", vit les incroyables traits en feu, et tomba au sol.

Le docteur Dexter ralluma tranquillement la lumière, alla vers le jeune homme et s'agenouilla près de lui un long moment. Il chercha en vain son pouls.

Edmund Fiske était mort.

Le docteur soupira, se leva et quitta la pièce. En bas dans l'entrée, il appela son domestique.

— Il s'est produit un malheureux accident, dit-il. Ce jeune visiteur... un hystérique... a été victime d'une crise cardiaque. Vous feriez bien d'appeler la police immédiatement. Puis continuez à faire les valises. Nous devons partir demain pour le cycle de conférences.

— Mais la police vous demandera peut-être de rester.

Le docteur secoua la tête.

— Je ne pense pas. C'est un cas sans équivoque. En tout cas, je pourrai facilement leur fournir une explication. Avertissez-moi de leur arrivée. Je serai dans le jardin.

Le docteur traversa le hall et sortit à l'arrière de la maison, accédant au jardin superbement éclairé par la lune.

Cet endroit radieux était séparé du monde par un mur. Il n'y avait personne. L'homme sombre se tenait dans le clair de lune, dont l'aura se confondait avec la sienne.

À ce moment, deux ombres soyeuses bondirent par-dessus le mur. Elles se fondirent dans la fraîcheur du jardin, puis se glissèrent vers le docteur. Elles haletaient doucement dans la nuit.

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE MAISON DÉSÉRTE

Cette histoire très efficace a l'honneur d'être la première appartenant au Mythe de Cthulhu que découvrit le jeune Ramsey Campbell, avant même de connaître le nom de Lovecraft. Elle lui servit d'inspiration pour un de ses tout premiers récits, "The Hollow In The Woods", publié dans le numéro 50 de la revue "Crypt of Cthulhu".

L'effet de "Manuscrit Trouvé dans une Maison Déserte" tient beaucoup à la technique utilisée par Arthur Machen dans "The White People": nous nous tenons à une certaine distance de l'action, nous la voyons selon la perspective d'un jeune narrateur. Nous en savons beaucoup plus que le narrateur, car nous n'avons pas son innocence. Cette technique permet de créer une ironie inquiétante malgré une contrainte stylistique. Et bien sûr, le style de l'histoire est celui de Willie, pas celui de Bloch.

Bloch prolonge dans ce récit quelques-uns des thèmes (comme la connexion entre les druides et les shoggoths sylphes) qu'il avait utilisés dans une histoire précédente, "The Druidic Doom" ("Weird Tales", avril 1936 ; Kurt Singer, ed., Bloch and Bradbury, Tower Books, 1969).

Avant tout, je veux dire que je n'ai jamais rien fait de mal. À personne. Ils n'ont aucun droit de m'enfermer ici, quels qu'ils soient. Ils n'ont pas non plus de raison de me faire ce que j'ai bien peur qu'ils me fassent.

Je pense qu'ils ne vont plus tarder, car cela fait longtemps qu'ils sont partis. Creuser dans ce vieux puits, j'imagine. J'ai cru comprendre qu'ils cherchaient une porte. Pas une porte ordinaire, bien sûr, mais quelque chose d'un autre genre.

Je crois connaître leurs intentions, et cela m'effraie.

Je regarderais bien par les fenêtres, mais comme elles sont barricadées, c'est inutile.

En allumant la lampe, j'ai trouvé ce carnet, et je vais donc tout mettre par écrit. Si j'en ai ensuite l'occasion, je pourrais peut-être l'envoyer à quelqu'un pour qu'il me vienne en aide. Ou alors, quelqu'un le trouvera. De toute façon, mieux vaut tout écrire, et ce du mieux possible, plutôt que de rester assis ici et d'attendre. D'attendre qu'ils viennent me chercher.

Je ferais mieux de commencer par dire mon nom. Je m'appelle Willie Osborne, j'ai eu douze ans en juillet dernier. J'ignore où je suis né.

La première chose dont je me souviens est d'avoir habité à Roosford, dans cette région que les gens du coin appellent l'arrière-pays. Y a pas vraiment grand monde, là-bas : des grandes forêts partout, beaucoup de montagnes et des collines que personne n'escalade jamais.

Grand-mère me parlait souvent de cette région quand j'étais gamin.

C'était la seule personne avec qui je vivais, grand-mère, car mes parents étaient morts. C'est grand-mère qui m'a appris à lire et à écrire. Je ne suis jamais allé à l'école.

Grand-mère connaissait un tas de choses sur les collines et les bois, et elle me racontait des histoires très étranges. En tout cas, c'est ce que je pensais lorsque j'étais petit et que j'habitais seul avec elle. Juste des histoires, comme celles qu'on trouve dans les livres.

Des histoires sur ceux qui se cachent dans les marais, et qui étaient là bien avant les colons et les indiens, et sur les cercles et les gros rochers qu'on appelle des autels, où ils offraient des sacrifices à ce qu'ils vénéraient.

Grand-mère disait que c'était sa grand-mère à elle qui lui avait appris ces histoires ; sur ceux qui se cachent dans les bois et les marécages parce qu'ils ne supportent pas la lumière du soleil, et comment les indiens les évitaient. Elle disait que parfois, les indiens offraient certains de leurs enfants en sacrifice, attachés contre des arbres dans la forêt, pour les satisfaire et les apaiser.

Les indiens savaient tout d'eux, et essayaient d'empêcher les blancs de trop remarquer leur présence, ou de s'installer trop près des collines. Ceux des bois ne causaient pas trop d'ennuis, mais ils pouvaient devenir méchants si on envahissait leur région. Les indiens trouvaient des prétextes pour éloigner les colons, prétendant qu'il n'y avait pas de gibier, pas de pistes et soulignant combien l'endroit était éloigné de la côte.

Grand-mère disait que c'était pour cette raison qu'il n'y avait pas grand monde dans le coin, aujourd'hui encore. Seulement quelques fermes isolées. Elle racontait qu'ils étaient toujours vivants et que parfois, certaines nuits de printemps et d'automne, on voyait des lumières et on entendait des bruits au loin, au sommet des collines.

Grand-mère racontait aussi que j'avais une tante Lucy et un oncle Fred qui habitaient là-bas, au cœur des collines ; que mon papa leur rendait autrefois visite avant son mariage et qu'une fois, il les avait entendus battre sur un tambour toute la nuit, vers la Toussaint. C'était avant sa rencontre avec maman, et maman est morte quand je suis né, et il est parti.

J'ai entendu toutes sortes d'histoires. Sur des sorcières, des démons, des fantômes et des hommes chauve-souris qui suçaient votre sang. Sur Salem et Arkham, car je suis jamais allé en ville et je voulais savoir comment c'était là-bas. Sur un lieu appelé Innsmouth, où il y a de vieilles maisons pourries et où les gens cachent d'affreuses choses dans les caves et les greniers. Grand-mère me disait comment les tombes étaient profondes sous Arkham. Et tout cela laissait à penser que tout le pays était plein d'endroits hantés.

Elle me terrifiait avec ses histoires, mais elle ne voulait pas me dire à quoi ressemblaient ceux des bois, même si je la pressais de questions. Elle répondait qu'elle ne voulait pas que j'ai affaire avec de telles choses, qu'elle et sa famille en savaient hélas déjà presque trop pour d'honnêtes chrétiens. J'avais de la chance de ne pas être mêlé à de telles histoires, pas comme un de mes ancêtres paternels, Mehitabel Osborne, qui avait été pendu pour sorcellerie à l'époque de Salem et de la chasse aux sorcières.

Tout cela n'était donc pour moi que des histoires, jusqu'à l'année dernière quand Grand-mère est morte et que le juge Crubinthorp m'a mis dans le train pour que j'aille vivre chez tante Lucy et oncle Fred, en plein cœur des collines dont Grand-mère me parlait si souvent autrefois.

J'étais très excité, vous pouvez le croire. Le contrôleur m'a laissé

l'accompagner tout le long du voyage, et il m'a parlé des villes et d'un tas de choses.

L'oncle Fred est venu me chercher à la gare. C'était un homme grand et mince, avec une longue barbe. Nous sommes partis dans sa carriole. À part la petite gare, il n'y avait aucune maison, rien aux alentours excepté la forêt.

Elle avait quelque chose de drôle, cette forêt. Elle était si tranquille et si calme. Elle me donnait la chair de poule, car elle était très sombre et déserte. On aurait dit que personne n'y avait jamais crié, ri, ni même souri. On ne pouvait imaginer quelqu'un parler autrement qu'en chuchotant.

Les arbres et tout le reste étaient si vieux. Pas d'oiseaux, ni d'animaux. La route était envahie par la végétation, comme si elle n'était plus beaucoup utilisée. L'oncle Fred roulait assez vite, me parlant rarement, incitant juste son cheval à avancer.

Nous avons bientôt atteint les collines, qui étaient sacrément élevées. Leurs flancs étaient couverts de bois, et il y avait parfois un ruisseau, mais on ne voyait aucune maison. Et tout était sombre autour de nous, comme si le soleil se couchait.

Nous sommes enfin arrivés à la ferme. Il y avait une maison et une grange, bâties dans une clairière entourée d'arbres sombres. Tante Lucy est sortie nous accueillir. C'était une gentille femme, d'une quarantaine d'années. Elle m'a embrassé et a pris mes affaires à l'arrière de la carriole.

Mais cela n'a rien à voir avec ce que je suis supposé écrire ici. Inutile de raconter comment j'ai vécu l'année dernière chez eux, mangeant les choses que cultivait oncle Fred, sans jamais aller en ville. Il n'y avait pas d'autres fermes à moins de six kilomètres et aucune école. Le soir, tante Lucy m'aidait à lire. Je ne jouais pas beaucoup.

Au début, je n'osais pas aller dans les bois en raison de ce que m'avait dit Grand-mère. De plus, je voyais bien que tante Lucy et oncle Fred avaient peur de quelque chose, à la façon dont ils fermaient les portes la nuit et ne s'aventuraient jamais dans les bois après le crépuscule, même en été.

Mais après un certain temps, je me suis fait à l'idée d'habiter dans les bois, et ils ont perdu leur aspect effrayant. Bien sûr, j'aidais oncle Fred dans ses travaux à la ferme, mais parfois, l'après-midi, je m'en allais tout seul quand il était occupé, particulièrement à l'arrivée de l'automne.

Et c'est ainsi que j'ai entendu une de ces choses. C'était au début du mois d'octobre, dans le vallon près du gros rocher. Le bruit a commencé. Je suis vite allé me cacher derrière le rocher.

Voyez-vous, comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas d'animaux dans ces bois. Ni de gens. Sauf peut-être le vieux Cap Pritchett, le facteur, qui ne vient que le jeudi après-midi.

Donc, quand j'ai entendu ce bruit, et ce n'était ni oncle Fred, ni tante Lucy qui m'appelaient, j'ai compris que j'avais plutôt intérêt à me cacher.

Au début, ce bruit était lointain, comme des gouttes. On aurait dit du sang dégoulinant au fond du sceau d'oncle Fred, quand il pend un cochon qu'il a tué.

J'ai regardé autour de moi, mais je n'ai rien remarqué, et je n'ai pas pu trouver d'où venait le bruit. Le son cessa pendant une minute et il n'y eut plus que l'obscurité et les arbres, immobiles comme la mort. Puis le bruit a repris, plus près et plus fort.

On aurait dit qu'un tas de gens couraient ou marchaient tous en même temps dans ma direction. Des brindilles qui craquaient, des buissons que

l'on secouait, tout cela était confondu dans le bruit. Je me fis tout petit derrière le rocher et ne bougeai plus d'un poil.

Je compris que la chose, quelle qu'elle soit, était toute proche. Dans le vallon. Je voulus lever la tête pour regarder, mais je n'osai pas, tellement le son était fort et inquiétant. Il y avait aussi une odeur affreuse, comme l'odeur de quelque chose de mort, d'enterré et qu'on exhume au soleil.

Puis le bruit s'arrêta à nouveau. Mais je savais que la chose était très près de moi. Pendant une minute, les arbres furent comme paralysés de peur. Puis le bruit revint.

C'était une voix, et ce n'était pas une voix. C'est-à-dire qu'elle ne ressemblait pas tant à une voix qu'à un bourdonnement ou un croassement lent et monotone. Mais cela devait être une voix, puisqu'elle disait des mots.

Pas des mots que je comprenais, mais des mots. Des mots qui m'empêchèrent de relever la tête, autant par peur d'être vu que de voir la chose. Je restai là, tremblant, en sueur. L'odeur me donnait envie de vomir. Mais le pire, c'était cette voix bourdonnante, une voix qui répétait sans cesse quelque chose comme :

— E hu shub nigger ath ngaa ryla neb shoggoth.

Je ne suis pas sûr de bien restituer le son, mais je l'ai entendu assez souvent pour me le rappeler. J'écoutais toujours quand l'odeur devint tellement irrespirable que je m'évanouis. Lorsque je repris conscience, la voix était partie et la nuit tombait.

Je courus jusqu'à la maison, mais je regardais d'abord à l'endroit où la chose s'était tenue quand elle parlait... et c'était une chose.

Aucun être humain ne peut laisser dans la boue des traces comme celles d'une chèvre, des empreintes de sabots remplies d'une bave verte et puante, pas quatre ou huit, mais deux bonnes centaines !

Je ne racontai rien à tante Lucy et oncle Fred. Mais cette nuit-là, j'eus des cauchemars. Je me voyais retourner au vallon, mais cette fois-ci, je voyais la chose. Elle était immense et d'un noir d'encre, sans forme précise, mais pleine de cordes noires se terminant par des espèces de sabots. En fait, elle avait bien une forme, mais sans cesse changeante, et sa taille se modifiait selon ses tortillements et gonflements. Elle était couverte de bouches qui ressemblaient à des feuilles collées sur des branches.

Je ne peux pas mieux dire les choses. Ces bouches étaient comme des feuilles, et l'ensemble était comme un arbre dans le vent, un arbre noir avec beaucoup de branches traînant jusqu'au sol et un grouillement de racines se terminant par des sabots. Et cette bave verte, qui coulait des bouches et dégoulinait le long des jambes, ressemblait à de la sève !

Le jour suivant, j'ai pensé à regarder un livre qu'avait tante Lucy et qui parlait de mythologie. Ce livre parlait de certaines personnes vivant en Angleterre et en France dans les temps anciens, et qu'on appelait les druides. Ils vénéraient les arbres et pensaient qu'ils étaient vivants. La chose était peut-être ce que les druides vénéraient : un esprit de la nature.

Mais ces druides avaient vécu de l'autre côté de l'océan. Comment était-ce possible, alors ? J'y repensai beaucoup les jours suivants, et croyez-moi, je ne retournai pas jouer dans les bois.

Pour finir, j'eus mon idée de la chose.

Les druides avaient peut-être été chassés des forêts d'Angleterre et de France, et les plus malins avaient peut-être construit des bateaux pour traverser l'océan, comme Leaf Erikson, d'après ce qu'on dit. Puis ils s'étaient peut-être installés dans ces bois perdus et avaient effrayé les

indiens avec leurs sortilèges.

Ils savaient comment se cacher dans les marécages et continuaient ainsi à pratiquer leurs rites païens, à appeler les esprits du fond de la terre ou d'autre part.

Les indiens croient que les dieux blancs sont venus de la mer, il y a longtemps. Et si c'était juste une autre façon d'expliquer la venue des druides ici ? Certains indiens très civilisés du Mexique ou d'Amérique du Sud, des Aztèques ou des Incas, je crois, prétendaient qu'un dieu blanc était venu en bateau et leur avait appris tout un tas de choses en matière de sorcellerie. Ne pouvait-il pas s'agir d'un druide ?

Cela expliquerait aussi les histoires de Grand-mère sur ceux des bois.

Ces druides des marécages seraient alors ceux qui battaient du tambour et allumaient des feux sur les collines. Pour faire sortir de la terre les esprits des arbres. Puis ils pratiqueraient leurs sacrifices. Il faut toujours qu'il y ait du sang dans leurs sacrifices, comme avec les vieilles sorcières. Grand-mère ne racontait-elle pas des histoires de gens habitant trop près des collines, et qui disparaissaient pour ne jamais être retrouvés ?

Nous habitions dans un endroit exactement comme ça.

Et c'était bientôt la Toussaint. Grand-mère disait toujours que c'était le grand jour.

Et je commençais à me demander : *“Dans combien de temps, maintenant ?”*

J'étais tellement terrifié que je n'osais plus sortir de la maison. Ma tante me donna du fortifiant en disant que j'avais mauvaise mine. Et pour cause ! Tout ce que je sais, c'est qu'un après-midi, en entendant une voiture arriver dans les bois, j'ai pris peur et je suis allé me cacher sous le lit.

Mais c'était seulement Cap Pritchett, le facteur. Oncle Fred a pris le courrier et est revenu tout excité, une lettre à la main.

Le cousin Osborne venait passer quelques jours à la maison. Il était de la famille de tante Lucy, et voulait passer une semaine de congé ici. Il prendrait le même train que moi, le seul qui traverse cette région, et il arriverait à midi, le 25 octobre.

Les jours suivants, nous fûmes tellement excités que j'en oubliai mes histoires de druides pendant un certain temps. Mon oncle retapa la chambre de derrière pour le cousin Osborne et je l'aidai pour la partie menuiserie.

Les jours se faisaient de plus en plus courts, et les nuits étaient froides et venteuses. Il faisait drôlement frisquet le 25 octobre, et oncle Fred s'emmitoufla pour traverser les bois. Il avait l'intention de prendre le cousin à midi, à la gare qui était à dix kilomètres. Il ne voulut pas m'emmener et je n'insistai pas. Les bois résonnaient trop de bruits, de craquements et de frottements dus au vent... à moins qu'il ne s'agisse d'autre chose.

Puis il partit, nous laissant moi et ma tante à la maison. Elle faisait des conserves à ce moment-là, des confitures de prunes, pour l'hiver. Je lavais les pots avec l'eau du puits.

Je crois avoir oublié de dire qu'il y avait deux puits. Un tout neuf, avec une grande pompe toute brillante, et tout près de la maison. Et il y avait aussi le vieux puits en pierre, près de la grange. Il n'avait plus de pompe. D'après mon oncle, il ne valait pas grand-chose et se trouvait déjà là quand il avait acheté la ferme. Son eau était toute boueuse. Ce qu'il y avait de drôle, c'était que même sans pompe, l'eau semblait parfois monter. Oncle

Fred n'y comprenait pas grand-chose. Il arrivait certaines fois, le matin, que l'eau passe par-dessus la margelle, de l'eau verte et boueuse qui sentait affreusement mauvais.

On ne s'en servait jamais. J'étais près du puits neuf lorsque, vers midi, le ciel commença à s'assombrir. Ma tante préparait le déjeuner, et il plut à verse. On entendait le tonnerre au loin dans les hautes collines à l'ouest.

À coup sûr, oncle Fred et cousin Osborne allaient avoir des difficultés pour rentrer à la maison sous l'orage, mais ma tante ne s'inquiéta pas pour ça. Elle me demanda seulement de l'aider à rentrer le bétail.

À cinq heures, la pluie tombait encore, et toujours pas d'oncle Fred. Nous commençâmes à nous inquiéter. Le train avait peut-être pris du retard, ou quelque chose était peut-être arrivé au cheval ou à la carriole.

Six heures, et toujours pas d'oncle Fred. La pluie s'était arrêtée, mais on entendait toujours l'orage gronder au loin dans les collines. Les gouttes tombaient des branches dans un bruit qui ressemblait à des rires de femmes.

La route était peut-être trop mauvaise pour qu'il puissent l'emprunter. La carriole aurait pu s'y embourber. Ils avaient peut-être choisi de passer la nuit à la gare.

Sept heures, et il faisait nuit noire dehors. Plus une goutte de pluie. Ma tante se rongait les sangs d'inquiétude. Elle suggéra que nous allions mettre une lanterne dehors sur la barrière près de la route.

Nous descendîmes le chemin jusqu'à la barrière. Tout était immobile, comme au plus profond des bois. J'avais un peu peur en descendant la route avec tante Lucy. Comme s'il y avait quelque chose de tapi dans l'obscurité silencieuse, prêt à m'attraper.

Nous allumâmes une lanterne et restâmes là, à regarder la route obscure, lorsque soudain ma tante s'écria :

— Qu'est-ce que c'est ?

J'écoutai et entendis comme un roulement au loin.

— C'est la carriole, dis-je.

Tante Lucy sembla reprendre confiance.

— Tu as raison, dit-elle immédiatement.

Et c'était bien ça, car nous la vîmes. Le cheval au galop, tirant la carriole comme un fou. Nous comprîmes tout de suite que quelque chose était arrivé. L'attelage ne s'arrêta pas à la barrière, mais fonça droit vers la grange, ma tante et moi au pas de course derrière dans la boue. Le cheval était couvert de sueur et d'écume. Même à l'arrêt, il ne pouvait se tenir tranquille. Nous attendions qu'oncle Fred et cousin Osborne descendent, mais rien ne se passa.

Il n'y avait personne dans la carriole.

Ma tante cria simplement "*oh*" et s'évanouit. Je dus la porter pour la ramener à la maison et la mettre au lit. J'attendis presque toute la nuit près de la fenêtre, mais ni oncle Fred, ni cousin Osborne n'apparurent. Jamais.

Les quelques jours qui suivirent furent terribles. On ne trouva rien dans la carriole pouvant nous donner un indice sur ce qui s'était passé. Ma tante ne voulait pas que je m'aventure dans les bois pour rejoindre la gare ou la ville.

Le lendemain matin, nous avions trouvé le cheval mort et il aurait donc fallu qu'on aille à pied à la gare ; ça faisait des kilomètres, même jusqu'à la ferme des Warren. Tante Lucy avait peur de partir et peur de rester. Elle décida que quand Cap Pritchett viendrait, nous retournerions avec lui en

ville avertir les autorités, et que nous y resterions jusqu'à ce que l'on sache ce qui s'était passé.

Moi, j'avais mon idée sur ce qui s'était passé. On n'était plus qu'à quelques jours de la Toussaint, et peut-être que ceux des bois avaient capturé oncle Fred et le cousin pour leurs sacrifices. Ceux des bois ou les druides. Le livre de mythologie disait que les druides arrivaient même à provoquer des orages grâce à leur magie, s'ils le voulaient.

Mais il était inutile d'en parler à tante Lucy. Elle avait perdu la tête à force de s'inquiéter. Elle se balançait d'avant en arrière dans son fauteuil, et marmonnait sans arrêt : *"Ils sont partis"*, *"Fred m'avait bien prévenue"*, et *"À quoi bon, à quoi bon"*. Je devais préparer seul mes repas et m'occuper des bêtes. La nuit, il était difficile de dormir car j'écoutais sans cesse, guettant un bruit de tambour. Ceci dit, je n'en ai jamais entendu aucun, mais c'était mieux que de dormir et d'avoir ces horribles cauchemars.

Des rêves où je voyais la chose noire ressemblant à un arbre marcher dans les bois et, comment dire, s'enraciner à un endroit bien précis pour prier avec toutes ces bouches ; prier le dieu caché en bas, sous la terre.

Je ne sais pas d'où me venait l'idée qu'elle priait ainsi, en collant ses bouches au sol. Peut-être était-ce parce que j'avais vu la bave verte, si vraiment je l'avais vue. Je n'étais jamais retourné voir. C'était peut-être seulement dans ma tête. L'histoire des druides et de ceux des bois et de la voix qui disait *"shoggoth"*, et tout le reste.

Mais alors, où étaient passés oncle Fred et cousin Osborne ? Et qu'est-ce qui avait tellement effrayé le cheval qu'il en était mort le lendemain ?

Ces pensées m'obsédaient, tournant sans arrêt dans ma tête. La seule chose dont j'étais sûr, c'était que nous ne serions plus là le soir de la fête des morts, à la Toussaint.

Parce que la Toussaint était un jeudi et que Cap Pritchett viendrait nous chercher pour nous emmener en ville.

Le mercredi soir, j'aidai tante Lucy à préparer ses valises. J'allai ensuite me coucher. Il n'y avait aucun bruit, et pour la première fois, je me sentis un peu mieux.

Mais les rêves revinrent. Je voyais une poignée d'hommes arrivant dans la nuit et entrant par la fenêtre de la chambre de ma tante, avant de l'enlever en la ligotant. Tout cela en silence, dans l'obscurité parce qu'ils avaient des yeux de chat et n'avaient pas besoin de lumière pour voir.

Le rêve me terrifia au point de me réveiller alors que l'aube pointait. J'allai immédiatement voir tante Lucy dans sa chambre.

Elle n'était plus là.

La fenêtre était grande ouverte, comme dans mon rêve, et les couvertures de son lit étaient déchirées.

Dehors, le sol était dur et je ne voyais aucune trace de pas, rien. Mais elle était partie.

Je crois alors que j'ai pleuré.

J'ai du mal à me rappeler ce que j'ai fait ensuite. Je n'avais pas faim. Je suis sorti appeler Tante Lucy. Je savais que je n'aurais pas de réponse. J'ai marché jusqu'à l'étable. La porte était ouverte et les vaches étaient parties. J'aperçus une ou deux empreintes en direction de la cour, puis se dirigeant vers la route. Mais je me suis dit qu'il n'était pas prudent de les suivre.

Un peu plus tard, je suis allé au puits et j'ai à nouveau crié, car l'eau était vaseuse et verte, comme celle du vieux puits.

Quand j'ai vu ça, j'ai compris que j'avais raison. Ils avaient dû sortir pendant la nuit et ils n'essayaient même pas de le cacher. Comme s'ils

étaient sûrs de leur fait.

C'était la Toussaint ce soir. Je devais partir d'ici. Si ceux des bois attendaient là et me guettaient, je ne pouvais pas attendre Cap Pritchett, étant donné qu'il ne passerait que dans l'après-midi. Il fallait que je me lance sur la route, à mes risques et périls. En partant ce matin, j'atteindrais la ville avant la nuit.

J'ai donc fouillé partout et trouvé un peu d'argent dans le tiroir du bureau d'oncle Fred et la lettre de cousin Osborne, portant l'adresse d'où il l'avait postée, à Kingsport. C'est là que je me rendrais après avoir tout raconté aux gens de la ville. J'avais sûrement de la famille là-bas.

Je me demandais si on allait me croire en ville, quand je raconterais ce qui s'était passé. Oncle Fred qui n'était pas rentré, et tante Lucy, et ceux des bois qui volaient nos bêtes pour les sacrifier. Et la vase verte dans le puits, parce quelque chose y était venu boire. Je me demandais s'ils avaient déjà entendu parler des roulements de tambour et des lumières sur les collines le soir, et s'ils allaient former des groupes pour revenir à la ferme et essayer de capturer ceux des bois et la chose qu'ils avaient l'intention de faire sortir de terre. Savaient-ils ce qu'était un "shoggoth" ?

Quoi qu'il en soit, je ne pouvais rester là à me poser ces questions. J'ai donc bouclé mon sac et me suis préparé à partir. Il devait être aux alentours de midi, et tout était calme.

Je suis allé jusqu'à la porte et suis sorti sans la fermer à clef. À quoi bon ? Il n'y avait personne à moins de plusieurs kilomètres.

Alors j'ai entendu un bruit sur la route.

Un bruit de pas.

Quelqu'un remontait le chemin, juste à l'entrée du virage.

J'ai attendu, immobile, pendant une minute, pour voir, me préparant à déguerpir.

Puis il est arrivé.

Il était grand et mince, et ressemblait un peu à mon oncle, mais en beaucoup plus jeune et sans barbe. Il portait un joli costume de ville et un petit chapeau. Quand il me vit, il sourit et se dirigea vers moi comme s'il me connaissait.

— Salut Willie, dit-il.

Je ne répondis pas, tellement mon esprit était embrouillé.

— Tu ne me reconnais pas ? Je suis ton cousin, Franck Osborne.

Il me tendit la main.

— Mais tu ne te souviens peut-être pas de moi. La dernière fois que je t'ai vu, tu étais encore un bébé.

— Mais je croyais que vous deviez venir la semaine dernière. Nous vous attendions pour le 25.

— Vous n'avez pas reçu mon télégramme ? me demanda-t-il. J'avais des affaires à régler.

Je fis non de la tête.

— Tout ce que l'on reçoit ici, c'est le courrier du jeudi. Le télégramme est peut-être resté à la gare.

Le cousin se mit à rire.

— Vous habitez vraiment un coin paumé. Il n'y avait personne pour m'accueillir à la gare. J'espérais que Fred viendrait me chercher avec la cariole, et que je n'aurais pas à marcher, mais pas de chance.

— Vous avez fait tout le chemin à pied ? demandai-je.

— Eh oui.

— Où donc est votre valise ?

— Je l'ai laissée à la gare, me dit-il. C'était trop loin pour que je la prenne avec moi. Je pensais qu'on pourrait peut-être retourner la chercher avec Fred.

Il remarqua pour la première fois mon sac.

— Dis donc, où vas-tu avec ce sac, fiston ?

Je n'avais plus qu'à lui raconter tout ce qui s'était passé. Je lui dis d'entrer à la maison, de s'asseoir, et que j'allais tout lui expliquer.

Nous rentrâmes donc. Il prépara du café tandis que je faisais des sandwiches, et nous mangeâmes. Je lui racontai qu'oncle Fred était allé le chercher à la gare mais qu'il n'était pas revenu. Je lui parlai du cheval et lui racontai ce qui était arrivé à tante Lucy.

Je ne lui dis rien, bien sûr, de ce qui m'était arrivé dans les bois, et je ne fis aucune allusion à ceux des bois. Mais je lui dis que j'avais très peur, et que je voulais aller en ville avant la nuit.

Le cousin m'écoutait, hochant la tête, sans m'interrompre, ni faire de commentaires.

— Vous comprenez maintenant pourquoi nous devons partir sur le champ, ajoutai-je. Ceux qui ont pris mon oncle et ma tante viendront nous prendre aussi, et je ne veux pas passer une autre nuit ici.

Cousin Osborne se leva.

— Tu as peut-être raison, Willie, me dit-il. Mais je crois que tu exagères, fiston. Essaie de faire la part des choses entre la réalité et le fruit de ton imagination. Ton oncle et ta tante ont disparu, c'est sûr. Mais ces histoires sur des choses qui vous enlèvent... tu te fais des idées ! Ça me rappelle toutes les sottises que j'ai entendues chez moi, à Arkham. Pour une raison qui m'échappe, il y en a toujours plus à cette époque de l'année, vers la Toussaint. Tiens, quand je suis parti...

— Excusez-moi, cousin Osborne, dis-je en l'interrompant, vous n'habitez pas à Kingsport ?

— Si, si, bien sûr, me répondit-il, mais j'ai habité à Arkham autrefois, et je connais les gens qui vivent ici. Ce n'est pas étonnant que tu aies eu si peur, et que tu t'imagines des choses. En fait, j'admire ton courage. Pour un garçon de douze ans, tu as fait preuve de beaucoup de bon sens.

— Alors partons, lui dis-je. Il est déjà presque deux heures, et on ferait mieux de partir si on veut arriver à la ville avant la nuit.

— Pas si vite, fiston, répondit le cousin. Je n'aurais pas la conscience tranquille si je parlais d'ici sans avoir jeté un coup d'œil et essayé de résoudre ce mystère. Tu comprends bien que nous ne pouvons pas aller voir le shérif et lui raconter des bêtises à propos d'étranges créatures dans les bois qui dévorent ton oncle et ta tante. Aucune personne de bon sens ne nous croirait. On me traiterait de menteur et on se moquerait de moi. On pourrait même croire que tu as quelque chose à voir avec le... départ de ton oncle et de ta tante.

— Écoutez, lui dis-je. Nous devons partir. Immédiatement.

Il fit un signe négatif de la tête.

Je ne dis plus rien. J'aurais encore pu lui raconter un tas de choses que j'avais vues en rêve ou en vrai, et que j'avais entendues. Mais j'étais sûr que cela n'aurait servi à rien.

De plus, il y avait des choses que je ne voulais pas lui raconter, maintenant que je lui avais parlé. J'étais à nouveau effrayé.

D'abord, il avait dit qu'il venait d'Arkham, et quand je lui ai demandé, il m'avait répondu qu'il était de Kingsport. Tout ça sentait le mensonge.

Ensuite, il disait que j'avais eu très peur dans les bois. Qu'est-ce qu'il en

savait ? Je ne lui avais jamais parlé de cela.

Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, j'avais l'impression qu'il n'était pas du tout le cousin Osborne.

Et si j'avais raison, alors, qui était-ce ?

Je me levai et retournai dans le couloir.

— Où vas-tu, fiston ?

— Dehors.

— Je t'accompagne.

Il me surveillait, j'en étais certain. Il ne voulait pas me lâcher d'une semelle. Il s'approcha de moi, me prit par le bras, bien gentiment, mais pas moyen de m'échapper. Il me tenait bien. Il savait que je voulais déguerpir.

Qu'est-ce que je pouvais faire ? Seul dans cette maison encerclée par les bois, avec cet homme. Et la nuit qui commençait à tomber, la nuit de la Toussaint. Et ceux des bois qui attendaient dehors.

Nous sortîmes, et je remarquai qu'il faisait déjà sombre, même en plein après-midi. Les nuages avaient voilé le soleil, et le vent poussait les branches des arbres vers moi, comme s'ils essayaient de me retenir. Je les entendais frémir, comme s'ils murmuraient des choses sur moi. Et on aurait dit que lui les regardait et les écoutait. Peut-être qu'il comprenait ce qu'ils disaient. Peut-être lui donnaient-ils des ordres.

J'ai alors failli rire, car il écoutait de toute évidence quelque chose, quelque chose que j'entendais aussi maintenant.

C'était une sorte de grondement sur la route.

— Cap Pritchett, criai-je. C'est le facteur. On va pouvoir partir avec lui dans sa carriole maintenant.

— Laisse-moi lui parler, me dit-il. De ton oncle et de ta tante. Il n'y a aucune raison de l'inquiéter. Et il faut éviter tout scandale, n'est-ce pas ? Rentre vite dans la maison.

— Mais, cousin Osborne, dis-je, il faut dire la vérité.

— Bien sûr, fiston. Mais c'est une histoire qui regarde les grandes personnes. Allez, file. Je t'appellerai.

Il était très poli, et souriait même, mais il me traîna jusqu'à la porte d'entrée, puis dans la maison. Il sortit en claquant la porte. Je restai dans le couloir sombre et entendis Cap Pritchett ralentir son chariot et l'appeler, et lui rejoindre le facteur et discuter. Puis je n'entendis plus que des murmures très bas. Je regardai par une fente dans la porte, et je les vis. Cap Pritchett parlait tranquillement et tout semblait normal.

Sauf qu'une minute après, Cap Pritchett fit un signe de la main, puis saisit les rênes et fit repartir sa carriole.

Alors je sus ce qu'il me restait à faire, sans tenir compte des conséquences. J'ouvris la porte et m'élançai au dehors, mon baluchon à la main. Je dévalai le chemin jusqu'à la route, à la poursuite de la carriole. Le cousin essaya de m'attraper quand je suis passé près de lui, mais je le feintai et je criai.

— Attendez-moi, Cap. J'arrive. Emmenez-moi en ville.

Cap ralentit et se tourna vers moi, l'air complètement étonné.

— Willie, s'exclama-t-il. Eh bien, je croyais que tu étais parti. Il a dit que tu étais avec ton oncle et ta tante...

— L'écoutez pas, répondez-je. Il voulait pas que je parte. Emmenez-moi à la ville. Je vous raconterai ce qui s'est vraiment passé. S'il vous plaît, Cap, vous devez m'emmener.

— Bien sûr, Willie, tu vas venir avec moi. Allez saute, monte ici.

Ce que je fis.

Le cousin Osborne arrivait à la carriole.

— Attends voir, dit-il d'une grosse voix. Tu ne peux pas partir comme ça. Je te l'interdis. Tu es sous ma responsabilité.

— Ne l'écoutez pas, criai-je. Emmenez-moi, Cap, je vous en prie.

— Très bien, poursuivit le cousin. Si tu continues à te conduire de la sorte, nous allons tous y aller. Il n'est pas question que tu partes seul.

Il sourit à Cap.

— Vous voyez bien que le petit a les nerfs à fleur de peau, dit-il. J'espère que vous ne prendrez pas ses histoires au sérieux. Vivre ici, dans ce trou perdu... vous comprenez... il n'est pas tout à fait dans son état normal. Je vous expliquerai tout en chemin.

Il adressa un haussement d'épaules à Cap tout en se tapotant le côté de la tête de l'index. Puis il sourit à nouveau et entreprit de monter dans la carriole.

Mais Cap ne lui retourna pas son sourire.

— Ne montez pas, dit-il. Willie est un bon garçon. Je le connais. Vous, je ne vous connais pas. Vous m'avez déjà raconté assez de choses, monsieur, en me disant que Willie était parti.

— Mais je voulais seulement éviter les discours inutiles... Voyez-vous, on m'a fait venir pour soigner cet enfant... c'est un instable...

— Au diable les stables ! lui rétorqua Cap en crachant son jus de chique juste à ses pieds. Nous partons.

Le cousin Osborne ne souriait plus.

— Dans ce cas, j'insiste pour que vous me preniez dans votre carriole, dit-il en essayant de grimper.

Cap mit la main sous sa veste et, quand il la ressortit, il tenait un gros pistolet.

— Descendez, cria-t-il. Monsieur, vous parlez à un représentant de la poste des États-Unis, et vous n'avez pas d'ordre à donner au gouvernement, compris ? Maintenant descendez, ou j'arrose la route de votre cervelle.

Le cousin avait l'air furieux, mais il s'empressa de redescendre de la carriole.

Il me regarda en haussant les épaules.

— Tu fais une grave erreur, Willie, me dit-il.

Je ne le regardai même pas. Cap s'écria "*Hue !*" et nous dévalâmes la route. Nous primes de la vitesse, et bientôt la ferme disparut. Cap rangea son pistolet et me tapota l'épaule.

— Ne tremble plus, Willie, me dit-il. Tu es en sécurité maintenant. Tu n'as plus à avoir peur. On sera en ville dans une heure environ. Assieds-toi confortablement, et raconte-moi tout.

Je lui ai donc tout raconté. Ça a pris longtemps. Nous traversons toujours les bois, et avant que je m'en rende compte, il faisait presque nuit. Le soleil disparut et se cacha derrière les collines. L'obscurité sortit furtivement de la forêt des deux côtés de la route et les arbres se mirent à faire du bruit, murmurant aux ombres énormes qui nous poursuivaient.

Le cheval allait bon train, mais bientôt d'autres sons lointains se mêlèrent à celui provoqués par les sabots. Ça aurait pu être le tonnerre, ou bien autre chose. La nuit tombait, ça c'était sûr, et c'était la nuit de la Toussaint.

La route coupait maintenant à travers les collines, et on pouvait à peine voir où le prochain virage nous emmenait. De plus, la nuit tombait terriblement vite.

— J'ai bien l'impression qu'on va avoir une saucée, dit Cap en levant les

yeux vers le ciel. Je crois que c'est le tonnerre.

— Des tambours, dis-je.

— Des tambours ?

— On les entend la nuit, dans les collines, lui dis-je. Je les ai entendus tout ce mois-ci. Ce sont ceux des bois qui se préparent pour le sabbat.

— Le sabbat ?

Cap me regarda.

— Où as-tu entendu parler de sabbat ?

Alors je lui racontai tout le reste, tout ce qui s'était passé. Il ne répondit rien, et de toute façon, il ne put bientôt plus rien me dire car l'orage était au-dessus de nous. La pluie tombait à seaux sur la carriole, sur la route, partout. Il faisait nuit noire maintenant, et on ne voyait plus la route que grâce aux éclairs. Je devais crier pour qu'il m'entende, crier pour lui parler des choses qui avaient attrapé oncle Fred et tante Lucy, qui avaient pris le bétail et qui avaient envoyé cousin Osborne me chercher. Je dus aussi crier pour lui dire ce que j'avais entendu dans les bois.

Je pouvais voir le visage de Cap à la lueur des éclairs. Il ne souriait pas et ne faisait pas les gros yeux. Non, il avait l'air de me croire. Et je remarquai qu'il avait à nouveau sorti son pistolet et qu'il tenait les rênes d'une seule main, malgré la vitesse à laquelle nous allions. Le cheval était si effrayé que Cap n'avait pas besoin du fouet pour le faire avancer.

La vieille carriole sautait et rebondissait, et la pluie tombait en sifflant dans le vent. On se serait cru dans un cauchemar, mais c'était bel et bien la réalité. Ce n'était pas un rêve quand je criai à Cap Pritchett le récit de ce qui s'était passé dans les bois.

— Shoggoth, hurlai-je, qu'est-ce que c'est ?

Cap me prit le bras. Puis il y eut un éclair et je pus voir son visage. Il avait la bouche grande ouverte. Mais il ne me regardait pas. Il regardait la route devant lui.

On aurait dit que les arbres se rassemblaient et se penchaient au-dessus du prochain virage. Dans le noir, ils semblaient vivants ; ils bougeaient, se courbaient et se tordaient comme s'ils voulaient nous empêcher de passer. Un éclair traversa le ciel, et je pus les voir très clairement. Je vis autre chose aussi.

— Shoggoth, cria Cap.

Mais je pus à peine l'entendre à cause du tonnerre, et aussi du cheval qui hennit. Je sentis la carriole glisser sur un côté de la route et le cheval se cabrer. Nous étions presque dans le truc noir. Il y avait une puanteur terrible, et Cap brandit son pistolet et le coup partit, dans un bang presque aussi bruyant que le tonnerre, et presque aussi fort que le bruit que nous fîmes en percutant la chose noire.

Puis tout est arrivé en même temps. Le tonnerre, la chute du cheval, le coup de feu et le choc, lorsque la carriole se renversa. Cap devait avoir les rênes autour du bras car il fut éjecté la tête la première de l'habitacle, et tomba sur le cheval agonisant ; et sur la chose noire qui le tenait. Je me sentis tomber dans l'obscurité et atterrir dans la boue et le gravier de la route.

En plus de l'orage et des cris, il y eut un autre bruit que j'avais déjà entendu dans les bois ; un croassement qui ressemblait à une voix.

C'est pour ça que je n'ai pas regardé derrière moi, et que je ne me suis pas inquiété de savoir si je m'étais blessé dans la chute. Je me suis levé et suis parti en courant sous l'orage et dans le noir, sous les arbres qui se tortillaient et secouaient leur tête, et riaient en me désignant de leurs

branches.

Malgré l'orage, j'entendis le cheval hennir et Cap hurler, mais je n'osai pas me retourner. Les éclairs zébraient le ciel et je courais maintenant au milieu des arbres, car la route n'était plus qu'un sentier où je m'enfonçais, et qui me ralentissait. Un instant après, je me mis à hurler aussi, mais je n'entendis même pas le son de ma voix en raison du tonnerre. Mais par-dessus le tonnerre, j'entendis les tambours.

Tout à coup, je sortis des bois et fonçai vers les collines. Alors que je les gravissais en courant, le bruit des tambours s'amplifia et bientôt je pus voir clair, et pas uniquement quand il y avait des éclairs. Maintenant, il y avait des feux sur la colline. Et le bruit des tambours venait d'ici.

Je me perdis dans tout ce bruit : le cri du vent, le rire des arbres et les tambours. Mais je m'arrêtai à temps. Je m'arrêtai quand je vis clairement les feux. Des feux rouges et verts qui brûlaient sous cette avalanche de pluie.

Je vis une grosse pierre blanche, en plein milieu d'un espace dégagé au sommet de la colline. Les feux verts et rouges l'entouraient. Il y en avait derrière aussi. L'ensemble était donc parfaitement éclairé.

Il y avait des hommes autour de l'autel, des hommes avec de longues barbes grises et des visages tout ridés, qui lançaient dans les feux des choses qui sentaient très mauvais, et qui les coloraient en rouge ou vert. Ils avaient des couteaux à la main, et je les entendais hurler par-dessus l'orage. À l'arrière, accroupis, un plus grand nombre d'hommes encore battaient les tambours.

Peu après, quelque chose d'autre monta la colline, deux hommes qui amenaient du bétail. J'étais certain de reconnaître nos bêtes. Ils les conduisirent jusqu'à l'autel, et ceux qui avaient des couteaux les égorgèrent en guise de sacrifice.

Je voyais tout ça grâce à la lumière des éclairs et des feux. Je me tassais sur le sol pour ne pas être repéré.

Mais bientôt, je ne vis plus aussi bien, à cause de ce qu'ils lançaient sur le feu. Cela fit une fumée noire très épaisse. Quand cette fumée monta vers le ciel, les hommes commencèrent à psalmodier et à prier plus fort.

Je n'entendais pas les mots, mais les sons ressemblaient à ceux que j'avais entendus dans les bois. Je ne voyais pas trop bien, mais je savais ce qui allait se passer. Les deux hommes qui avaient amené les bêtes retournèrent de l'autre côté de la colline pour revenir avec d'autres victimes. La fumée m'empêchait de bien voir, mais ces victimes avaient deux jambes, pas quatre. Peut-être que j'aurais pu mieux voir, mais je me suis caché le visage quand ils les ont amenées jusqu'à l'autel blanc et qu'ils ont utilisé leurs couteaux. Le feu et la fumée se sont embrasés, les tambours ont résonné plus fort et ils se sont tous mis à psalmodier et à appeler la chose qui attendait de l'autre côté de la colline.

Le sol se mit à trembler. Il y avait l'orage, le tonnerre, les éclairs, les cris, le feu, la fumée et j'étais mort de peur. Mais je jure que le sol tremblait. Il tremblait et frémissait. Ils avaient appelé quelque chose, et un instant après, la chose arrivait.

Elle grimpa le flanc de la colline en rampant, et arriva à l'autel, et c'était la chose noire de mes rêves, cette chose-arbre noire, noueuse, visqueuse et baveuse, venue des bois. Elle grimpait en rampant, s'aidant de ses sabots, de ses bouches et de ses bras sinueux. Les hommes s'inclinèrent et reculèrent, et la chose se dirigea vers l'autel, où quelque chose se tortillait dans tous les sens en hurlant. La chose se pencha sur l'autel, puis j'entendis

les espèces de croassements par-dessus les cris. Je ne regardai qu'une minute, mais ce fut suffisant pour voir la chose noire commencer à gonfler et à grandir.

C'en fut trop. Qu'importe la prudence, maintenant. Il fallait que je fuie. Je me levai et courus, courus à en perdre haleine, en criant de toutes mes forces, sans m'inquiéter de savoir si on m'entendait.

Je traversai les bois en courant et en hurlant sous l'orage, en m'éloignant de cette colline et de cet autel, et tout à coup, je sus où j'étais, car j'étais revenu à la ferme.

Oui, c'est ce que j'avais fait. J'étais revenu à mon point de départ. Mais je ne pouvais pas aller plus loin. Je ne supportais plus le noir et l'orage. Je rentrai donc à l'intérieur. D'abord, après avoir fermé la porte à clef, je m'étais assis à même le sol, tellement la course et les cris m'avaient épuisé. Mais peu après, je me relevai et cherchai un marteau, des clous et quelques planches qu'oncle Fred n'avait pas eu le temps de couper en petit bois.

Je commençai par barricader la porte, puis toutes les fenêtres sans exception. J'ai dû travailler des heures, à en juger par ma fatigue. Quand tout fut terminé, l'orage se calma, et il n'y eut plus de bruit. Je m'allongeai alors sur le divan et m'endormis.

Je me suis réveillé il y a deux heures. Il faisait jour. La lumière filtrait par les fentes. D'après la position du soleil, je savais qu'on était déjà dans l'après-midi. J'avais dormi toute la matinée, et rien n'était arrivé.

Je pensais pouvoir sortir maintenant et rejoindre la ville à pied, comme j'avais prévu de le faire hier.

Mais j'avais tort de penser ça.

Juste avant de commencer à enlever les clous, je l'entendis. Cousin Osborne, bien sûr. Je veux dire, celui qui se faisait passer pour cousin Osborne.

Il arriva dans la cour et m'appela "Willie !", mais je ne répondis pas. Il essaya ensuite d'ouvrir la porte, puis les fenêtres. Je l'entendais qui cognait et jurait. Mauvais signe.

Puis il commença à murmurer, et ce fut pire. Parce que cela signifiait qu'il n'était pas seul dehors.

Je jetai un coup d'œil par une fente, mais il était déjà de l'autre côté de la maison, et je ne pus voir ni lui, ni avec qui il était.

C'était aussi bien comme ça, car si j'avais raison, je ne voulais pas voir.

C'était déjà assez désagréable de l'entendre.

Entendre ce croassement, puis la voix du cousin, puis à nouveau le croassement.

Sentir cette odeur immonde, celle de la bave verte des bois et autour du puits.

Le puits, ils retournèrent au puits. J'entendis cousin Osborne dire quelque chose comme :

— Attendons la nuit. Nous pourrions utiliser le puits si vous trouvez la porte. Cherchez la porte.

Je sais ce que cela signifie maintenant. Le puits doit être une espèce d'entrée vers un monde souterrain ; là où ces druides vivent. Et la chose noire. Ils sont revenus maintenant, ils cherchent.

Ça fait maintenant un bout de temps que j'écris, et l'après-midi se termine. Je peux voir par les fentes qu'il fait à nouveau presque nuit.

C'est à ce moment qu'ils viendront me chercher, quand il fera nuit.

Ils enfoncezont les portes ou les fenêtres et me prendront. Ils me descendront par le puits pour aller dans ces endroits noirs où sont les

shoggoths. Il doit y avoir tout un réseau de galeries sous les collines, un monde souterrain où ils se cachent et attendent de ressortir pour les sacrifices, et le sang. Ils ne tolèrent pas la présence d'humains, sauf pour les sacrifices.

J'ai vu ce que la chose a fait sur l'autel. Je sais ce qui m'attend.

Peut-être qu'ils vont s'inquiéter de l'absence du vrai cousin Osborne à Kingsport, et envoyer quelqu'un à sa recherche. Peut-être qu'en ville, ils vont rechercher Cap Pritchett. Peut-être qu'ils viendront ici et me trouveront. Mais il faut qu'ils fassent vite, sinon il sera trop tard.

C'est pour ça que j'écris ceci. C'est vrai, je le jure, tout est vrai. Si quelqu'un trouve ces feuilles dans leur cachette, venez inspecter le puits. Le vieux puits, au fond du jardin.

Rappelez-vous de ce que j'ai dit sur ceux des bois. Bouchez le puits et asséchez les marais. Inutile de me chercher... si vous ne me trouvez pas ici.

J'aimerais ne pas avoir aussi peur. Ce n'est pas tant pour moi que j'ai peur que pour les autres. Ceux qui vont venir plus tard s'installer par ici, et qui risquent de vivre la même chose... ou pire.

Il faut me croire. Sinon, allez dans les bois. Allez à la colline. Celle où ils font leurs sacrifices. Les taches auront peut-être disparu, et la pluie aura emporté les empreintes. Ils auront peut-être nettoyé les traces des feux. Mais l'autel y sera sûrement. Et si oui, vous saurez la vérité. Il devrait y avoir de grosses marques rondes, des marques d'environ deux pieds de large.

Je n'ai pas encore parlé de ça. Avant de déguerpir du sommet, j'ai regardé. J'ai regardé la grosse chose noire qu'est un shoggoth. Je l'ai regardé enfler et grossir. Je crois avoir dit comment il pouvait changer de forme, et quelle taille il prenait. Mais vous ne pouvez pas imaginer sa forme, ni sa taille, et je n'ose pas en parler.

Je vous dis seulement de chercher. Cherchez et vous saurez ce qui se cache sous terre dans ces collines, attendant de sortir, et de festoyer dans un grand sacrifice.

Voilà. Ils arrivent. L'obscurité tombe et j'entends leurs pas. Et d'autres bruits. Ils frappent à la porte. Et sûr qu'ils doivent avoir une planche ou un tronc pour l'enfoncer. Toute la maison tremble. J'entends cousin Osborne qui hurle, et le bourdonnement aussi. L'odeur est insupportable, elle me rend malade, et dans une minute...

Regardez l'autel. Alors vous comprendrez ce que j'essaye de dire. Regardez ces grosses marques, de deux pieds de large. C'est là que la chose noire s'est tenue.

Cherchez ces marques et vous saurez ce que j'ai vu, ce qui m'effraie, ce qui attend de vous attraper à moins que vous ne l'enfermiez à jamais sous terre.

Ces marques noires de deux pieds de large ne sont pas seulement des marques.

Ce sont en fait des empreintes digitales !

La porte est déf...

LA CRIQUE DE LA TERREUR

Lorsqu'un éditeur demanda à Bloch d'imaginer une histoire à partir de ce titre, le résultat aurait pu être n'importe quel type d'action ou d'aventure. Mais Bloch en fit un récit s'inscrivant dans le Mythe de Cthulhu. Nous avons ici affaire à quelque chose ressemblant à un Obed Marsh moderne, qu'une cupidité vénale pousse à ouvrir un trésor submergé recelant une horreur non-humaine. Et dans la fusion finale entre l'esprit de l'infortuné narrateur et celui de l'entité extraterrestre, nous avons l'écho de la fusion psychique entre Robert Blake et l'avatar dans le clocher, plusieurs années auparavant dans "Celui qui Hantait les Ténèbres". Avec son dénouement apocalyptique, cette histoire préfigure le roman ultérieur que Bloch écrivit sur le Mythe de Cthulhu, "Strange Eons".

De façon plus importante, l'histoire démontre l'adaptabilité d'un récit cthulhien classique à de nouveaux modes de narration. Lovecraft enfermait ses horreurs cosmiques dans une forteresse de prose antique et limitait volontairement le développement de ses personnages. Son succès posa la question de savoir s'il était possible d'écrire dans un style distinctement non-lovecraftien, tout en obtenant un récit fidèle à sa vision du mythe. "La Crique de la Terreur" apporte une réponse affirmative à cette question, car les tentacules de Cthulhu nous caressent encore par le style dynamique et aguerri de Bloch, et par ses personnages forts et parfaitement définis. Le défi pouvait être relevé et Bloch fut celui qui y parvint.

Vous ne trouverez la Crique du Coupe-Gorge sur aucune carte, car il ne s'agit pas là de son véritable nom. Et vous pourrez examiner n'importe quel atlas des Antilles, vous ne parviendrez pas à localiser l'île de Santa Rita.

Car j'ai changé les noms pour des raisons claires. Si ces raisons ne vous paraissent pas encore évidentes, vous finirez par le comprendre en lisant ce récit.

Je m'appelle Howard Lane, et j'ai vécu sur Santa Rita pendant presque un an sans entendre parler de la Crique du Coupe-Gorge. Ce n'est pas très surprenant, car ce n'est pas l'or des boucaniers qui m'a attiré ici. En fait, je peux vous avouer avoir quitté les États-Unis pour échapper à l'atmosphère de piraterie et de pillage qui imprègne le monde commercial moderne.

En tout cas, c'est que je répétais, nuit après nuit, au Bar de Rico. À la fin, bien sûr, je finissais par me taire et m'écrouler. Personne ne me prêtait beaucoup d'attention, avant, ou après.

Sauf durant la soirée où je rencontrai Don et Dena. L'ours en peluche et l'ange de Noël.

J'avais bu un peu trop du rhum de Rico ce soir-là, je l'admets. Mais même après avoir mieux fait leur connaissance, je persiste à croire que ma première impression était la bonne.

L'ours en peluche. C'était Don, debout près du bar à côté de moi. Blond, forte carrure, des bras courts et épais couverts d'un duvet doré, le nez rose et écrasé, et les yeux comme de gros boutons marrons. Je le regardai commander à boire, une bière américaine en boîte, à un dollar pièce ! Il jeta de l'argent américain sur le comptoir ; un billet de vingt dollars. Cela suffit à attirer mon attention. Nous n'avions que peu de touristes ou d'étrangers à Santa Rita, et les rares visiteurs n'avaient jamais d'argent. Aussi regardai-je l'ours en peluche emporter deux bières vers une table dans un angle. Et c'est là que je la vis, assise en face de lui.

L'ange de Noël. Elle portait une robe blanche et étroite, ses cheveux étaient comme de l'or filé, ses yeux comme une porcelaine bleue. Elle avait un teint crèmeux, couleur de pêche, des pêches gorgées de soleil. Elle adressa un rire à l'ours en peluche, et j'éprouvai un ressentiment curieux.

Pourquoi est-ce toujours ainsi ? Pourquoi ce genre de fille choisit-elle toujours ce genre d'homme ?

Je m'étais déjà posé la question un millier de fois. Je me la posais depuis mon arrivée à Santa Rita, un an auparavant. C'était là en fait la véritable raison de ma venue sur l'île. J'avais connu une fille comme elle et constaté qu'elle avait choisi ce type d'homme.

Dès le premier coup d'œil, je sus de quel genre d'homme il s'agissait. C'était le genre Plagiste Musclé, aux sourcils fournis, avec un tatouage sur la main, qu'on trouve dans les publicités pour cigarettes. Je fis un petit pari sur ce qui se passerait quand il aurait fini sa bière. Et je le remportai. Il s'empara de la canette vide d'une main grande comme un battoir et écrasa la boîte, l'aplatissant complètement.

Ça la fit rire à nouveau, et je savais pourquoi. Ce n'était pas un ange de Noël, après tout. C'était simplement le genre de fille à le faire croire aux gars de mon espèce. Pour qu'on la traite de cette façon : comme un ornement fragile, précieux et enchanteur, perché au sommet inaccessible de l'arbre des illusions. Jusqu'à ce que l'un de ces animaux rustres apparaisse et s'en empare de ses grosses pattes poilues, boive son content, satisfasse ses envies, avant de la presser et de la rejeter. Mais elle aimait ça. Les canettes de bière sont faites pour être écrasées. Des canettes de bière rigolardes, et des ours en peluche tatoués.

Je suppose que j'étais passablement ivre, avec mes comparaisons stupides, mes métaphores larmoyantes et le mélange lamentable de cynisme à cent sous, de complaints sentimentales et de rhum pur.

Suffisamment ivre pour que, lorsque l'ours en peluche revint au bar commander une autre tournée, je prétendis l'ignorer superbement. Même après qu'il m'ait tapé sur l'épaule, je pris tout mon temps avant de me retourner.

— Un verre ? m'offra-t-il.

Je haussai les épaules.

— Non, merci.

— Allez, venez prendre une bière ! Je me disais que peut-être vous aimeriez nous rejoindre. Nous sommes étrangers ici, et nous aimerions faire votre connaissance.

Cela m'intrigua. Je connaissais le genre ours en peluche, ou du moins je le pensais. Et bien qu'il soit souvent plein d'une fausse amabilité au bar, il ne vous invite jamais à le rejoindre lorsqu'il est en compagnie d'un ange de Noël. À moins, bien sûr, d'avoir une bonne raison pour cela.

Hum, j'avais moi aussi de bonnes raisons. La bière américaine était à un dollar la canette, et je n'avais pas été capable d'aligner un dollar pour un

verre depuis huit mois maintenant.

J'acquiesçai. Il me tendit une patte dorée.

— Je m'appelle Don Hanson.

— Howard Lane.

— Ravi de faire votre connaissance. Venez, j'aimerais vous présenter Dena. Dena, voici Howard Lane.

Il se tourna vers moi.

— Dena Drake, ma secrétaire.

Je la regardai.

— En vérité, c'est Dinah, me dit-elle. Comme dans la chanson. Mais Danny Kaye a enregistré cette chanson il y a plusieurs années en prononçant Dena, et c'est ainsi que ma sœur aînée m'appela. Je crois que ça va me rester, maintenant. Tout le monde y regarde à deux fois en entendant ça.

J'acquiesçai, mais pas en signe d'accord. Ce n'était pas son nom qui me faisait la fixer ainsi. C'était le fait qu'elle était la secrétaire de Hanson. Leur relation était si évidente que je ne pouvais imaginer personne d'autre qu'un enfant pour proférer un mensonge aussi grossier. De plus, ce n'était pas nécessaire ici. Santa Rita n'est pas Santa Monica ; seul un nouveau venu se sentirait obligé de cacher l'évidence. Remarquez, Don Hanson était un nouveau venu. Et précisément, c'est ce dont il était en train de parler.

— Nous sommes arrivés juste avant le coucher du soleil. Surprenant comme cet endroit est petit, pas même un hôtel ici, pas vrai ? Ce n'est pas grave, en fait, je dors très bien sur le bateau.

— Vous êtes venus sur votre propre bateau ?

— C'est un yacht, précisa Dena. Nous avons fait toute la traversée depuis la Barbade.

Don gloussa.

— Ne faites pas attention à ce qu'elle dit. Ce n'est pas vraiment un yacht, et d'ailleurs, c'est l'équipage qui s'est chargé de tout. Nous avons autre chose à faire, n'est-ce pas chérie ?

J'aurais aimé voir Dena rougir. Mais elle ne rougit pas ; elle eut un petit rire aigu lorsque Don répéta son opération consistant à écraser une canette.

Puis il se tourna vers moi et sourit.

— Un coup de chance de tomber sur vous ainsi, j'avais l'intention de me mettre rapidement à votre recherche.

— C'est vrai, renchérit Dena. Aucun de nous deux ne parle espagnol, mais Roberto, notre maître d'équipage, oui, et il a discuté avec quelqu'un lorsque nous sommes arrivés à terre. C'est ainsi que nous avons découvert que vous êtes le seul homme blanc sur toute l'île.

— Est-ce vrai ? demanda Don. Vous vivez seul ici avec tous ces noirs ?

— Non, répondis-je.

— Ils ont pourtant dit à Roberto...

— Non, répétais-je. C'est faux. Il y a très peu de noirs pure race sur Santa Rita. L'essentiel de la population est fait de sang-mêlé, des Mestizos, des Marinos et d'autres métissages encore plus compliqués où l'on retrouve des racines africaines, caraïbes, espagnoles, portugaises et françaises. Les habitants sont pour la plupart simples et sans instruction, mais ce sont des gens fiers.

— Bien sûr, je comprends. Merci pour le tuyau. Mais vous êtes le seul homme blanc.

— Selon votre interprétation de l'anthropologie, oui.

— Bien envoyé ! rit Dena.

Elle me lança un regard fondant sous ses longs cils, le genre de regard que de telles filles s'entraînent à faire, assises devant leur glace en courbant les dits cils.

— Excusez ma curiosité, mais que faites-vous ici, dans cet endroit perdu ?

— Je bois la bière de votre employeur, dis-je d'une voix basse. Et cette dernière année, j'ai bu pas mal de rhum. Au fait, ce n'est pas un endroit perdu. C'est un paradis tropical exotique, livré avec cafards, scarabées, punaises, moustiques, mouches et veuves noires. Il n'y a qu'une variété de vermine qu'on ne trouve pas ici : les percepteurs. Son absence compense largement la présence des autres bestioles et explique également la mienne.

— Vous êtes un fraudeur fiscal, c'est ça ?

L'intérêt de Dena était réel.

— Un joueur en cavale, peut-être ?

Je haussai les épaules.

— J'ai bien peur que cela ne soit pas aussi romantique. Je suis en fait un écrivain indépendant et mes revenus sont imprévisibles. N'ayant pas d'attaches familiales, j'ai décidé de chercher un endroit où la vie n'est pas chère. Ici, à Santa Rita, je loue une maison spacieuse et meublée, construite à l'époque de l'occupation espagnole, emploie un couple de domestiques et m'achète toute la nourriture que je veux, tout ça pour moins que je n'aurais dépensé dans des paradis comme Downhill, dans l'Oklahoma, ou Flyspeck, dans l'Utah.

— Vous ne vous sentez jamais seul ?

— J'étais seul bien avant d'arriver à Santa Rita, répondis-je. Vous pouvez être seul à New York.

— Ça, j'en sais quelque chose !

Son sourire sembla un peu plus sincère, mais je n'eus pas l'occasion de l'analyser.

Don posa sa main sur mon bras.

— Écrivain indépendant, hein ? Comment ça marche ?

— Ça dépend. De bons mois, et d'autres plus moyens. C'est assez variable.

— Hum. Peut-être aimeriez-vous gagner quelques dollars de plus, alors. J'aurais besoin d'aide.

— De quel genre ?

— Oh, régler quelques détails avec les gens du coin. Vous les connaissez, vous pourrez peut-être arrondir quelques angles pour moi. Je dois obtenir quelques permis, pour une certaine chose.

— La pêche ? Vous n'avez besoin de rien pour ça.

— Pas exactement la pêche. La plongée.

— C'est un merveilleux plongeur sous-marin, dit Dena. Absolument fantastique.

J'acquiesçai.

— Cela non plus ne demande pas d'autorisation officielle.

— Même si c'est pour récupérer quelque chose ?

— Récupérer quoi ?

— Un trésor, dit Dena. Pourquoi ne lui dis-tu pas tout, chéri ?

— Pourquoi est-ce que tu ne la fermes pas ?

Don lui adressa une grimace. Il se tourna vers moi, le sourire revenu aux lèvres.

— Bien, autant que vous sachiez. Je suis sur la trace de quelque chose de très gros, ici.

— Attendez un instant, interrompis-je. Quelqu'un vous a vendu une carte ?

— Non, ce n'est pas une carte. En fait, c'est un manuscrit, un vieux manuscrit.

J'acquiesçai à nouveau.

— Et qui décrit comment un galion chargé de lingots des mines incas s'est brisé sur des écueils et a coulé ici, à Santa Rita, en eaux peu profondes. C'est ça ?

Je lui retournai un sourire intéressé.

— Voilà une des histoires les plus banales des Antilles ! Il y a toujours quelqu'un prêt à embobiner les touristes avec ce gag. Pour autant que je le sache, personne n'a récupéré de trésor espagnol dans les Caraïbes depuis des années.

Don secoua la tête.

— Nous devrions peut-être mettre les choses au clair, dit-il. Primo, je connais le coup de la carte au trésor. Ça fait deux ans que je traîne dans le coin à faire de la plongée, et un peu de pêche pour le plaisir. Il y a vraiment moyen de vivre, ici.

— À la façon de Hemingway, dis-je.

— Vous connaissiez Papa ?

— Je crache dans sa soupe. Je suis un fan de Beatrix Potter.

— Sans blague ? murmura Don. Bref, je suis pas un idiot qui sort de Miami. Et j'ai rassemblé un bon équipage. Cinq matelots, y compris le maître d'équipage, Roberto. Le manuscrit appartenait à son père.

— Don est allé le chercher quand les requins l'ont eu, intervint Dena. Il me l'a raconté. Il l'a sorti de l'eau, mais sans les jambes et...

— La ferme. J'aurais peut-être dû te laisser sur le bateau. Ou à la Barbade.

Il nous donna à chacun notre part de grimace et de sourire et reprit.

— Bon, le père est mort et Roberto est venu me voir avec le manuscrit. Il l'avait trouvé dans les affaires du vieux. Il n'avait aucune idée de ce que c'était. Ni lui, ni son père ne lisaient l'Anglais.

— Vous parlez toujours de ce manuscrit, dis-je. De quoi s'agit-il au juste ?

— En fait, c'est une sorte de journal.

— Écrit par un vieux prisonnier espagnol sur un vieux parchemin espagnol, filigrané 1924, Yonkers ?

— Pas du tout. Et il ne s'agit pas d'une de vos histoires de trésor, non plus.

Il se pencha à travers la table.

— Écoutez bien. Je ne suis pas un génie, mais je n'engagerais pas un équipage de cinq personnes jusqu'à cette petite île minable si je n'étais pas certain qu'il y avait quelque chose ici pour moi. Alors vous pouvez m'épargner vos commentaires. Si vous voulez voir par vous-même, rejoignez-nous au bateau demain matin. Vous pourrez alors prendre votre décision.

J'hésitai, pensant à l'ours en peluche et à l'ange de Noël, et à tout ce chemin que j'avais fait précisément pour ne plus m'amuser avec ces jouets. C'était la résolution que j'avais prise. D'un autre côté, cet argent me serait bien utile pour manger... et pour boire aussi. Boire m'aidait à oublier les ours en peluche et les anges.

Je me levai donc, m'inclinai poliment et dit à l'ours en peluche :

— D'accord, à demain.

Et tout ce temps, je ne pouvais écarter mon regard de l'ange.

À dix heures le lendemain matin, j'étais assis sur le gaillard avant du Rover, à lire *"Isaih Horner, Son Journal, Réssit Vérydique et Fydaile du Voillage du Black Star, en l'année du Seigneur 1711"*.

Don avait dit la vérité. Il ne s'agissait pas du tout d'un manuscrit espagnol. C'était rédigé dans l'anglais étrange et barbare d'un marin à demi illettré des premières années du dix-huitième siècle. L'écriture en pattes de mouche était affreuse, l'orthographe et la grammaire déplorables, et aucun faussaire n'aurait eu l'idée d'entamer son imposture par un préliminaire long et incohérent, apportant le compte-rendu d'un voyage en mer.

Je ne tenterai pas de reproduire le contenu de ce journal, mais il était de toute évidence authentique. Isaih Horner avait été quartier-maître sur le Black Star durant ce qu'il décrivait avec euphémisme comme un *"voyage d'affaires"* vers la côte nord du Venezuela. Il n'était pas compliqué de se rendre compte que le vaisseau faisaient ses affaires dans la piraterie. En fait, son capitaine portait un nom bien connu de ceux qui s'intéressent à l'histoire des Frères de la Côte, Barnaby Jakes. Et il mentionnait quelques rencontres avec des gentlemen dont les amateurs de récits de flibustes sont familiers. Le Black Star ne faisait pas *"d'affaires"* à proprement parler, il *"confisquait"* les marchandises des nombreux vaisseaux espagnols et portugais qu'il croisait sur sa route.

Sa plus belle prise fut la Santa Maria, pas le navire de Colomb, mais un homonyme bâti près d'un siècle plus tôt dans les chantiers navals espagnols pour convoier les richesses du Nouveau Monde jusqu'aux coffres de Sa Très Chrétienne Majesté.

Le capitaine avait appris que la Santa Maria mettait voile pour son voyage annuel vers l'Espagne, chargé d'un butin inhabituel, le fruit de pas moins de trois expéditions au cours desquelles les conquistadores s'étaient enfoncés plus loin que jamais dans les jungles du sud du Venezuela, au fin fond de l'Amazonie. Une civilisation avait été pillée. Pas celle des Incas, mais le peuple d'une vallée adorant sa propre divinité et lui offrant des sacrifices sur un autel d'or. L'autel et les ornements du temple constituaient le seul butin, mais d'après les rumeurs, c'était bien suffisant. Il y avait, par exemple, un immense coffre d'or, ou *"arche"*, ramené jusqu'à la côte au cours d'une longue marche par quarante esclaves indigènes. La raison pour laquelle l'or n'avait pas été fondu sur place en lingots transportables n'était pas clair, mais le bruit disait qu'un padre accompagnant l'expédition avait insisté pour que les symboles de cette religion païenne soient conservés intacts. En fait, on ne savait pas très bien si le padre avait approuvé le pillage du temple. Il y avait apparemment eu conflit avec le chef de l'expédition, et un certain nombre d'hommes étaient morts durant le voyage de retour vers l'Espagne.

Mais cela n'était pas important. L'important était que le butin avait été embarqué sur la Santa Maria, dans la grande cale prévue pour un tel chargement, et que le navire allait partir pour l'Espagne, escorté par deux bâtiments légers, équipés pour combattre les pirates en maraude.

Voilà ce que le capitaine d'Isaih Horner avait appris. De même apparemment qu'un certain nombre d'autres flibustiers dont les agents espionnaient activement les ports.

Normalement, le capitaine Barnaby Jakes n'aurait tenu aucun compte d'une telle information. Le Black Star, avec ses douze canons et son équipage de quarante métis, chassait du plus petit gibier. Peu de Frères de la Côte, même ceux équipés de plus gros bâtiments, osaient s'attaquer à un galion, encore moins si celui-ci était escorté. Car les pirates, en dépit des histoires et légendes romantiques accumulées sur leurs exploits à travers les siècles, n'étaient pas des monstres de courage. On pourrait plutôt les comparer à des chacals, ou mieux encore, à des hyènes. Ils recherchaient les navires sans défense ou désarmés, les épaves, et au dix-huitième siècle les jours des grands commandants, Henry Morgan, l'Olonnais et consorts étaient passés. Les véritables boucaniers avaient disparu. Ceux qui restaient, sans même parler d'attaquer une ville, osaient à peine s'en prendre à une brigantine armée.

Le capitaine Barnaby Jakes n'aurait certainement eu aucune intention d'intercepter la Santa Maria et son escorte. En tout cas, pas avant d'entendre parler de la tempête.

Il porta secours à deux marins survivants d'un petit sloop qui dérivait depuis les mers plus au sud. Il les exécuta ensuite, mais pas avant qu'ils ne lui aient fait le récit de la grande tempête dans laquelle ils virent de leurs yeux la Santa Maria chevaucher seule les vagues, après qu'un des bâtiments de son escorte ait été emporté par le fond, et l'autre dérouté.

La Santa Maria, désarmée et seule, devait maintenant rejoindre le port le plus proche. Et ce serait l'île de Santa Rita. S'il parvenait à l'intercepter en haute mer...

Le Black Star mit cap au sud vers Santa Rita.

Isaïa Horner parlait pieusement dans son journal du "*devoir d'un sujet de Sa Majesté*" de combattre l'Ennemi Papiste et de le dépouiller. Il s'agissait pourtant de piraterie, purement et simplement, et la tentative aurait pu réussir, car ils croisèrent la Santa Maria à quelques encablures du port de Santa Rita.

Le seul problème, c'était qu'un autre "*sujet de Sa Majesté*" l'avait croisée en premier.

Se dirigeant vers le galion en lui coupant la route vers la sûreté du rivage, se rapprochait un vaisseau que le capitaine Jakes et son quartier-maître Horner reconnurent aussitôt comme étant celui d'un certain Ed Thatch, alias Edward Teach, alias Barbe Noire. En respect d'une stricte convenance observée par les Frères, et parce que le vaisseau de Barbe Noire était facilement deux fois plus gros que le Black Star et portait trois fois plus de canons, il n'y avait rien d'autre à faire qu'à attendre et regarder la bataille.

La Santa Maria avait perdu un mât dans la tempête, et son gouvernail ne fonctionnait plus très bien. Il apparut aussi que la plupart de ses canons étaient hors service, car les salves qu'elle envoyait n'étaient pas suffisamment nourries pour empêcher Barbe Noire de lui interdire l'entrée du port. Le grand galion dut serrer la côte et tenter de trouver une autre ouverture le long du rivage de l'île. Barbe Noire suivait, se rapprochant sans tirer. C'était sa méthode habituelle : se rapprocher jusqu'à être bord à bord, puis expédier une salve dévastatrice contre la coque et le pont.

Ce n'est que lorsque la Santa Maria eut presque gagné l'abri de la crique, à l'autre bout de l'île, que cette occasion se présenta. Barbe Noire se rapprocha rapidement puis s'aligna avant de lâcher une bordée assourdissante. Le grand galion trembla de part en part. Les canonnières rechargèrent et tirèrent une seconde salve, encore plus terrible que la

première. La Santa Maria, maintenant très enfoncée dans l'eau, tenta de virer de bord. Le mât de misaine s'abattit au milieu d'un nuage de fumée. Le moment était venu de la mise à mort. Les grappins étaient prêts, les piques d'abordage distribuées. Si les boulets avaient pénétré jusqu'aux parties vitales du navire, celui-ci coulerait dans cinq ou six heures, ce qui laissait suffisamment de temps pour transborder le trésor. Barbe Noire était probablement prêt à mener l'attaque, comme à son habitude. Il allumerait les bougies emmêlées dans sa barbe, et porterait les pots de soufre qu'il lancerait sur le pont adverse avant l'abordage. Une seule volée de plus maintenant...

La Santa Maria roula sous le choc, puis sembla tituber avant de donner de la bande.

Selon Isaih Horner, observant depuis le pont du Black Star à moins d'un mile de distance, les tirs étaient dirigés contre le pont supérieur du galion. Mais c'était comme si la bordée lâchée par les trente canons du vaisseau avait atteint sa cible sous la ligne de flottaison, donnant l'impression que quelque chose avait arraché la quille du navire espagnol.

Car dans un épouvantable grondement et bouillonnement d'eau, la Santa Maria coula à pic sous ses yeux. De l'eau jaillit des écoutilles ouvertes "*come una vrès fontèna*", et Barbe Noire, au lieu d'aborder, s'éloigna hâtivement pour éviter d'être pris dans le tourbillon formé presque immédiatement par l'engloutissement du grand galion. En moins de deux minutes, la Santa Maria avait disparu et reposait sous les eaux de la Crique du Coupe-Gorge.

Le journal ne s'arrêtait pas là. Il racontait comment Barbe Noire et le capitaine Barnaby Jakes s'associèrent pour tenter de remonter le trésor, mais leurs hommes ne purent atteindre le vaisseau dans ces eaux profondes. Il y avait plusieurs survivants dont Horner rapportait ou paraphrasait les propos. Aucun d'entre eux ne pouvait expliquer pourquoi le bâtiment avait si soudainement et inexplicablement sombré, si ce n'est par des racontars superstitieux. Le voyage avait été "*sinistre*", à cause d'une malédiction pesant sur le navire ; ils n'auraient pas dû embarquer le trésor d'un "*temple païen*". Horner ne s'intéressait guère à ces galimatias, pas plus que Barbe Noire ou le capitaine Jakes. Manquant de vivres, et plus encore de patience après la perte d'une telle prise, ils firent égorger les marins espagnols avant de les expédier par-dessus bord rejoindre leurs camarades.

Il était impossible de débarquer à Santa Rita. La garnison espagnole allait probablement envoyer ses navires contre les pirates. Par conséquent, Barbe Noire et le Black Star se séparèrent et reprirent chacun leur route.

Le journal d'Isaih Horner s'arrêtait brusquement quelques pages plus loin. Ils avaient fait relâche à Kingston, en Jamaïque, et le quartier-maître parlait d'abandonner "*la vie de marin*".

— Et c'est exactement ce qu'il fit, me dit Don alors que je reposais le manuscrit sur la toile huilée dans laquelle il était conservé. Je crois qu'une fois à terre, il est devenu brigand. En tout cas, quand j'ai essayé de retrouver ce qu'il était devenu, j'ai découvert qu'un certain Isaih Horner avait été pendu pour vol à la tire sur les Government Docks, en 1712.

— Vous avez donc vérifié tout cela ? demandai-je.

— Bien sûr. Je vous ai dit que je ne voulais pas m'engager dans une affaire bidon. J'ai rassemblé toutes les informations possibles. Sur la Santa Maria, la tempête, le naufrage. Tout cela est exact, consigné dans des registres.

— Et le trésor ?

— Pas grand-chose là-dessus. Mais il a forcément existé. Jamais les galions n'étaient escortés jusqu'en Espagne, à moins d'un chargement précieux. Le récit d'Horner me paraît encore plus convaincant du fait qu'il parle d'autel et d'ornements religieux au lieu des sornettes habituelles... vous savez, les histoires de lingots ou de coffres remplis de bijoux. Ce genre de choses n'a jamais existé, sauf au tout début, lorsque les conquistadores pillèrent les cités aztèques et incas.

— Si tout est noté dans les archives, pourquoi d'autres n'ont-ils pas essayé de remonter le trésor ?

— Ils ont essayé. Le problème ici est la profondeur, à priori entre soixante et quatre-vingt-dix mètres. Et jusqu'à une douzaine d'années, il n'était pas possible de plonger aussi profondément en toute sécurité, ou de travailler à cette profondeur. Nous avons maintenant la technique et l'équipement, ainsi que tous les détails dont nous avons besoin : à cinq cents mètres de la côte, juste à l'est de l'entrée de la crique.

— Comment allez-vous faire pour remonter un autel, ou un coffre très lourd ?

— Nous irons nous procurer le matériel nécessaire. Ce que je veux pour l'instant, c'est repérer l'épave. C'est là un travail à part entière. Avez-vous la moindre idée de l'état dans lequel est un navire resté deux cent cinquante ans au fond de l'eau ? Ce serait déjà un coup de chance que ses mâts dépassent encore de la vase.

Il haussa les épaules.

— Mais ce n'est pas votre problème. Je veux que vous m'aidiez auprès des autorités locales pour... leur expliquer ce que nous faisons ici, que nous sommes une expédition scientifique, cherchant à remonter des reliques historiques. Pas besoin de leur parler de l'or.

— Je vois.

Don me jeta un regard.

— Allons, pourquoi leur en parler ? Ce n'est pas leur propriété, n'est-ce pas ? Selon les lois du repêchage...

— Selon les lois du repêchage, il vous faut un permis gouvernemental pour commencer les travaux ; non pas d'ici, mais du continent.

— Bon d'accord, je ne me suis pas occupé des formalités. Pourquoi n'iriez-vous pas voir le maire, enfin le responsable de l'île, quel que soit le titre dont il s'affuble, et obtenir son accord ? Vous saurez le convaincre, et je suis disposé à dépenser quelques billets.

— Combien ?

— Combien faudra-t-il à votre avis ?

— Cent dollars représentent un sacré paquet ici.

— Cela me semble raisonnable.

Il approuva.

— Et j'en rajouterai deux cents pour vous si vous me réglez cette affaire. Ce que nous voulons, c'est la permission de plonger sur la Crique, sans être embêté par les gens du coin. Personne ne doit venir traîner autour d'ici. Compris ?

— Compris.

— Combien de temps pensez-vous qu'il faudra pour régler l'affaire ?

— Je peux probablement voir Jose Robales ce matin. C'est le maire de Santa Rita. Les villages de l'intérieur ont leur propre "jefes", mais ils ne comptent pas. Je devrais avoir votre autorisation avant la fin de la journée.

— Obtenez un document écrit.

— Bien.

Je tendis la main.

— Il voudra être payé comptant.

— Bien sûr.

Don mit la main à sa veste et en retira son portefeuille. Il sortit négligemment trois billets de cent dollars.

Une heure plus tard, j'avais le même air décontracté en glissant un des billets vers Jose Robales, dans son petit bureau près du front de mer. Il signa le permis dans un grand geste.

— Rappelez-vous, me dit-il, j'ai votre parole que ces gens ne créeront pas de problème ici. Vous me représenterez sur place. Assurez-vous que l'équipage ne s'approche pas du village près de la crique.

— C'est compris. Je garderai un œil sur eux, promis.

— Parfait. Il n'y aura pas de problème, alors.

— Non, aucun problème, répétais-je.

J'avais tort.

Les problèmes commencèrent presque dix jours plus tard, lorsque Don finit par repérer l'épave.

Bien sûr, il s'était immédiatement rendu à la crique et avait jeté l'ancre par cinquante brasses de fond, à cinq cents mètres de la côte. Roberto et Juan Perez, un autre marin, l'aidaient pour les opérations de plongée, tandis que les trois autres s'occupaient du bateau. Ils lancèrent une solide sonde graduée, qui finit par indiquer quatre-vingts mètres de fond. Ils n'atteignirent cette profondeur que le troisième jour ; il faut du temps pour s'habituer à la pression. Et même quand ils finirent par atteindre le fond, il leur restait à découvrir le navire. Comme Don l'avait expliqué, le galion était recouvert de vase et difficile à localiser. Le déplacement des sables et les modifications de la côte au fil des années étaient autant de facteurs qui s'ajoutaient au problème. Il faudrait du temps et de la patience.

Je les rejoignais tous les jours grâce à un canot amarré sur la plage de la crique. Cela ne me prenait pas longtemps. Puis, je m'asseyais et regardais les opérations. Une fois le fond atteint, Don se chargeait des opérations de plongée. Après deux descentes, il levait l'ancre et essayait une nouvelle position. Au bout d'une semaine, ils avaient exploré une zone de plusieurs centaines de mètres de circonférence sans rien trouver. Mais Don n'était pas encore découragé, juste fatigué.

Dena, elle, était démotivée.

J'étais assis avec elle sur le pont du yacht pendant que Don plongeait, et je l'écoutais se plaindre. Elle se fichait pas mal que Roberto et les autres l'entendent. De toute façon, ils étaient bien trop occupés pour nous prêter attention.

— Voyage d'agrément ! mâchonnait-elle. Il m'attire ici au milieu de nulle part, et pour quoi faire ? Pour être assise sur mes fesses toute la journée, en plein soleil, pendant qu'il est en bas à faire du pied aux poissons. Le soir, il est fatigué et veut se coucher aussitôt. Remarquez, il n'y a pas grand chose d'autre à faire sur votre île minable. Un grand vide, voilà ce qu'elle est.

— Alors, qu'est-ce que vous êtes venue y faire ?

Elle haussa les épaules.

— Vous a-t-il promis une part du trésor ?

— D'une certaine façon.

Elle se renfrogna.

— Cela ne vous regarde pas.

- Vous l'aimez ?
- Ça non plus, ça ne vous regarde pas.
- C'est vrai. Excusez-moi.
- Ne vous excusez pas. Je peux prendre soin de moi-même.
- J'ai remarqué.
- Vous remarquez beaucoup de choses, hein ?
- C'est mon métier. Je suis écrivain, vous vous souvenez ?
- C'est ça, oui.

Elle alluma une cigarette.

- Qu'est-ce qu'un écrivain viendrait faire dans un endroit aussi nul ?
- C'est à votre tour d'être indiscrete, dis-je. Mais je suis écrivain. J'ai des livres et d'autres choses chez moi pour le prouver. Vous voulez voir ?

— Je sais ce qu'est un livre, merci. Et aussi ce que vous avez en tête.

— Ce n'est pas ce à quoi je pensais.

— Ne me la faites pas. Depuis que j'ai quinze ans, les hommes que je rencontre n'ont que ça en tête. Ils veulent toujours me montrer quelque chose. Lorsque je suis monté à bord de ce bateau, Don voulait me montrer son bar portable.

— Alors pourquoi avoir accepté son invitation, si vous saviez comment ça allait finir ?

— Peut-être que je voulais que ça se termine ainsi.

— Alors vous l'aimez.

— Taisez-vous !

Elle se détournait et lança sa cigarette par-dessus bord. Le mégot fit un arc de cercle et grésilla en touchant les vagues.

— D'accord, à quoi bon jouer la comédie ? Quand j'avais dix-huit ans, je chantais dans un groupe. J'avais un contrat avec la G.A.C. et l'occasion de faire un show télé. Juste un remplacement d'été pour commencer, mais qui pourrait se transformer en quelque chose de gros avec un peu de chance. C'était il y a sept ans et j'attends toujours que la chance arrive. Ça fait longtemps que j'ai quitté la G.A.C., et je n'ai pas fait de télévision. Il y a six mois, j'ai eu l'occasion de jouer dans une boîte de nuit de San Juan. Elle n'était pas terrible, mais celle de Port-au-Prince était encore pire, et celle de Trinidad vraiment minable. Je suis arrivé à la Barbade sans emploi et sans un centime. Puis Don Hanson est arrivé avec son bateau. Je me fichais du genre de type que c'était et du genre de bateau qu'il avait. Je voulais partir. Et comme le soleil se couche à l'ouest, on a dit adieu à la belle Barbade. Fin de l'histoire.

— Vous ne l'aimez pas vraiment, n'est-ce pas ?

— Je ne peux pas le sentir. C'est le genre de type qui a toujours été plein aux as et qui en veut toujours plus. Le genre qui a toujours eu beaucoup de muscles, mais qui ne s'en sert que pour la frime et pour pousser les gens autour de lui. À ses yeux, je ne suis même pas une personne. Juste une autre commodité qu'il voulait pour son voyage, comme son bar portable.

— Alors pourquoi est-ce que vous ne...

— Quoi ? Le larguer pour aller avec vous sur votre île paradisiaque ? Pas de ça, l'ami. Vous n'avez rien à offrir. Vraiment rien.

Ses yeux bleus étaient indifférents.

— Je ne vous ai pas demandé votre histoire, mais je crois que je la connais déjà. Il y avait une fille là-dedans, n'est-ce pas ? Et un autre type, qui vous l'a prise pendant que vous restiez à vous morfondre. Je connais votre espèce, le type intellectuel et sensible, hein ? Une autre façon de dire que vous ne valez rien. Je vous ai dit que je détestais Don, mais au moins

c'est un battant. Suffisamment pour obtenir ce qu'il veut. Il ne me pousserai pas à larguer un autre homme, il le combattrait pour moi. Vous battriez-vous contre Don ? Jamais de la vie !

Je soupirai.

— Vous avez raison. Et êtes très honnête.

— Je n'aurais pas dû dire ça, me dit-elle. Si j'étais vraiment honnête, je rajouterais que je ne vaud pas qu'on se batte pour moi. Plus maintenant.

— Supposez que ce ne soit pas mon avis. Supposez que je sois prêt à me battre.

— Vous ne pourriez pas gagner.

Elle soupira à nouveau, et alluma une autre cigarette.

— Les types comme vous ne gagnent jamais. C'est un monde où règnent l'argent et les muscles. Don les a. Même si la récompense n'est qu'une blonde défraîchie qui a la frousse. Oh, oublions tout ça, vous voulez ?

J'étais sur le point de lui dire que je n'oublierais rien, que je préférais un ange qui se reconnaissait un peu terni, et que nous étions peut-être tous les deux un peu trop cyniques et défaitistes pour notre bien.

Mais je n'en eus jamais l'opportunité.

Car soudain, il y eut une agitation à l'avant, des voix parlant d'un ton excité en espagnol. Don remontait. Il était encore à vingt pieds de profondeur, marquant un palier de décompression de cinq minutes avant de remonter. On le voyait parfaitement dans l'eau claire. Les palmes, le masque de plongée, les bouteilles et le détendeur formaient un ensemble étrange.

Nous attendîmes patiemment qu'il tire trois fois sur la corde, nous donnant ainsi le signal de le remonter. Roberto et Juan le hissèrent sur le pont. Il attendit, en tremblant légèrement, qu'ils lui retirent son équipement. Puis il enleva son masque et sourit.

— Je l'ai trouvé, dit-il.

— Non, êtes-vous sûr ?

— Affirmatif.

Il prit une serviette.

— Et c'est bien mieux qu'on aurait pu l'imaginer. Il est posé sur le flanc, couché contre une grande faille qui a empêché le pont d'être recouvert de vase. Une partie du pont est encore visible, et j'ai pu voir ce qui reste des mâts et de la cabine avant. On devrait pouvoir pénétrer à l'intérieur presque immédiatement ; il y a juste à faire un trou dans la coque.

Il se tourna vers Roberto.

— Ne me prends pas au mot ! Je veux que tu descendes maintenant y jeter un œil par toi-même. Et ensuite Juan. Plus tôt tout le monde aura observé la situation, plus tôt on pourra comparer nos avis et mieux ça sera. Tu as ton matériel ?

Roberto acquiesça et descendit. Le temps que Don se soit réchauffé, ait pris un cognac et fumé une cigarette, Roberto réapparissait déjà.

Puis nous le regardâmes disparaître le long de la sonde vers les profondeurs.

Deña était tout excitée.

— À quoi ressemble-t-il. Tu peux vraiment voir quelque chose là-dessous ?

Don leva la tête d'un air impatienté.

— Bien sûr qu'on peut. Il commence à faire sombre à la moitié du chemin, mais une fois au fond, il y a beaucoup de lumière réfléchiée. Elle semble pénétrer la zone sombre et transparente du dessus. La lumière est

bleutée, mais on distingue facilement les objets. J'ai aussitôt reconnu le bâtiment, même s'il ne ressemble plus beaucoup à un galion.

— Tout est couvert de vase, sans doute ? demandai-je.

— De la vase ? D'où tenez-vous ça ?

Don me fixa.

— Le problème avec vous les écrivains, c'est que vous avez tout appris dans les livres. Plongez par vous-même et vous verrez la différence. Il n'y a pas de vase. Le bois a juste disparu et les structures de métal ne sont plus qu'un squelette. Tout est recouvert de petits animaux marins. Et il y a des poissons partout, des millions de poissons. Vous savez, je me suis peut-être trompé sur la coque. Il n'en reste peut-être plus que les morillons de fer, et ce que j'ai pris pour du bois était peut-être un banc compact de poissons. Ils aiment se rassembler où ils trouvent une protection. Roberto devrait nous en dire plus lorsqu'il rentrera.

— Il faut longtemps pour effectuer une plongée, n'est-ce pas ?

— Descendre est facile, surtout avec le poids qu'il a sur les épaules. Mais remonter est long. Il faut au moins s'arrêter trois fois pour la décompression, pour éviter le mal des caissons.

Don avait une montre étanche fixée au poignet. Il écarta le duvet doré et y jeta un coup d'œil.

— Je dirais qu'il sera de retour dans un quart d'heure. Il devrait en être au premier palier de décompression maintenant, à quinze mètres de profondeur.

Il se tourna vers le bastingage, à l'endroit où le reste de l'équipage était rassemblé.

— Vous avez vu quelque chose ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Juan.

— Bon, il devrait bientôt nous donner le premier signal.

Nous regardâmes la corde, mais elle resta immobile.

— Quinze minutes, murmura Don pour lui-même.

Mais il ne fallut pas quinze minutes, car moins d'une minute plus tard, Juan cria "*Le voilà !*", et il ne désignait pas la sonde, mais un point sur le côté, au-delà du bastingage.

— Tu es fou ! grogna Don. C'est un poisson en surface.

— Non, c'est Roberto ! insista Juan.

Je regardai. Ce qui crevait l'eau n'était sûrement pas un poisson, car les poissons n'ont pas de bras, ni de jambes, et ils ne portent pas d'équipement sur le dos.

— Madre Dios ! cria Juan. C'est Roberto.

C'était Roberto, d'accord, mais je ne l'aurais jamais reconnu, là, flottant sur l'eau, son corps gonflé et grotesquement déformé par le changement de pression. Mais ce n'était pas encore le pire.

Roberto était remonté de l'épave en dessous. Mais il n'avait plus de tête...

— Bien sûr que non, ce n'était pas un requin, dit Don. Aucun requin ne mord de cette façon. De plus, la façon dont elle a été arrachée...

Il parlait à voix basse, même si Dena était redescendue dans sa couchette.

— Et un calmar ? demandai-je. J'ai lu que les gros s'installent souvent dans les épaves.

— Vous avez lu ?

Il me jeta un regard apitoyé.

— Vous feriez bien de lire un peu plus. De toute façon, la réponse n'est pas un calmar. Il n'y a pas un seul animal marin capable d'arracher proprement la tête d'un homme au niveau des épaules. Y compris les baleines, au cas où vous auriez lu Moby Dick.

Don jeta un coup d'œil au corps allongé sur le pont, recouvert d'une bâche.

— Non, la réponse n'est ni un poisson, ni un animal. Roberto doit avoir quitté la sonde pour aller explorer l'épave. Et ce que je pensais des poissons était probablement exact. La coque a dû disparaître, il n'en reste plus que les structures. Quand Roberto a atteint l'épave, les poissons ont fui. Je pense qu'il a essayé d'entrer dans ce qui reste du navire en nageant entre les poutrelles. Et alors...

Il passa un doigt en travers de sa gorge. Ce n'était pas un très beau geste, mais très explicite.

— Mais comment cela a-t-il pu arriver ? Je ne prétends pas connaître comment ces galions étaient construits, mais s'ils utilisaient du fer, c'était sûrement par grandes pièces. On ne devrait pas avoir à s'inquiéter de bords tranchants.

Don haussa les épaules.

— Savez-vous ce que devient le métal quand il a été plongé dans l'eau pendant quelques siècles ? Il se dégrade, et finit par tomber en morceaux. L'or non, mais le fer...

— Alors, comment se fait-il qu'il ait été si solide et si tranchant, jusqu'à couper la tête d'un homme nageant contre lui ?

— Je ne sais pas. Mais nous trouverons dès demain. Nous descendrons, Juan et moi.

Il n'avait qu'en partie raison.

Ils immergèrent le corps de Roberto au coucher du soleil et je partis dès la fin de la brève cérémonie. De toute façon, on m'en reparla dès le lendemain.

Si les requins n'avaient pas eu la tête de Roberto, ils se rattrapèrent. Le corps de Roberto avait beau avoir été soigneusement enveloppé et fortement lesté, ils avaient dû le retrouver, parce qu'ils tournèrent toute la nuit autour du yacht, leurs corps froids et longs brillant lorsqu'ils montaient à la surface en faisant claquer leurs mâchoires. Ça avait été une soirée désagréable.

C'était visible le lendemain sur le visage de Dena, et plus encore sur ceux des membres d'équipage.

Quant à lui, Don ne laissait apparaître que la colère.

— Ils grognent, murmura-t-il en me conduisant dans sa cabine, à l'écart des oreilles des marins. Ils veulent qu'on parte, qu'on plie toute l'affaire. Je ne sais pas qui a commencé, mais ces nègres sont comme des gosses. Ils me parlent de malédiction et de mauvais œil, dit-il en soupirant. Mais ce n'est pas le pire. Juan ne veut plus plonger. Il refuse absolument de descendre.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Je peux partir, comme ils le désirent, et revenir ensuite avec un nouvel équipage. Mais c'est une perte de temps et d'argent. J'ai trouvé l'épave, merde ! Quelques plongées supplémentaires et j'aurai toutes les informations pour déterminer l'équipement nécessaire pour remonter le trésor.

— S'il y en a un.

— C'est toute la question. Et j'entends la régler. Je ne vais pas m'arrêter maintenant.

— Vous pouvez toujours plonger vous-même.

— Certes, mais plonger seul à cette profondeur n'est pas une très bonne idée. Il vaut mieux avoir quelqu'un à côté en cas de problème. Non pas qu'il y en aura. Après ce qui est arrivé à Roberto, je sais à quoi m'attendre. Mais il me faut quand même quelqu'un sur qui je puisse compter.

— Et si vous proposiez plus d'argent à Juan ?

— Je l'ai fait ! Je lui ai dit que j'étais prêt à lui verser le salaire de Roberto en plus du sien. Mais il est terrorisé.

Dena était en train de descendre l'échelle.

— Alors, quelles sont les décisions ? demanda-t-elle avec indifférence. Nous quittons ce paradis enchanteur ?

— Il va bien falloir, on dirait, répondit Don. À moins... (Il s'arrêta, et me considéra du regard)... à moins que vous ne m'aidiez.

— Moi ?

— Pourquoi pas ? Vous pourriez apprendre à plonger. Ce serait fait en trois jours. Ce n'est pas bien compliqué avec un détenteur, et nous avons tout l'équipement de Roberto. Et vous seriez largement rétribué...

— Non merci. Et ne me parlez pas d'argent, je ne suis pas très doué pour les chiffres. Mais au moins, ma tête est toujours sur mes épaules. Ce qui est plus qu'on ne peut en dire de Roberto.

— Je vous propose la moitié de ce qu'on sortira, dit Don. On partage l'or. Réfléchissez, un autel en or massif et un coffre si gros qu'il fallait une demi-douzaine d'hommes pour le porter.

Dena sourit.

— À quoi bon parler affaires, dit-elle. Tu vois bien que ce n'est pas le genre à se risquer dehors.

Je ne sais si c'est cela qui me décida ou la compréhension qu'à moins d'accepter, elle s'en irait bientôt. Mais soudain je m'entendis dire :

— Pourquoi pas ? Je peux au moins essayer.

Cela lui cloua le bec, et Don commença à parler. En quelques minutes, la question était réglée. Il abandonnerait tous ses projets pour les jours à venir pour consacrer tout son temps à m'apprendre à plonger. Nous commencerions près de la crique, puis on passerait à de plus grandes profondeurs. J'apprendrais progressivement à me débrouiller, d'abord avec l'aide de la sonde, puis tout seul.

Et les choses se déroulèrent ainsi.

Inutile de détailler mon apprentissage de la plongée. La mer contient bien des surprises, mais votre propre corps vous en réserve bien davantage. Je n'aurais jamais cru pouvoir supporter les pressions de plus en plus fortes à chaque plongée, ni endurer le froid. J'appris à respecter les paliers de décompression, marcher, nager et utiliser mes membres dans cet univers à l'étrange gravité. Et je découvris que je n'avais pas peur. Pour la première fois, je compris vraiment la fascination que pouvait exercer la plongée, et les vocations d'hommes comme Clarke ou Cousteau.

Bien qu'impatient, Don était un bon professeur. Et plus que ses compliments parcimonieux, je savourais l'admiration réticente de Dena. Avec cette stimulation, j'accomplis de rapides progrès.

Au matin du cinquième jour, j'étais prêt à effectuer les manœuvres pendant que Don plongeait. L'équipage semblait plongé dans un état de résignation morose, et il n'y eut pas de problème.

Je regardai Don ajuster ses palmes et son masque, et se mettre à l'eau. Dena se pencha par-dessus le bastingage à mes côtés et nous observâmes les bulles qui montaient dans l'eau translucide. Puis nous attendîmes.

Presque une heure passa avant que Don ne réapparaisse, au palier de décompression de six mètres. Il y resta si longtemps que je le rejoignis, lui faisant des signes dans l'eau. D'un geste de la main, il m'indiqua de le laisser. Je remontai.

— Il va bien ? me demanda Dena.

— Tout à fait. Mais il n'est pas pressé de remonter.

Il finit pourtant par faire surface. Il se débarrassa des palmes, des bouteilles, du masque. Il prit une serviette et se laissa glisser dans son transat. Son visage habituellement coloré était anormalement pâle dans la lumière du soleil.

— Que se passe-t-il ? murmurai-je.

— Rien. Simple fatigue due à l'azote.

J'opinaï. Il m'en avait déjà parlé. Une intoxication par l'azote qui affecte parfois le système nerveux, si l'on respire trop longtemps l'oxygène des bouteilles, lors de longues plongées à de grandes profondeurs. Elle provoque une fatigue, des hallucinations et toutes sortes de réactions étranges, mais disparaît lorsque le plongeur décompresse.

— Il m'a fallu longtemps pour m'en débarrasser, continua Don. Ça m'a pris si vite que je ne m'en suis pas vraiment rendu compte. Au début, j'ai cru que les gars avaient raison avec leur histoire de bestiole ou de calmar vivant dans l'épave.

— Vous l'avez atteinte ?

— Oui. Et comme je le pensais, il n'y pas de coque. Juste des tas de poissons formant des masses presque solides autour de la faille où le navire s'est posé. Il y a quelques restes de bois et de fer formant un bout de squelette, mais tout l'équipement lourd, les canons et les espars, est enfoui dans le sable. Sur un des côtés, il y a une espèce de renflement. Je serais prêt à parier qu'il s'agit de l'autel et du coffre que nous cherchons, mais je n'ai pas pu vérifier.

» Car c'est alors que j'ai commencé à me sentir drôle. L'eau semblait devenir toute noire. J'ai aussitôt pensé à un calmar, et j'ai décampé. Et quand je me suis retourné pour regarder, non seulement l'eau semblait être noire, mais en plus, elle semblait bouillonner. Des nuages de bulles. Des poissons, bien sûr, retournant vers la faille. Ils avaient soulevé la vase. Mais j'aurais alors juré qu'un énorme animal montait de sous l'épave. Puis, quand j'ai vu la tête de Roberto flotter au milieu de ce truc noir, je compris que quelque chose n'allait pas. J'avais l'ivresse des profondeurs. Je suis donc revenu à la corde. J'étais tellement bizarre que j'ai failli oublier de me débarrasser des poids.

— Avez-vous trouvé l'endroit où Roberto a eu son accident ?

— Non. Vous le trouverez peut-être lorsque vous descendrez.

— Vous voulez dire... ?

— Bien sûr. Pas de raison que vous ne vous y mettiez pas. Je n'y retournerai pas aujourd'hui, c'est donc votre tour. Vous pourrez peut-être vous rapprocher plus que moi. Pensez à vous méfier des effets de l'azote. Mais je ne pense pas que vous aurez de problèmes.

Dena secoua la tête.

— Il ne devrait pas y aller, dit-elle. Après tout, il débute, et c'est à quatre-vingts mètres de fond. Tu m'as dit toi-même qu'il fallait un plongeur expérimenté...

— Il n'y a qu'un moyen d'acquérir de l'expérience, n'est-ce pas ? dis-je. Je suis prêt.

Et je l'étais, dès l'instant où j'entendis l'inquiétude pointer dans la voix de Dena.

Je plongeai mon masque dans l'eau, pour éviter que la buée ne vienne troubler la paroi intérieure du verre. Juan fixa les bouteilles du détendeur sur mon dos et passa le tuyau par-dessus ma tête pendant que j'ajustai le masque de caoutchouc à mon visage. Je serrai l'embout dans ma bouche et Juan accrocha dix livres de fonte à ma ceinture. Je passai mes palmes, m'emparai d'un harpon et me laissai glisser le long du bateau, saisissant la corde de ma main gauche pour me mettre à l'eau.

Elle était froide. Je sentis mon corps s'adapter à la température et à la pression, et ma vision s'ajuster à l'obscurité des profondeurs. Des poissons nageaient autour de moi et des bulles crevaient vers la surface. Mes poumons me faisaient mal. Je tentai de conserver une position verticale, pour obtenir une pression égale à chaque inspiration et expiration, et permettre au détendeur de fonctionner correctement. Il était difficile de ne pas paniquer ; de se rappeler que le détendeur respirait pour moi, ou qu'en tout cas, il me fournissait l'air dont mes poumons opprimés avaient tant besoin pendant que je poursuivais ma descente. La pression s'accrut, mes mouvements devinrent plus lents. Je commençai à me sentir ivre dans cette obscurité. Ce n'était pas un effet de l'azote, simplement le changement de gravité. J'avais mal aux oreilles et aux sinus, et j'avalai ma salive jusqu'à ce que la douleur soit passée. Un banc de petits poissons me frôla. Je fus tenté d'abandonner la sonde pour les suivre. Mais non, la corde était mon guide vers le trésor plus bas. Ma descente se poursuivait, dans l'obscurité profonde.

L'azote n'avait pas suffisamment pénétré dans mon système sanguin pour produire des effets indésirables. Je n'avais à me soucier que de la pression. À quelle profondeur pouvais-je être ? Sans doute à près de soixante mètres. Il était difficile de bouger maintenant ; dur de tenir le harpon. J'aurais voulu me reposer un instant, pouvoir juste flotter.

Ici, l'eau était sombre. Seules les bulles du détendeur avaient encore une couleur. Elles étaient rondes et jaunes, comme des gouttes d'ambre montant inlassablement vers la surface. La lointaine surface. Il faisait si froid ici.

Et de plus en plus froid. Car je descendais toujours. De plus en plus profond. De plus en plus sombre. De plus en plus froid. *“Elle descend de la montagne à ch...”*

Ivre. Bon, d'accord, j'étais ivre. L'avantage, c'est que je n'avais plus mal nulle part. Mes oreilles avaient cessé de me lancer. Je me fichais du froid maintenant. Il était facile de continuer, d'atteindre le fond. Le fond où se trouvait le trésor... l'autel d'or.

Puis je vis la faille, et le nuage solide de poissons amassés en une masse grouillante, s'élevant comme les contours flous d'un galion fantôme. J'abandonnai la sonde et m'approchait en frétilant, exactement comme un poisson. Comme un espadon en fait, avec mon harpon. Les petits fuirent devant moi. J'étais Neptune, dispersant mes sujets. Faites place au roi ! Le Roi des Mers.

Un plongeur ivrogne, oui. Ou bien était-ce chauffeur ivrogne. Pouvait-on être arrêté pour plongée en état d'ivresse ? Vingt praires d'amende ?

J'essayai d'éclaircir mon esprit. Impossible de continuer comme ça. Je

devais être prudent, et éviter de foncer dans ce qui avait arraché la tête du pauvre Roberto. Drôle de façon de mourir. La plupart des hommes perdent la tête pour une femme...

C'est alors que je la vis.

Je vis la femme.

Elle se tenait à peut-être quinze mètres sur ma gauche, un peu à l'écart de la faille et de l'épave. Ce fut l'éclat de la lumière qui m'attira en premier. Un reflet brillant qui se détachait dans ces ténèbres indistinctes. Je crus qu'il s'agissait d'une lumière reflétée par les écailles d'un gros poisson, mais lorsque je tournai la tête, je la vis.

Je vis ses cheveux noirs flottant librement, telle une crinière lui dissimulant le visage. Je vis le mouvement soudain de son corps lorsqu'elle se tourna et brandit un sabre d'abordage. Un sabre d'abordage brillant, et effilé comme une lame de rasoir...

Les femmes ne parcourent pas le fond de l'océan en brandissant des sabres d'abordage. Je compris ceci, mais ma lucidité n'était que partielle, car une voix en moi chuchotait : maintenant, tu sais. Tu sais ce qui a coupé la tête de Roberto.

À cet instant elle me vit, et elle rejeta sa crinière noire en arrière, révélant son visage. C'était un amas de chair verdâtre, avec quatre grands trous, deux orbites noires, une cloison nasale déchiquetée, et une gueule grimaçante qui s'ouvrit lorsqu'un petit poisson en sortit.

Ce n'est pas le crâne qui m'effraya, ni la vue d'un cadavre marchant au fond de la mer. Ce fut cette vision hideuse et grotesque du petit poisson sortant de cette bouche morte.

C'est cela qui m'effraya, et que je gardai à l'esprit en retraitant hâtivement vers la sonde. Alors que je me débattais pour retirer mon leste, le harpon m'échappa. Je levai les yeux et regardai. La silhouette s'éloigna et disparut dans la faille sur laquelle reposait le bateau. Maintenant, les bulles noires montaient, comme des nuages s'écoulant de ce lieu. Dans ce tourbillon, je vis le crâne fondre et se dissoudre, et je vis un visage qui aurait pu être celui de Roberto, et d'autres encore, des visages grimaçants, burinés et barbus qui se formèrent dans cette noirceur bouillonnante avant de retourner dans leur néant ténébreux.

L'instant d'après, je remontais en suivant la corde, oubliant complètement d'aller lentement, poussé au contraire par une panique qui me faisait nager à toute vitesse.

À quinze mètres de profondeur, je me forçai à m'arrêter et à attendre. Sous moi, l'eau était claire, et aucune matière bizarre ne s'élevait vers moi. J'égrainai les secondes, puis reprit mon ascension. Six mètres maintenant ; plus que cinq minutes et je serais libre. Et en sécurité. Mais si quelque chose montait vers moi pendant que j'attendais ? Et si quelque chose me suivait, en se guidant sur la sonde ?

Mes poumons et ma tête étaient sur le point d'éclater. Pas par la pression, mais par la terreur. Je ne pouvais plus attendre, je ne pouvais plus tenir, il fallait que je remonte, il le fallait...

Je lâchai la sonde et battis les jambes, me dirigeant vers le bateau, me débattant pour retrouver le soleil. Ma tête creva la surface et je pus voir la lumière, la sentir tout autour de moi.

Puis tout se fonda dans les ténèbres, et je sombrai de nouveau vers les bulles noires...

Ce fut Don qui me sortit de l'eau. Je l'appris plus tard, lorsque j'ouvris

les yeux et me retrouvai allongé sur le pont.

— N'essayez pas de parler, me dit Dena.

J'acquiesçai. Je n'en avais ni la force, ni la volonté. Il me fallut bien vingt minutes et deux verres de rhum avant de pouvoir m'asseoir dans un transat et raconter mon histoire.

Don secoua la tête.

— L'azote, dit-il. Vous avez été plus sévèrement touché que moi.

— Mais le cadavre avec le sabre, la tête de Roberto...

— Hallucinations.

— Oui, mais comment ?

J'y réfléchis un moment.

— Est-ce le manuscrit qui a tout déclenché ? La partie sur les pirates ? S'agit-il de souvenirs inconscients de Mary Read, d'Anne Bonney et de ces autres femmes marins de l'époque de Barbe Noire ?

— Sans doute, dit Don.

— Mais nous avons tous les deux vu Roberto.

— Nous pensions tous les deux à lui et à ce qui s'est passé là-bas.

— Alors, que s'est-il passé, vous en avez une idée ?

Don soupira.

— On pourra peut-être déterminer ça demain.

— Tu ne vas pas y retourner ? demanda Dena.

— Bien sûr que si. Plus qu'une descente, et je devrais localiser l'autel et le coffre. Je ne vais pas me laisser effrayer par quelques poissons qui soulevaient la vase.

Il me sourit.

— Je vais te dire. Si tu te soucies tant de ma santé, Howard plongera avec moi, comme ça, il pourra me surveiller. Nous irons ensemble. Qu'en dites-vous ?

Que pouvais-je dire, alors que Dena me regardait ? Je hochai la tête à contrecœur. Je n'avais pas vraiment envie de redescendre vers ces fonds obscurs.

Et cette nuit-là, quand les rêves m'assaillirent, j'eus encore moins envie de retourner à l'épave.

Les rêves survinrent et je me retournai dans mon lit, dans la vieille maison sur la colline qui domine la côte découpée de Santa Rita. Je savais que j'étais là, dans mon lit, mais j'étais en même temps au fond de ces eaux profondes.

Je nageais jusqu'à l'épave, parvenais en me tortillant jusqu'à la faille d'où s'échappaient des bulles noires, et je sondais le sable de mon harpon jusqu'à ce que la pointe bute contre un objet solide. C'était le coffre, bien sûr, et je pouvais deviner les contours du lourd couvercle solidement fixé à la caisse en or massif. Je cherchais à le nettoyer des diverses incrustations et regarder l'or qu'il contenait mais, alors que je m'approchais, le couvercle commençait à se lever. Il s'ouvrait lentement, et une masse noire s'en échappait. Les bulles noires éclataient comme des bourgeons qui s'ouvrent. Et ce n'était pas des bulles, mais des têtes, et chaque tête avait un visage, et chaque visage une bouche, et chaque bouche était grande ouverte, comme pour m'accueillir dans une grimace grotesque. Il ne s'agissait pourtant que de bulles fumeuses, de visages fantômes flottant dans l'eau ; les visages larges et plats de sauvages, les visages barbus d'hidalgos et de marins espagnols, ceux marqués de vérole et sillonnés de cicatrices des corsaires. Je voyais à nouveau Roberto et la femme. Le nuage sombre se déplaçait, et c'était comme un grand buisson noir qui

aurait eu des têtes pour fruits. Une étrange végétation sous-marine poussant dans ces fonds ténébreux, et se développant sous mes yeux. Des branches lui poussaient en cet instant, longues et mouvantes, une masse grouillante d'énormes tentacules. La fumée continuait de s'en écouler en tourbillonnant, et je sentais maintenant qu'il y avait un corps sous cette nébulosité cauchemardesque de visages et de tentacules. Un corps noir semblable à un calmar, un monstre reptilien engendré à l'aube de la préhistoire, lorsque la Nature façonnait d'étranges vies à partir de la vase originelle. Et sous la fumée bouillonnante et changeante de cette présence amorphe et polymorphe, il y avait de vrais yeux. Des yeux flamboyants qui me fixaient d'un air malveillant. Mais c'était beaucoup plus que des yeux. C'était des bouches aussi. Oui, des bouches, car je pouvais voir les pupilles s'ouvrir en grand et les paupières se retrousser comme des lèvres, et je savais que dans leur faim, ces yeux me dévoreraient, m'engloutiraient, et intégreraient mon essence à la matière noire de ce corps incroyable, pour que moi aussi je prenne place parmi les innombrables formes mouvantes, dans la fumée qui en émanait.

Elle était un et plusieurs, une créature composite d'une malveillance infinie. C'était la démente incarnée.

Je hurlais et m'enfuyais, mais les visages et les tentacules m'enveloppaient de leur essence sanieuse, et je me noyais dans les bulles noires de son être. J'étais digéré par la chose.

Puis il n'y avait plus aucune peur, plus de dégoût, tout cela était remplacé par une extension formidable de ma conscience, et je devenais une partie d'elle, et je savais. Ma mémoire était sa mémoire, mon savoir était son savoir. Et ma faim était sa faim...

Mémoire.

Ils construisirent le temple au fond de la jungle et élevèrent un autel d'or pour m'adorer. Et derrière l'autel d'or, se trouvait une grande arche d'or dans laquelle je reposais et où j'attendais les sacrifices. Je n'attendais pas longtemps, car ils venaient souvent s'occuper de moi, m'apportant leurs prisonniers de guerre, ligotés à des perches comme des porcs. Et quand ils n'avaient pas de captifs, ils m'apportaient leurs esclaves ; et quand ils manquaient d'esclaves, ils m'offraient leurs enfants ; et quand il n'y avait plus d'enfants, ils me livraient leurs plus belles vierges. Je les dévorais tous dans l'obscurité, incorporant bien plus que leur seule chair, car je prenais aux choses vivantes leur conscience et l'ajoutais à la mienne. Ainsi, je grandissais et me développais éternellement. Car je suis celui dont parlent toutes les légendes. La créature des ténèbres qui dévore le monde. Et si l'on ne me nourrissait pas, si ma faim n'était pas assouvie, je m'écoulerais pour chasser librement, comme je le faisais autrefois, quelques éternités auparavant, à moins que ce ne fût hier, ou peut-être demain ? Mais s'ils me gardaient repu, je restais tranquillement dans le temple. J'étais entré dans l'arche de mon plein gré quand ils l'avaient construite, et je ne cherchais pas à m'enfuir, car c'était agréable de s'enrouler, de se lover et de se fondre dans l'obscurité en attendant qu'ils m'apportent de la chair fraîche. Je me souvenais, maintenant...

Savoir.

Le temps est un torrent qui coule à jamais, et qui pourtant n'atteint jamais la mer. Il est agréable de se laisser porter par le courant, assoupi et satisfait. Quand je me suis lové dans le coffre d'or, je me suis plongé dans

un sommeil repu. Et c'est alors qu'ils ont cloué le couvercle, me piégeant à l'intérieur ; ils l'ont cloué solidement pour me garder captif et mettre un terme aux sacrifices. Mais j'étais encore conscient. C'est ainsi que je suivis l'arrivée des étrangers en armure, et leur victoire sur mes adorateurs, et j'étais aux aguets quand ils tentèrent d'ouvrir le couvercle du grand coffre, avant d'abandonner leurs efforts vains et de parler de tout faire fondre. Finalement, ils parlèrent d'un présent pour leur maître et le coffre fut transporté jusqu'au navire, en même temps que l'autel. Je ne bougeai pas, ni ne me débattit, car j'attendais le moment où le coffre serait à nouveau ouvert, et où je pourrais me repaître. De chair, et d'esprits. Oui, je savais, maintenant...

Faim.

Je somnolais dans les ténèbres lorsque le tonnerre retentit et que le craquement me réveilla. Je sentis le choc et le tremblement lorsque le navire en perdition céda et que je glissai vers les profondeurs. Le couvercle du coffre s'ouvrit et je fus libre. Mais je ne bougeai pas, car il n'y avait aucune raison pour cela. Pas avant que les corps ne s'éloignent lentement, emportés par le courant. Alors, j'étendis une partie de moi, bouillonnant hors du coffre et tâtonnant jusqu'à ce que je saisisse les formes flottantes et les attire à moi. Je me repus jusqu'à être rassasié, puis me rendormis. Inutile de sortir du coffre avant que ne se représente une autre occasion de me nourrir. Le temps ne signifie rien, je suis éternel. Il me suffit d'attendre. Je ne me développe pas, je ne m'affaiblis pas. Seule la faim grandit.

Mais la faim est revenue et, récemment, j'ai bougé sous l'action de ses crocs. L'autre jour, j'ai pris un homme. C'était curieux, car il est venu à moi de son plein gré et a vu le coffre avec son couvercle entrouvert. Il ne pouvait pas le soulever, bien sûr, à cause du poids de l'eau, mais il en a caressé les bords. Alors, j'ai bouillonné, je l'ai saisi et l'ai attiré. Il a heurté lourdement le coffre et le couvercle s'est rabattu, le décapitant. Le corps a dérivé, mais je n'ai pas cherché à le récupérer. C'était inutile. Sa conscience est mienne maintenant, et je sais que d'autres comme lui sont à bord d'un bateau, juste au-dessus de moi. Ils le suivront, car ils recherchent le coffre et l'autel. Oui, ils viendront à moi, et bientôt je pourrai me repaître à nouveau.

Festoyer est un grand plaisir. Goûter les mémoires, savourer les vagues d'émotion, connaître les nuances des moindres désirs. Il y a la richesse de la colère, le piquant de la passion, le goût délicat et fort de la vraie terreur. Tout cela, je l'absorbe, je le digère et je le conserve, et c'est cela qui régent ma vie. Plus que tout, je veux la femme, la femme aux cheveux d'or. Je l'engloutirai de mes yeux, assimilerai sa blancheur dans ma noirceur et aspirerai tous les délices de son corps...

*

— Non !

Je hurlais maintenant, et c'était bien ma voix qui hurlait, et c'était bien mon corps couvert de sueur qui tressaillait d'une ultime terreur, lorsque je m'éveillai sur le lit baigné par le clair de lune.

Tout cela n'était qu'un cauchemar. Je m'en rendais compte maintenant, et pourtant j'y croyais. Aucune vision subconsciente ne se produit sans une bonne raison, et cette raison était venue du fond de la mer. J'y croyais.

Mais lorsque le soleil impitoyable se leva, ma certitude vacilla. Lorsque

je montai à bord du yacht, j'étais à moitié gêné de parler de mon rêve. Et lorsque je mentionnai à Don et Dena ce qui avait troublé mon sommeil, je pris presque un ton d'excuse.

— Vous êtes sûr de ne pas vous être remis au rhum ? demanda Don.

— Non, je n'ai pas bu la moindre goutte. Mais même si ce n'était qu'un cauchemar, je suis convaincu qu'il y a quelque chose derrière tout ça. Cette histoire de couvercle tombant et décapitant Roberto...

— Vous savez vous-même combien il pèserait, et avec quelle lenteur il tomberait à cette profondeur.

— Oui, mais si quelque chose le retenait...

— Qu'est-ce qui pouvait le retenir ? Votre mystérieux monstre, fait de bulles noires ? Celui qui vit dans le coffre ?

— Nous avons vu les bulles, vous vous rappelez ?

— C'est vrai. Et nous avons vu les poissons qui les faisaient en soulevant la vase au fond de la faille.

Don s'essuya le front d'un bras velu.

— J'aurais tendance à croire que vous inventez cette histoire pour pouvoir vous défiler et éviter de plonger avec moi. Vous avez eu la trouille hier, n'est-ce pas ? C'est ça, hein ?

— Laisse-le tranquille, dit Dena. Le pauvre a failli se noyer. S'il ne veut pas y retourner, je ne l'en blâme pas.

— J'irai, dis-je. Ne vous en faites pas pour moi.

— Alors, allons-y, coupa Don. Juan a préparé l'équipement. Plus tôt on commencera, mieux ce sera.

Nous passâmes nos maillots de bain, et je suivis en silence l'ours en peluche par-dessus le bastingage. Juan nous aida à passer l'équipement. Puis il fut temps de nous laisser glisser le long de la sonde, de nous laisser couler vers le domaine sous-marin des ténèbres et d'aller chercher ce qui attendait là-bas...

Don atteignit le fond avant moi. Un harpon à la main, il se dirigea dans l'obscurité vers la faille, puis agita une palme pour me faire signe de le rejoindre.

Les poissons n'étaient pas là aujourd'hui, et nous pouvions voir les membrures du galion onduler étrangement dans l'eau. Don se glissa entre elles, puis descendit vers le sable pour plonger son harpon dans les contours massifs et recouverts de vase d'une forme posée contre le flanc des rochers. Soudain, comme je restais en retrait, il me fit des signes impatients en agitant à nouveau une palme. Il dégagea de son harpon les incrustations et des bulles s'élevèrent.

Je vis alors la lueur et me dépêchai de le rejoindre. Il avait trouvé quelque chose ; c'était l'autel !

Il n'y avait aucun moyen de déterminer s'il était tombé debout ou à plat sur le sable. Dans tous les cas, il était énorme, bien plus grand que ce à quoi je m'attendais. Et sa surface, sous la vase, était faite d'or martelé et brillant. Je jetai un coup d'œil à Don, et sous la paroi du masque, je pus voir l'exultation dans ses yeux.

Nous avions trouvé ce que nous cherchions.

Installer l'équipement nécessaire pour remonter l'autel de ces profondeurs coûterait une fortune, mais le jeu en valait nettement la chandelle. Cette découverte surpassait les rêves de n'importe quel chercheur de trésor. Et il restait encore le coffre...

Don repartit de l'avant, plongeant plus profondément dans les débris amassés autour de l'ossature de la coque. Il se penchait, tâtonnait et

sondait, puis il contourna un affleurement rocheux de la paroi près de la faille et tomba littéralement sur le couvercle rectangulaire du grand coffre enfoui dans le sable.

Je commençais à me sentir faible. C'était en partie dû à une peur résiduelle, bien sûr, mais surtout à l'excitation causée par notre découverte.

Quelle qu'en fût la cause, j'étais conscient d'un léger vertige et je reculais, ne voulant pas trop m'éloigner de la sonde. Don me fit un signe de la main, mais je secouai la tête et continuai à reculer. Ce n'est que lorsque je vis la corde devant moi que je m'arrêtai et regardai vers la faille.

Don était penché sur le couvercle incrusté d'or et tentait de le soulever avec son harpon. Je me souvins de sa propre remarque à propos du poids que l'eau exerce et compris que ses efforts piteux seraient vains. Peut-être commençait-il aussi à ressentir les effets de l'azote.

Mais non, ses efforts ne furent pas vains ! Car alors même que je regardais, le couvercle se souleva. Lentement, très lentement, et le sable commença à céder sous les coups de harpon. Je pus voir le couvercle s'écarter de quelques centimètres, puis il y eut une noirceur et un bouillonnement, exactement comme ceux que j'avais vus la veille durant ma plongée, mais il n'y avait pas de poissons aujourd'hui pour soulever la vase. Pourtant, le couvercle continuait de se soulever, et cette noirceur de s'en échapper.

La noirceur s'en écoula, exactement comme dans mon rêve.

À présent, Don reculait, agitant le harpon devant lui. Il le brandissait frénétiquement contre les visages qui bouillonnaient et se pressaient en ombres informes. Et des tentacules jaillirent des visages, et leurs anneaux se déplièrent et l'enveloppèrent de fumée. Je pensai aux légendes des djinns emprisonnés dans de minuscules bouteilles par Salomon, à la façon dont des gaz chatoyants sont comprimés dans de tout petits containers, et aussi au protoplasme qui prolifère instantanément en réponse aux forces aveugles et stupides qui ont fait jaillir la vie à partir d'un vortex chaotique et dément, au début du monde. Mais il ne s'agissait pas d'un djinn, d'un gaz ou d'un protoplasme. C'était un cauchemar. Un cauchemar noir, sortant en bouillonnant d'un coffre en or au fond de la mer, un cauchemar qui se déployait maintenant, solide et obscène, se condensait jusqu'à devenir immense, enveloppé de tentacules se tortillant.

Et je vis que la masse centrale avait des yeux, les yeux qui étaient comme des bouches, qui étaient des bouches, puisqu'ils avalaient Don. Les anneaux le soulevèrent, l'attirèrent vers ces cavités et les lèvres-paupières se fermèrent. Je pouvais voir les jambes de Don battre l'eau dans une effervescence de bulles. Une de ses palmes avaient disparu.

Je me contraignis à avancer, le harpon à la main. Mais le coffre se fermait, tiré par les tentacules depuis l'intérieur. La masse noire et mouvante disparut, emportant le corps blanc de Don avec elle, et le couvercle se referma dans un bruit métallique. Derrière, au milieu d'un fouillis de bulles, quelque chose de petit et d'étrangement blanc flottait dans un amas rougeâtre. Le pied de Don, coupé net à la cheville par le couvercle se refermant...

Je m'évanouis.

Je hurlais maintenant

Une demi-heure plus tard, je me retrouvai sur le pont du yacht, haletant et vomissant dans le soleil de l'après-midi. Impossible de me souvenir comment j'étais remonté. Apparemment, Juan m'avait vu arriver et avait

plongé pour me faire passer les paliers de décompression. Il était penché sur moi, et son visage bronzé était presque aussi pâle que celui de Dena.

Je leur racontai pour Don.

Je ne lisais que doute et incrédulité dans les yeux de Dena, et une étrange compassion aussi. Mais Juan approuva lentement du chef.

— Nous devons quitter cet endroit, dit-il.

Je secouai la tête.

— Mais vous ne pouvez pas partir maintenant. L'or, il est véritablement là-dessous, il y en a pour une fortune...

— L'or ne vaut rien quand on est mort, murmura-t-il. Nous allons retourner à la Barbade.

— Attendez ! les suppliai-je. Nous devons réfléchir. Dena, vous comprenez...

— Oui.

Elle se tourna vers Juan.

— Nous ne pouvons pas prendre de décision maintenant. Vous voyez bien qu'il est épuisé. Bon, je vais l'emmener à terre. Nous déciderons demain de ce que nous devons faire. Inutile de continuer à discuter. Et aucune raison de s'emballer pour des hallucinations.

— Des hallucinations !

Je me redressai, tremblant.

Elle posa sa main sur mon épaule.

— Oublions ça. Nous en parlerons plus tard, lorsque vous serez reposé. Allons, je vais vous accompagner. Juan va nous faire débarquer sur la plage.

Je restai silencieux. Il me fallut toute mon énergie pour descendre dans le canot. Lorsque nous arrivâmes à terre, à un mile de la crique, Dena et l'homme d'équipage m'aidèrent à remonter le sentier tortueux et escarpé qui menait à la vieille maison que j'occupais sur la colline. Regardant vers la côte, j'aperçus dans le soleil couchant la silhouette du yacht chevauchant les vagues.

Le marin repartit, mais Dena resta. Mes domestiques, Felipe et Alicia, nous préparèrent un repas. Puis je les renvoyai. La nourriture et quelques verres me remirent sur pied. Lorsque le crépuscule tomba, j'étais prêt à parler. Et Dena était prête à m'écouter.

Nous nous installâmes sur la terrasse devant la maison. Le ciel était brillant, et j'avais l'impression que si je l'avais voulu, j'aurais pu tendre la main et prendre la lune et les étoiles. Mais j'étais heureux, assis là, regardant la lumière des étoiles et de la lune jouer dans les cheveux d'or de Dena.

Elle remplit nos verres et se renfonça dans son fauteuil.

— Bon, dit-elle. Que s'est-il réellement passé là-bas ?

Je fixai la mer.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Nous sommes seuls maintenant. Vous ne parlez plus pour les oreilles de Juan ou de l'équipage.

— Je le vois bien.

Elle sirota son verre.

— Pouvez-vous vous rappeler ? N'était-ce véritablement qu'une hallucination ?

Je me penchai vers elle.

— Dena, il ne s'agissait pas d'une hallucination. Tout s'est passé comme je vous l'ai raconté. Nous avons trouvé le trésor. Et aussi cette créature.

J'en ai rêvé, mais elle est réelle, la chose existe vraiment. Ce n'est peut-être pas la seule d'ailleurs ; que penser de toutes ces légendes de serpents et autres montres marins ? Qu'est-il arrivé à l'équipage de la Marie Céleste ? J'ai lu que de telles choses arrivaient sur terre, aussi. Des villages isolés, des civilisations primitives entières apparemment détruites instantanément, sans avertissement. Supposez qu'il existe des formes de vie dont nous ne connaissons rien, engendrées quand la terre était jeune, et toujours vivantes, voire engendrées avant que la terre n'évolue ? Se peut-il que des créatures soient arrivées des étoiles, des entités extraterrestres qui ne meurent jamais ? Ces légendes...

— Des légendes !

Dena rejeta ses cheveux en arrière en fronçant les sourcils.

— C'est la vérité qui m'intéresse.

— Mais j'essaye de vous expliquer...

— Vous n'avez rien à m'expliquer.

Elle me regarda calmement.

— Je sais ce qui s'est passé. Vous et Don êtes descendus à l'épave. Vous avez trouvé l'autel, vous avez peut-être même trouvé le coffre. Et ils étaient en or, d'accord.

— Oui, c'est la vérité. Ces objets vaudraient une fortune si on les remontait.

— Bien sûr. C'est ce que vous avez pensé, n'est-ce pas ? Et vous vous êtes dits que ce serait fantastique d'avoir tout cet argent, de le garder pour vous. Alors, vous avez pris le harpon de Don et vous l'avez tué. Puis vous êtes remontés avec votre histoire stupide de monstre, sachant qu'elle effraierait Juan et les autres et qu'ils n'iraient certainement pas voir par eux-mêmes. Maintenant, vous allez attendre qu'ils partent, engager un équipage et remonter le trésor. C'est comme ça que les choses se sont passées, n'est-ce pas ? Vous avez tué Don.

— Non.

Elle se rapprocha et baissa la voix.

— Je vois. Il n'y a pas que l'argent, n'est-ce pas ? Vous me vouliez. Vous saviez qu'il faudrait d'abord vous débarrasser de Don. Et vous vous êtes souvenus de ce que j'ai dit, que vous n'aviez pas assez de cran. C'est ma faute, aussi. Je peux affronter la vérité : je suis en partie responsable.

— Vous ne savez plus ce que vous dites.

— Si, je le sais. Je suis en train de vous dire que je suis désolée, mais c'est fait maintenant, et je pourrai vivre avec. Nous le pourrons tous les deux. Nous allons récupérer le trésor ensemble. Vous et moi. Et ensuite, si vous voulez toujours de moi...

Puis elle fut dans mes bras, et je regardai mon ange terni, le jouet doré, qui s'offrait à moi en cet instant. Je souris et la repoussai.

— C'est trop tard. Je ne veux pas de vous. Ni maintenant, ni jamais.

— Je ne suis plus assez bien pour vous, c'est ça ?

Elle se redressa rapidement.

— Maintenant que vous savez pour l'or, vous pensez que vous pouvez le garder pour vous seul, et que vous n'avez plus besoin de moi parce que vous pouvez acheter toutes les femmes que vous voulez.

— Je n'ai pas besoin de vous. Et je n'ai plus besoin d'aucune autre femme, non plus.

— Oh, mais si ! Vous avez besoin de moi ! Parce que tout ce que j'ai à faire, c'est aller voir le maire de votre précieuse île et de lui dire qui a assassiné Don.

— Faites, dis-je. Nous verrons ce qui se passera lorsqu'il tentera de se dresser contre un dieu. Car cette chose est un dieu, vous savez. Plus fort et plus étrange que n'importe quelle entité sur terre.

Dena recula, les yeux fixés sur les miens.

— Vous êtes fou, murmura-t-elle. C'est ça, vous êtes devenu fou.

— Parce que je ne veux plus de vous ? Parce que j'en ai assez de mes rêveries sentimentales sur les ours en peluche et les anges ? Oh, non, Dena, je ne suis pas fou. J'étais fou, peut-être, jusqu'à ce que je contemple la réalité ultime. Ce que j'ai vu n'était pas très joli, mais la vérité transcende la terreur. J'ai vu quelque chose de bien plus redoutable que les ridicules forces qui règlent nos vies et nos désirs. Il y a un pouvoir bien supérieur à toutes les convoitises terrestres, une faim plus grande que toutes les faims de cette terre. Et quand je l'ai vu aujourd'hui, quand je l'ai reconnu là-bas, j'ai fait la seule chose qu'un mortel puisse faire. Je me suis incliné et je l'ai vénéré, vous entendez, Dena ? Je me souviens maintenant ce qui s'est passé après la mort de Don. Je me suis prosterné sur le fond de l'océan, et je l'ai vénéré !

Je me levai et lui fis face.

— Puis je suis allé au coffre et j'ai soulevé le couvercle. Je n'avais plus peur, parce que je savais qu'il était conscient de mes émotions. Je comprenais cela. Et je pouvais le libérer sans danger, parce qu'il comprenait que je voulais le servir. Dena, j'ai ouvert le coffre !

— Je ne vous crois pas, je ne crois rien de ce que vous dites...

— Eux me croient.

Je contemplai au loin les eaux de la crique éclairée par la lune. Elle suivit mon regard.

— Ne voyez-vous pas ce qui se passe ? dis-je doucement. Le yacht bouge. Juan a levé l'ancre. Il a cru ce que j'ai dit. Lui et l'équipage ont dû se décider. Ils ne vont pas attendre demain. Ils ne vont pas nous attendre du tout. Ils se souviennent de ce qui est arrivé à Roberto et à Don, et ils ont décidé de fuir.

Dena poussa un cri.

— Vous avez raison, le yacht se déplace ! Que pouvons-nous faire ?

— Regarder, lui répondis-je calmement. Ils veulent s'enfuir, mais ils n'y parviendront pas. Ils ne savent pas ce que vous savez maintenant... que j'ai ouvert le coffre. Et qu'il est affamé. Regardez !

La lune illuminait la mer. Et malgré la distance, nous pûmes voir les bulles monter, et les flots bouillonner lorsque quelque chose creva la surface juste devant le bateau. C'était comme une vague, comme un geyser, comme un calmar géant. Et ses tentacules battaient et fouettaient, et s'enroulèrent autour de la proue du yacht, qui se pencha. Puis une matière noire émergea des eaux et fondit sur le pont. Nous pouvions entendre au loin les hurlements, puis Dena hurla aussi lorsque le bateau s'abattit sur le flanc et que l'énorme masse noire enveloppa la coque blanche avant de l'entraîner vers le fond.

Les bulles noires disparurent, et la surface douce et lumineuse de la mer retrouva son calme dans la lumière froide et argentée de la lune.

— La Marie Céleste, murmurai-je. Et d'innombrables autres bateaux. D'innombrables autres mortels, sous tous les climats, à toutes les époques. Lorsque la faim grandit, il se réveille. Lorsqu'elle disparaît, il se rendort. Actuellement, la faim se développe à nouveau, et il va venir se nourrir. Pas seulement de corps, mais aussi d'esprits. Il va se gaver d'âmes, goûter les émotions et la psyché. D'abord un bateau, puis un village, puis une ville,

peut-être une île entière. Y a-t-il quelque chose de comparable à ce savoir ? Cet or boueux sous la mer, ou l'or terni de votre corps, peuvent-ils encore présenter un attrait pour celui qui comprend enfin son destin ? Celui de servir un dieu ?

— Laissez-moi... Je vais aller voir Robales...

Je lui saisis le bras.

— Vous n'irez pas voir Jose Robales. Vous viendrez avec moi. Et je l'invoquerai pour le sacrifice.

Elle hurla à nouveau, et je la frappai du plat de la main sur la nuque. Cela la fit taire, sans abîmer sa bouche ou son visage. Je savais qu'il la préférerait intacte. Il ne faut pas apporter de fruits gâtés ou de fleurs fanées en offrande à un dieu. Je la portai ensuite jusqu'à la plage, dans le clair de lune. Puis je la déshabillai et l'attachai à des piquets sur le rivage. Elle était d'or et d'argent sous le clair de lune, et un instant je convoitai la richesse de son corps. Mais j'avais dit la vérité. Cela n'était rien comparé à la révélation de mon destin. Je m'étais enfin trouvé, j'étais fait pour servir. Pour servir, et pour invoquer.

Je déployai mes pensées vers la mer et ses profondeurs. Ce n'était pas difficile, pas depuis que j'avais ouvert le coffre et que la noirceur qui s'y trouvait s'était fondue dans mon être. Car déjà je faisais partie de lui, et lui de moi. Et je savais que c'était cela qu'il recherchait ; pas l'équipage, mais la femme aux cheveux d'or.

Maintenant, il allait venir, apaiser sa faim et sa soif. Et mon propre appétit serait comblé dans l'acte sacrificiel. Je n'attendis pas longtemps. Les bulles éclatèrent près de la plage et il apparut. Plus grand, maintenant, car il grandit en se repaissant. Cette matière noire devint un nuage noir, le nuage devint une masse noire, et la masse devint un corps noir. Un millier de bras tordus pour caresser sa nudité, un millier de lèvres palpitantes pour boire, un millier de bouches affamées pour savourer et engloutir.

Puis cette noirceur se répandit sur sa blancheur, et je me sentis emporté par une extase où je jouais le rôle du violeur et de la victime, du prédateur et de la proie, du vainqueur et du vaincu, du spectateur et de l'acteur. Et c'était tellement meilleur que de voir Don, meilleur que de voir l'équipage, et je savais que ce serait à chaque fois plus merveilleux, que cette sensation grandirait à mesure que nous mangerions et grandirions.

Oui, nous.

Car quand tout fut fini et que la noirceur disparut dans les flots, laissant la plage vide sous le clair de lune, je savais que nous continuerions ensemble.

Il n'y avait pas eu d'autel cette fois-ci, mais quelle importance ? Nous n'attachons aucun intérêt aux autels en or. Le lit n'est pas la mariée, l'assiette n'est pas le repas. En tout lieu et tout temps, seules âmes et substances sont nécessaires au sacrifice. Pour que nous puissions continuer à manger et grandir.

J'établis nos plans.

Jose Robales m'avait demandé de tenir l'équipage éloigné des habitants du petit village derrière la crique. Il ne s'agissait après tout que de quelques sauvages ignorants, sans doute à peine supérieurs aux indigènes de la jungle qui avaient levé un autel en or à leur dieu. Mais ils vivaient, et c'est suffisant pour nous qui buvons la vie.

Donc, j'invoquerai encore le dieu, demain, après-demain, bientôt. Et il se déploiera dans toute sa puissance et se nourrira. Les villageois s'inclineront peut-être devant lui et lui élèveront un autel. Peut-être pas. Cela ne

changera rien, en définitive. Parce que nous finirons par les prendre tous.

Avec un peu de chance, Jose Robales viendra à nous. Sinon, en temps voulu, nous irons à lui.

Oui, en temps voulu, chaque habitant de l'île de Santa Rita recevra notre visite. Et notre conscience grandira à mesure que nous assimilerons les vies, les connaissances et les désirs. Et notre faim grandira. Et nous nous développerons : en taille, en pouvoir, en force pour satisfaire nos plus sombres envies.

Cela ne connaîtra pas de fin. La distance est faible entre chaque île. Et en grandissant, nous irons plus vite, nous attraperons avec plus de rapidité et de sûreté. Avec nous, il n'y a ni temps, ni mort ; rien ne peut nous arrêter.

La créature qui engloutit le monde.

Pourquoi pas ?

D'île en île, toujours grandissant. Puis le continent et ses villes bourdonnantes. Je festoierai et je partagerai, je chercherai et je mènerai, je régnerai et je servirai, pour toujours et à jamais.

Et j'ai écrit ceci pour que tous sachent la vérité et nous rejoignent dans notre adoration, ou servent d'une autre façon, comme nourriture pour les sacrifices.

Vous avez le choix, mais faites vite. Car je sens toute l'urgence de cet appétit vorace et nous devons bientôt sillonner le monde pour le ravager et nous en repaître.

(Rapport de Jose Robales, maire)

En ce qui concerne le dénommé Howard Lane, accusé de meurtre, et actuellement détenu dans l'attente de son procès, voici les faits certifiés.

Le récit qui précède, écrit de sa propre main, a été trouvé dans le bureau de sa maison par Felipe et Alicia Martino, ses domestiques.

Ce récit m'a été remis lors de ma visite dans cette maison, tôt ce matin, accompagné de l'agent Valdez, qui désirait interroger l'accusé à propos du naufrage du yacht Rover, qui m'a été rapporté par certains habitants du village proche de la Crique du Coupe-Gorge.

Trouvant Howard Lane endormi, je lus d'abord le récit donné précédemment puis le réveillai, l'accusant formellement du meurtre de Roberto Ingali, Donald Hanson et Dena Drake.

Il nia tout bien sûr, mais d'une façon telle qu'il faut bien admettre que le récit qu'il a écrit représente la vision qu'il a réellement des événements.

Il est évident que le détenu souffre d'un grave désordre psychologique, et je tiens à ce qu'il subisse un examen médical complet avant de passer en jugement. Actuellement, nous estimons que ses crimes ont été commis dans un état anormal, et qu'il s'est arrangé pour faire couler le bateau, par une méthode qui reste encore à déterminer.

Malheureusement, il n'y a aucun témoin pouvant affirmer avoir vu le yacht couler, mais la disparition soudaine d'un bateau fiable ancré en eaux calmes, ajoutée à la découverte ce matin de divers débris échoués sur la crique, ne permet aucune autre conclusion. Il s'agissait sans le moindre doute du yacht de Hanson.

Les affirmations du prisonnier sont de toute évidence celles d'un esprit hanté par la culpabilité, et nous devons espérer qu'une amélioration de son état permettra une confession pleine et sensée.

Avant d'appeler un médecin, je me ferai un devoir, en tant qu'officiel et ancien ami d'Howard Lane, de lui rendre visite dans sa cellule pour tenter de le rallier à ce point de vue.

J'y serais allé dès aujourd'hui, si la découverte des débris échoués sur la plage n'avait occupé mon temps et mon attention jusque vers la fin de l'après-midi.

La soirée étant maintenant bien engagée, j'ai repoussé mon entretien à demain matin.

Il faut admettre que la triste tournure des événements a de quoi choquer tout un chacun.

Le spectacle d'Howard Lane, mon ancien ami aujourd'hui détenu, en proie à ses hallucinations, hurlant des menaces et des malédictions comme une femme hystérique, est bien plus déconcertant que je ne peux l'indiquer. En cet instant même, je l'entends gémir dans sa cellule, en dessous.

Et il est bien triste en vérité de songer à la soudaine tragédie qui s'est abattue sur notre île si paisible.

Alors que je suis assis à regarder les eaux calmes que le prisonnier a décrit avec tant de vie, il m'est impossible d'associer cette scène au chaos que font naître la violence et les meurtres. Quant aux affirmations elles-mêmes, aussi absurdes qu'elles puissent sembler à quelqu'un qui a toute sa raison, il faut leur reconnaître une certaine logique irrationnelle qui...

Une seconde. Le prisonnier ne gémit plus. Il hurle maintenant, dans un rythme cadencé. Comme s'il était en train d'entonner une mélodie.

Et les eaux de la baie...

La lune brille et je peux voir les bulles noires monter. Elles se rapprochent de la plage, rapidement. Et j'entends maintenant les hurlements sur le front de mer. Ils le voient, ils le voient sortir de l'eau. Il est noir et immense, et il s'approche en ondulant. Il vient dévorer, comme Howard Lane a dit qu'il le ferait, il vient dévorer le m...

LES NOCES INEFFABLES

Dans un entretien accordé à Rodall Larson (*“Le Compagnon de Robert Bloch”*, page 146), Bloch déclarait : “Je ne me souviens plus du titre original de ce qui devait (par décision de l’éditeur) devenir *“Les Noces Ineffables”*. Je l’ai d’ailleurs en horreur comme d’autres titres aussi mal choisis dont on a affublé nombre de mes récits dans les années quarante, sans parler de l’exécrable titre *“Faisons-le par Amour”* de Howard Browne.

Néanmoins, Bloch n’hésite pas à faire figurer ce texte parmi ses meilleurs contes du Mythe de Cthulhu, “ceux qui sont directement affiliés à la cosmologie d’HPL, au-delà d’une simple utilisation de nomenclature.” (interview par Graeme Flanagan, ouvrage cité page 38).

Les parallèles et rapprochements qu’on pourrait faire avec des thèmes chers à Lovecraft, voire avec ses propres œuvres, sont évidents. On peut par exemple comparer le texte au sonnet XVI des *“Fungi de Yuggoth”*, *“La fenêtre”*. Il existe également un lien implicite avec *“Celui qui Chuchotait dans les Ténèbres”*, où des Êtres envoyés par Yuggoth promettent à un humain, à travers une métamorphose, une renaissance dans l’ailleurs des étoiles. Ces entités semblent tenir autant de la Grande Race de Yith que des Maigres Bêtes de la Nuit. Quant au fait que seul demeure en ce monde un visage sans corps, il évoque irrésistiblement le pauvre Henry Akeley.

Non loin d’ici, il est un jardin où poussent, comme autant de fleurs étranges, une multitude de rêves, tous différents les uns des autres. Le rêve provoqué par le datura, par les extraits multiples de l’éther, les rêves induits par la belladonne, l’opium, la valériane, fleurs dont les pétales demeurent hermétiques jusqu’au jour où, à l’appel du destin, un visiteur apparaît et, du simple attouchement de la main, les invite à éclore, avant de goûter, de longues heures durant, l’arôme si particulier de leurs rêves, donnant ainsi naissance à un nouvel être, éperdu et émerveillé.

— Proust, *“À la Recherche du Temps Perdu”*

Avis était loin d’être aussi malade que ne le prétendait le docteur Clegg. Elle se sentait lasse tout simplement ; de la vie. Instinct de mort ? Possible, mais là encore, cela venait peut-être de sa répulsion pour les assiduités de tous ces jeunes gens qui l’importunaient en l’appelant finement *“O rara Avis”* (*“l’Oiseau Rare”*, en latin).

Toutefois, elle se sentait mieux à présent. La fièvre s’était un peu stabilisée, elle n’était sur sa poitrine qu’une couverture blanche de plus qu’elle aurait pu repousser d’un simple geste, s’il n’avait pas été aussi agréable de s’y enfoncer, comme dans la tiédeur un peu étouffante, mais si douce, d’un cocon.

Avis se mit à sourire en découvrant le fin mot de l'histoire. La seule chose qui la tirait de l'ennui était la monotonie même. Finalement, toute cette excitation stérile n'était qu'une routine dont elle était blasée. En comparaison, cet état de délassement paisible, libéré de l'action, semblait riche et fertile. Riche et fertile, créatif, comme une matrice où l'on se pelotonne. Les mots venaient tout seuls : retour à la matrice, nid sombre, tiède, obscur, où l'on baigne, léthargie nourricière de la fièvre apaisante.

Non, pas tout à fait la matrice. Elle n'était pas revenue jusque là, elle le savait, mais cela lui rappelait une époque de son enfance. Quand elle n'était qu'une petite fille dont les grands yeux ronds reflétaient mille questions cachées. Une toute petite fille qui vivait seule dans l'immensité d'une vieille maison aux allures de château, petite fée, princesse ensorcelée.

Bien sûr, son oncle et sa tante habitaient avec elle en ce temps-là, et ce n'était pas un château pour de vrai, et personne d'autre ne savait qu'elle était princesse, sauf Marvin Mason, en fait.

À l'époque, Marvin Mason habitait tout à côté et venait parfois jouer avec elle. Ils montaient dans sa chambre et regardaient toujours là-haut par la fenêtre, la petite fenêtre ronde qui touchait au ciel.

Marvin savait qu'elle était bel et bien princesse, et il savait que sa chambre était une tour d'ivoire. La fenêtre était une fenêtre enchantée, et quand ils étaient perchés sur une chaise, ils apercevaient un monde au-delà du ciel.

Parfois, elle ne croyait pas Marvin quand il lui jurait, croix de bois croix de fer, qu'il voyait ce monde pour de vrai. Il le disait peut-être pour lui faire plaisir, parce qu'il l'aimait bien.

En tout cas, il buvait ses paroles quand elle lui racontait des histoires sur ce monde. Parfois, c'étaient des histoires lues dans des livres ; d'autres fois, elle les inventait, les sortant de sa tête. C'est bien plus tard que les rêves arrivèrent, et elle lui racontait aussi ces histoires-là.

En fait, elle commençait toujours à les raconter, mais ses paroles la trahissaient. Elle manquait souvent de mots pour décrire ce qu'elle voyait dans ses rêves. C'étaient des rêves très spéciaux. Ils ne lui venaient que les nuits où tante Marie laissait la fenêtre ouverte, et seulement les nuits sans lune. Chaque fois, elle se pelotonnait sur son lit, en chien de fusil, et attendait que le vent se glisse par la fenêtre ronde, là-haut. Il venait tout doucement, et elle sentait sur son front, le long de son cou, comme un frôlement de doigts caressants. Des doigts frais, doux, qui effleuraient son visage. Sous leurs caresses apaisantes, elle se détendait et s'étirait, pour que les ombres s'allongent sur son corps.

À cette époque, elle dormait déjà dans le grand lit, et les ombres se coulaient par la fenêtre, en une longue traînée. Elle ne dormait pas quand les ombres arrivaient ; aussi, elle savait qu'elles étaient bien réelles. Elles venaient sur le lit du vent, par la fenêtre, et se couchaient sur son corps. Peut-être la fraîcheur venait-elle des ombres et pas du vent. Peut-être le sommeil décollait-il de leurs caresses.

Mais le sommeil venait, toujours avec son cortège de rêves. Ils suivaient la voie du vent et des ombres. Ils s'écoulaient du ciel, par la fenêtre. Il y avait des voix qu'elle pouvait entendre mais sans les comprendre, des couleurs qu'elle voyait sans pouvoir les nommer, des formes entrevues qui ne ressemblaient en rien à ses livres d'images.

Parfois, les mêmes voix, couleurs et formes se répétaient inlassablement, si bien qu'elles lui devinrent en quelque sorte familières. Il y avait la voix

profonde et bourdonnante qui semblait venir tout droit de sa tête à elle ; mais en fait, elle savait qu'elle émanait de la pyramide noire et brillante dont les mains avaient des yeux. Elle n'avait l'air ni repoussante, ni méchante, et il n'y avait là rien d'effrayant. Avis ne comprenait pas pourquoi Marvin Mason la faisait taire quand elle commençait à parler de ses rêves.

Ce n'était qu'un petit garçon après tout ; il prenait peur et courait retrouver sa maman. Avis n'avait pas de maman, juste Tante Marie, mais jamais elle n'aurait raconté quoi que ce fût à Tante Marie. D'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi ? Les rêves n'avaient rien d'effrayant pour elle, et ils étaient si tangibles, si intéressants. Parfois, par temps gris et pluvieux, quand il n'y avait rien de mieux à faire que de jouer à la poupée ou découper des images pour les coller sur son album, elle aurait aimé que la nuit tombe vite, pour que les rêves rendent leur réalité aux choses.

Elle en vint à aimer rester au lit, au point de feindre un rhume pour ne pas aller à l'école. Avis passait alors tout son temps, les yeux fixés sur la fenêtre, à attendre la venue des rêves. Mais ils ne venaient jamais à la lumière du jour. Seulement la nuit.

Souvent, elle se demandait à quoi ça ressemblait là-haut.

Il fallait que les rêves viennent du ciel, ça elle le savait. Les voix et les formes vivaient tout là-haut, quelque part, par-delà la fenêtre. Tante Marie prétendait que les rêves venaient d'une mauvaise digestion, mais Avis savait que c'était faux.

Tante Marie s'inquiétait toujours pour la digestion et elle grondait Avis qui ne sortait pas assez jouer. Elle disait qu'elle était de plus en plus pâle et malingre.

Pourtant Avis se sentait bien et puis, il y avait ce secret auquel elle pouvait penser. Maintenant, elle ne voyait presque plus Marvin. Lire l'ennuyait, et ça ne l'amusait pas beaucoup de faire semblant d'être une princesse, car les rêves étaient tellement, tellement plus vrais. Elle savait à présent parler aux voix, et pourrait leur demander de l'emmener avec eux à leur départ.

Elle en vint pratiquement à comprendre ce qu'ils disaient. Le truc brillant qui flottait sur la fenêtre, là, celui qui avait l'air de receler tellement de choses, il lui faisait de la musique dans la tête. C'était reconnaissable, pas vraiment une chanson, plutôt comme des mots dans une comptine. Dans ses rêves, elle lui demandait de l'emmener. Elle aurait rampé sur son dos, elle l'aurait laissé s'envoler et il l'aurait emportée plus loin que les étoiles. Ce serait marrant de lui demander de voler car elle savait que la partie de son corps que cachait la fenêtre avait des ailes. Des ailes grandes comme le monde.

Elle priait, suppliait, mais les voix lui faisaient comprendre qu'elles ne pouvaient pas emmener de petites filles avec elles. C'est-à-dire, pas tout à fait, parce qu'il faisait trop froid, que c'était trop loin, et qu'il lui faudrait subir des changements.

Elle répondait qu'elle s'en moquait des changements ; elle voulait partir. Elle leur laisserait faire tout ce qu'ils voudraient à condition de l'emmener. Ce serait tellement bien de pouvoir leur parler tout le temps, sentir sans cesse la fraîcheur de leurs caresses, rêver à jamais.

Une nuit, ils vinrent à elle, et il y en avait plus qu'elle n'en avait jamais vu. Ils entraient à flots par la fenêtre et l'air de la pièce en était saturé. Ils étaient si bizarres, on voyait au travers certains, et parfois, ils étaient un peu enchevêtrés les uns dans les autres. Elle se rendit compte qu'elle

pouvait de rire tout en dormant, mais c'était trop drôle. Puis elle se calma et les écouta.

Ils lui disaient que tout allait bien. Ils étaient d'accord pour l'emmener. Mais pas un mot à quiconque. Et il ne fallait pas avoir peur. Ils viendraient bientôt. Ils ne pouvaient pas l'emmener comme ça. Il faudrait qu'elle accepte de changer.

Avis leur dit qu'elle voulait bien, alors ils fredonnèrent une sorte de musique à mi-voix et s'envolèrent.

Au matin, Avis se sentit malade pour de bon, et refusa de se lever. Elle avait du mal à respirer, tant elle était brûlante. Et quand Tante Marie lui apporta un plateau, elle ne put rien avaler.

Cette nuit-là, elle ne rêva pas. Elle avait des élancements dans la tête, et eut une nuit agitée. Mais la lune était haute et les rêves ne pouvaient l'atteindre. Elle savait bien qu'ils reviendraient après la lune, et elle prit son mal en patience. De toute façon, elle avait si mal que rien ne lui importait. Elle ne pouvait aller nulle part dans cet état-là.

Le lendemain, le docteur Clegg passa la voir. Le docteur était un ami de Tante Marie, et il rendait souvent visite à Avis dont il était le tuteur.

Le docteur Clegg lui tint la main et lui demanda ce qui arrivait à cette jeune personne aujourd'hui.

Avis était trop maligne pour laisser échapper quoi que ce soit, et en plus, il lui avait enfourné un truc brillant dans la bouche. Le docteur Clegg finit par retirer le truc, jeta un coup d'œil dessus et hocha la tête. Au bout d'un moment, il partit et Tante Marie rentra dans la chambre avec Oncle Roscoe. Ils lui firent avaler un remède qui avait un goût épouvantable.

La nuit était tombée et un orage grondait. Avis n'avait pas assez de forces pour parler, et quand ils fermèrent la fenêtre ronde, elle ne put leur dire *"s'il vous plaît, laissez la fenêtre ouverte, car il n'y a pas de lune et ils doivent venir me chercher"*.

Autour d'elle tout tournait, tournait, tournait, et quand Tante Marie passa à côté du lit, elle devint toute plate comme une ombre, comme une de ces choses, sauf qu'il y eut un grand bruit mais c'était le tonnerre au-dehors, et voilà qu'elle dormait pour de bon même si elle entendait le tonnerre, mais le tonnerre n'était pas vrai, rien n'était vrai que les choses, plus rien n'avait de réalité en dehors de ces choses.

Et ils vinrent par la fenêtre, qui n'était pas fermée après tout, parce qu'elle l'avait ouverte elle-même, et elle se hissait toujours plus haut en rampant. Elle n'avait jamais rampé auparavant, mais c'était facile sans son corps, et bientôt elle aurait un corps tout neuf ; ils voulaient le vieux, puisqu'ils l'emportaient, mais elle s'en moquait, d'abord elle n'en avait pas besoin et ils allaient l'emporter, elle Ulnagr Yuggoth Farnomi ilyaa...

C'est là que Tante Marie et Oncle Roscoe vinrent l'arracher à la fenêtre. Plus tard, ils lui dirent qu'elle avait poussé des hurlements terribles, sinon elle aurait basculé par-dessus bord sans que personne ne s'en aperçoive.

Après ça, le docteur Clegg l'emporta à l'hôpital où il n'y avait pas de hautes fenêtres, et ils vinrent la veiller toutes les nuits. Les rêves cessèrent.

Lorsqu'enfin elle fut assez remise pour rentrer à la maison, elle vit en arrivant que la fenêtre elle-même avait disparu.

Tante Marie et Oncle Roscoe l'avaient obturée avec des planches, parce qu'elle était somnambule. Elle ne savait pas ce que c'était, être somnambule, mais comprenait confusément que ça avait un rapport avec sa maladie et le fait que ses rêves ne venaient plus la visiter.

Car les rêves cessèrent complètement. Il lui fut impossible de les susciter

de nouveau, d'ailleurs elle n'en avait plus le désir désormais. C'était amusant de jouer au dehors avec Marvin Mason et elle retourna à l'école au début du semestre suivant.

Maintenant, sans la fenêtre pour attirer ses regards, ses nuits se passaient tout simplement à dormir. Tante Marie et Oncle Roscoe étaient ravis, et le docteur Clegg disait qu'elle devenait un beau brin de fille.

Avis retrouvait tout à coup tous ces souvenirs, comme s'ils avaient daté d'hier ou d'aujourd'hui. Souvenirs, avenir ?

Ils se dévidaient sous ses yeux. Son adolescence, comment Marvin était tombé amoureux d'elle, son départ à l'université, leurs fiançailles. Ses sentiments, la nuit où Tante Marie et Oncle Roscoe avaient trouvé la mort dans un accident, à Louisville. Une période très triste.

Et une période plus triste encore, quand Marvin était parti. Il faisait son service maintenant, dans les colonies. Elle était restée toute seule dans la maison, qui était à présent sa maison.

Dans la journée, Reba venait s'occuper du ménage et le docteur Clegg passait assez souvent, même si à vingt et un ans, elle était entrée officiellement en possession de son héritage.

Il n'avait pas l'air d'apprécier beaucoup sa nouvelle façon de vivre. Il lui avait demandé à plusieurs reprises pourquoi elle ne quittait pas la maison pour aller vivre en ville, dans un petit appartement. Il lui reprochait de délaisser ses amies d'université. Cette sollicitude rappelait beaucoup à Avis les inquiétudes du bon docteur du temps de son enfance.

Mais Avis n'était plus une enfant. Elle en fit la preuve en enlevant ce qui avait toujours symbolisé la domination des adultes ; elle fit rouvrir la haute fenêtre ronde de sa chambre.

C'était un geste futile. Elle en eut bien conscience sur le coup, mais il revêtait un sens particulier pour elle. Il rétablissait le lien avec son enfance, qui prenait peu à peu pour elle les traits du bonheur.

Marvin absent, Tante Marie et Oncle Roscoe morts, que restait-il pour meubler le présent ? Avis avait pris l'habitude de rester assise dans sa chambre à parcourir les vieux albums qu'elle avait, petite fille, si soigneusement recouverts de collages. Elle avait gardé ses poupées et les vieux livres de contes de fées, et passait des après-midi entiers à les parcourir, dans une semi torpeur.

Il lui était presque possible de perdre la notion du temps avec de telles occupations. Rien autour d'elle n'avait changé d'un pouce. Sauf que, bien sûr, Avis avait changé de taille et que le lit n'était plus si massif, ni la fenêtre si haute.

Mais ils étaient là tous les deux, à l'affût de la petite fille qu'elle redevenait lorsque la nuit tombée, elle se pelotonnait et se blottissait sous les draps, recroquevillée, le regard fixé là-haut, sur la fenêtre ronde qui touchait au ciel.

Avis voulait rêver de nouveau.

Au début, elle en fut incapable.

Après tout, elle était une femme maintenant, fiancée, presque mariée. Elle n'était pas un personnage tiré de "Peter Ibbetson". Et ses rêves d'enfant, quelles bêtises.

Et pourtant, ils étaient bien agréables. Oui, malgré le fait qu'elle avait été si malade et qu'elle avait failli tomber par la fenêtre, ça avait été de bien jolis rêves. Bien sûr, la voix et les formes n'étaient rien que des divagations freudiennes, tout le monde savait ça.

Mais elle n'en aurait pas juré.

Et s'ils étaient bien réels ? Et si les rêves n'étaient pas que des manifestations de l'inconscient provoquées par une mauvaise digestion ou des ballonnements ?

Pourquoi les rêves ne seraient-ils pas le produit d'impulsions électroniques ou de radiations planétaires, sur la même longueur d'onde que l'esprit endormi ? La pensée est un signal électrique. La vie elle-même est une impulsion électrique. Peut-être celui qui rêve est-il un médium dans le domaine de la spiritualité. Placé en état réceptif durant la phase de sommeil. Ce qui peut entrer en communication avec lui, ce ne sont pas des fantômes, mais plutôt des créatures d'un autre monde ou d'une autre dimension, si l'esprit du rêveur a la chance extraordinaire d'agir comme un filtre.

Pourquoi le rêve ne se nourrirait-il pas de la substance même du rêveur, comme ces esprits qui tirent du médium l'énergie nécessaire pour devenir ectoplasmes ?

Avis tournait et retournait ces idées dans sa tête, et quand elle eut bâti cette théorie, tout sembla cohérent. Bien sûr, il n'était pas question d'en parler à quiconque. Le docteur Clegg l'aurait tournée en dérision ou pire, aurait hoché la tête d'un air entendu.

Marvin n'aurait pas approuvé non plus. Ils la traitaient tous comme une petite fille.

Si c'était comme ça, eh bien, elle allait faire la petite fille. Une petite fille qui n'en ferait qu'à sa tête. Elle allait faire exprès de rêver !

Peu après le jour où elle prit cette décision, les rêves revinrent. Presque comme s'ils avaient attendu qu'elle accepte leur réalité selon leurs propres termes.

Ils revinrent en effet, peu à peu, par bribes. Avis se rendit compte que le fait de se concentrer sur le passé dans la journée lui était d'un grand secours. Elle s'efforçait donc de solliciter ses souvenirs d'enfance. Dans ce but, elle passait de plus en plus de temps dans sa chambre, laissant Reba vaquer au ménage en bas. Pour prendre l'air, il lui suffisait de lever les yeux vers sa fenêtre. Elle était petite et haut placée, mais il lui était facile de se percher sur un tabouret pour regarder le ciel à travers l'ouverture ronde, d'observer les nuages qui en voilaient le bleu, et d'attendre, attendre la nuit qui tardait.

Alors elle pouvait se coucher dans le lit et accueillir la venue du vent. Le vent l'apaisait et l'obscurité s'insinuait dans la pièce qui se remplissait peu après d'un murmure de voix confuses. Au début, seules les voix se firent entendre, faibles et lointaines. Mais peu à peu, leur volume s'enfla et elle put à nouveau identifier leurs intonations spécifiques.

Timides, hésitantes, les formes ressurgirent, plus solides chaque nuit. Avis Long (petite fille aux grands yeux tout ronds dans son grand lit sous sa fenêtre ronde) leur faisait bon accueil.

Elle n'était plus seule à présent. Plus besoin de voir ses amies, ni de parler à ce vieux ronchon de docteur Clegg. Plus besoin des commérages de Reba, ni de discussions futiles à propos des repas. Plus besoin de s'habiller, ni de sortir. Il y avait la fenêtre le jour, et les rêves la nuit.

Alors, brutalement, elle s'affaiblit de façon curieuse, et fut atteinte de cette espèce de maladie. Mais rien de tout cela n'était vrai, d'une certaine façon, ses forces qui la trahissaient, et tout le reste.

Son esprit gardait toute sa vivacité, elle le savait bien. Le docteur Clegg avait beau pincer les lèvres, insinuer qu'il fallait appeler un spécialiste, ça ne lui faisait pas peur. Bien sûr, Avis savait parfaitement qu'il voulait lui

faire voir un psychiatre. Le vieux gâteux ne faisait que rabâcher les mêmes phrases : *“refus de la réalité”, “mécanismes de régression”*.

Mais il ne comprenait strictement rien aux rêves. Elle refusait d'ailleurs de lui en parler. Il ne connaîtrait jamais rien de leur richesse, du sentiment de plénitude, d'épanouissement qui émanait du contact avec d'autres mondes.

C'était là ce qu'Avis savait maintenant. Les voix, les êtres qui passaient sa fenêtre venaient d'ailleurs. Petite fille naïve, c'était son ingénuité même qui les avait attirés. Maintenant, c'était par des efforts conscients pour retrouver son âme d'enfant qu'elle s'ouvrait de nouveau à eux.

Ils venaient d'ailleurs, un ailleurs splendide et merveilleux. Pour l'instant, le rêve seul les mettait en contact mais plus tard, un jour tout proche, elle franchirait le pas.

Ils parlaient tout bas, de son corps. À propos de voyage, du *“changement”*. Ils ne pouvaient pas l'expliquer avec leurs mots à eux, mais elle leur faisait confiance et après tout, la crainte de voir son corps s'altérer ne pesait pas lourd à côté de tout le reste.

Bientôt elle serait rétablie, pleine de force. Assez forte pour leur dire oui, et ils viendraient la chercher quand la lune serait propice. Jusque-là, il lui faudrait affermir sa résolution et son rêve.

Avis Long était allongée dans le lit austère, et son corps baignait dans l'obscurité qui sourdait comme une eau à travers la fenêtre ouverte. Les formes des êtres flottaient dans ce courant, distordues par ses remous, tirant leur substance de la nuit, elles enflaient par pulsations, jusqu'à tout englober.

Ils la rassurèrent sur le sort de son corps, mais peu lui importait et elle le leur dit. Peu lui importait ce corps insignifiant, elle serait plutôt contente d'en changer, si seulement elle pouvait partir en sachant qu'elle trouverait sa place parmi eux.

Ce n'est pas au pourtour des étoiles mais au sein de la substance interstitielle que vit ce qui est obscurité au cœur de l'obscurité, car Yuggoth n'est qu'un symbole, non, ce n'est pas ça, il n'existe pas de symboles car, tout est réalité, seule la perception est limitée ch'yar ul'nyar shaggornyth...

“Il est malaisé pour nous de te faire comprendre.”, “Mais si, je comprends.”, “Tu ne peux pas y résister”, “Je ne résisterai pas.”, “Ils essaieront de t'en empêcher”, “Rien ne m'arrêtera, car ma place est parmi vous.”, “Oui, parmi nous.”, “Est-ce pour bientôt?”, “Oui, bientôt.”, “Très bientôt?”, “Oui, très bientôt.”

Marvin Mason ne s'attendait pas à une réception de ce genre. Bien sûr, Avis n'avait pas écrit, et ne l'attendait pas à sa descente du train, mais pas un instant il n'avait pensé qu'elle puisse être malade.

Il arriva chez elle en toute hâte et eut la surprise de voir le docteur Clegg à la porte. Les deux hommes se retrouvèrent face à face dans la bibliothèque. Mason visiblement mal à l'aise dans sa tenue kaki, le docteur, déjà âgé, qui adoptait un ton brusque, professionnel.

— Qu'en est-il exactement ? demanda Marvin.

— Je n'en sais rien. Petite fièvre récurrente, apathie. J'ai fait tous les examens. Pas de tuberculose, aucun signe d'infection chronique. Le problème n'est pas physiologique.

— Vous voulez dire que c'est le cerveau qui est atteint ?

Le docteur Clegg se laissa tomber dans un fauteuil et baissa la tête, l'air abattu.

— Mason, j'aurais bien des choses à vous dire. À propos des théories psychosomatiques, des bienfaits de la psychiatrie, à propos de... Mais à quoi bon ? Ce serait de l'hypocrisie pure et simple.

» J'ai parlé à Avis, ou plutôt j'ai tenté de le faire. Elle ne veut pas dire grand chose, mais le peu qu'elle laisse échapper est très troublant. Et ses actes le sont plus encore.

» Vous devinerez aisément où je veux en venir, si je vous dis qu'elle mène la vie d'une enfant de huit ans, la vie qu'elle menait effectivement à cet âge.

Mason fronça les sourcils :

— Ne me dites pas qu'elle passe de nouveau son temps dans sa chambre, les yeux rivés à cette fenêtre ?

Le docteur Clegg fit signe que oui.

— Pourtant, je croyais qu'elle avait été murée voilà des années, parce qu'elle était somnambule et que...

— Elle l'a fait rouvrir il y a plusieurs mois. Et elle n'est pas, n'a jamais été somnambule.

— Que voulez-vous dire ?

— Avis Long n'a jamais marché dans son sommeil. Je revois la nuit où on l'a trouvée sur le bord de cette fenêtre. Pas sur le rebord, elle n'en a pas. Elle était penchée par-dessus le bord de la fenêtre ouverte, le corps déjà à moitié à l'extérieur. Un petit bout de chou suspendu là-haut, dans l'encadrement d'une fenêtre.

» Mais il n'y avait aucune chaise en dessous, ni escabeau, ni aucun moyen d'y accéder. Rien. Elle était là-haut, c'est tout.

Le docteur détournait le regard avant de continuer.

— Ne me demandez pas ce que cela signifie. Il m'est impossible de l'expliquer, et je préfère ne pas essayer de le faire. Il me faudrait aborder le sujet dont elle veut parler, les rêves, et les êtres qui l'approchent. Les êtres qui veulent l'emmener au loin.

» Mason, tout dépend de vous. Honnêtement je ne peux pas prendre la décision de la faire interner au vu de ce qui se passe. Pour Eux, l'enfermer ne changerait rien. Elle ne serait pas à l'abri des rêves.

» Mais vous pouvez l'entourer de votre amour. Vous pouvez la sauver. Vous pouvez la tirer de cet état maladif, en lui rendant le goût de vivre, le sens de la réalité. Oh, je sais bien que tout cela a l'air bête et sentimental, comme tout le reste a l'air fantastique et insensé.

» C'est vrai, voilà ce qui lui arrive ; en ce moment même elle dort là-haut, dans sa chambre, tandis que nous parlons. Et elle entend les voix. Je n'en sais pas plus. Il faut que ce soit la vôtre qu'elle entende.

Sur ces mots, Mason quitta la pièce et commença à gravir les marches qui menaient à la chambre.

— Comment ça, vous ne pouvez pas m'épouser ?

Les yeux exorbités, Mason fixait la petite forme recroquevillée dans un grand enchevêtrement de draps et de couvertures.

Il évitait le regard d'Avis si curieusement innocent, comme il évitait de lever les yeux vers l'œil ouvert, noir et menaçant de la fenêtre.

— Je ne peux pas, c'est tout, répondit Avis.

Même sa voix semblait avoir des inflexions enfantines. Le timbre haut et flûté aurait pu sortir de la bouche d'une petite fille ; une petite fille fatiguée, somnolente et un peu contrariée d'avoir été tirée de son sommeil.

— Mais... mais, nos projets, vos lettres.

— Je suis désolée, il m'est impossible d'en parler. Vous savez que j'ai été souffrante. Le docteur Clegg est en bas, il a dû vous en toucher un mot.

— Mais vous allez bien mieux, plaïda Mason. Vous serez debout d'ici quelques jours.

Avis secoua la tête. Un sourire, le sourire fermé d'une vilaine petite fille se dessina sur sa bouche, et y resta en suspens.

— Vous ne pouvez pas comprendre, Marvin. Vous n'avez jamais pu comprendre. C'est parce que votre place est ici.

Elle montra la pièce d'un geste vague.

— La mienne est ailleurs.

Sans qu'elle s'en rende compte, son doigt pointa un instant sur la fenêtre, et Mason en eut un coup au cœur.

La fenêtre l'attirait maintenant. Il ne pouvait détacher le regard de ce trou noir ouvert sur le néant ou sur l'inconnu. Dehors, le ciel était obscur, sans lune. Un vent froid venait lécher le lit.

— Laissez-moi fermer votre fenêtre, ma chérie, dit-il, s'efforçant de garder une voix douce et unie.

— Non !

— Mais vous êtes malade. Vous allez prendre froid.

— Ce n'est pas pour ça que vous voulez la fermer.

Même accusatrice, sa voix était bizarrement chantante. Avis se dressa sur son séant et lui fit face.

— Tu es jaloux, Marvin. Jaloux de moi, jaloux d'EUX. Tu voulais toujours m'empêcher de rêver. Tu ne voulais jamais me laisser partir, et moi je veux partir. Ils viennent pour me chercher.

» Je sais bien pourquoi le docteur Clegg t'a envoyé ici. Il veut que tu me persuades de quitter ma maison. Il voudrait bien m'enfermer, tout comme il veut fermer la fenêtre. Il veut que je reste en ce monde parce qu'il a peur, vous avez tous peur de ce qui est de l'autre côté.

» Eh bien, vous pouvez toujours essayer, vous ne pourrez pas m'arrêter, vous ne pourrez pas les arrêter.

— Calmez-vous, ma chérie.

— Ça m'est égal. Tu crois que ça m'inquiète ce qu'ils vont me faire, si c'est le prix que je dois payer pour les rejoindre, je n'ai pas peur. Je sais bien que je ne peux pas partir comme je suis maintenant. Je sais qu'ils doivent me changer.

» Il y a des bouts de moi qu'ils veulent pour des raisons qui ne nous regardent pas. Tu aurais peur si je te disais. Mais moi, je n'ai pas peur. Tu penses que je suis malade et même folle, ne dis pas le contraire Marvin. Mais c'est toi qui es trop morbide pour supporter cette idée.

La voix d'Avis n'était plus qu'un gémissement. Un filet de voix, un geignement de petite fille hystérique.

— Nous partons demain matin, vous et moi, dit Mason. C'est décidé, nous partons. Nous allons nous marier et vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours, comme dans les meilleurs contes de fée. Le problème avec vous, jeune fille, c'est qu'on ne vous a jamais forcé à grandir. Toutes ces bêtises à propos de lutins, de mondes merveilleux.

Avis poussa un hurlement.

Mason continua, imperturbable.

— Et je vais de ce pas fermer cette fenêtre, déclara-t-il.

Avis hurlait toujours, des ululements stridents que l'écho renvoyait sur une seule note, tandis que Mason se hissait pour rabattre le châssis rond sur la bouche noire. Le vent résistait à ses efforts, mais il réussit à fermer la

fenêtre et à coincer le loquet.

Tout à coup, il sentit l'étau de doigts sur sa gorge et le hurlement perçant reprit, derrière lui, tout contre son oreille.

— Je te tuerai, criait-elle en sanglotant, et c'était les sanglots de rage d'un enfant.

Mais ses doigts durs comme des serres n'avaient rien de la faiblesse d'un enfant ou d'un malade. Il se débattit, cherchant son souffle.

Le Docteur Clegg surgit dans la chambre. L'éclat argenté d'une seringue hypodermique passa devant ses yeux.

Ils la transportèrent sur le lit, la bordèrent. Les couvertures encadraient son visage, celui d'une enfant endormie.

La fenêtre était fermée à double tour.

Tout était en ordre quand les deux hommes éteignirent la lumière et sortirent de la pièce à pas de loup.

Sans échanger un mot, ils redescendirent s'asseoir dans la grande salle devant le feu. Mason poussa un soupir.

— Je trouverai le moyen de la tirer d'ici dès demain, promit-il. J'ai été trop direct, trop brutal peut-être. Je n'aurai pas dû revenir comme ça, la réveiller. J'ai manqué de tact.

» Mais quelque chose en elle, quelque chose dans la chambre m'a effrayé.

Le docteur alluma sa pipe.

— J'en suis conscient, dit-il. Et je ne prétendrai pas que je comprends tout. Il y a beaucoup plus là-dessous que de simples hallucinations.

— J'ai l'intention de rester ici cette nuit, continua Mason. Au cas où quelque chose se produirait.

— Elle va dormir, dit le docteur. Pas la peine de s'inquiéter.

— Je me sentirai mieux si je reste. Je commence à me faire une idée plus nette sur son discours. Mondes différents, changements qui doivent se produire dans son corps avant un voyage. Tout cela en rapport avec la fenêtre d'une certaine manière. Ça m'a tout l'air de manifester une tendance suicidaire.

— L'instinct de mort ? Ce n'est pas impossible. J'aurais dû envisager plus sérieusement cette possibilité. Les rêves prémonitoires de mort. Tout bien considéré, Mason, il se peut que je vous tienne compagnie cette nuit. Devant le feu, ça ne devrait pas être trop inconfortable, je présume.

Le silence s'instaura.

Aucun des deux ne se leva de son siège jusque bien après minuit.

Tout à coup, un fracas de verre éclata dans le silence, venant de l'étage. Les deux hommes bondirent vers l'escalier, poursuivis par l'écho cristallin. Plus aucun bruit ne leur parvenait en dehors du martèlement de leurs pas sur les marches.

Quand devant la porte de la chambre d'Avis, muets d'inquiétude, ils marquèrent une pause, le silence s'épaissit, devint plus dense : c'était un silence quasiment palpable, achevé, accompli.

Le docteur Clegg saisit la poignée de la porte, la secoua, en vain.

— Fermée à clé, marmonna-t-il. Elle a dû se lever pour la fermer.

Mason, le front soucieux s'écria :

— La fenêtre ! Pensez-vous qu'elle ait pu...

Le docteur détourna les yeux, mais il se jeta de toute sa masse sur la porte. On voyait les muscles se nouer sur son cou.

Finalement, le panneau se fendit et céda. Mason passa la main dans la brèche et ouvrit la porte de l'intérieur.

Ils pénétrèrent dans la pénombre de la chambre. Le docteur Clegg passa devant et tâtonna pour trouver l'interrupteur. La lumière jaillit, inondant la pièce d'un éclat froid, aveuglant.

Le pouvoir de suggestion était tel que, d'un même geste, les deux hommes tournèrent le regard, non vers le lit de la malade, mais vers la fenêtre ronde, là-haut dans le mur.

Un flot d'air glacial venait de la nuit à travers le trou béant, là où le panneau de verre avait été brisé, comme s'il avait explosé sous l'impact d'un poing gigantesque.

Le sol sous la fenêtre était jonché de débris de verre, et il était évident que la vitre avait été brisée de l'extérieur.

— Le vent, murmura Mason faiblement, en évitant le regard du docteur Clegg.

Car il n'y avait aucun vent à proprement parler, tout juste la brise froide mais douce qui s'écoulait en volutes du ciel nocturne. Juste la brise froide et légère, qui faisait frissonner les rideaux et animait une sarabande d'ombres sur le mur ; des ombres qui dansaient en silence au-dessus du grand lit dans le coin.

Et la brise, et le silence, et les ombres les enveloppaient, tandis qu'ils tournaient lentement les yeux vers le lit.

La tête d'Avis Long reposait sur l'oreiller, tournée légèrement vers eux. Ils voyaient parfaitement son visage, et l'expérience professionnelle du docteur Clegg lui apprit ce que Mason avait compris d'instinct : les yeux d'Avis Long étaient fermés à jamais.

Mais ce qui provoqua le mouvement de recul horrifié de Mason, son cri étranglé, ce qui tira au docteur un véritable hurlement, ne fut pas la vue de la mort.

Il n'y avait rien d'effrayant dans l'apparence paisible du visage tourné vers eux. Ce ne fut pas le visage d'Avis Long qui leur arracha ces cris.

Couché sur l'oreiller du grand lit austère, le visage d'Avis Long était l'image même de la sérénité.

Mais le corps d'Avis Long était... parti.

ÉPILOGUE

En juillet 1934, j'eus une sacrée veine.

Car c'est alors que je vendis ma première histoire à "Weird Tales". Pour un jeune de dix-sept ans, sortant tout juste du collège en plein cœur de la Grande Dépression, cela ressemblait à un miracle. Et en un sens, c'en était un, car "The Secret In The Tomb" méritait à peine le qualificatif d'histoire. Le rédacteur Farnsworth Wright devait être de particulièrement bonne humeur quand il accepta mon récit.

Mais ce fut un grand jour pour moi, et ainsi encouragé, j'écrivis et soumis immédiatement une autre histoire, "The Feast In The Abbey", qui fut également acceptée. La chance continuait.

En raison de quelque décision éditoriale mystérieuse, ce fut cette seconde nouvelle qui parut la première, le premier novembre, dans le numéro pré-daté janvier 1935.

"Feast" n'était pas non plus un chef-d'œuvre, mais était bien supérieur à ma première tentative, et avait une chute dont les lecteurs semblaient se souvenir.

Ce qui est plus que je ne peux en dire du "Secret", ou de nombre d'histoires que j'écrivis et vendis par la suite. "The Suicide In The Study", "The Dark Demon", "The Grinning Ghoul" et "The Faceless God" étaient des expériences, mal conçues et mal exécutées par un adolescent amateur qui méritait lui-même d'être exécuté. Mes références au soi-disant Mythe de Cthulhu dans ces efforts indiquaient clairement que j'étais sous l'influence de mon mentor littéraire, H.P. Lovecraft ; les moins charitables pourront même soupçonner que je les écrivis sous l'influence de quelque drogue hallucinogène.

Mais ce ne fut pas le cas. Et de temps à autre, l'idée d'une véritable histoire me venait.

Par exemple, je conçus le projet de tuer M. Lovecraft d'une façon assez ironique ; avec sa permission, bien sûr. Avec sa générosité caractéristique, il m'accorda non seulement cette liberté, mais la coucha dans un document signé en quatre langues. C'est ainsi que j'écrivis "The Shambler From The Stars", dédié à HPL. Il me retourna la politesse dans une suite, "The Haunter Of The Dark", où je tiens le rôle de l'initié et de la victime.

D'autres expériences, des tentatives conscientes de m'éloigner du gazon littéraire de Lovecraft, sinon de son influence, aboutirent à mes contes sur l'égyptologie, ou égyptologiques, dont quelques-uns sont inclus dans cette collection. Et il m'arrivait d'avoir une idée originale, comme dans "The Mannikin" ; j'étais béatement inconscient que Henry S. Whitehead avait utilisé un concept similaire dans son histoire Cassius.

En relisant ces nouvelles aujourd'hui, certaines d'entre elles étant restées (miséricordieusement) introuvables pendant près de quarante ans, je me retrouve à formuler un regret récurrent. Pourquoi certaines de ces idées ne

me sont-elles pas venues plus tard, à un moment où j'aurais pu mieux leur rendre justice ?

En vérité, je ne commençai à écrire correctement qu'une décennie après avoir soumis ma première nouvelle. Ce n'est pas que je devins forcément un monstre littéraire, mais j'avais au moins commencé à diversifier mon style et à l'épurer de certaines manières ennuyeuses.

"The Shadow From The Steeple", la suite que je finis par ajouter au "Haunter" de HPL, est délibérément écrite dans le style et le mode de son prédécesseur, et utilise le même milieu. Elle est pourtant plus disciplinée et cohérente que "Shambler", mais peut-être pas aussi agréable. Et alors que "Notebook Found in a Deserted House" est un retour aux histoires inspirées par HPL, son style est bien peu ressemblant à mes écrits précédents, avec leur polysyllabification lourde et prétentieuse, et leurs références pseudo-érudites.

Mais ces récits, bien sûr, sont assemblés ici pour la première fois pour leur dénominateur commun. Elles sont toutes connectées au Mythe de H.P. Lovecraft.

Je me dépêche d'ajouter qu'il ne s'agit pas d'histoires révisées ou écrites par HPL. Pour être exact, bien que ce soit Lovecraft qui m'ait suggéré de me tourner vers l'écriture de récits fantastiques et m'offrit de critiquer mes premières tentatives, il n'a lu qu'une demi-douzaine de mes histoires, au total. Et de celles qu'il a lues, plusieurs n'ont jamais été imprimées.

Il approuva plutôt qu'il ne critiqua les histoires que je lui infligeai, et ses suggestions n'aboutirent qu'à des changements mineurs. Il me fournit aimablement des corrections d'orthographe ou de références, et se donna beaucoup de mal pour m'assurer que j'étais un écrivain plutôt qu'un sacré ballot. En un mot, il mentait comme un gentleman.

Et ce fut HPL qui, lorsque j'imaginai un autre livre de sorcellerie qui accompagnerait son célèbre "Nécronomicon", donna à mon "Mysteries Of The Worm" son nom latin, et m'offrit quelques invocations en latin.

On m'a demandé si le nom que j'ai donné à son auteur, Ludvig Prinn, venait de Hester Prynne, héroïne de "The Scarlet Letter". Si oui, l'association fut complètement inconsciente, car je n'avais pas encore lu le roman de Hawthorne à cette époque, et je n'ai vu le film muet tiré de l'œuvre qu'il y a deux ans. Même si ce personnage m'avait été familier, je doute qu'on puisse établir un lien entre une femme adultère de la Nouvelle-Angleterre coloniale, et un Européen initié à la magie noire.

Bizarrement, la plus grande contribution directe de Lovecraft à mon œuvre fut les suggestions et la réécriture de quelques lignes, incorporées dans "Satan's Servants". Ce récit n'appartient pas au mythe et n'est pas inclus dans ce livre. Pour l'histoire, je mis cette nouvelle de côté après son inspection, et ne la terminai que plusieurs années après la mort de Lovecraft.

La mort de Lovecraft.

Je n'avais pas l'intention d'écrire cette phrase, car aujourd'hui encore, plus de quarante ans après l'événement, elle a pour moi une connotation tragique. Jusqu'à ce que je réfléchisse au fait que H.P. Lovecraft, tout comme sa création Cthulhu, n'a jamais vraiment disparu. Lui et son influence vivent encore, dans les récits de tellement d'entre nous qui étions ses amis et ses acolytes. Et nous avons bien raison aujourd'hui de nous réjouir de la formidable renaissance de son propre canon.

Et si un livre tel que celui-ci doit une justification à son existence, c'est parce que les lecteurs de Lovecraft continuent à rechercher les histoires qui

reflètent sa contribution au domaine du fantastique. Avec ceci à l'esprit, il n'est pas besoin d'autre apologie. Ces nouvelles, aussi médiocres que certaines d'entre elles puissent être, représentent un hommage éternel à HPL, qui a récemment culminé avec la publication de mon roman "Strange Eons". Prises dans cet esprit, j'espère que vous les accepterez pour ce qu'elles furent et sont toujours : un acte d'amour.

— Robert Bloch

LES CONNAISSANCES DÉMONIAQUES

La contribution de Robert Bloch au Mythe de Cthulhu.
Par Lin Carter

Quand Robert Bloch était un garçon de quinze ans, en 1933, il commença à correspondre avec H.P. Lovecraft, devenant un des membres les plus jeunes du « Cercle Lovecraft », ce groupe d'écrivains aguerris ou débutants éparpillés à travers le pays, et dont le point commun était l'enthousiasme pour les histoires macabres en général, et celles de "Weird Tales" en particulier, et leur amitié avec Lovecraft. Certains, comme Clark Ashton Smith, étaient des professionnels ; d'autres, comme le jeune Bloch, de purs amateurs. Au fil des années, certains durèrent, devenant des collaborateurs populaires de Weird Tales, d'autres disparurent dans l'anonymat.

Bloch, bien sûr, dura. Depuis sa première nouvelle publiée dans "Weird Tales" (janvier 1935), il continua et finit par vendre quatre-vingt-cinq récits à ce magazine et ses concurrents comme Strange Stories. Certaines histoires furent écrites avec un ou plusieurs collaborateurs, quelques-unes sous pseudonyme (Tarleton Fiske), mais comme sa dernière apparition dans Weird Tales remonte à janvier 1952, j'imagine qu'il était devenu un professionnel endurci. Après tout, quatre-vingt-cinq histoires en seulement dix-sept ans !

Dès sa seconde apparition dans "Weird Tales" ("The Secret In The Tomb", mai 1935), Bloch rejoignit ses nouveaux amis Clark Ashton Smith et Robert E. Howard dans l'écriture d'histoires situées dans l'arrière-plan structuré (mais imaginé) des légendes du Mythe de Cthulhu de Lovecraft. Par la suite, il trouva des thèmes et des décors plus modernes qui convenaient mieux à sa personnalité. Il devint, de fait, un auteur à succès de scripts pour la radio, la télévision et le cinéma (et c'est l'une des ironies de sa brillante carrière qu'on ne lui ait pas donné la chance d'écrire le scénario de Psychose, le grand classique d'Hitchcock, le film en noir et blanc qui a connu le plus grand succès, alors qu'il avait écrit le roman sur lequel le script était très fidèlement basé), mais c'est en tant que collaborateur au Mythe que je dois le citer ici.

Le Mythe de Cthulhu est un ensemble hétérogène de nouvelles, quelques romans, poèmes, sonnets et autres éléments divers, qui partagent tous le même système d'information. Une mythologie, si vous préférez. Bon d'accord, une démonologie. Les auteurs qui y ont participé, et qui y participent encore, car le Mythe est toujours bien vivant, jouent le jeu plus ou moins selon les règles posées par Lovecraft, Smith et Howard, qui furent les premiers à entrer dans la danse. Les règles sont que chaque écrivain invente un ou deux dieux démoniaques, un volume poussiéreux contenant un savoir blasphématoire et surnaturel et, bien souvent, un milieu,

généralement une vieille ville délabrée tombant dans l'abandon, imprégnée d'une aura d'antique sorcellerie, et où des cultes obscurs ont sévi par le passé et continuent à sévir.

Lovecraft inventa Cthulhu, Yog-Sothoth, Nyarlathotep, Shub-Niggurath, et cette horrible bible du Mythe, l'innommable "Nécronomicon" d'Abdul Alhazred. Smith inventa Ubbo-Sathla, Tsathoggua, Abboth et le légendaire "Livre d'Eibon". Howard inventa Golgothoth, Koth (parfois décrit comme une ville, un signe mystérieux sur une tour, et une chose-démon, ce qui rend les choses confuses), et le "Unaussprechlichen Kulten" de von Junzt. Derleth inventa, ou plutôt emprunta à Bierce, Hastur, Cthuga, les Fragments de Celæno et le "Culte des Goules" du comte d'Erlette. Lovecraft situa la plupart de ses récits, mais pas tous, dans une région imaginaire de la côte du Massachusetts ; Smith plaça les siennes dans l'Hyperborée préhistorique ou l'Averoign médiéval. Et ainsi de suite, vous voyez le genre. En y réfléchissant, vous êtes probablement déjà au courant, sinon vous n'auriez pas choisi ce livre en particulier.

Avec sa seconde histoire, "The Secret In The Tomb", Bloch tenta d'apporter sa contribution à la pleine bibliothèque de volumes moisissus aux savoirs interdits, mentionnant le "Cabala of Saboth", "L'Occultus" de Heiriarchus, et Prinn. Prinn fut le seul qu'il développa, même si par la suite il ajouta le "Black Rites" de Luveh-Keraph, prêtre de l'énigmatique Bast, et un certain nombre de livres et de récits par des auteurs imaginaires comme Simon Maglore et Edgar Henquist Gordon.

Ce fut le sorcier flamand Ludvig Prinn et son livre démoniaque, "De Vermis Mysteriis", ou "Mysteries of the Worm", qui devint, et qui reste, la contribution majeure de Robert Bloch aux légendes du Mythe. Dans son histoire "The Shambler From The Stars", qui entre parenthèses fut dédiée à Lovecraft, il développe la vie et l'histoire de Prinn autant qu'il a bien voulu nous faire connaître le contenu et les thèmes du livre infernal. Je vous renvoie à l'histoire en question. Le grimoire appartient certainement à la même étagère poussiéreuse que le "Unaussprechlichen Kulten" et le "Livre d'Eibon".

Je ne peux plus m'empêcher de vous transmettre cette hideuse vérité : Robert Bloch a le sens de l'humour. Horreur et humour ne se sont jamais aussi bien mélangés que dans l'œuvre de Bloch. Si HPL ne l'avait pas encouragé à contribuer à *Weird Tales*, je ne doute pas une seconde qu'il aurait écrit des textes pour Fred Allen, Sid Caesar ou Bob Hope.

Ceci dit, les membres du Cercle Lovecraft *ne traitaient pas*, je répète : ne traitaient pas leurs écrits avec beaucoup de solennité. En fait, ils prenaient grand plaisir à se jouer mutuellement des farces dans leurs histoires. Le Comte d'Erlette, qui est l'auteur imaginé par Derleth pour son "Culte des Goules", est un jeu de mot de Lovecraft sur le surnom de Derleth, par exemple (Bloch lui retourna la politesse en appelant l'auteur de son "Black Rites" Luveh-Keraph, ajoutant très sérieusement que l'Égyptien dément était "*prêtre de Bast*"). De la même façon, Lovecraft inséra dans une autre histoire, une référence au "*cycle mythique de Commorion du grand-prêtre atlante, Klarkash-Ton*" ; comme Clark Ashton Smith situait des histoires à Commorion, capitale de son Hyperborée, la farce est évidente.

En 1935, Bloch écrivit à Lovecraft et lui demanda s'il voyait un problème à être utilisé comme personnage (connaissant une triste fin) pour une histoire à laquelle il pensait, publiée plus tard sous le titre "The

Shambler From The Stars". Lovecraft retourna une autorisation formelle, contresignée par Abdul Alhazred, l'auteur du "Nécronomicon", par Gaspard du Nord, traducteur du "Livre d'Eibon", par le "*lama Tcho-tcho de Leng*", etc. Là-dessus, Bloch écrivit l'histoire d'un jeune auteur désirant produire un récit fantastique exceptionnel (de toute évidence, une référence autobiographique ironique) qui, du fait de son isolation, commence une correspondance avec "*un ermite dans les collines de l'ouest*" (Smith), "*un savant dans les étendues sauvages du nord*" (Derleth, ou Donald Wandrei) et "*un rêveur mystique dans la Nouvelle-Angleterre*" (vous savez qui). Le narrateur et le dit rêveur se retrouvent à pratiquer un des rituels du "Mysteries Of The Worm", et le rêveur se fait pratiquement avaler vivant par une chose invisible.

Un peu plus tard, Lovecraft répliqua par "The Haunter Of The Dark", dans laquelle un jeune écrivain de l'ouest, un certain Robert Blake (pas Bloch : Blake) connaît une fin encore plus épouvantable en visitant Providence, dans le Rhode Island (où vivait Lovecraft). Blake mourut de terreur après avoir jeté un coup d'œil à Nyarlathotep ; le coroner attribua la mort à la foudre ; mais nous savons ! Incapable de résister, Bloch répondit plus tard à "Haunter Of The Dark" par une autre histoire où Nyarlathotep reçoit, plus ou moins, la correction qu'il mérite d'un certain Edmund Fiske, un ami du regretté Blake. Faut-il rappeler que Bloch utilisa le pseudonyme de Fiske pour certaines histoires ?

Lorsque l'histoire parut, Lovecraft était mort bien avant son temps, et soudainement : c'est-à-dire qu'aucun de ses amis ne savait qu'il était malade. Comme Bloch me le dit dans une de ses lettres "*tout plaisir disparut du jeu, après cela*". Et il n'écrivit plus d'histoires du Mythe pendant longtemps.

En plus d'inventer un livre rempli d'un savoir sinistre, les écrivains du Mythe aimaient à imaginer de nouveaux dieux démoniaques pour le panthéon cthulhien. Frank Belknap Long, un autre membre du Cercle, apporta l'immonde Chaugnar Faugn à tête d'éléphant, Henry Kuttner ajouta Vorvadoss, etc.

Bloch n'a jamais beaucoup développé ses dieux, quelques références au "*sombre Han et au serpent barbu Byatis*", et c'est à peu près tout. Plus tard, Ramsey Campbell développa un peu plus Byatis. En fait, Bloch semble avoir été très intéressé par l'Égypte ancienne et fit de cette terre antique la scène de récits comme "The Faceless God" et "Fane Of The Black Pharaoh". La religion et les superstitions égyptiennes participent largement à "The Secret Of Sebek" et à certaines histoires n'appartenant pas au Mythe, comme "The Eyes Of The Mummy". En la personne du susnommé Nyarlathotep, qui est sinistrement relié à l'ancienne Égypte, Bloch trouva un instrument parfait pour s'amuser avec son jouet. Histoire après histoire, il développa le mythe de Nyarlathotep, ajoutant ainsi beaucoup à notre connaissance du monstre.

Par exemple, dans "The Faceless God" ("Weird Tales", mai 1936), il se lâche complètement. Je pourrais remplir un paragraphe rien qu'avec les divers noms de Nyarlathotep que cette histoire ajoute au Mythe. Tiens, je vais le faire : le Messenger Démoniaque, le Dieu Secret, le Messenger Noir de Karneter (l'enfer égyptien), Celui qui Parcourt les Étoiles, le Seigneur du Désert, le Dieu sans Visage, le Maître du Mal, le Dieu du Désert. Vous voyez où je veux en venir ?

"L'échec" de Bloch à développer un de ses propres dieux au-delà d'une

phrase ou deux pourrait, finalement, bien être voulu. Il avait cette manie de lancer dans ses histoires du Mythe quelques fragments de légendes, jamais développés ni repris par la suite. Ces fragments fascinent l'étudiant du Mythe que je suis ; par Karneter, j'aimerais savoir ce qu'ils signifient ! Des références aussi fragmentaires que le Festin d'Ulder, le Treizième Pacte, la Lune de Yiggurath, le Chant de l'Âme de Sebek, la Légende de Saboth l'Ancien, la Nis parcourue par les démons, et la Parabole Secrète de Byagoona le Dieu Sans Visage. J'adorerais savoir ce que ces choses étaient censées signifier.

• • • SAGIM • • •

Cet ouvrage a été réalisé
sur rotative Variquik par l'imprimerie
Sagim à Courtry (77)
en février 1998
pour le compte de la société Oriflam

Imprimé en France

Dépôt légal : février 1998
N° d'impression : 2707

Quatrième de couverture

« H. P. Lovecraft, tout comme sa création, Cthulhu, n'a jamais vraiment disparu. Lui et son influence vivent encore, dans les récits de tellement d'entre nous qui étions ses amis et ses acolytes. Et nous avons bien raison aujourd'hui de nous réjouir de la formidable renaissance de son canon... Si un livre comme celui-ci devait une justification à son existence, on la trouverait dans l'adhésion des lecteurs de Lovecraft, qui continuent à rechercher les histoires reflétant sa contribution au domaine de la littérature fantastique. Les nouvelles de ce livre représentent un hommage éternel à Lovecraft... J'espère que vous les accepterez pour ce qu'elles furent toujours : un acte d'amour. »